

Préfaces de George Sand



Édition établie et annotée
par Anna Szabó

Studia Romanica
de Debrecen

KLTE Egyetemi Könyvtár
DEBRECEN



0348 3909

**Studia Romanica
de
Debrecen
Bibliothèque Française N° 2**

PRÉFACES

DE

GEORGE SAND

II

APPENDICES

BIBLIOGRAPHIE

INDEX

**Édition établie et annotée
par Anna Szabó**

**Kossuth Lajos Tudományegyetem, Debrecen
1997**

A 592.610 II/2

**Studia Romanica
de Debrecen
Series Litteraria
Redigit T. Gorilovics**



Ez a kiadvány a Felsőoktatási Kutatási és Fejlesztési Pályázat (0425/1997) és a Kereskedelmi Bank Rt. Universitas Alapítványának támogatásával készült

ISSN 1217-923X
ISBN 963 472 196 6
ISBN 963 472 197 4 (össz.)

Felelős kiadó: Dr. Bazsa György
Készült a Kossuth Lajos Tudományegyetem Könyvtárának sokszorosító
üzemében 350 példányban
98-60

APPENDICE I

DÉDICACES

Sont regroupées ici toutes les dédicaces, y compris les formules minimales. Comme références bibliographiques, nous ne donnons que celles des premières éditions (en revue et/ou en volume). Pour avoir une liste complète, les dédicataires du corpus préface sont réintégrés, mais sous forme de référence seulement à la préface-dédicace en question.

Lélia, 1833

Paris, H. Dupuy /L. Tenré, 1833.

A M. H. Delatouche¹

¹ Henri de Latouche (1785–1851), écrivain et journaliste, avant de découvrir G. S., fut le mentor de Balzac débutant. En 1833, il se brouilla avec Sand ; leurs relations ne devaient reprendre qu'en 1841. Après la mort de de Latouche, Sand lui consacra un long article dans *Le Siècle* (juillet 1851) et plusieurs passages dans *Histoire de ma vie*. Cette dédicace ne figure que dans la première édition du roman, car le dédicataire la fit disparaître dès la seconde. Cf. la lettre du 25 juin 1834 à A. et L. Fleury (*Corr.*, t. II, p. 634 et n. 1 de G. LUBIN) et celle du 10 mai 1835 [?] à de Latouche (*ibid.*, pp. 881–883). La dédicace à de Latouche est précédée de l'épigraphe suivante :

Quand la crédule espérance hasarde un regard confiant parmi les doutes d'une âme déserte et désolée pour les sonder et les guérir, son pied chancelle sur le bord de l'abîme, son oeil se trouble, elle est frappée de vertige et de mort.

PENSÉES INÉDITES D'UN SOLITAIRE

Cette dernière indication fait penser, évidemment, aux *Méditations d'un solitaire inconnu* de Senancour. D'après la suggestion de P. REBOUL, il n'est cependant pas impossible que ce texte soit dû au destinataire de la dédicace. Voir aussi la n. 16 de B. DIDIER, *Lélia*, Éd. de l'Aurore, t. I, p. 212.

Jacques, 1834

Paris, F. Bonnaire, 1834.

A M. et Mme A. Fleury²

Mes Amis,

Je vous dédie un livre que je vous prie de me pardonner. Corrigez les pages où j'ai fait parler l'amour conjugal, et déchirez le dénouement ; car, grâce à Dieu et à vous-mêmes, vous le trouverez bien invraisemblable. J'ai achevé ce livre au pied d'un glacier : vous le lirez, en riant, auprès d'un bon feu, ou sur l'herbe printanière de notre *baraque*.

George Sand

Du Grand Saint-Bernard, juillet 1834³.

Simon, 1836

R. D. M., 15 janv. 1836 – Paris, F. Bonnaire et V. Magen, 1836.

*A Madame la comtesse de ***⁴*

² Cette dédicace ne figure dans aucune édition postérieure à 1842. Si elle figure dans l'édition de G. LUBIN (Éd. d'Aujourd'hui, 1976), c'est que celle-ci est conforme à l'éd. Perrotin (1842). – Alphonse Fleury, surnommé par Sand *le Gaulois* (1809–1877), avocat, puis directeur de banque ; représentant du peuple le 23 avril 1848, commissaire de la République dans l'Indre, arrêté en 1852, puis exilé. Il rentre en France en 1859. Son mariage avec Laure Decerfz, amie de la jeune Aurore, eut lieu le 3 février 1834 ; la dédicace s'adresse donc à ce jeune couple de fraîche date. Sand entretient une correspondance suivie avec les Fleury. Rappelons, à propos de cette dédicace, la lettre du 25 juin 1834, à A. et L. Fleury : « Vous me dédiez un enfant [G. S. sera la marraine de l'enfant], moi je vous dédie un livre [...] Certainement mon enfant ne vaudra pas le vôtre, mais chacun fait ce qu'il peut. Vous êtes amants, vous autres, moi je suis célibataire et j'enfante par le cerveau, ni plus ni moins que Jupiter. » *Corr.*, t. II, p. 634. L'édition de Bonnaire et une édition belge (*O. de G. S.*, t. I, Bruxelles, Soc. Belge de Librairie, Hauman et C^{ie}, 1842), portent une épigraphe qui a disparu des éditions ultérieures : *L'homme qui joue sa vie pour venger une injure n'a que du courage ; pour pardonner sans lâcheté il faut une vertu plus haute : l'abnégation.*

³ Le roman fut écrit et terminé à Venise (cf. la lettre du 4 juillet 1834, à Buloz, *Corr.*, t. II, pp. 651–652). La mention du *glacier* et le lieu de la datation renvoient à la fin de l'histoire de Jacques qui disparaît dans les glaciers, quelque part dans la région du Grand Saint-Bernard.

⁴ La dédicace s'adresse à Marie d'Agoult, ce qui est confirmé par une des premières lettres de Sand à la comtesse : « Je me suis permis de vous dédier *Simon*, conte assez gros qui va paraître dans la Revue. Comme je ne sais pas quelle est la position extérieure que vous avez adoptée à Genève, j'ai fait cette dédicace excessivement mystérieuse, et telle qu'on ne vous devinera pas, à moins que vous ne m'autorisiez à m'expliquer d'avantage » (*Corr.*, t. III, pp. 227–228, lettre datée par G. LUBIN du début janv. 1836). M. d'Agoult répond le 15 janv. : « Vous êtes bonne de me dédier *Simon*. Vous me faites un bien grand plaisir. Je m'en remets absolument à vous pour le format de la dédicace. Je ne me cache point, je suis ici sous mon véritable nom ; je ne vais pas dans le monde mais je vois quelques personnes chez moi ; cependant, par égard pour ma famille

Mystérieuse amie, soyez la patronne de ce pauvre petit conte.
 Patricienne, excusez les antipathies du conteur rustique⁵.
 Madame, ne dites à personne que vous êtes sa soeur.
 Coeur trois fois noble, descendez jusqu'à lui et rendez-le fier.
 Comtesse, soyez pardonnée.
 Étoile cachée, reconnaissez-vous à ces litanies⁶.

Mauprat, 1837

R. D. M., 1^{er} avril 1837 – Paris, F. Bonnnaire, 1837.

A Gustave Papet⁷

Quoique la mode proscrire peut-être l'usage patriarcal des dédicaces, je te prie, frère et ami, d'accepter celle d'un conte qui n'est pas nouveau pour toi. Je l'ai recueilli en partie dans les chaumières de notre Vallée Noire. Puisse-nous vivre et mourir là, en redisant chaque soir notre invocation chérie :

Sancta Simplicitas !

George Sand

Les Maîtres mosaïstes, 1837

A Maurice D...⁸

où je n'ai trouvé que tendresse et affection je désire que mon nom soit prononcé le moins souvent et le moins haut possible mais encore une fois, je m'en rapporte à vous pour le plus ou moins de transparence du voile que vous jeterez [sic] dessus. » (M. d'Agoult – G. S. : *Correspondance*, pp. 38–39). Voir aussi le P.-S. de la lettre du 5 janv. 1836 de G. S. à Buloz (*Corr.*, t. III, p. 234). En sept. 1835, Sand promet encore la dédicace à son fils : « Je te dédierai *Simon*, puisque tu en as envie et je t'écirai une jolie petite lettre au commencement » (*Corr.*, t. III, p. 30). C'est finalement les *Maîtres mosaïstes* qui seront dédiés à Maurice, en 1837.

⁵ Phrase à rapprocher de celles de la lettre, déjà citée, de Sand, évoquant sa deuxième rencontre avec Marie : « La seconde fois, je vous ai dit que je détestais la noblesse, je ne savais pas que vous en étiez. Au lieu de me donner un soufflet, comme je le méritais, vous m'avez parlé de votre âme, comme si vous me connaissiez depuis 10 ans » (*ibid.*, p. 225).

⁶ Dans la même lettre à Marie on lit : « Abandonnez-moi votre couronne de comtesse et laissez-moi la briser, je vous en donne une d'étoiles qui vous va mieux » (*ibid.*, p. 224).

⁷ G. Papet (1812–1892), médecin philanthrope, exerçant gratuitement sa profession, né et mort au château d'Ars dont il était le propriétaire. Ami fidèle de Sand. Il est question de lui dans *Histoire de ma vie*. Sand fait mention de cette dédicace dans la lettre du 26 mars à Buloz (*Corr.*, t. III, pp. 753–754). A propos de la dédicace voir aussi la lettre du 3 avril 1837 à Papet (*ibid.*, p. 766–767).

⁸ Maurice Dudevant, fils de G. S. Pour le texte dédicatoire, voir *supra*, p. 47, ainsi que la lettre du 19 juin 1837, à Buloz (*Corr.*, t. IV, pp. 137–138).

***La Dernière Aldini*, 1837**

R. D. M., 1^{er} déc. 1837 – Paris, F. Bonnaire, 1838.

Alla Signora
Carlotta Marliani,
consulesa di Spagna.⁹

Les mariniers de l'Adriatique ne mettent point en mer une barque neuve sans la décorer de l'image de la Madone. Que votre nom, écrit sur cette page, soit, ô ma belle et bonne amie, comme l'effigie de la céleste patronne, qui protège un frêle esquif livré aux flots capricieux.

George Sand

***Spiridion*, 1838**

R. D. M., 15 oct. 1838 – O. de G. S., Paris, Bonnaire, t. 12, 1839.

A M. Pierre Leroux¹⁰

Ami et frère par les années, père et maître par la vertu et la science, agréiez l'envoi d'un de mes contes, non comme un travail digne de vous être dédié, mais comme un témoignage d'amitié et de vénération.

George Sand

⁹ Charlotte Marliani (née vers 1789-90, morte en 1850), mariée en secondes nocces à Emmanuel Marliani, consul d'Espagne d'abord à Marseille, puis à Paris. Amie et confidente dévouée de Sand. Importante correspondance. Selon G. LUBIN, cette dédicace peut être à l'origine d'un malentendu selon lequel Mme Marliani était une étrangère (Italienne ou Espagnole), alors qu'elle était Normande. La dédicace est mentionnée dans la lettre du 23 oct. 1837, à Buloz (*Corr.*, t. IV, p. 240).

¹⁰ Rappelons que le début de leur amitié date de déc. 1836 (voir *Corr.*, t. III, pp. 623-624 et J.-P. LACASSAGNE : *Histoire d'une amitié*, p. 11.). L'influence de Leroux, à côté de celle de Lamennais, se manifeste avec toute sa première intensité, dans *Spiridion*. La rédaction du roman a été commencée dès 1837, comme dit J.-P. LACASSAGNE, dans « l'ivresse » de la découverte de cette philosophie qui promettait une possibilité de redéfinir des valeurs en vue de la synthèse tant espérée par toute l'époque. On trouve en effet tout Leroux dans ce roman : pensée humanitaire, sociale et mystique révolutionnaire, un message exprimé avec vigueur, énergie et puissance. (Cf. LACASSAGNE : *op. cit.*, p. 17 ; la dédicace est mentionnée dans la lettre du 18 juin 1875, à H. Favre, *Corr.*, t. XXIV, p. 314.) L'influence de Leroux se prolonge bien au-delà de *Spiridion* ou de la seconde *Lélia* ; on la retrouve dans des romans comme *Le Compagnon du Tour de France*, *Horace*, *Consuelo* ou encore *Le Meunier d'Angibault* et *Le Pêché de Monsieur Antoine*.

Gabriel, 1839

R. D. M., 1^{er} juillet 1839 – Paris, F. Bonnaire, 1840.

A Albert Grzymala¹¹

(Souvenir d'un frère absent)

Horace, 1841

A M. Charles Duvernet¹²

Un Hiver à Majorque, 1842

[A François Rollinat]¹³

Consuelo, 1842 [?]

A * * *¹⁴

Jeanne, 1844

Le Constitutionnel, 25 avril 1844 – Paris, L. de Potter, 1845.

A Françoise Meillant¹⁵

Tu ne sais pas lire, ma paisible amie, mais ta fille et la mienne ont été à l'école. Quelque jour, à la veillée d'hiver, pendant que tu fileras ta quenouille, elles te raconteront cette histoire qui deviendra beaucoup plus jolie en passant par leurs bouches.

¹¹ A. Grzymala (1793–1870), membre de l'émigration polonaise de 1831, ami de Chopin. Destinataire de la longue lettre de Sand (fin mai 1838, *Corr.*, t. IV, pp. 428–439), si souvent commentée. Si la dédicace parle d'un « frère absent », c'est que *Gabriel* fut écrit à Marseille, en avril 1839, après le voyage à Majorque. Grzymala n'était pas avec eux.

¹² Pour le texte dédicatoire, voir *supra*, p. 69.

¹³ Le nom du dédicataire est incorporé dans la *Lettre d'un ex-voyageur à un ami sédentaire*, lettre-dédicace écrite, en fait, en 1841. Quant à Fr. Rollinat, voir la n. 73, p. 65.

¹⁴ Pour le texte de la préface-dédicace inédite, voir *supra*, p. 70.

¹⁵ Domestique de G. S., présentée ainsi à Charles Poncy : « Une servante à moi qui n'est pas bien jeune, car je l'ai depuis 18 ans, et c'est une amie du coeur, une amie véritable (c'est à elle qui ne sait pas lire que j'ai dédié *Jeanne*), c'est un ange [...] » (lettre du 31 juillet 1844, *Corr.*, t. VI, p. 590).

***Le Meunier d'Angibault*, 1845**

La Réforme, 21 janv. 1845 – Paris, Desessart, 1845.

A Solange ***

Mon enfant, cherchons ensemble¹⁶.

***La Mare au Diable*, 1846**

Paris, Desessart, 1846.

A mon ami Frédéric Chopin¹⁷

***Le Piccinino*, 1846**

La Presse, 5 mai 1847 – Paris, Desessart, 1847.

A mon ami Emmanuel Arago¹⁸

Souvenir d'une veillée de famille.

¹⁶ La dédicataire est sa fille. Voir sa lettre du 28 août 1844, à Véron (*Corr.*, t. XXV, p. 442) : « Faites qu'on n'oublie pas les 3 mots de dédicaces à ma fille. » L'objectif pédagogique de la dédicace se passe de commentaire. Voir à ce propos la lettre du 13 juin 1843, à Solange, qui est, en même temps, une interprétation bien intéressante de la figure d'Edmée (*Mauprat*) et de Consuelo (*Corr.*, t. VI, pp. 168–169).

¹⁷ Dédicace supprimée dans toutes les éditions ultérieures.

¹⁸ E. Arago (1812–1896), fils de l'astronome François Arago, un des amis et confidents les plus fidèles de G. S. Ils se sont connus probablement en 1832, chez Balzac (cf. *Histoire de ma vie*, O. A., t. II, p. 154). Avocat, vaudevilliste, il s'oriente plus tard vers la politique. Représentant du peuple en 1848–49 ; redevient député en 1869, sénateur en 1876, ambassadeur en Suisse entre 1880 et 1894. Au sujet de cette dédicace, voir la lettre du 9 déc. 1846 à Arago (*Corr.*, t. VII, pp. 560–561).

***Le Château des Désertes*, 1847**

R. D. M., 15 févr. 1851 – Paris, Michel Lévy, 1851.

A M. W.–G. Macready¹⁹

Ce petit ouvrage essayant de remuer quelques idées sur l'art dramatique, je le mets sous la protection d'un grand nom et d'une honorable amitié.

George Sand

Nohant, 30 avril 1847.

***Histoire du véritable Gribouille*, 1850**

Paris, Hetzel, 1851.

A Mademoiselle Valentine Fleury²⁰

Ma chère mignonne, je te présente ce petit conte et souhaite qu'il t'amuse pendant quelques heures de ton heureuse convalescence.

En gribouillant ce Gribouille, j'ai songé à toi. Je ne te l'offre pas pour modèle, puisque, en fait de bon coeur et de bon esprit, c'est toi qui m'en as servi.

George Sand

Nohant, 26 juillet 1850.

¹⁹ William–Charles Macready (1793–1873), acteur anglais. Il joua à Paris dans des pièces de Shakespeare dont *Hamlet* qui fit une grande impression sur Sand. Après avoir vu la pièce, la romancière lui dit toute son admiration : « Je n'avais jamais vu jouer *Hamlet*, et je ne pensais pas qu'on pût représenter devant moi un tel personnage sans altérer l'idéal que je m'étais fait. J'ai été vous voir jouer *Hamlet* avec une forte prévention, non pas contre vous dont je savais bien la haute renommée et le noble caractère, mais contre l'homme qui osait donner une réalité à cette création de la plus sublime rêverie. Eh bien, j'ai été vaincue dès la première scène, j'ai oublié le *Hamlet* de mon imagination et j'ai vu celui de Shakespeare. J'ai vu ce type multiple encore plus original et plus complet que je n'avais pu me le représenter » (lettre du 13 janv. 1845, *Corr.*, t. VI, pp. 776–777). Rappelons ici l'article de Sand, consacré à *Hamlet* (*Almanach du mois*, févr. 1845 ; *Q. A. L.*, 1878), écrit sous l'influence de cette représentation. – Le 9 juin 1847, en annonçant à Macready le mariage de Solange, elle commente ainsi cette dédicace : « Je profite de l'occasion pour vous confesser une licence que j'ai prise. C'est de vous dédier un roman qui paraîtra dans quelques mois, et dans lequel j'ai esquissé quelques fantaisies à propos de l'art dramatique. C'est bien peu de chose que ce petit travail. N'y voyez qu'un rêve de poésie et recevez-le comme un hommage rendu à vous du fond du coeur » (*Corr.*, t. VII, p. 744). – On sait que le roman ne paraîtra qu'en 1851. Le manuscrit de la dédicace (avec celui du roman) est conservé au fonds Lovenjoul (E 776, fol. 2, R).

²⁰ L'une des filles de Laure et Alphonse Fleury, dédicataires de *Jacques* (1834). Valentine, née en 1838, avait donc alors douze ans. A propos de la dédicace, voir la lettre datée par G. Lubin du 26 juillet 1850, à Laure Fleury (*Corr.*, t. IX, p. 628).

***Les Maîtres sonneurs*, 1853**

A Monsieur Eugène Lambert²¹

***Adriani*, 1853**

A Madame Albert Bignon²²

***Le Diable aux Champs*, 1855**

A M. Alexandre Manceau²³

***L'Homme de neige*, 1858**

R. D. M., 1^{er} juin 1858 – Paris, Hachette et C^{ie}, 1859.

A Maurice Sand

***Légendes rustiques*, 1858**

A Maurice Sand²⁴

***Valvèdre*, 1861**

A mon fils²⁵

***La Famille de Germandre*, 1861**

Journal des Débats, 7–29 août 1861 – Paris, Michel Lévy, 1861.

A mon ami Victor Borie²⁶

²¹ Voir *supra*, p. 206, la n. 413. La dédicace est mentionnée beaucoup plus tard dans la lettre du 18 juin 1875, à H. Favre (*Corr.*, t. XXIV, p. 314).

²² Voir *supra*, p. 213 la n. 436 du texte de la préface-dédicace.

²³ Voir *supra*, p. 237, la n. 504.

²⁴ Pour les détails concernant la dédicace, voir *supra*, p. 241, les notes 515 et 516.

²⁵ Pour le texte dédicataire, voir *supra*, p. 257.

Tamaris, 1862

R. D. M., 1^{er} février 1862 – Paris, Michel Lévy Frères, 1862.

*Au docteur H. Vergne*²⁷
à Beauregard

Mon ami, ce n'est pas vous qui me reprocherez de vouloir farder la nature et dépasser la vraisemblance dans les sentiments exprimés par le narrateur de cette histoire. Vous n'en auriez pas le droit, vous qui n'avez jamais compris le bonheur que dans le dévouement.

George Sand

Nohant, 10 janvier 1862.

²⁶ V. Borie (1818–1880), journaliste, ami de G. Sand. Rédacteur de *l'Éclaireur* puis du *Travailleur de l'Indre*, collaborateur de plusieurs journaux (*La Presse*, *le Siècle*). Il fera plus tard une carrière de financier ; maire du 6^e arrondissement. Auteur de plusieurs ouvrages politiques. Cf. la n. de G. LUBIN, *Corr.*, t. VI, pp. 928–929. C'est dans la lettre du 29 juin 1861 (*Corr.*, t. XVI, p. 463) que Sand demande, sur un ton plaisant, la permission à son ami de lui dédier le roman :

« Monsieur et illustre professeur,

Daignez permettre à un *jeune* aspirant à la gloire littéraire de vous offrir la dédicace d'un humble essai, bien indigne d'être mis à vos sacrés pieds, et intitulé jadis *l'Homme de campagne*, aujourd'hui la *Famille de Germandre*, devant paraître prochainement dans le *Journal des Débats*.

J'espère, Monsieur et illustre agronome, que vous ne vous opposerez pas à ce que votre nom vénérable soit le passeport de mon faible essai et veuillez agréer avec bonté et avec trente coups de pieds au derrière de votre Majesté l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

L'AUTEUR d'*André* »

A propos du ton de cette lettre, rappelons l'excellent article de S. VIERNE, « Le rire de George Sand. De la gaîté robuste à l'ironie romantique ».

²⁷ Jean-Hippolyte Vergne (1801–1882), médecin qui soigne G. S., gravement malade, en octobre 1860. C'est pour se remettre de cette maladie que Sand ira passer quelques mois au printemps 1861, à Tamaris, non loin de Toulon, qui servira de cadre pour le roman. Le roman, écrit en 28 jours, fut terminé le 8 janv. 1862, « à 5 h. du matin » (*Agendas*, III, p. 2). Aut. : B. I., Lov., E 841, fol. 166, R.

Antonia, 1862

R. D. M., 15 oct. 1862 – Paris, Michel Lévy, 1863.

A M. Edouard Rodrigues²⁸

A vous qui adoptez les orphelins, et qui faites le bien tout simplement, à deux mains et à livre ouvert, comme vous lisez Mozart et Beethoven.

George Sand

Laura. Voyage dans le Cristal, 1863²⁹

R. D. M., 1^{er} janv. 1864³⁰

A Mme Maurice Sand

Ma chère fille, je te dédie ce conte bleu, qui te rappellera les sermons que nous fait ton mari quand nous nous laissons émerveiller par la beauté des échantillons de minéralogie, au lieu de le suivre exclusivement dans l'étude des formations géologiques. Dans quelques années, ton fils, qui fait aujourd'hui de plus beaux rêves dans son berceau que moi devant mon encrier, lira ce conte, et

²⁸ Le véritable nom du dédicataire : Rodrigues Henriques. Frère d'Olinde Rodrigues, le poète saint-simonien. Riche financier, il aidait G. S. dans ses entreprises charitables. Mort en 1887. Le 17 oct. 1862, la romancière commente ainsi cette dédicace : « J'avais voulu vous dédier non pas le roman d'*Antonia*, mais celui qui m'absorbe maintenant [*Mademoiselle La Quintinie*] [...] Je vous dirai en temps et lieu pourquoi je n'ai pas osé. *Antonia* n'est qu'une fleur de mon herbier, c'est comme un souvenir de promenade que je vous envoie. Ne m'en remerciez pas. Il en est de cette fleurette comme de tous les bouquets. L'intention en fait le prix. La mienne (mon intention) est de vous dire que vous rencontrant sur le tard de ma vie, et passant près de vous par le hasard des circonstances, j'ai compris votre belle âme et suis restée à jamais pénétrée de ce rayonnement de franchise qui est la suprême intelligence. Je ne vous connais pas, et il me semble que je vous ai toujours connu. [...] Ce n'est pas l'argent que vous donnez, – on donne beaucoup par ostentation ou par complaisance, ou par calcul – mais c'est l'affection que vous donnez avec, qui fait que l'argent sort de votre cœur, et non pas seulement de votre caisse » (*Corr.*, t. XVII, p. 251). Voir aussi la lettre du 23 oct. 1862, à A. Dumas (*ibid.*, p. 263). – Le roman lui-même a été commencé le 3 juin et terminé le 11 août 1862 (*Agendas*, t. III, p. 35 et 52). Le manuscrit de la dédicace se trouve au fonds Lovenjoul (E 841, fol. 3, R).

²⁹ Le roman, commencé dès avril 1862 (*Agendas*, t. III, p. 25), puis mis de côté et remis sur le métier vers la fin de novembre 1863 (*ibid.*, p. 146), n'est achevé que le 4 décembre 1863 (*ibid.*, p. 149).

³⁰ Le texte dédicatoire est omis dans la réimpression en volume. Dans l'édition Michel Lévy (1865) il devient un simple *A Mme Maurice Sand*, à cause certainement de la mort de l'enfant dont il y est question. (Même cette formule abrégée manque dans deux éditions modernes : coll. « Les maîtres de l'étrange et de la peur », UGE, 1980 ; éd. de F. LACASSIN, « France Loisir », UGE, 1981.) Gérard SCHAEFFER (Nizet, 1977) a gardé la dédicace abrégée. Le texte intégral n'est reproduit que dans une seule édition en volume (Éd. Ombres, Toulouse, 1993, notice, p. 153).

il y prendra peut-être le goût des recherches ou des hypothèses sérieuses³¹. Il n'en faut pas davantage à ceux qui sont bien disposés à connaître et à comprendre. C'est toute l'utilité que peut offrir ce genre de fictions aux enfants et à beaucoup de grandes personnes³².

Nohant, 1^{er} décembre 1863.

***Monsieur Sylvestre*, 1865**

R. D. M., 1^{er} juin 1865 – Paris, Michel Lévy, 1866.

A mon ami

Eugène Fromentin³³

***Le Dernier amour*, 1866**

R. D. M., 1^{er} juillet 1866 – Paris, Michel Lévy, 1867.

A mon ami

Gustave Flaubert³⁴

***Cadio*, 1867**

A M. Henri Harrisse³⁵

³¹ Le fils de Lina et de Maurice, né le 14 juillet 1863, devait mourir peu après son premier anniversaire, le 21 juillet 1864.

³² *Laura* est un roman fantastique dans le genre de ceux de Verne. Il ne s'agit pas cependant d'influence de ce dernier sur Sand. C'est plutôt l'inverse qui pourrait être supposé. Quand Hetzel a envoyé, en juillet 1865, *Le Voyage au centre de la terre* à la romancière, celle-ci a noté dans son *Agenda* : « Jusqu'à présent ça ressemble un peu trop à mon *Voyage dans le cristal* » (t. III, p. 291).

³³ E. Fromentin (1820–1876), peintre. *Un été dans le Sahara* (1857) et *Une année dans le Sahel* (1859) de Fromentin ont été beaucoup appréciés par G. S. qui leur a consacré des comptes-rendus. Rappelons que *Dominique* (1863) est dédié à Sand. – Le roman, commencé le 2 février 1865, avait pour titre provisoire : *Marine* (*Agendas*, t. III, p. 252).

³⁴ D'après la note du 1^{er} sept. 1865 de l'*Agenda* (t. III, p. 301), Sand travaille déjà à son roman à cette date. Il ne sera terminé qu'au début de mai 1866 (*ibid.*, p. 357). C'est le 14 mai qu'elle demande à son ami la permission de le lui dédier ; elle l'en remercie deux jours plus tard (*Corr.*, t. XIX, p. 877 et 883).

³⁵ Voir *supra*, la n. 615 de l'avant-propos (p. 268).

Mademoiselle Merquem, 1868

R. D. M., 15 janv. 1868 – Paris, Michel Lévy, 1868.

*A mon neveu Oscar Cazamajou*³⁶

Malgrétout (1869)

*A mon ami Edmond Plauchut*³⁷

Pierre qui roule, 1869

Paris, Michel Lévy, 1870.

*A mon ami Berton Père*³⁸

La Reine Coax, 1872³⁹

R. D. M., 1^{er} juin 1872 – * *Le Château de Pictordu, Contes d'une grand'mère* [sur titre], Paris, Michel Lévy, 1873.

A Mademoiselle

Aurore Sand

Puisqu'à présent tu sais lire, ma chérie, je t'écris les contes que je te disais pour t'instruire un tout petit peu en t'amusant le plus possible⁴⁰. Tu apprends ainsi des mots, des choses qui sont nouvelles pour toi. Je me décide à publier un de ces contes pour que d'autres enfants puissent en profiter aussi : leurs parents ne m'en sauront point mauvais gré.

Ta grand'mère

³⁶ O. Casamajou (1822–1891), fils de Caroline, demi-soeur de Sand. Après une brève carrière militaire, il devient commerçant. Correspondance relativement importante avec G. S.

³⁷ Voir *supra*, p. 271, la n. 619.

³⁸ Le roman, dont l'histoire se déroule en milieu théâtral, commence à paraître dans la *R. D. M.*, le 15 juin 1869, mais sans dédicace. C'est que Sand ne demande la permission du dédicataire que le 13 nov. 1869, pour l'édition en volume (*Corr.*, t. XXI, p. 703). – Le comédien Charles-Francis Mouton, dit Francis Berton (1820–1874) a joué dans trois pièces de Sand (*Françoise, Le Marquis de Villemer, L'Autre*).

³⁹ C'est le plus ancien des cinq contes.

⁴⁰ Aurore, née le 10 janvier 1866, a alors plus de six ans. Dans toutes ces dédicaces, on retrouve la double intention de la grand-mère : amuser ses petits-enfants – et d'autres enfants avec eux –, élargir leurs connaissances. Pour l'ensemble de l'univers des *Contes*, voir l'édition de Ph. BERTHIER (Éd. de l'Aurore, 1982). Au sujet de l'intérêt de Sand pour la littérature enfantine, cf. sa lettre-préface écrite en 1872 pour le *Livre de la nature* de Maurice Rollinat (Paris, Ch. Delagrave, 1893).

***Le Nuage rose*, 1872**

R. D. M., 1^{er} août 1872⁴¹.

A ma petite-fille

Gabrielle Sand

Ma chérie, ayant déjà dédié un conte à ta soeur aînée, je veux te dédier celui-ci⁴². Tu ne sauras le lire que l'année prochaine, mais Aurore te le racontera dès à présent. Pourtant, l'année prochaine, il y aura encore bien des mots que tu ne comprendras pas toujours. C'est ta soeur qui te les expliquera, car, si je vous fais ces contes pour vous amuser, je veux qu'ils vous instruisent un peu en vous faisant chercher une petite partie de la quantité de mots et de choses que vous ne savez pas encore.

Quand toutes deux vous comprendrez tout à fait sans qu'on vous aide, je n'y serai peut-être plus. Souvenez-vous alors de la grand'mère qui vous adorait.

George Sand

Nohant, 15 juillet 1872.

***Pierre Bonnin*, 1872**

A M. Ivan Tourguénef⁴³

***Les Ailes de courage*, 1872**

R. D. M., 15 déc. 1872⁴⁴.

A Aurore

et Gabrielle Sand

Cette fois-ci, mesdemoiselles chéries, l'histoire sera longue : vous l'avez demandée comme cela. Si vous vous endormez en l'écoutant, on la finira un autre jour, à la condition que vous vous rappellerez le commencement. Aurore a demandé que la scène se passât dans un lieu remarqué par vous durant vos voyages. Je n'ai pas beaucoup de choix, et je suis forcée de vous ramener en Normandie⁴⁵, où déjà vous avez fait connaissance avec le marécage fleuri de *la Reine Coax* ; mais nous sortirons de ces eaux tranquilles, et nous irons voir, non

⁴¹ Pour la publication de la dédicace en volume, voir la *Reine Coax*.

⁴² Gabrielle, née le 11 mars 1868, n'a que quatre ans.

⁴³ Voir *supra*, p. 273, la n. 627.

⁴⁴ Pour la parution en volume, voir la *Reine Coax*.

⁴⁵ Elles y sont allées, accompagnées de leur grand-mère, en juillet-août.

loin de là, cette mer rose et bleue que vous aimiez encore plus. Prenez votre tricot ou vos découpures, soyez sages, mais interrompez quand vous ne comprendrez pas. Je m'en expliquerai en mots parlés, qui sont toujours plus clairs que les mots écrits. Vous voulez qu'il y ait du merveilleux dans mon récit. Il y en aura un peu, mais c'est à la condition qu'il y aura aussi des choses vraies que tout le monde ne sait pas, et que vous ne serez pas fâchées d'apprendre, non plus que vos grands cousins qui sont là⁴⁶. La nature est une mine de merveilles, mes chers enfants, et toutes les fois qu'on y met tant soit peu le nez, on est étonné de ce qu'elle vous révèle.

Nohant, octobre 1872.

Le Château de Pictordu, 1873

Le Temps, 5 au 23 mars 1873⁴⁷.

A ma petite fille

Aurore Sand

La question est de savoir s'il y a des fées, ou s'il n'y en a pas. Tu es dans l'âge où l'on aime le merveilleux et je voudrais bien que le merveilleux fût dans la nature, que tu n'aimes pas moins.

Moi, je pense qu'il y est ; sans cela je ne pourrais pas t'en donner.

Reste à savoir où sont ces êtres, dits surnaturels, les génies et les fées ; d'où ils viennent et où ils vont, quel empire ils exercent sur nous et où ils nous conduisent. Beaucoup de grandes personnes ne le savent pas bien, et c'est pourquoi je veux leur faire lire les histoires que je te raconte en t'endormant.

Le Géant Yéous, 1873

R. D. M., 15 avr. 1873⁴⁸.

A ma petite fille

Gabrielle Sand

Et toi aussi, mon petit enfant rose, tu cassera des pierres sur le chemin de la vie avec tes mains mignonnes, et tu les casseras fort bien, parce que tu as beaucoup de patience. En écoutant l'histoire du géant Yéous, tu vas comprendre ce que c'est qu'une métaphore.

⁴⁶ Les petits-fils d'Hyppolite Chatiron, demi-frère de Sand.

⁴⁷ Pour la publication de la dédicace en volume, voir la *Reine Coax*.

⁴⁸ Pour la publication de la dédicace en volume, voir la *Reine Coax*.

***Le Chêne parlant*, 1875**

R. D. M., 15 oct. 1875.

*A Mademoiselle Blanche Amic*⁴⁹

***Le Chien et la fleur sacrée*, 1875**

R. D. M., 1^{er} nov. 1875.

***Le Chien* : A Gabrielle Sand**

***La Fleur sacrée* : A Aurore Sand**⁵⁰

***Flamarande*, 1875**

*A Edmé Simonnet, mon petit-neveu*⁵¹

***La Tour de Percemont*, 1875**

R. D. M., 1^{er} déc. 1875 – Paris, Michel Lévy, 1876.

*A mon ami Edouard Charton*⁵²

George Sand

***Marianne*, 1875**

R. D. M., 1^{er} août 1875 – Paris, Michel Lévy, 1876.

*A mon ami Charles Poncy*⁵³

George Sand

⁴⁹ Soeur d'Henri Amic, elle a 11 ans.

⁵⁰ L'ordre des dédicaces était, à l'origine, l'inverse de la définitive. Voir la n. de Ph. BERTHIER, *Contes d'une grand-mère*, 2^e série, Éd. de l'Aurore, 1982, p. 192.

⁵¹ Voir *supra*, p. 274, n. 632.

⁵² E. Charton (1807–1890), avocat, publiciste et homme politique. Saint-simonien séparé d'Enfantin. Fondateur du *Magasin pittoresque* (1833). Secrétaire général au ministère de l'Instruction publique en 1848, écarté de la politique après le coup d'État (voir la notice de G. LUBIN, *Corr.*, t. VIII, p. 780).

⁵³ A propos de cette dédicace, voir la lettre du 24 juillet, à Charles Buloz et celle du 2 août 1875, à Poncy, où on apprend que si G. S. n'a pas averti le dédicataire, c'est qu'elle a voulu lui faire une « surprise amicale » (*Corr.*, t. XXIV, p. 351 et 368).

PROJETS DE DÉDICACES

Lors des préparatifs d'une nouvelle édition de ses *Oeuvres complètes*⁵⁴, en 1875, George Sand, en voulant suivre l'exemple de Balzac, avait l'intention de mettre chacun de ses ouvrages « sous la protection d'un grand nom ou d'un nom aimé »⁵⁵. L'idée des nouvelles dédicaces est venue d'ailleurs du vicomte de Lovenjoul ; la proposition, faite le 4 mai 1875, fut tout de suite acceptée, comme en témoigne la note à la marge de la lettre : « Accepté avec gratitude et empressement. G. S. » (Lov., G 1109, f^{os} 76-79).

C'est d'après une liste de ses ouvrages, établie par Lovenjoul⁵⁶, que Sand a commencé à revoir ses oeuvres restées sans dédicataire.

Nous donnons ici toutes les dédicaces prévues, pour la plupart inédites, d'après les documents gardés à la Bibliothèque de l'Institut et à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris. Les manuscrits autographes des textes dédicatoires se trouvent essentiellement à la B. H. V. P. (O. 97). Deux séries de copies (partielles) sont cependant conservées à la B. I.⁵⁷

Presque toutes les dédicaces sont signées et datées de Juin 1875. Nous ne donnons ici que les dates différentes ou plus précises.

⁵⁴ Voir la notice pour la préface générale de 1875, *supra*, p. 275.

⁵⁵ Lettre du 17 juin 1875, à V. Hugo, *Corr.*, t. XXIV, p. 311.

⁵⁶ Lov., E 945, f^{os} 155-156 et G 1109, f^{os} 97-102. Sur ces listes, il figure le dédicataire de chaque ouvrage.

⁵⁷ Lov. E 865 f^{os} 319-322. Cette copie porte la mention : *Dédicaces inédites écrites en vue de la grande édition in-8° que l'on devait faire des Oeuvres complètes de George Sand, et qui a été abandonnée avant sa mort. Mme Sand avait sans doute préparé d'autres dédicaces qui se seront retrouvées dans ses papiers.* L'autre série de copies est intitulée *Dédicaces* (E 945, f^{os} 157-165). Au sujet des dédicaces, voir les lettres du 15 juin, à C. Lévy ; du 24 juin à H. Amic ; du 27 juin, au vicomte de Lovenjoul (*Corr.*, t. XXIV, p. 305, 316 et 319). Notons que Sand a laissé quelques ouvrages sans dédicace. Les raisons qui l'ont décidée à procéder ainsi dans le cas d'*Elle et lui*, se passent de commentaire. Dans les autres cas, il s'agit d'ouvrages peu ou pas du tout appréciés par l'auteur. A propos de *La Fille d'Albano*, par ex., Sand a noté : *Ne mérite pas une dédicace. Je ne veux affliger personne.* Sur la même feuille, à côté de deux titres (*Le Toast*, *Cora*), on lit : *à personne* (B. H. V. P., O. 97, f. 5). Une note de déc. 1845 nous apprend, en effet, qu'elle a attribué peu de valeur à *Cora*. En 1846, Desessart a publié *Teverino* et, pour compléter le volume, il y a ajouté cette nouvelle de jeunesse. C'est dans cette édition (t. II, p. 229) qu'on lit la note suivante : « Cette nouvelle a paru en 1833 et n'a pas été réimprimée depuis. L'auteur ne pensait pas qu'elle en valût la peine. L'éditeur a invoqué son obligeance, et c'est à cette considération, que les scrupules de l'auteur ont dû céder ». Dans le cas de deux dédicaces originales, Sand a voulu faire de légères modifications. Ainsi *Les Maîtres mosaïstes* auraient dû porter la dédicace « A Maurice Sand » et non « A Maurice D*** » et dans celle de *La Dernière Aldini*, elle a voulu mettre le nom de la dédicataire en français : « A Mme Charlotte Marliani » (B. H. V. P., O. 97, f. 13.).

Indiana, 1832

*Au bibliophile Isaac
Vicomte de Spoelberck [sic] de*⁵⁸

Melchior, 1832

*A Mme Marie Tournier, née Néraud*⁵⁹

Melchior est une histoire *arrivée*, que m'avait racontée votre grand-père et que j'ai écrite presque sous sa dictée. Trouvez bon, ma belle et chère enfant, que je vous la dédie comme un souvenir de mon cher et à jamais regretté Malgache.

George Sand

Nohant, 15 juin 1875.

Valentine, 1832

A Victor Hugo

Ce n'est qu'une fleurette sauvage, cueillie dans la jeunesse. Laissez-moi la mettre à l'ombre de l'arbre géant qui féconde et préserve, sous l'abri de la grande amitié qui bénit et encourage.

George Sand

Nohant juin 1875⁶⁰.

⁵⁸ Sand a écrit en marge de la dédicace : *Je n'ai jamais pu lire le nom*. C'est sous le nom de Bibliophile Isaac, que SPOELBERCH DE LOVENJOUL publia son *Étude bibliographique sur les oeuvres de G. S.* (Bruxelles, 1868), brochure complétée plus tard par G. Vicaire et publiée à Paris, en 1914 (Libr. H. Leclerc). — La dédicace fut envoyée à Lovenjoul le 14 mai 1875, accompagnée de la lettre suivante (aut. : Lov., G 1109, f^{os} 90–92 ; *Corr.*, t. XXIV, p. 270) :

Monsieur,

D'après votre conseil, j'ai suivi l'exemple toujours bon à suivre, de mon regretté ami Balzac. Je vais dédier ceux de mes romans qui ne portent encore aucune dédicace, aux personnes qui m'inspirent de l'affection ou qui ont droit à ma gratitude. C'est à ce dernier titre, Monsieur, que je vous prie de me laisser placer votre nom en tête de mon premier ouvrage de quelque étendue comme un remerciement cordial des bons soins que vous avez bien voulu donner au classement et aux recherches de la présente édition générale et complète.

George Sand

Nohant, mai 75.

⁵⁹ Aut. : B. H. V. P., O. 97, fol. 5. Marie Néraud (1851–1926), petite-fille de Jules Néraud, le Malgache.

⁶⁰ Aut. : B. H. V. P., O. 97, fol. 3. Dans la B. I., on conserve une copie de cette dédicace (Lov., E 865, fol. 319–322 ; reproduite par G. LUBIN : *Corr.*, t. XXIV, p. 311, n. 2). Sand envoie

La Marquise, 1832

*A Charles Rollinat*⁶¹

C'était le temps où tu chantaïs dans les bois avec les rossignols et où je t'écoutais en cueillant des jacinthes blanches. Tu ne chantes plus, et mes pauvres fleurs ont séché entre leurs pages jaunies.

Mais nous nous aimions toujours et tous nos souvenirs sont suaves.

Lavinia, 1833

*A mon ami Auguste (Baron Martineau Deschenez)*⁶²

Toi que j'ai vu naître et que j'appelais mon Benjamin, accepte ce souvenir de nos jeunes années et ce témoignage de maternelle amitié.

Metella, 1833

*A Madame Rozanne de Curton*⁶³

Chère et charmante amie, accepte ce souvenir d'un temps de travail et d'émotion où ta beauté était une poésie et ta bonté un baume.

la dédicace à Hugo le 17 juin 1875, en lui disant qu'elle veut mettre chacun de ses ouvrages « sous la protection d'un grand nom ou d'un nom aimé » et que si elle demande d'accepter la dédicace, c'est que son nom est pour elle « l'un et l'autre ». « Voulez-vous me permettre de l'inscrire en tête de *Valentine* – avec tout le respect que la petite fleur doit au grand cèdre. »

La dédicace a une première version, légèrement différente de la définitive (B. H. V. P., O. 97, fol. 1 ; copie : B. I., Lov. E 945, fol. 157) : « Ce n'est qu'une fleurette des champs cueillie dans la jeunesse, commencement d'un bouquet rustique aux parfums discrets. Laissez-moi la mettre à l'ombre de votre grand nom et sous la protection de votre grande bonté. – George Sand – Nohant, Juin 1875. »

⁶¹ Ch. Rollinat (1810–1877), frère de François Rollinat. Il avait une voix magnifique et « une vocation musicale dont il ne fit rien » (notice de G. LUBIN, *Corr.*, t. II, p. 933). – Aut. : B. H. V. P., O. 97, f. 7. La dédicace a aussi une version abrégée : « A M^r Charles Rollinat. Souvenir fidèle d'une vieille amitié. George Sand » (O. 97, f. 1).

⁶² Né en 1815, il a fait une belle carrière administrative au ministère de la Guerre (destitué en 1848). En relation avec Sand à partir de 1835. Une correspondance assez importante. – Aut. : B. H. V. P., O. 97, f. 1.

⁶³ Rose Bourgoing, née Petit, devenue Mme de Curton par secondes noces. Très liée avec G. S. dès leur jeunesse. Voir la notice de G. LUBIN, *Corr.*, t. III, p. 864. – Aut. : B. H. V. P., O. 97, f. 9 R. Une autre autographe (O. 97, f. 1 R) donne une version plus brève : « Amie, accepte ce souvenir d'une maternelle affection. »

Garnier, 1834

*A mon filleul, Maurice Paul-Albert*⁶⁴

Ce récit est folâtre, mais sérieuse est la bénédiction de ta marraine.

Aldo le Rimeur, 1833 – A Armand Silvestre⁶⁵

Le Secrétaire intime, 1834

A mon ami Scipion (Comte Duroure)

souvenir d'une vieille et fidèle affection⁶⁶.

Leone Leoni, 1834

*A mon ami le docteur Favre*⁶⁷

Étude non immorale, puisque c'est une étude. Gage d'amitié dévouée et d'éternelle gratitude.

Mattea, 1835 – A ma chère nièce Léontine Simonnet⁶⁸

André, 1835

*A M^r Alexandre Dumas fils*⁶⁹

⁶⁴ M. Paul-Albert (1854–1907), fils de Paul Albert, lui-même professeur. Voir la notice de G. LUBIN, *Corr.*, t. XXII, p. 789. – Aut. : B. H. V. P., O. 97, f. 10.

⁶⁵ Aut. : B. H. V. P., O. 97, f. 10. – A. Silvestre (1837–1901), écrivain, journaliste. G. S. a préfacé son recueil de poèmes *Rimes neuves et vieilles* (1866). Voir la notice de G. LUBIN, *Corr.*, t. XX, p. 890.

⁶⁶ B. H. V. P., O. 97, f. 10. La copie (B. I., Lov., E 945, fol. 159) donne la variante : ...*et inaltérable amitié*. – Antoine-Scipion du Roure (1808–1887), en relation avec G. S. dès les années trente. Voir la notice de G. LUBIN, *Corr.*, t. III, p. 897.

⁶⁷ B. H. V. P., O. 97, f. 10. – Henri Favre (1827–1916), médecin, en rapport avec la famille de G. S., il a soigné Maurice en 1871. (Voir la notice de G. LUBIN, *Corr.*, t. XXI, p. 921.) Ses notes sur les derniers moments de G. S. : *Corr.*, t. XXIV, *Annexe n° III*, pp. 649–654. Au sujet de cette dédicace, voir les lettres du 16 et du 18 juin 1875 à H. Favre, *Corr.*, t. XXIV, p. 308 et 314, et les notes de G. LUBIN, *ibid.*

⁶⁸ Aut. : B. H. V. P., O. 97, f. 13. – L. Simonnet, née Chatiron (1823–1900), fille du demi-frère de G. S.

Quand j'écrivais ce livre, vous étiez un enfant et j'ignorais qu'un jour je serais fière de vous appeler mon fils. Ces chères adoptions sont pour moi la récompense du travail et le charme de la vieillesse.

***L'Uscoque*, 1838 – A Francis Laur, souvenir maternel⁷⁰.**

***Les Sept Cordes de la Lyre*, 1839 – A Ernest Périgois⁷¹**

***Pauline*, 1839**

Au maestro Joseph Dessauer⁷²
Souvenir de fidèle et tendre amitié.

***Le Compagnon du Tour de France*, 1841 – A ma chère soeur Elisa Tourangin⁷³.**

***Consuelo, La Comtesse de Rudolstadt*, 1842–1844, *Jean Ziska*, 1843, *Procope le Grand*, 1843 – A Mme Pauline Viardot⁷⁴**

***Isidora*, 1845 – A mon petit neveu René Simonnet⁷⁵**

⁶⁹ B. H. V. P., O. 97, f. 13.

⁷⁰ B. H. V. P., O. 97, f. 13. – G. S. a connu F. Laur (1844–1934) par Charles Duvernet et l'a aidé à faire ses études. Ingénieur, journaliste, homme politique. Voir la notice de G. LUBIN, *Corr.*, t. XVI, p. 892–893.

⁷¹ E. Périgois (1819–1906), époux d'Angèle Néraud, fille du Malgache. Diverses fonctions dans l'administration, correspondance importante avec G. S. Voir la notice de G. LUBIN, *Corr.*, t. VIII, p. 794. – Aut. : Lov., E 945 – Rappelons ici l'épigraphe des *Sept Cordes de la Lyre* (R. D. M. du 15 avril 1839 ; O. de G. S., Bonnaire, t. XXIII, 1840) :

Eugène, souvenez-vous de ce jour de soleil où nous écoutions le fils de la Lyre, et où nous avons surpris les sept Esprits de la Lumière s'enlaçant dans une danse sacrée, au chant des sept Esprits de l'Harmonie. Comme ils semblaient heureux ! (Les Coeurs résignés, chant slave, traduction de Grzymala.)

⁷² J. Dessauer (1798–1876), musicien allemand, en relation avec Chopin, puis avec Sand dans les années 40. Correspondance entre 1863 et 1876. Voir la notice de G. LUBIN, *Corr.*, t. XII, p. 745. – Aut. : B. H. V. P., O. 97, f. 17.

⁷³ B. H. V. P., O. 97, f. 17. – E. Tourangin (1809–1889), fille d'un manufacturier de Bourges, avait une vie difficile. Sand connaissait toute la famille et soutenait son amie. C'est à elle que la traduction de *Kourrogrou* a été confiée. Correspondance pendant quarante ans.

⁷⁴ B. H. V. P., O. 97, f. 17. – Cette dédicace à la grande cantatrice, qu'on voit dans la plupart des éditions de *Consuelo*, est, en fait, une dédicace bien postérieure à la publication du roman.

⁷⁵ B. H. V. P., O. 97, f. 11. – R. Simonnet, petit-fils de H. Chatiron.

Teverino, 1845 – A M^r Paul de Saint-Victor⁷⁶

Le Péché de Monsieur Antoine, 1845 – A mon cher enfant Henri Amic⁷⁷

La Mare au Diable, 1846 – A M. H. Taine⁷⁸

Lucrezia Floriani, 1846 – A M. Noël Parfait⁷⁹

François le Champi, 1847 – A Henri Amic⁸⁰

La Petite Fadette (1848) – A Armand Barbès⁸¹

Mont-Revêche, 1852 – A mon ami Jules Boucoiran⁸²

La Filleule, 1853 – A mon ami, Ludre Gabillaud⁸³

Evenor et Leucippe, 1855 – A Edouard Charton⁸⁴

La Daniella, 1857 – A mon ami, Sigismond Maulmond⁸⁵

Les Dames vertes, 1857 – A mon ami, le D^r Paul Darchy⁸⁶

⁷⁶ B. H. V. P., O. 97, f. 11. – P. Saint-Victor (1825–1881), écrivain, journaliste. Voir la notice de G. LUBIN, *Corr.*, t. XIII, p. 713.

⁷⁷ B. H. V. P., O. 97, f. 11. – H. Amic (1853–1929), écrivain, en rapport étroit avec G. S. On lui doit la première publication de la correspondance entre Flaubert et Sand. (Notice de G. LUBIN, *Corr.*, t. XXIII, pp. 714–715.) A propos de la dédicace, voir la lettre du 24 juin 1875, à Amic (*Corr.*, t. XXIV, p. 316). Sur un projet de dédicace en 1846, voir *supra*, p. 173, n. 319. Sur la liste de Lovenjoul (E 945, fol. 156), Amic est le dédicataire de *François le Champi*.

⁷⁸ B. H. V. P., O. 97, f. 11.

⁷⁹ N. Parfait (1813–1896), littérateur et homme politique, exilé après le coup d'État. Lecteur et secrétaire chez M. Lévy. G. S. avait d'abord pensé à dédier ce roman à A. Dumas fils. – Aut. : Lov., E 945, fol. 156 R ; tous les dédicataires des oeuvres suivantes figurent sur cette liste.

⁸⁰ Voir ci-dessus, la n. 77.

⁸¹ Rappelons ici la fin de la préface de 1848 à la *Petite Fadette* qui doit être à l'origine de cette dédicace tardive. Voir *supra*, p. 154 et la n. 280.

⁸² J. Boucoiran (1808–1875), précepteur de Maurice, confident de G. S., journaliste ; correspondance importante (voir la notice de G. LUBIN, *Corr.*, t. I, pp. 999–1000).

⁸³ L. Gabillaud (1812–1903), avocat à La Châtre, chargé des affaires de G. S.

⁸⁴ E. Charton est aussi dédicataire de la *Tour de Percemont* (1875). Voir p. 295, n. 52.

⁸⁵ S. Maulmond (1825–1895), sous-préfet de Boussac, puis préfet de l'Yonne. En relation avec G. S. en 1870–71 (voir la notice de G. LUBIN, *Corr.*, t. XVII, p. 775).

Les Beaux Messieurs de Bois-Doré, 1857 – A mon ami, Paul Meurice⁸⁷

Narcisse, 1858 – A mon ami, Charles Moulin⁸⁸

Flavie, 1859 – A Mme Pauline de Vasson⁸⁹

Jean de la Roche, 1859 – A M. Crémieux⁹⁰

Constance Verrier, 1859 – A Mme Elisa Boutet⁹¹

La Ville noire, 1860 – A mon ami Louis Blanc

Le Marquis de Villemer, 1860 – Au Prince Napoléon Jérôme⁹²

Mademoiselle La Quintinie, 1863 – A M^r Renan

La Confession d'une jeune fille, 1864 – A Auguste Toulmouche⁹³

Césarine Dietrich, 1870 – A M. Maxime Du Camp⁹⁴

Francia, 1871 – A Edmond About⁹⁵

⁸⁶ Pierre-Paul Darchy (1825–1894), médecin qui a souvent soigné la famille de Sand. Note de G. LUBIN : *Corr.*, t. XIV, p. 808.

⁸⁷ P. Meurice (1818–1905), orfèvre, journaliste, homme de théâtre, un des « nègres » de Dumas père. Ami et disciple de V. Hugo, il fut son correspondant et commissionnaire. Il collaborait à plusieurs pièces de G. S. (*Les Beaux Messieurs de Bois-Doré*, *Le Drac*, *Cadio*).

⁸⁸ Ch. Moulin, né en 1832, avocat à La Châtre, familier de Nohant.

⁸⁹ Paulin de Vasson (1839–1923), magistrat, une des dernières relations berrichonnes de G. S. avec sa femme ; hôtes fréquents de Nohant pendant la dernière maladie de la romancière.

⁹⁰ Adolphe Crémieux (1796–1880), avocat, ministre de la Justice du gouvernement provisoire (février-juin 1848), emprisonné après le coup d'État. Revient à la politique en 1869 (voir la notice de G. LUBIN, *Corr.*, t. VIII, pp. 781–782).

⁹¹ E. Boutet, née en 1830, voisine de G. S. à Palaiseau.

⁹² J. Napoléon (1822–1891), frère de la princesse Mathilde ; rallié en 1848 à la République, sénateur de droite après 1852, tout en étant un opposant à l'intérieur du système. En relation amicale avec G. S. à partir de 1852, plusieurs fois hôte de Nohant, intime de la famille (voir la notice de G. LUBIN, *Corr.*, t. X, pp. 849–850).

⁹³ A. Toulmouche (1829–1890), peintre, ami d'E. Lambert.

⁹⁴ M. Du Camp (1822–1894), écrivain, poète, ami de Flaubert, un des fondateurs de la seconde *Revue de Paris*, élu à l'Académie en 1860.

⁹⁵ E. About (1828–1885), écrivain, journaliste brillant, a dédié à G. S. un ouvrage d'économie politique, *Le Progrès* (1864). Voir la notice de G. LUBIN, *Corr.*, t. XV, p. 853.

Nanon, 1872 – A mon ami, Ivan Tourgueneff

Ma soeur Jeanne, 1874 – A Mme Lina Sand

Histoire de ma vie, 1854

A la mémoire de François Rollinat.

George Sand

Nohant, juin 1875.⁹⁶

⁹⁶ Cette dédicace tardive a été introduite par G. LUBIN dans son édition d'*Histoire de ma vie*.

APPENDICE II

Les textes de l'appendice, dans la plupart des cas, ne sont pas reproduits dans leur intégralité. Ainsi par exemple, dans les préfaces de théâtre, les remerciements aux artistes et aux metteurs en scène ont été dans tous les cas supprimés. Les lacunes ne sont signalées qu'à l'intérieur des textes.

1831

*A Jules Boucoiran*¹, 4 mars

Je suis plus que jamais résolue à suivre la carrière littéraire, malgré les dégoûts que j'y trouve parfois, malgré les jours de paresse et de fatigue qui viennent interrompre mon travail, malgré la vie plus que modeste que je mène ici, je sens que mon existence est désormais remplie. J'ai un but, une tâche, disons le mot, *une passion*². Le métier d'écrire en est une violente et presque indestructible, quand elle s'est emparée d'une pauvre tête, elle ne peut plus s'arrêter. Je n'ai point eu de succès ; mon ouvrage a été trouvé invraisemblable par les gens à qui j'ai demandé conseil. En conscience ils m'ont dit que c'était trop bien de morale et de vertu pour être trouvé probable par le public. C'est juste, il faut servir ce pauvre public à son goût, et je vais faire comme le veut la mode. Ce sera mauvais. Je m'en lave les mains (*Corr.*, I, 817-818).

1832

*A Charles Meure*³, 27 janvier

Depuis que j'ai l'honneur d'être *imprimée* ce qui est un grand honneur par le temps qui court, ma foi ! je ne me suis pas élevée de la hauteur d'une semelle.

¹ Voir *supra*, la n. 82, p. 301.

² Cf. la lettre du 25 févr. 1831, à A. Duteil (*Corr.*, t. I, pp. 811-814).

³ Ch. Meure (1797-1848), substitut à La Châtre, puis procureur du roi à Clamecy, ensuite à Château-Chinon. Correspondance suivie avec G. S. jusqu'en 1836.

Je bois et je mange comme une simple particulière, je torche mes enfants et je lave mes mains comme une personne naturelle. Enfin je travaille tous les jours à mériter qu'on inscrive sur la tombe vers laquelle *je penche* (expression romantique) que j'eus toutes les vertus, que je fus bonne mère, bonne fille, bonne épouse, bonne soeur, bonne cousine, bonne tante, bonne nièce et plutôt à Dieu qu'on pût ajouter *bonne g[ran]d mère* mais !... (Corr., II, 16).

A Émile Regnault⁴, 27 février

[...] je crois que vous en serez content, je ne dis pas de l'ouvrage mais du sujet. Il est aussi simple, aussi naturel, aussi positif que vous le désirez. Il n'est ni romantique, ni mosaïque, ni frénétique. C'est de la vie ordinaire, c'est de la vraisemblance bourgeoise. Mais malheureusement, c'est beaucoup plus difficile que la littérature boursouflée. Il faudrait une profonde connaissance du cœur humain et une continuelle élévation de pensées. Mon livre est déjà jugé par moi. Il plaira à peu de gens. Il est d'une exécution trop sévère, pas le plus petit mot pour rire, pas une description, pas de poésie pour deux liards, pas de situations imprévues, extraordinaires, transcendantes. Ce sont quatre volumes sur quatre caractères. Peut-on faire avec cela seulement, avec des sentiments intimes, des réflexions de tous les jours, de l'amitié, de l'amour, de l'égoïsme, du dévouement, de l'amour-propre, de l'obstination, de la mélancolie, des chagrins, des ingratitude, des déceptions et des espérances, peut-on bien avec ce gâchis de l'esprit humain, faire quatre volumes qui n'ennuient jamais ? J'ai peur d'ennuyer souvent, d'ennuyer comme la vie ennuie. Et pourtant quoi de plus intéressant que l'histoire du cœur quand elle est vraie ? Il s'agit de la faire vraie, voilà le difficile, voilà probablement où se trouvera de temps en temps l'écueil malgré mes méditations, mes objections, mes appréhensions et mes souvenirs. Ensuite bien ou mal exécuté, beaucoup de gens diront, *ce n'est pas ça*, fût-ce écrit comme Bernardin [de Saint-Pierre], fût-ce pensé comme Jean-Jacques. L'un dira : « Moi, je n'aurais pas fait comme Raymon, » l'autre : « Je ne suis pas comme Ralph ». Une femme dira : « Je ne suis pas crédule et aveugle comme Noémie »⁵. Je crois pourtant, moi que ma Noémie c'est la femme typique, faible et forte, fatiguée du poids de l'air, et capable de porter le ciel, timide dans le courant de la vie, audacieuse les jours de bataille, fine, adroite et pénétrante pour saisir les fils déliés de la vie commune, niaise et stupide pour distinguer les vrais intérêts de son bonheur, se moquant du monde entier, se laissant duper par un seul homme, n'ayant pas d'amour-propre p[ou]r elle-même, en étant remplie pour l'objet de son choix, dédaignant les vanités du siècle pour son compte et se laissant séduire par l'homme qui les réunit toutes. Voilà je crois la femme en général, un incroyable mélange de faiblesse et

⁴ É. Regnault (1811–1863), un des amis berrichons de G. S. à Paris. Médecin, modèle peut-être de Bianchon dans la *Comédie Humaine*

⁵ Le nom de l'héroïne était d'abord Noémie.

d'énergie, de grandeur et de petitesse, un être toujours composé de deux natures opposées, tantôt sublime, tantôt misérable, habile à tromper, facile à l'être.

Que deviendra ce beau et profond sujet entre mes mains, je ne sais pas, je suis incapable de me bien juger avant la fin et quand c'est fini, il n'est plus temps. Il vaudrait mieux recommencer que de s'éplucher. Et puis les éditeurs sont là, l'argent est rare, la faim crie, et il faut bien jeter son oeuvre aux mains d'un animal rapace qui vous dit « l'ouvrage me convient, il y a *tant* de feuilles. – Il est bien fait, l'écriture est lisible, etc. » Ce dont je puis répondre, c'est que l'ouvrage sera d'un excellent ton, et que vous ne serez plus scandalisé des polissonneries comme dans *Rose et Blanche*⁶. [...] Vous voyez que ce sera grave et sérieux, faites provision de courage (*Corr.*, II, 46–47–48).

1833

A Sainte-Beuve, 10 mars

Après avoir écouté *Lélia*, vous m'avez dit une chose qui m'a fait de la peine. Vous m'avez dit que vous aviez peur de moi. Chassez cette idée-là je vous en prie et ne confondez pas trop, l'homme avec la souffrance. C'est la souffrance que vous avez entendue mais vous savez bien comme en réalité, l'homme se trouve souvent au-dessous, et par conséquent moins poétique, moins méchant et moins damné que son démon. Vous êtes plus près de la nature des anges, tendez-moi donc la main et ne me laissez pas à Satan, faites ma paix avec Dieu vous qui croyez toujours et qui priez souvent.

[...] Vraiment c'est une chose triste que ce livre et s'il pouvait me faire concevoir l'*ennui de mon ennui* ce serait le seul bien dont il fût capable (*Corr.*, II, 276–277).

Au même, 13 novembre

Maintenant je viens vous demander non plus une marque d'indulgence, mais une preuve d'amitié, c'est de lire le manuscrit de *le Secrétaire intime*, avant que l'impression en soit commencée. Donnez-moi votre avis, tandis qu'il est temps encore de faire des corrections. Je ne promets pas de me rendre aveuglement à toutes vos critiques (quoique vous en soyez trop avare avec moi). Nous avons tous une partie de nous-mêmes en jeu dans nos oeuvres, et nous tenons souvent autant à nos défauts qu'à nos qualités. Mais un lecteur éclairé voit mieux que nous [...]. Je fais du reste fort peu de cas de ce que je vous envoie. Ce n'est ni

⁶ *Rose et Blanche* parut en décembre 1831, signé J. Sand. Édition moderne : Amis du Vieux Nérac, 1993.

un roman ni un conte, c'est je le crains un pastiche d'Hoffmann et de moi. J'ai voulu m'égayer l'esprit, je ne sais si j'égayerai le public (*Corr.*, II, 433-434).

Au même, 26 novembre

Non, mon ami, vos critiques ne m'ont pas fâchée contre vous, mais bien contre moi qui les mérite. [...] J'ai retranché toute la partie champêtre et j'ai abordé tout de suite la Cavalcanti, de cette manière le conte se passe tout entier dans ce monde de fantaisie où je l'avais conduit maladroitement. Vous avez raison d'aimer mieux les choses complètement réelles, moi, j'aime mieux les fantastiques, mais je sais que j'ai tort ; aussi n'en ferai-je que peu, de temps en temps et pour m'amuser. J'aurais bien fait, dans mes intérêts, de publier après *Lélia*, un roman plus rapproché du genre de Walter Scott, mais cette *Quintilia* était avancée dans mon portefeuille et le besoin d'argent ne m'a pas permis de l'y garder plus longtemps. La même raison m'empêche de changer la manière générale du conte ; pour cela il faudrait le recommencer et il n'en vaut d'ailleurs pas la peine. [...] La seule pensée que j'y aie cherchée c'est la confiance dans l'amour présentée comme une belle chose, et la butorderie de l'opinion, comme une chose injuste et bête.

J'avais comme vous l'avez très bien aperçu, commencé cette histoire de S[ain]t-Julien dans d'autres vues, et les deux corps se joignaient fort mal. Je l'ai donc retirée pour en faire le commencement d'une historiette toute rustique, et j'ai mis dans la bouche de mon secrétaire intime, dans le courant de son séjour à Montereale, un récit de sa jeunesse, où j'ai tâché de tracer son humeur d'une manière qui s'harmonise mieux avec la suite. Je ne suis pas de votre avis, sur deux choses, d'abord l'amour que Quintilia devrait avoir selon vous pour lui, ensuite l'indulgence qu'elle devrait avoir à la fin. Je crois que dans l'un et l'autre cas, ce serait altérer le caractère étourdi mais probe et ferme que je veux donner à ma princesse. Seulement je profiterai encore de vos objections qui sont bonnes par elles mêmes. Je me chargerai, moi conteur, ou bien quelqu'un de mes personnages, d'avouer au lecteur que la Cavalcanti n'est pas sans imprudence et sans tort. C'était bien là mon idée, en la montrant et si sage et si folle, mais votre remarque me prouve que je ne l'ai pas assez expliqué (*Corr.*, II, 444-445).

Obermann

R. D. M., 15 juin 1833⁷ – * Q. A. L., 1878 – Q. A. L., 1991.

Si le récit des guerres, des entreprises et des passions des hommes, a de tout temps possédé le privilège de captiver l'attention du plus grand nombre, si le côté épique de toute littérature est encore aujourd'hui le côté le plus populaire, il n'en est pas moins avéré pour les âmes profondes et rêveuses ou pour les intelligences délicates et attentives, que les poèmes les plus importants et les plus précieux sont ceux qui nous révèlent les intimes souffrances de l'âme humaine dégagées de l'éclat et de la variété des événements extérieurs. Ces rares et austères productions ont peut-être une importance plus grande que les faits mêmes de l'histoire, pour l'étude de la psychologie, au travers du mouvement des siècles ; car elles pourraient, en nous éclairant sur l'état moral et intellectuel des peuples aux divers âges de la civilisation, donner la clef des grands événements qui sont encore proposés pour énigmes aux érudits de notre temps.

Et cependant ces oeuvres dont la poussière est secouée avec empressement par les générations éclairées et mûries des temps postérieurs, ces *monodies* mystérieuses et sévères, où toutes les grandeurs et toutes les misères humaines se confessent et se dévoilent, comme pour se soulager en se jetant hors d'elles-mêmes, enfantées souvent dans l'ombre de la cellule ou dans le silence des champs, ont passé inaperçues parmi les productions contemporaines. Telle a été, on le sait, la destinée d'Obermann.

A nos yeux, la plus haute et la plus durable valeur de ce livre consiste dans la donnée psychologique, et c'est principalement sous ce point de vue qu'il doit être examiné et interrogé.

Quoique la souffrance morale puisse être divisée en d'innombrables ordres, quoique les flots amers de cette inépuisable source se répandent en une multitude de canaux pour embrasser et submerger l'humanité entière, il y a plusieurs ordres principaux dont toutes les autres douleurs dérivent plus ou moins immédiatement. Il y a, 1° la passion contrariée dans son développement, c'est-à-dire la lutte de l'homme contre les choses ; 2° le sentiment des facultés supérieures, sans volonté qui les puisse réaliser ; 3° le sentiment des facultés incomplètes, clair, évident, irrécusable, assidu, avoué : ces trois ordres de souff-

⁷ Après sa parution dans la *Revue*, l'article servira de préface à l'édition d'Obermann chez Charpentier (1840 ; reproduite par J.-N. MONNOYER, Folio, Gallimard, 1984). G. Sand orthographiait le titre conformément à celui des éditions parues après 1833. On ne sait pas quand G. S. avait lu le roman pour la première fois, mais il a exercé une grande influence sur *Lélia* et sur les *Lettres d'un voyageur*. Sur les rapports de Sand avec Senancour, voir l'article de B. LE GALL-DIDIER (R. S. H., oct.-déc. 1959 ; reproduit dans *Lélia*, Éd. de l'Aurore, t. II, pp. 183-194).

frances peuvent être expliqués et résumés par ces trois noms, Werther⁸, René, Obermann.

Le premier tient à la vie active de l'âme, et par conséquent rentre dans la classe des simples romans. Il relève de l'amour, et, comme *mal*, a pu être observé dès les premiers siècles de l'histoire humaine. [...] Les éclatantes douleurs, les tragiques infortunes ont dû exciter de plus nombreuses et de plus précoces sympathies que les deux autres ordres de souffrances aperçus et signalés plus tard. Celles-ci n'ont pu naître que dans une civilisation très avancée.

Et, pour parler d'abord de la mieux connue de ces deux maladies sourdes et desséchantes, il faut nommer René, type d'une rêverie douloureuse, mais non pas sans volupté ; car à l'amertume de son inaction sociale se mêle la satisfaction orgueilleuse et secrète du dédain. C'est le dédain qui établit la supériorité de cette âme sur tous les hommes, sur toutes les choses au milieu desquelles elle se consume, hautaine et solitaire.

A côté de cette destinée à la fois brillante et sombre, se traîne en silence la destinée d'Obermann, majestueuse dans sa misère, sublime dans son infirmité. A voir la mélancolie profonde de leur démarche, on croirait qu'Obermann et René vont suivre la même voie et s'enfoncer dans les mêmes solitudes pour y vivre calmes et repliés sur eux-mêmes. Il n'en sera pas ainsi. Une immense différence établit l'individualité complète de ces deux solennelles figures. René signifie le génie sans volonté ; Obermann signifie l'élévation morale sans génie, la sensibilité malade monstrueusement isolée en l'absence d'une volonté avide d'action. René dit : Si je pouvais vouloir, je pourrais faire ; Obermann dit : A quoi bon vouloir ? je ne pourrais pas.

En voyant passer René si triste mais si beau, si découragé mais si puissant encore, la foule a dû s'arrêter, frappée de surprise et de respect. Cette noble misère, cette volontaire indolence, cette inappétence affectée plutôt que sentie, cette plainte éloquente et magnifique du génie qui s'irrite et se débat dans ses langes, ont pu exciter le sentiment d'une présomptueuse fraternité chez une génération inquiète et jeune. Toutes les existences manquées, toutes les supériorités avortées se sont redressées fièrement, parce qu'elles se sont crues représentées dans cette poétique création. L'incertitude, la fermentation de René en face de la vie qui commence, ont presque consolé de leur impuissance les hommes déjà brisés sur le seuil. Ils ont oublié que René n'avait fait qu'hésiter à vivre, mais que des cendres de l'ami de Chactas, enterré aux rives du Meschacébé, était né l'orateur et le poète qui a grandi parmi nous.

Atteint, mais non pas saignant de son mal, Obermann marchait par des chemins plus sombres vers des lieux plus arides. Son voyage fut moins long,

⁸ Sur *Werther*, voir *infra*, p. 352, la préface de Sand, écrite en 1844.

moins effrayant en apparence ; mais René revint de l'exil, et la trace d'Obermann fut effacée et perdue.

[Obermann est unique : il est impossible de le comparer aux « types de souffrances » de Goethe ou de Byron « tels que Faust, Manfred, Childe-Harold, Conrad et Lara ».]

Obermann, au contraire, c'est la rêverie dans l'impuissance, la perpétuité du désir ébauché. Une pareille donnée psychologique ne peut être confondue avec aucune autre. C'est une douleur très spéciale, peu éclatante, assez difficile à observer, mais curieuse, et qui ne pouvait être poétisée que par un homme en qui le souvenir vivant de ces épreuves personnelles nourrissait le feu de l'inspiration. C'est un chant triste et incessant sur lui-même, sur sa grandeur invisible, irrévélable, sur sa perpétuelle oisiveté. C'est une mâle poitrine avec de faibles bras ; c'est une âme ascétique avec un doute rongeur qui trahit sa faiblesse, au lieu de marquer son audace. C'est un philosophe à qui la force a manqué de peu pour devenir un saint. Werther est le captif qui doit mourir étouffé dans sa cage ; René, l'aigle blessé qui reprendra son vol ; Obermann est cet oiseau des récifs à qui la nature a refusé des ailes, et qui exhale sa plainte calme et mélancolique sur les grèves d'où *partent les navires et où reviennent les débris*.

Chez Obermann, la sensibilité seule est active, l'intelligence est paresseuse ou insuffisante. S'il cherche la vérité, il la cherche mal, il la trouve péniblement, il la possède à travers un voile. C'est un rêveur patient qui se laisse souvent distraire par des influences puériles, mais que la conscience de son mal ramène à des larmes vraies, profondes, saisissantes. C'est un ergoteur voltairien qu'un poétique sentiment de la nature rappelle à la tranquille majesté de l'élégie. Si les beautés descriptives et lyriques de son poème sont souvent troublées par l'intervention de la discussion philosophique ou de l'ironie mondaine, la gravité naturelle à son caractère, le recueillement auguste de ses pensées les plus habituelles lui inspirent bientôt des hymnes nouveaux, dont rien n'égale la beauté austère et la sauvage grandeur. [...]

[Le mérite littéraire d'*Obermann*], c'est la nouveauté et l'étrangeté du sujet. La naïve tristesse des facultés qui s'avouent incomplètes, la touchante et noble révélation d'une impuissance qui devient sereine et résignée, n'ont pu jaillir que d'une intelligence élevée, que d'une âme d'élite : la majorité des lecteurs s'est tournée vers l'ambition des rôles plus séduisants de Faust, de Werther, de René, de Saint-Preux.

Mystérieux, rêveur, incertain, tristement railleur, peureux par irrésolution, amer par vertu, Obermann a peut-être une parenté éloignée avec Hamlet, ce type embrouillé mais profond de la faiblesse humaine, si complet dans son avortement, si logique dans son inconséquence. Mais la distance des temps, les métamorphoses de la société, la différence des conditions et des devoirs, font d'Obermann une individualité nette, une image dont les traits bien arrêtés n'ont de modèle et de copie nulle part. [...]

Si l'on exige dans un livre la coordination progressive des pensées et la symétrie des lignes extérieures, Obermann n'est pas un livre ; mais c'en est un vaste et complet, si l'on considère l'unité fatale et intime qui préside à ce déroulement d'une destinée entière. L'analyse en est simple et rapide à faire. D'abord l'effroi de l'âme en présence de la vie sociale qui réclame l'emploi de ses facultés ; tous les rôles trop rudes pour elle : oisiveté, nullité, confusion, aigreur, colère, doute, énervement, fatigue, rassérénement, bienveillance sénile, travail matériel et volontaire, repos, oubli, amitié douce et paisible, telles sont les phases successives de la douleur croissante et décroissante d'Obermann. Vieilli de bonne heure par le contact insupportable de la société, il la fuit, déjà épuisé, déjà accablé du *sentiment amer de la vie perdue*, déjà obsédé des fantômes de ses illusions trompées, des *squelettes atténués* de ses passions éteintes. C'est une âme qui n'a pas pris le temps de vivre, parce qu'elle a manqué de force pour s'épanouir et se développer. [...]

Après avoir épuisé les désirs immenses, irréalisables [...], Obermann, fatigué de n'être rien, se résigne à n'être plus. Il s'obscurcit, il s'efface. [...]

Le silence des vallées, les soins paisibles de la vie pastorale, les satisfactions d'une amitié durable et partagée, sentiment exquis dont son cœur avait toujours caressé l'espoir, telle est la dernière phase d'Obermann. Il ne réussit point à se créer un bonheur *romanesque*, il témoigne pour cette chimère de la jeunesse un continuel mépris. C'est la haine superbe des malheureux pour les promesses qui les ont leurrés, pour les biens qui leur ont échappé ; mais il se soumet, il s'affaisse, sa douleur s'endort, l'habitude de la vie domestique engourdit ses agitations rebelles, il s'abandonne à cette salubre indolence, qui est à la fois un progrès de la raison raffermie et un bienfait du ciel apaisé. La seule exaltation qu'Obermann conserve dans toute sa fraîcheur, c'est la reconnaissance et l'amour pour les dons et les grâces de la nature. [...]

Cette incurie mélancolique, qui encadre de lignes infranchissables la destinée d'Obermann, offrait un type exceptionnel pour être apprécié lors de son apparition en 1804. A cette époque, la grande mystification du consulat venait enfin de se dénouer. Mais, préparée depuis 1799 avec une habileté surhumaine, révélée avec pompe au milieu du bruit des armes, des fanfares de la victoire et des enivrantes fumées du triomphe, elle n'avait soulevé que des indignations impuissantes, rencontré que des résistances muettes et isolées. Les préoccupations de la guerre et les rêves de la gloire absorbaient tous les esprits ; le sentiment de l'énergie extérieure se développait le premier dans la jeunesse ; le besoin d'activité virile et martiale bouillonnait dans tous les cœurs. Obermann, étranger par caractère chez toutes les nations, devait, en France plus qu'ailleurs, se trouver isolé dans sa vie de contemplation et d'oisiveté. Peu soucieux de connaître et de comprendre les hommes de son temps, il n'en fut ni connu ni compris, et traversa la foule, perdu dans le mouvement et le bruit de cette co-

hue, dont il ne daigna pas même regarder l'agitation tumultueuse. Lorsque la chute de l'Empire introduisait en France la discussion parlementaire, la discussion devint réellement la monarchie constitutionnelle, comme l'empereur avait été l'Empire à lui tout seul. En même temps que les institutions et les coutumes, la littérature anglaise passa le détroit et vint régner chez nous. La poésie britannique nous révéla le doute incarné sous la figure de Byron ; puis la littérature allemande, quoique plus mystique, nous conduisit au même résultat par un sentiment de rêverie plus profond. Ces causes, et d'autres, transformèrent rapidement l'esprit de notre nation, et pour caractère principal lui infligèrent *le doute*. Or, le doute, c'est Obermann, et Obermann, né trop tôt de trente années, est réellement la traduction de l'esprit général depuis 1830.

Pourtant, dès le temps de sa publication, Obermann excita des sympathies d'autant plus fidèles et dévouées qu'elles étaient plus rares. [...] Ces âmes malades, parentes de la sienne, portèrent une irritabilité chaleureuse dans l'admiration de ses grandeurs et dans la négation de ses défauts. Nous avons été de ceux-là, alors que, plus jeunes, et dévorés d'une plus énergique souffrance, nous étions fiers de comprendre Obermann, et près de haïr tous ceux dont le coeur lui était fermé.

Mais le mal d'Obermann, ressenti jadis par un petit nombre d'organisations précoces, s'est répandu peu à peu depuis, et, au temps où nous sommes, beaucoup peut-être en sont atteints ; car notre époque se signale par une grande multiplicité de maladies morales, jusqu'alors inobservées, désormais contagieuses et mortelles.

Durant les quinze premières années du dix-neuvième siècle, non seulement le sentiment de la rêverie fut gêné et empêché par le tumulte des camps, mais encore le sentiment de l'ambition fut entièrement dénaturé dans les âmes fortes. Excité, mais non développé, il se restreignit dans son essor en ne rencontrant que des objets vains et puérils. L'homme qui était tout dans l'État avait arrangé les choses de telle façon que les plus grands hommes furent réduits à des ambitions d'enfant. Là où il n'y avait qu'un maître pour disposer de tout, il n'y avait pas d'autre manière de parvenir que de complaire au maître, et le maître ne reconnaissait qu'un seul mérite, celui de l'obéissance aveugle : cette loi de fer eut le pouvoir, propre à tous les despotismes, de retenir la nation dans une perpétuelle enfance. Quand le despotisme croula irrévocablement en France, les hommes eurent quelque peine à perdre cette habitude d'asservissement [...] : mais, rapidement éclairés sur leurs intérêts, ils eurent bientôt compris qu'il ne s'agissait plus d'être élevés par le maître, mais d'être choisis par la nation ; que sous un gouvernement représentatif il ne suffisait plus d'être aveugle et ponctuel dans l'exercice de la force brutale [...], mais qu'il fallait chercher désormais sa force dans son intelligence, pour être élevé par le vote libre et populaire à la puissance et à la gloire de la tribune. A mesure que la monarchie, en

s'ébranlant, vit ses faveurs perdre de leur prix, à mesure que la véritable puissance politique vint s'asseoir sur les bancs de l'opposition, la culture de l'esprit, l'étude de la dialectique, le développement de la pensée devint le seul moyen de réaliser des ambitions désormais plus vastes et plus nobles.

Mais avec ces promesses plus glorieuses, avec ces prétentions plus hautes, les ambitions ont pris un caractère d'intensité fébrile qu'elles n'avaient pas encore présenté. Les âmes surexcitées par d'énormes travaux, par l'emploi de facultés immenses, ont été éprouvées tout à coup par de grandes fatigues et de cuisantes angoisses. Tous les ressorts de l'intérêt personnel, toutes les puissances de l'égoïsme, tendues et développées outre mesure, ont donné naissance à des maux inconnus, à des souffrances monstrueuses, auxquelles la psychologie n'avait point encore assigné de place dans ses annales.

L'invasion de ces maladies a dû introduire le germe d'une poésie nouvelle. S'il est vrai que la littérature soit et ne puisse être autre chose que l'expression de faits accomplissables, la peinture de traits visibles, ou la révélation de sentiments possiblement vrais, la littérature de l'Empire devait réfléchir la physiologie de l'Empire, reproduire la pompe des événements extérieurs, ignorer la science des mystérieuses souffrances de l'âme. L'étude de la conscience ne pouvait être approfondie que plus tard, lorsque la conscience elle-même jouerait un plus grand rôle dans la vie, c'est-à-dire lorsque l'homme, ayant un plus grand besoin de son intelligence pour arriver aux choses extérieures, serait forcé à un plus mûr examen de ses facultés intérieures. Si l'étude de la psychologie, poétiquement envisagée, a été jusque-là incomplète et superficielle, c'est que les observations lui ont manqué, c'est que les maladies, aujourd'hui constatées et connues, hier encore n'existaient pas.

Ainsi donc le champ des douleurs observées et poétisées s'agrandit chaque jour, et demain en saura plus qu'aujourd'hui. Le mal de Werther, celui de René, celui d'Obermann, ne sont pas les seuls que la civilisation avancée nous ait apportés, et le livre où Dieu a inscrit le compte de ces fléaux n'est peut-être encore ouvert qu'à la première page. Il en est un qu'on ne nous a pas encore officiellement signalé, quoique beaucoup d'entre nous en aient été frappés : c'est la souffrance de la volonté dépourvue de puissance. C'est un autre supplice que celui de Werther, se brisant contre la société qui proscriit sa passion ; c'est une autre inquiétude que celle de René, trop puissant pour vouloir ; c'est une autre agonie que celle d'Obermann, atterré de son impuissance : c'est la souffrance énergique, colère, impie, de l'âme qui veut réaliser une destinée, et devant qui toute destinée s'enfuit comme un rêve ; c'est l'indignation de la force qui voudrait tout saisir, tout posséder, et à qui tout échappe, même avec la volonté, au travers de fatigues vaines et d'efforts inutiles ; c'est l'épuisement et

la contrition de la passion désappointée ; c'est, en un mot, le mal de ceux qui ont vécu.

René et Obermann sont jeunes. L'un n'a pas encore employé sa puissance, l'autre n'essayera pas de l'employer ; mais tous deux vivent dans l'attente et l'ignorance d'un avenir qui se réalisera dans un sens quelconque. Comme le bourgeon exposé au vent impétueux des jours, au souffle glacé des nuits, René résistera aux influences mortelles et produira de beaux fruits. Obermann languira comme une fleur délicate qui exhale de plus suaves parfums en pâlisant à l'ombre. Mais il est des plantes à la fois trop vigoureuses pour céder aux vains efforts des tempêtes, et trop avides de soleil pour fructifier sous un ciel rigoureux. Fatiguées, mais non brisées, elles enfoncent encore leurs racines dans le roc, elles élèvent encore leurs calices desséchés et flétris pour aspirer la rosée du ciel ; mais, courbées par les vents contraires, elles retombent sans pouvoir vivre ni mourir, et le pied qui les foule ignore la lutte immense qu'elles ont soutenue avant de plier.

Les âmes atteintes de cette douloureuse colère peuvent avoir eu la jeunesse de René ; elles peuvent avoir répudié longtemps la vie réelle, comme n'offrant rien qui ne fût trop grand ou trop petit pour elles ; mais à coup sûr elles ont vécu la vie de Werther. Elles se sont suicidées comme lui par quelque passion violente et opiniâtre, par quelque sombre divorce avec les espérances de la vie humaine. La faculté de croire et d'aimer est morte en elles : le désir seul a survécu, fantasque, cuisant, éternel, mais irréalisable, à cause des avertissements sinistres de l'expérience. Une telle âme peut s'efforcer à consoler Obermann, en lui montrant une blessure plus envenimée que la sienne, en lui disant la différence du doute à l'incrédulité, en répondant à cette belle et triste parole : *Qu'un jour je puisse dire à un homme qui m'entende : « Si nous avions vécu ! »* — Obermann, consolez-vous, nous aurions vécu en vain.

Il appartiendra peut-être à quelque génie austère, à quelque psychologue rigide et profond, de nous montrer la souffrance morale sous un autre aspect encore, de nous dire une autre lutte de la volonté contre l'impuissance, de nous initier à l'agitation, à l'effroi, à la confusion d'une faiblesse qui s'ignore et se nie, de nous intéresser au supplice perpétuel d'une âme qui refuse de connaître son infirmité, et qui, dans l'épouvante et la stupéfaction de ses défaites, aime mieux s'accuser de perversité que d'avouer son indigence primitive. C'est une maladie plus répandue peut-être que toutes les autres, mais que nul n'a encore osé traiter. Pour la revêtir de grâce et de poésie, il faudra une main habile et une science consommée.

Ces créations viendront sans doute. Le mouvement des intelligences entraînera dans l'oubli la littérature *réelle*, qui ne convient déjà plus à notre époque. Une autre littérature se prépare et s'avance à grands pas, idéale, intérieure, ne

relevant que de la conscience humaine, n'empruntant au monde des sens que la forme et le vêtement de ses inspirations, dédaigneuse à l'habitude de la puérile complication des épisodes, ne se souciant guère de divertir et de distraire les imaginations oisives, parlant peu aux yeux, mais à l'âme constamment. Le rôle de cette littérature sera laborieux et difficile, et ne sera pas compris d'emblée. Elle aura contre elle l'impopularité des premières épreuves ; elle aura de nombreuses batailles à livrer pour introduire, dans les récits de la vie familière, dans l'expression scénique des passions éternelles, les mystérieuses tragédies que la pensée aperçoit et que l'oeil ne voit point.

Cette réaction a déjà commencé d'une façon éclatante dans la poésie personnelle ou lyrique : espérons que le roman et le théâtre n'attendront pas en vain.

1834

A Sainte-Beuve, 24 septembre⁹

Si je me laissais aller à mes émotions et à mes sympathies, je vous dirais que *Volupté*¹⁰ est une oeuvre parfaite. A en juger sévèrement et froidement, je crois pouvoir encore vous dire que c'est le plus beau roman qui existe dans notre littérature nouvelle. L'ordre, la marche, l'enchaînement, le développement, le dénouement sont dans leur cours paisible et simple, d'une évidence, d'une clarté, d'une nécessité admirables. Les caractères sont d'une pureté et d'une beauté sublime[s]. Il n'est pas un rôle négligé : ceux mêmes qui apparaissent le moins, Mlle de Liniers, Mme de Cursy, sont encore des figures frappantes et qu'on n'oublie jamais. Ce que j'admire et chéris dans ce livre, c'est que toutes les figures sont belles, même les moins belles, car Mme de R. pourrait encore être aimée de nous après qu'Amaury s'est plaint d'elle et nous a raconté ses travers. [...]

Comme vous savez faire aimer vos personnages ! Voilà ce que personne ne sait bien, et ce que je veux étudier de vous.

Je veux vous dire maintenant l'impression qui m'est restée de cette lecture et dans quel état d'esprit elle m'a laissée pendant plusieurs jours. Faites attention qu'il n'est plus question de juger le roman, qui me paraît sans reproche en tant que roman, c'est-à-dire histoire vraie. Je m'en prends maintenant aux idées premières, au choix du sujet, et en cela il ne m'a laissé que tristesse et découragement. J'ai cherché longtemps pourquoi et peut-être l'ai-je enfin trouvé. C'est un livre trop spécial. Il intéressera et charmera tout le monde, mais il ne sera vraiment utile et profitable qu'aux dévots. C'est une bien petite fraction du

⁹ Cette lettre fut publiée dans *le Temps* du 23 juin 1869 et, d'après G. LUBIN, légèrement tronquée et corrigée, dans la 6^e éd. de *Volupté* (1869).

¹⁰ Le roman parut en juillet 1834.

monde intelligent, que la fraction catholique, et je voudrais qu'une si belle oeuvre pût donner secours à toutes les intelligences. C'est vous dire combien j'estime le livre et combien je le croirais propre à remuer la société, s'il ne se restreignait dans le cercle particulier de ce qu'on pourrait appeler maintenant en France une coterie. Il est vrai qu'Amaury démontre par des raisonnements excellents et admirables que la grossière volupté des sens est funeste aux hommes intelligents, de toutes les religions, que c'est l'homme moral et non pas seulement l'homme pieux qu'elle tue ou flétrit. Mais Amaury élevé dans la croyance romaine, et rentrant dans son sein par un pacte aussi formel que l'ordination, a bien moins de pouvoir sur la foule que vous, Sainte-Beuve, qui n'êtes ni dévot ni prêtre, en auriez, si vous parliez du fond de votre grenier de poète. Je n'aime point ce séminaire où l'âme agitée va se retremper et se raffermir. Cela est beau dans le poème, et produit une tristesse solennelle et profonde. Mais vous vous souvenez bien que quand j'écrivais *Lélia*, je me reprochais amèrement de faire un livre inutile, je craignais même qu'il ne fût dangereux ce qui était une fatuité bien gratuite. Vous n'avez ni l'un ni l'autre de ces reproches à vous faire pour *Volupté*, mais c'est moi, qui vous fais le reproche d'avoir écrit un livre sublime sur un sujet qui en paralyse les effets. Que les autres fassent ce qu'ils veulent, mais vous, mon ami, il faut que vous fassiez un livre qui change, et qui améliore les hommes. [...]

Ah ! si je le pouvais, moi, je relèverais la tête et je n'aurais plus le coeur brisé, mais en vain je cherche une religion, sera-ce Dieu, sera-ce l'amour, l'amitié, le bien public ? hélas ! il me semble que mon âme est organisée pour recevoir toutes ces empreintes, sans que l'une efface l'autre. [...] Voyez *Lélia*. Il y a de tout, et il n'y a rien, dans *Jacques*, l'amour est placé sur un autel et l'abnégation se prosterne devant lui, mais le sentiment religieux pâlit et s'efface. Qui peindra le *juste* tel qu'il doit, tel qu'il peut être dans l'état de notre société ? Voilà ma grande préoccupation, voilà ce que je demande aux hommes de génie et aux hommes de bien. N'êtes-vous pas l'un et l'autre ? [...] Si je le sentais comme vous, si j'avais dans l'esprit cette fermeté qui manquera peut-être toujours à une femme, et cette sainteté consciencieuse du coeur qui manque à presque tous les hommes, je voudrais le dire et l'enseigner.

Je m'embarrasse peu pour mon compte, des combats de la chair avec l'esprit, et, si j'étais lecteur seulement, je m'étonnerais autant d'Amaury se plaignant du trop de plaisirs humains que de *Lélia* déplorant leur absence. J'admets la poésie de l'une et l'autre invention, parce que toute situation excessive est poétique. Mais je ne la crois vraie que passagèrement. Le temps, le hasard, mille circonstances nécessaires ou imprévues altèrent la singularité rigoureuse d'un caractère ou d'une organisation. Le vice d'Amaury me semble bien guérissable sans l'aide du cloître et du serment. Lui-même sait le remède lorsqu'il cherche le ciel et la terre dans l'amour d'une seule femme. Si le hasard la lui eût présentée, il ne fût point entré au séminaire. Ce n'est pas sa faute,

c'est celle des choses qui a fait avorter ses tentatives vers l'amour pur. [...] Mais je suis fâchée que cet homme désolé n'ait d'autres consolations que celles de l'Église romaine. Et ne sommes-nous pas tous désolés ? Ici d'un excès d'attachement, ici d'un excès de détachement ? Ceux-ci par le ravage d'une vie trop émouvante, ceux-là par l'ennui et le vide d'une vie trop comprimée ? [...]

Pour en revenir à votre livre (car vous voyez que je ne vous parle pas de celui-là, mais d'un autre qu'il faut faire), je vous ferai le reproche contraire à celui que vous m'avez fait pour *Lélia*. Vous trouviez le style trop sévèrement châtié. Suis-je entrée dans un mauvais système ? Je trouve le vôtre trop peu sévère. Ce n'est pas qu'il soit négligé ni lâche, tant s'en faut. Il est toujours chaud et vigoureux. Mais selon mes idées actuelles il donne accès à trop de mots impropres, à trop d'images qui toutes ne sont pas justes, à des tournures de phrases trop obstinément explicatives. [...]

C'est dans la partie *lyrique* de *Volupté*, dans les beaux chapitres à la manière de saint Augustin, que je trouve le plus des défauts que je vous reproche. Je trouve aussi ces chapitres trop longs et trop souvent ramenés. Je sais qu'ils font le poème clair et le caractère principal complet ; je sais qu'ils sont beaux par eux-mêmes, je sais encore que cette différente manière de dire qu'on y remarque et qui fait contraste avec la clarté coulante du récit (la pureté et la force des passages politiques établissent une troisième manière, très remarquable aussi), je sais, dis-je, que ce style abondant, onctueux et souvent incorrect et singulier, des réflexions, jette sur le reste un grand effet de réalité. Mais c'est un cadre un peu rembruni et qui devient morne à force de persévérance dans les idées. [...]

Je vous répète peut-être ce que les journaux vous ont déjà dit beaucoup mieux que moi. Je vous en demande pardon. Je suis devenue aussi peu littéraire qu'une *ouaille* (on dit ainsi dans notre patois pour dire un mouton). Je vous dis ce que je pense, et vous supplie de jeter ma lettre au feu, et de me garder le secret sur l'impertinence que j'ai de vous l'écrire. Je crois que vous êtes la première et la seule personne à qui j'aie dit ou veuille dire tout ce que je pense de son oeuvre. [...] Sachez-moi quelque gré d'avoir osé vous parler de vous sans craindre d'être ridicule, vous blâmer sans craindre de vous offenser, et vous louer sans craindre de vous faire révoquer ma sincérité en doute.

Je vais à Paris dans quelques jours, j'y veux arranger mes affaires et me mettre en mesure de quitter ce monde sans faire de dérangement autour de moi. Je suis assez sérieusement malade pour penser que j'ai peu de temps à vivre. Cette idée m'a rendu beaucoup de calme. Je viendrai finir dans mon pays, au milieu de mes compagnons d'enfance, qui, s'ils ne m'aiment pas tous extrêmement, sont du moins habitués à me supporter comme je suis. J'espère que je vous verrai, ne fût-ce qu'une heure, pour vous faire mes adieux. Personne n'en souffrira n'est-ce pas ? Personne n'aurait l'injustice d'interdire à deux amis qui ne se reverront plus, une dernière poignée de main ? Ce ne serait pas bien.

Adieu, mon ami. Puissiez-vous trouver après tous les tourments de la jeunesse cette sérénité qui règne dans les dernières pages de *Volupté* ! Dites-nous votre secret, car enfin vous n'êtes pas prêtre ? Moi je suis tranquille aussi, mais le calme des morts ne profite pas aux vivants¹¹ (*Corr.*, II, 709–714).

1835

*A Adolphe Guérout*¹², 6 mai

Si j'étais garçon, je ferais volontiers le coup d'épée par-ci, par-là, et des lettres le reste du temps. N'étant pas garçon je me passerai de l'épée et garderai la plume, dont je me servirai le plus innocemment du monde. L'habit que je mettrai pour m'asseoir à mon bureau importe fort peu à l'affaire, et mes amis me respecteront, j'espère, tout aussi bien sous ma veste que sous ma robe. [...]

Soyez rassuré, je n'ambitionne pas la dignité de l'homme. Elle me paraît trop risible pour être préférée de beaucoup à la servilité de la femme. Mais je prétends posséder aujourd'hui et à jamais la superbe et entière indépendance dont vous seuls croyez avoir le droit de jouir. Je ne la conseillerai pas à tout le monde, mais je ne souffrirai pas qu'un amour quelconque y apporte, pour mon compte, la moindre entrave, sinon point d'amour, à jamais. J'espère faire mes conditions si rudes et si claires que nul homme ne sera assez hardi ou assez vil pour les accepter (*Corr.*, II, 879–880).

A Lamennais, 27 décembre

Lorsque vous eûtes la charité de me parler quelques instants à Paris, je sortais d'une des plus violentes crises de ma vie. Je vous écoutai en sentant que vous étiez la vérité, et je fus étonnée d'avoir pu tant douter de ce qui dans votre bouche me semblait au-dessus de tous les doutes. Mais je n'osais pas encore alors, me promettre de ne pas retomber dans le trouble, quand le son de votre voix serait évanoui, quand le destin me reprendrait dans son tourbillon. Je suis venue alors aux champs, essayer la seule vie, qui dans le temps où nous vivons, laisse aux âmes faibles la faculté de sentir la présence de la Divinité dans l'univers. Cette vie, à laquelle je craignais après tant d'orages, de n'être plus propre, m'est devenue douce et bienfaisante, et je n'aspire plus en ce monde, qu'à m'y retrancher de plus en plus contre les tourments du siècle (*Corr.*, III, 186).

¹¹ D'autres documents sur le même sentiment de crise (un peu moins aigu peut-être) : la lettre du 4 avril 1835, également à Sainte-Beuve (*Corr.*, t. II, pp. 862–863) ; voir aussi la IV^e et la V^e des *Lettres d'un voyageur* (à J. Néraud et à F. Rollinat), datant de la même époque.

¹² A. Guérout (1810–1872), saint-simonien, journaliste. En relation avec Sand à partir de 1833.

*Souvenirs de Madame Merlin*¹³

Revue de Paris, avril 1836 – * *Q. A. L.*, 1878 – *Q. A. L.*, 1991.

Les avantages du progrès dans l'éducation des femmes ont été fort contestés de tout temps ; mais nous avons ouï dire que la génération présente les discutait de bonne foi. Nous espérons qu'il en est, ou du moins qu'il en sera bientôt ainsi. Nous sommes convaincu que les hommes vraiment forts, et, par conséquent, vraiment bons et sages, désirent l'émancipation intellectuelle des femmes. Nous croyons que ceux qui s'en effrayent sont des hommes faibles, qui ont besoin de la gendarmerie pour constater leur supériorité, et qui, à défaut de secours, retomberaient au-dessous de leurs esclaves¹⁴.

Un temps viendra donc, peut-être, où le domaine des sciences, des arts et de la philosophie sera ouvert aux deux sexes. Jusqu'ici, nous n'avons pas encore vu que, sauf le chant, la danse et la peinture en miniature, les femmes pussent prétendre à un rang égal à celui des hommes dans la pratique de l'art, et nous ne voulons pas répondre que le progrès des siècles les amène à ce point. C'est un problème qui est peut-être du ressort de la phrénologie plutôt que de celui de la philosophie. Il est bien certain que leur aptitude une fois contestée, une forte direction ne pourra leur être qu'avantageuse. L'examen et l'expérience résoudront la question, dès que cette question, vitale pour la société future, sera devenue l'objet d'une attention impartiale et consciencieuse.

[...] Quelles que soient les imbéciles résistances du vulgaire et les haineuses contradictions de la mauvaise foi, les hommes supérieurs entraînent, tôt ou tard, les siècles dans les voies providentielles. Que les femmes à qui les abus du temps présent conviennent ne se réjouissent donc pas trop. Que celles dont la fierté répugne à en profiter ne se découragent pas non plus. Le travail s'opère, et les pas rétrogrades mêmes ne sont pas sans profit pour l'instruction de l'humanité.

[...] Proportion gardée, nous croyons que, jusqu'au milieu du siècle dernier, l'intelligence féminine s'est développée, dans son éternel ilotisme, autant que celle de l'homme dans sa constante souveraineté. Mais, comme nous n'avons pas encore vu la femme admise généralement à une liberté d'instruction suffisante, nous ne pouvons constater que des faits. Les plus grandes femmes scientifiques et littéraires, sans en excepter aucune, n'ont été et ne sont encore dans leur partie que des hommes de seconde classe, tout au plus. [...]

¹³ Maria de las Mercedes Jaruco, comtesse de Merlin, femme auteur (1788–1852), à qui l'on doit *Mémoires et souvenirs*, 1836 ; *Loisirs d'une femme du monde*, 1838 ; *La Havane, Lettres et voyages*, 1844. Elle eut un salon reconnu à Paris.

¹⁴ Idées reprises dans la préface d'*Indiana* (1842). Voir *supra*, p. 90.

La faiblesse et la pâleur des productions littéraires féminines, sans prouver irrévocablement l'infériorité intellectuelle du sexe, devraient trouver grâce et protection, en raison de leur peu d'importance. En aucun temps, peut-être, les femmes n'ont été aussi peu aimées que dans celui-ci. C'est une preuve certaine du désaccord qui règne entre l'éducation de l'homme et celle de la femme, entre le progrès énorme de l'une et le progrès insuffisant de l'autre. [...]

Nous pensons que les trop brusques protestations qui se sont élevées de nos jours ont été plus nuisibles qu'avantageuses à l'émancipation des femmes. Elles se sont pressées de réclamer des droits dont il n'est pas encore prouvé qu'elles soient aptes à jouir, même dans une donnée de progrès considérable. Si nous avions un conseil à leur offrir, ce serait de se montrer très modestes dans leurs prétentions et très méritoires dans leurs actes. Jamais les bouleversements politiques ne leur fourniront des chances d'affranchissement, puisque l'action des forces physiques leur est déniée par la nature. Mais un évangile de douceur, de sagesse et de persuasion, une révélation de la véritable dignité morale, pourront améliorer leur sort, et les replacer à la longue dans une position honnête et supportable.

Les écrits des femmes ont donc une très grande importance psychologique, et loin de les critiquer avec une sévérité qui n'est ni difficile, ni généreuse, il serait d'un esprit sain et grave de les examiner avec attention, de les juger avec indulgence. Nous ne voyons pas qu'on l'ait fait, et que les décisions dont elles ont été l'objet aient été exemptes d'une galanterie excessive, ou d'une excessive dureté. Les femmes n'ont pas droit de cité au Panthéon, mais leur place n'est pas celle que veulent leur assigner beaucoup d'hommes, plus femmes qu'elles.

Espérons donc que la critique voudra bien consentir un jour à se faire plus gracieusement pédagogue, et à s'armer d'une férule plus légère et de lunettes moins microscopiques. Nous la prions, au nom des lumières, au nom de la philosophie, au saint nom de l'art poétique, d'entreprendre paternellement l'éducation des femmes auteurs. [...]

Avril 1836.

Prospectus des *Oeuvres complètes* (éd. Bonnaire)¹⁵

* *Corr.*, t. III, hors-texte, 11–13.

La critique a subi une révolution dans ces dernières années. Au lieu d'accepter servilement l'artiste et de le suivre aveuglément à son point de vue, elle lui a demandé compte de la partie sociale de son oeuvre. Nous nous plaisons à constater ce fait, parce qu'il accuse un progrès sensible dans l'opinion, et qu'il est la condamnation définitive du système puéril et faux de l'art pour l'art. C'est à M. George Sand que revient en grande partie la gloire de cette heureuse métamorphose. Ce sont ses écrits qui ont forcé la critique d'entrer dans cette route, qui est la seule vraie. Chacun de ses ouvrages a été, dès son apparition, un sujet de controverse morale. Bien loin de se borner à la simple discussion littéraire, et sur ce point la supériorité de M. George Sand est trop éclatante pour être contestée, on a scruté son but, ses tendances, ses sentiments les plus intimes, et il en est résulté d'ardentes polémiques. Dans la chaleur du combat, les véritables intentions de l'artiste ont été souvent méconnues, calomniées. On a dit, par exemple, que le but de tous ses romans était la destruction radicale du mariage. Or, cela n'est point. Le mariage ressort des lois fondamentales de la nature humaine, il est la base première de la société, il est d'institution divine, il est inébranlable. Mais suit-il de là qu'il soit immuable dans sa forme ? Il suffit de l'étudier chez les différents peuples et dans les différents âges pour demeurer convaincu qu'il a subi de notables transformations. Quant au principe, il est éternel ; et c'est là ce que M. George Sand a toujours reconnu, toujours dit. Jamais il n'a combattu l'institution en elle-même, mais les vices que le cours des temps, l'insuffisance des lois et la corruption des moeurs y ont introduits. Il immole, dans *Indiana*, un mari brutal ; dans *Valentine*, un mari cupide ; dans *André*, ce préjugé barbare de l'inégalité des conditions qui rend impossibles et funestes des unions acceptées et voulues par la nature. Dans *Jacques*, c'est l'épouse qui trouble l'ordre, victime elle-même de l'éducation frivole et manquée que la société donne aux femmes. Qu'y a-t-il dans tout cela de contraire à l'institution du mariage ? Et quant à *Lélia*, le mariage n'est point mis en cause ; c'est un livre d'exception, d'une tout autre portée. Les critiques violentes et

¹⁵ L'édition des *O. C.* comporte 27 vol. (les t. I–XXIV édités chez F. Bonnaire, le t. XXV chez Magen et Comon et les t. XXVI–XXVII chez H. Souverain). Les premiers volumes commencent à paraître à partir du 31 déc. 1836. En 1875, en préparant une nouvelle édition des *O. C.*, Lovenjoul demande à Sand si elle n'a pas un exemplaire de ce prospectus car il pourrait servir éventuellement de préface générale comme celui de l'édition Perrotin. Réponse de G. S., sur la marge : *Je n'en ai pas et ce n'est pas de moi* (Lov., G 1109, fol. 37). Même si elle n'est pas l'auteur du texte, il n'est pas exclu qu'elle en soit, du moins en partie, l'inspiratrice.

grossières dont il a été l'objet ne prouvent qu'une chose, c'est qu'il est des imaginations dépravées qui portent dans tout leurs propres délires. L'auteur n'en saurait être responsable. Toutefois, se voyant si mal commenté, si mal compris, il s'est attaché à éclaircir sa pensée, afin qu'il ne restât pas même un prétexte aux interprétations ambiguës. *Lélia* paraît dans cette nouvelle édition presque entièrement refondue, et plusieurs passages des autres romans ont subi des modifications importantes. Malgré ces concessions loyales, malgré le droit de contrôle social que nous reconnaissons à la critique, il ne faut pas oublier qu'un ouvrage d'art, un roman, par exemple, quelque morales qu'en soient la donnée et la tendance, n'est pas cependant un traité *ex professo* sur la matière. Il faut laisser à l'artiste la spontanéité de ses mouvements, la liberté de ses émotions ; et le vouloir soumettre à la rigueur puritaine d'une règle étroite et sèche, c'est rendre son vol impossible, c'est tuer l'inspiration dans son germe. Ce qu'on peut et doit demander à l'art, c'est qu'il se pénètre de l'idée humaine et de ce sentiment de haute moralité sans lequel il n'y a rien de grand, rien de fort, rien de durable. Et c'est parce que, fidèle aux instincts du génie, M. George Sand a puisé à ces sources profondes et intarissables, que sa gloire est devenue populaire et qu'il appartient à l'avenir. [...]

1837

*Ingres et Calamatta*¹⁶

Le Monde, 2 mars 1837 – * *Q. A. L.*, 1878 – *Q. A. L.*, 1991.

[...] il est impossible de ne pas déplorer la condition des vrais artistes de nos jours, et le sort de leurs oeuvres. Titien fut à Venise plus puissant et plus riche qu'un doge. [...] Et M. Ingres ne jouit que d'une gloire contestée par l'envie, ou méconnue par l'ignorance. Dans un siècle où les traditions de l'art cèdent platement aux caprices de la mode, ou follement au dérèglement de la fantaisie, l'artiste que la postérité nous contestera le moins, soutient une lutte ardente, amère, interminable peut-être, contre les hommes et contre les choses. Il a subi pendant quarante ans une héroïque misère. Il a vu ses oeuvres sublimes critiquées avec amertume. Le public lui-même dévié de la bonne route depuis longtemps, privé de points de comparaison, perdu au milieu d'un débordement de mauvais goût et d'ignorance, s'est arrêté incertain, étonné de cette rude

¹⁶ A propos de la gravure que Calamatta a faite d'après le tableau du *Voeu de Louis XIII* par Ingres. – Calamatta, Luigi (1801–1869), disciple d'Ingres, graveur ; auteur de plusieurs portraits de G. S. Sa fille, Lina, deviendra la femme de Maurice.

simplicité, et ne sachant si cet homme au génie austère, à la douloureuse patience, était un grand homme ou un fou. – [...] La France n'est point artiste. Les artistes forment une classe à part dans l'État. Le peuple ne les comprend pas, les nobles les oublient, la bourgeoisie les paye et les corrompt. [...]

1838

*Au comte de Chatauvillard*¹⁷, janvier

Que puis-je répondre à vos questions ? Vous savez bien que j'ai pu aimer, et que par conséquent il n'y a rien d'exceptionnel, rien de curieux, rien de byronien dans mon existence. Lélia n'est pas moi et Pulchérie encore moins. L'une et l'autre sont des passions à l'état abstrait que j'ai essayé de revêtir de formes humaines, pour les peindre et les mettre aux prises l'une contre l'autre. Il m'a semblé que l'une représentait le spiritualisme pur, l'abstinence catholique (moins le dogme), l'autre représentait pour moi le Saint-Simonisme, Pulchérie la nouvelle et Lélia l'ancienne théorie (ou plutôt ce qu'elle est devenue transformée par la chute du dogme) et comme je ne suis pas plus avancée que mon siècle, comme je ne suis ni catholique ni Saint-Simonienne, je ne me suis pas chargée de résoudre la question. C'est bien assez de la soulever. Vous savez quelle fureur cette simple thèse proposée au public a allumée contre l'auteur. Peu m'importe : j'ai bien d'autres questions à faire à mon siècle. Je ne m'en gênerai pas. Sa colère même est un fait que j'examine, dont je cherche les effets et les causes et dont je m'éclaire avec la passion du vrai qui est la plus grande passion de ma vie. Ainsi voilà tout. Le jeune Sténio interroge le spiritualisme, mais le spiritualisme est si malade de la perte de son Dieu et de ses églises qu'il ne sait plus ce qu'il dit. Ne sachant à quelle foi se rattacher, il languit et souffre sans pouvoir se réconcilier avec la matière qu'on lui a enseigné depuis dix-huit siècles à mépriser. Le matérialisme qui représente lui-même l'incertitude et la faiblesse de la jeune génération présente, le matérialisme le tue parce que lui aussi a fait son temps. Il est descendu des salons de Louis XV dans la rue. Il s'est fait *fille*.

Nous sentons tous qu'il est temps de mettre dans nos institutions la dose de Lélia et la dose de Pulchérie nécessaires pour constituer un meilleur état matrimonial, car l'une et l'autre intrinsèquement ne peuvent rien faire de bon. Eh ! parbleu, résolvez donc la question, vous autres gens pratiques ! moi je ne puis pas analyser le principe et expérimenter le fait. Ma vie n'y suffirait pas. Les expériences que j'ai faites pour mon propre compte ne regardent que moi. [...] Mes souvenirs ne me fourniraient rien d'utile. J'ai fait les mêmes écoles que les autres, j'ai connu les mêmes joies fugitives et les mêmes chagrins profonds. [...]

¹⁷ Chatauvillard, Louis-Alfred Le Blanc, comte de (1799–1869), personnage excentrique, en relation avec Sand en 1837.

En fait d'amour, ni vous ni moi n'avons rien de bon à nous dire. Nous n'avons rien trouvé encore. L'éternelle fidélité ? Tout, dans ce siècle, la rend impossible, sinon à l'un, du moins à l'autre. La galanterie ? Elle est impossible à qui-conque a aimé sérieusement une seule fois dans sa vie, car elle est un stimulant continuel à l'amour et elle n'est pas l'amour. Elle ne peut apporter que des désirs ou des regrets. Les âmes nobles ne pourront jamais y trouver leur joie ; c'est un portique qui s'ouvre sur un désert (*Corr.*, IV, 345–346).

A Eugène Delacroix, 7 (?) septembre

Je suis toujours dans l'ivresse où vous m'avez laissée. Il n'y a pas un seul petit nuage dans ce ciel pur, pas un grain de sable dans notre lac. Je commence à croire qu'il y a des anges déguisés en hommes, qui se font passer pour tels, et qui habitent la terre quelque temps pour consoler et pour attirer avec eux vers le ciel de pauvres âmes fatiguées et désolées, prêtes à périr ici-bas. [...] Vous savez que ce n'est ni un parti pris, ni un pis-aller, ni une illusion de l'ennui et de la solitude, ni un caprice, ni rien de ce qui fait qu'on se trompe en trompant les autres. Je suis là comme dans un pays où le hasard de la promenade m'a conduite et qui se trouve si beau, si enchanté, si délicieux que je ne peux plus songer à en sortir et que j'y couche à la belle étoile, sous les arbres en fleurs, sans prévoir le temps des pluies et sans me bâtir une demeure comme feu Robinson Crusoé. Ma foi, la société nous force bien assez à faire ce travail de Robinson toute notre vie. [...] Vous croyez que cela ne peut pas durer plus qu'un nid de printemps ? Si je consulte ma mémoire et ma logique, certainement cela ne peut pas durer. Si je consulte l'état présent de mon cœur et ma poésie, il me semble que cela ne peut pas finir. [...]

Le bien l'emporte donc sur le mal, sinon dans la quantité du moins dans la qualité. Nous sommes faits comme cela, nous autres artistes bohémiens, bilieux et nerveux. Nous bondissons comme vous dites à la manière des volants et des balles élastiques. C'est dire que nous touchons la Terre un instant pour remonter plus haut dans le ciel, et parce que nous avons des plumes pour nos volants, nous nous imaginons que nous avons des ailes et que nous volons comme des oiseaux, et nous sommes plus heureux que les oiseaux, bien qu'ils volent tout de bon. Ne soyez donc pas triste, cher mélancolique, et n'oubliez pas qu'au premier jour, tout au beau milieu de votre ennui, la reine je ne sais plus qui viendra vous trouver comme Aldo le rimeur, et vous emmènera sur sa barque¹⁸. Et comme vous êtes poète, vous mettrez tout de suite toutes vos voiles au vent et vous trouverez dans le bonheur tout ce que le bonheur peut donner à l'homme. C'est la supériorité que nous avons sur les épiciers, et comme nous avons

¹⁸ Allusion au « poème dialogué » (1833). Voir *supra*, p. 108, la préface de 1843 et la n. 203 (p. 109).

en nous-mêmes des facultés immenses pour jouir de l'idéal, nous pouvons nous moquer de leur *réel*, de leurs équipages, de leurs salons, de leurs titres et de leur *popularité* ! Vous dites à cela que la poésie serait plus commode en carrosse que dans la crotte, et plus aimable dans un palais que dans une mansarde. Je n'en crois rien, à moins de supposer la société toute changée ou dirigée par les lois de l'âge d'or, nous voyons qu'il nous faut opter entre l'argent qui nous rend esclaves de la prose, ou la poésie qui nous rend libres de mourir de faim. Ils voient notre choix étrange, et nous rient au nez. Mais nous mourons en chantant ou en pleurant, et ils vivent en bâillant pour crever d'indigestion ou de jalousie. Restons bohémiens cher oeil noir, afin de rester artistes ou amoureux, les deux seules choses qu'il y ait au monde. L'amour avant tout, n'est-ce pas ? L'amour avant tout quand l'astre est en pleine lumière, l'art avant tout, quand l'astre décline. Tout cela n'est-il pas bien arrangé ? (*Corr.*, IV, 482–484)

1839

*Essai sur le drame fantastique. Goethe – Byron – Mickiewicz*¹⁹

R. D. M., 1^{er} décembre 1839 – S. I. L., – * *Autour de la table*, Paris, Michel Lévy Frères, 1875.

Le vrai nom qui conviendrait à ces productions étranges et audacieuses, nées d'un siècle d'examen philosophique, et auxquelles rien dans le passé ne peut être comparé, serait celui du *drame métaphysique*. [...]

[...] je crains que la France ne soit beaucoup trop classique pour apprécier de longtemps le fond des choses, quand la forme ne lui est pas familière. Quand *Faust* a paru, l'esprit académicien qui régnait encore s'est récrié sur le désordre, sur la bizarrerie, sur le décousu, sur l'obscurité de ce chef-d'oeuvre, et tout cela, parce que la forme était une innovation, parce que le plan, libre et hardi, ne rentrait dans aucune de nos habitudes consacrées par la règle [...], parce que l'Académie en était encore à l'*Art poétique* de Boileau, qui certes n'eût pas compris, et eût été très bien fondé, de son temps, à ne pas comprendre ce mélange de la vie métaphysique et de la vie réelle qui fait la nouveauté et la grandeur de la forme de *Faust*.

¹⁹ Cet essai de presque cent pages, dont on ne reproduira ici que quelques brefs passages, témoigne de l'intérêt passionné que la romancière portait aux courants philosophiques et mystico-humanitaires dont on voit l'empreinte dans des oeuvres comme *Lélia* ou *Spiridion* et, tout particulièrement, dans son propre « drame fantastique », *Les Sept cordes de la Lyre*, publié dans la R. D. M., à partir du 15 avril 1839.

[...] Cette représentation du monde intérieur, ce grand combat de la conscience avec elle-même, avec l'effet produit sur elle par le monde extérieur dramatisé sous des formes visibles, est d'un effet très ingénieux et très neuf. [...]

Le drame de *Faust* marque donc, à mes yeux, une limite entre l'ère du fantastique *naïf* employé de *bonne foi* comme ressort et effet dramatique, et l'ère du fantastique profond employé philosophiquement comme expression métaphysique, et ... dirai-je religieuse ? Je le dirai, car ces grands ouvrages dont j'ai à parler appartiennent à la philosophie, c'est-à-dire à la religion de l'avenir, le scepticisme de Goethe, comme le désespoir de Byron, comme la sublime fureur de Mickiewicz.

[...] Le drame métaphysique est une forme. Elle a été donnée ; elle est retombée dans le domaine public le jour où il a été conçu [...]. C'est une invention de Goethe et qui lui a été payée par d'assez magnifiques apothéoses. Maintenant elle appartient à l'avenir [...].

Faust

Goethe ne vit et ne peut voir dans l'homme qu'une victime de la fatalité ; soit qu'il croupît dans l'ignorance, soit qu'il s'élevât par la science, l'homme lui sembla devoir être le jouet des passions et la victime de l'orgueil. Il ne reconnut qu'une puissance dans l'univers, l'inflexible réalité. Goethe ferma le siècle de Voltaire avec un éclat qui effaça Voltaire lui-même. [...] dans les idées que nous nous faisons d'un idéal de poète, Goethe serait plutôt un grand artiste ; car nous, nous ne concevons pas un poète sans enthousiasme, sans croyance ou sans passions, et la puissance de Goethe, agissant dans l'absence de ces éléments de poésie, est un de ces prodiges isolés qui impriment une marche au talent plus qu'aux idées. Goethe est le vrai père de cette théorie tant discutée et si mal comprise de part et d'autre, de *l'art pour l'art*.

Je ne sais plus qui a défini le poète, un composé d'artiste et de philosophe : cette définition est la seule que j'entende. Du sentiment du beau transmis à l'esprit par le témoignage des sens, autrement dit *du beau matériel*, et du sentiment du beau conçu par les seules facultés métaphysiques de l'âme, autrement dit *du beau intellectuel*, s'engendre la poésie, expression de la vie en nous, ingénieuse ou sublime, suivant la puissance de ces deux ordres de facultés en nous. L'idéal du poète, serait donc, à mes yeux, d'arriver à un magnifique équilibre des facultés artistiques et philosophiques ; un tel poète a-t-il jamais existé ? Je pense qu'il est encore à naître. [...]

Nous comprenons pourquoi la chute de Faust est si prompte et le triomphe de Méphistophélès si naïf. Nous pensions assister à la lutte de l'idéal divin

contre la réalité cynique ; nous voyons que cette lutte ne peut se produire dans une âme toute soumise par nature à la réalité la plus froide. Là où il n'y avait pas de désirs exaltés, il ne peut arriver ni déception, ni abattement, ni transformation quelconque. Voilà pourquoi Goethe ne m'apparaît pas comme l'idéal d'un poète, car c'est un poète sans idéal.

[...] Goethe, grand artiste, sublime lyrique, savant ingénieux et profond, noble et intègre caractère, mais non pas philosophe, mais non pas idéaliste, mais non pas tendre ou passionné dans un sens délicat, n'a pas pu ou n'a pas voulu exécuter Faust tel qu'il l'avait conçu. Toute cette histoire, tout ce drame, tous ces personnages, tous ces événements si admirablement posés, si pleins d'intérêt, de grâce, d'énergie et de pathétique, n'encadrent pas le sujet qu'ils devaient encadrer, c'est-à-dire la lutte du sentiment divin contre le souffle de l'athéisme. Ce n'est pas le drame de *Faust* tel que nous le concevions aujourd'hui, et tel que Goethe l'avait rêvé sans doute avant d'y mettre la main : c'est l'histoire du cerveau de Goethe esquissée moitié d'après nature, moitié d'après sa fantaisie ; c'est l'histoire du siècle dernier, c'est l'existence de Voltaire et de son école ; c'est le résultat des systèmes de Descartes, de Leibnitz et de Spinoza, dont Goethe est le lyrique et l'admirable vulgarisateur ; et voici comment je résumerais *Faust* : – Le culte idolâtre de la *nature déifiée* (comme l'entendait le XVIII^e siècle), troublant un cerveau puissant jusqu'à le dégoûter de la condition humaine, et lui rendant impossible le sentiment des affections et des devoirs humains. – Pour châtiment terrible à cette aberration de la science et de la philosophie qui divinise la matière et oublie la cause pour l'effet, le principe pour le résultat, Goethe, poussé par un instinct prophétique qu'il n'a pas compris lui-même, a infligé au disciple de Spinoza un horrible ennui, un lent désespoir, contre lequel échouent la raillerie voltairienne, l'orgueil scientifique et la puissante sérénité de la propre organisation de Goethe. [...]

[...] le sentiment de l'amour a manqué à Goethe ; ses passions de femme n'ont été que des désirs excités ou satisfaits ; ses amitiés qu'une protection et un enseignement ; sa théosophie symbolique, qu'une allégorie ingénieuse violant le culte de la matière et l'absence d'amour divin. [...]

Nulle part je ne le vois enthousiasmé, entraîné par le sentiment du beau idéal dans le caractère humain. [...]

Ainsi Goethe, esclave du *vraisemblable*, c'est-à-dire de la vérité vulgaire, ennemi juré d'un héroïsme romanesque, comme d'une perversité absolue, n'a pu se décider à faire l'homme tout à fait bon, ni le diable tout à fait méchant. Enchaîné au présent, il a peint les choses telles qu'elles sont, et non pas telles qu'elles doivent être. Toute la moralité de ses oeuvres a consisté à ne jamais donner tout à fait raison ni tout à fait tort à aucune des vertus ou des vices que personnifient ses acteurs. Il vaudrait mieux dire encore que ses acteurs ne personnifient jamais complètement ni la vertu ni le vice. Les plus grands ont des faiblesses, les plus coupables ont des vertus. [...] Il semble que Goethe ait eu horreur d'une conclusion morale, d'une certitude quelconque.

[...] Je n'ai pas [...] encore lu les Mémoires de Goethe ; je me méfie un peu du jugement que l'homme vieilli sans certitude, doit porter sur lui-même et sur les faits de sa vie passée ; je ne veux juger Goethe que sur ses créations, sur Goetz de Berlichingen, sur Faust, sur Werther, sur le comte d'Egmont. Dans tous ces héros je vois des défauts, des faiblesses, des erreurs qui m'empêchent de me prosterner ; mais j'y vois aussi un fond de grandeur, de probité, de justice, qui me les fait aimer et plaindre. Ce ne sont pas des héros de roman, mais ce sont des hommes de bien. Je m'afflige de ne point trouver en eux ce rayon céleste qui me transporterait avec eux dans un monde meilleur ; mais je sais qu'ils ne peuvent pas avoir été éclairés de cette lumière nouvelle. Elle n'était pas encore sur l'horizon lorsque Goethe jetait sa vie et son génie dans le creuset du siècle. C'est une grande figure sereine au milieu des ombres de la nuit, c'est une majestueuse statue placée au portique d'un temple dont le soleil n'illumine pas encore le faite, mais où le pâle éclat de la lune verse une lumière égale et pure. Une autre figure est placée immédiatement au-dessus, moins grandiose et moins parfaite ; elle va pourtant l'éclipser, car déjà la nuit se dissipe, le soleil monte, et le front de Byron se dore aux premiers reflets. L'idéal, un instant éclipsé par le travail rénovateur du siècle, reparaît dégagé des nuages de cette philosophie transitoire, vainqueur de la nuit du despotisme catholique. Il vient lentement, mais ceux qui sont placés pour le voir saluent sa venue du haut de la montagne.

Manfred

[*Manfred*] c'est Faust transformé, Faust ayant subi les tortures de la vie active. [...] Ce n'est plus l'ennui et l'inquiétude qui dévorent son âme, c'est le remords et le désespoir. [...]

Manfred est donc un homme bien supérieur à Faust. Il n'a pas moins que lui le sentiment et l'enthousiasme lyrique des beautés de la création ; mais il les sent d'une autre manière, il les divinise autrement que Spinoza et Goethe ; il ne matérialise pas la pensée divine, il spiritualise, au contraire, la création matérielle. [...] C'est que l'idéal qui manquait à Faust déborde dans Manfred ; c'est que le sentiment, la certitude de l'immortalité de l'esprit le transportent sans cesse du monde évident au monde abstrait.

[...] Le fantastique de Faust est [...] le désordre et le hasard aveugles, celui de Manfred la sagesse et la beauté divines.

[Après une vive critique de Lamartine, trop engagé dans la politique, « peu scrupuleux sur les moyens de connaître et de saisir son idéal »²⁰ et l'éloge de Byron, « le plus

²⁰ Note de G. S., en bas de page : *J'écrivais ceci en 1839. Depuis M. de Lamartine s'est noblement vengé de nos doutes et de nos reproches sur sa religion et sa politique, en écrivant d'admirables vers remplis du sentiment de la vraie religion de l'avenir et en s'asseyant sur les bancs de l'opposition à la Chambre. (Note de 1845.)*

instinctivement religieux des poètes », accompagné de plusieurs pages citées de *Manfred*, suit une réflexion sur le peuple, immense réservoir de génies inconnus et qui comprendra un jour la grandeur de Byron.]

[...] O médiocrité ! ô ignorance ! peuple dans toutes les conditions, infériorité dans toutes les sphères de l'intelligence ! sors donc de tes langes, brise tes liens, essaye tes forces ! Le génie n'est pas une caste dont aucun de tes membres doive être exclu. Il n'y a pas de loi divine ni sociale qui t'enchaîne à la rudesse de tes pères. Le génie n'est pas non plus un privilège que Dieu confère arbitrairement à certains fronts, et qui les autorise à s'élever dédaigneusement au-dessus de la foule. Le génie n'est digne d'hommages et de vénération qu'en ce sens qu'il aide au progrès de tous les hommes, et, comme un flambeau aux mains de la Providence, se lève pour éclairer les chemins de l'avenir. Mais cette lumière, qui marche en avant des générations, tout homme la porte virtuellement dans son sein. [...] Un jour viendra donc où les jugements grossiers [...] seront victorieusement réfutés comme de vieilles erreurs par les enfants de nos moindres prolétaires. Prenons donc patience. La postérité redressera bien des erreurs et réparera bien des injustices. A toi, Byron, prophète désolé, poète plus déchiré que Job et plus inspiré que Jérémie, les peuples de toutes les nations ouvriront le panthéon des libérateurs de la pensée et des amants de l'idéal !

Konrad

[...] La donnée de Mickiewicz me semble la meilleure. Il ne mêle pas le cadre avec l'idée, comme Goethe l'a fait dans *Faust*. Il ne détache pas non plus le cadre de l'idée comme Byron dans *Manfred*. La vie réelle est elle-même un tableau énergique, saisissant, terrible, et l'idée est au centre. Le monde fantastique n'est pas en dehors, ni au-dessus, ni au-dessous ; il est au fond de tout, il meut tout, il est l'âme de toute réalité, il habite dans tous les faits. Chaque personnage, chaque groupe le porte en soi et le manifeste à sa manière. [...] [...] il y a de nos jours une face de l'esprit humain qui n'était pas éclairée au temps des prophètes hébreux, et qui jette sur la poésie moderne un immense éclat : c'est le sentiment philosophique qui agrandit jusqu'à l'infini l'étroit horizon du peuple de Dieu. Il n'y a plus ni juifs, ni gentils : tous les habitants du globe sont le peuple de Dieu, et la terre est la cité sainte qui, par la bouche du poète, invoque la justice et la clémence des cieux.

Telle est l'immense pensée du drame polonais : on peut y voir l'extension qu'a prise le sentiment de l'idéal depuis *Faust* jusqu'à *Konrad*, en passant par *Manfred*. On pourrait appeler *Faust* la chute, *Manfred* l'expiation, *Konrad* la réhabilitation ; mais c'est une réhabilitation sanglante, c'est le purgatoire, où l'ange de l'espérance se promène au milieu des supplices, montrant le ciel et tendant la palme aux victimes [...]

[...] la Pologne est catholique, et Mickiewicz est son poète mystique. Son idéal n'a pas encore conçu une forme nouvelle. La majorité de la race slave est rangée sous la loi sincère de l'Évangile. Respectons une foi naïve, qui ne s'est pas dégradée, comme chez nous, par une restauration jésuitique [...]

La forme est catholique [...], mais ce catholicisme est d'une philosophie plus audacieuse et plus avancée que le catholicisme légendaire de Faust. Konrad, dans sa soif de trouver au ciel la justice et la bonté qui se sont éclipsées pour lui de la terre, ne recule pas devant le blasphème. Son énergie sauvage, tout empreinte de la poésie du Nord, s'en prend à la sagesse suprême des maux affreux qu'endure l'espèce humaine ; cette sombre figure du poète dans les fers est posée là comme un martyr, comme un Christ. Mais qu'il y a loin de sa généreuse et brûlante ferveur à la résignation évangélique ! [...] Konrad n'est plus l'homme du doute, il n'est plus l'homme du désespoir : il est l'homme de la vie. [...] il n'hésite plus, il sent, il sait que Dieu existe. Il n'interroge plus ni la nature, ni sa conscience, ni sa science sur l'existence d'un être souverainement puissant ; mais il veut connaître et comprendre la nature de cet être ; il veut savoir s'il doit le haïr, l'adorer ou le craindre. Sa foi est faite ; il veut arranger son culte ; il veut pénétrer les éléments et les attributs de la Divinité. [Si Konrad est encore *incomplet*, c'est qu'il est] représentant de la race humaine au point où elle est arrivée de son temps, c'est-à-dire croyante et sceptique à la fois, vaine de sa force, irritée de sa misère, pénétrée du sentiment de la justice et de fraternité, empressée de briser ses entraves, mais ignorante encore, moralisée à peine, incapable d'accomplir en un seul fait l'oeuvre de son salut, et demandant encore au ciel, par habitude du passé et par impatience de l'avenir, un de ces miracles que le christianisme attribuait à Dieu en dehors de l'humanité. Le ciel est sourd, et le poète tombe accablé en attendant que son esprit s'éclaire, que son orgueil s'abaisse, et que son intelligence s'ouvre à la vraie connaissance des voies divines.

Pour nous résumer, nous dirons que nous voyons dans *Faust* le besoin de poétiser la *nature déifiée* de Spinoza ; dans *Manfred*, le désir de faire jouer à l'homme, au sein de cette nature divinisée, un rôle digne de ses facultés et de ses aspirations ; dans *Konrad*, une tentative pour moraliser l'oeuvre de la création dans la pensée de l'homme, en moralisant le sort de l'homme sur la terre. Aucun de ces poèmes n'a réalisé suffisamment son but. Mais combien d'oeuvres vaillantes et douloureuses sortiront encore de la fièvre poétique avant que l'humanité puisse produire le chantre de l'espérance et de la certitude !

Décembre 1839.

*Le Théâtre Italien et Mlle Pauline Garcia*²¹

R. D. M., 15 février 1840 – * *Autour de la table*, Paris, Michel Lévy frères, 1875.

[...] l'orgueil de l'artiste français, comme son vrai mérite, ne consiste-t-il pas dans cette merveilleuse aptitude qui le porte à vaincre les obstacles que la nature lui a créés, et à s'assimiler l'intelligence, les études, et jusqu'à l'innéité des arts étrangers ? Où donc est la grandeur et la priorité de la France entre toutes les nations civilisées, si ce n'est d'avoir attiré à elle et de s'être approprié dans tous les temps les fruits précieux de toutes les civilisations étrangères ? Sa vie s'est formée de la vie du monde entier, et le monde entier a trouvé en elle une vie que sans elle il n'eût pas sentie. C'est nous qui apprenons à nos voisins l'importance et la beauté de leurs conceptions en les mettant en pratique sous leurs yeux éblouis. En politique, n'avons-nous pas accompli les révolutions que l'Angleterre avait essayées ? [...] Notre poésie, enfin, ne l'avons-nous pas conquise par droit divin sur tous les peuples qui viennent aujourd'hui nous redemander humblement les leçons qu'ils nous ont données ? N'avons-nous pas importé chez nous, et ceci à l'exclusion des nations que nous avons bien réellement dépossédées, la peinture qui ne fleurit plus que chez nous ? Où est l'école romaine aujourd'hui ? Dans l'atelier de M. Ingres. Où est la couleur vénitienne ? Sur la palette de Delacroix. Où est l'énergie du pinceau flamand ? Sur les toiles de Decamps. Où est la gravure anglaise ? A Paris, dans la mansarde de Calamatta ou de Mercuri, dont le génie s'est naturalisé français ; car les plus grands artistes étrangers l'ont dit, et ce mot est devenu proverbial : La France est la vraie patrie des artistes. Et maintenant nous voudrions répudier nos maîtres ! Mais cela n'est pas dans l'esprit de la nation, et jamais on n'a plus profondément méconnu le caractère ardemment sympathique du Français, et son généreux enthousiasme pour toute espèce d'éducation, que le jour où on a prononcé dans l'assemblée représentative de la France, qu'il n'y aurait plus d'art étranger en France. [...]

L'apparition de mademoiselle Garcia sera un fait éclatant dans l'histoire de l'art traité par les femmes. Le génie de cette musicienne à la fois consommée et inspirée constate un progrès d'intelligence qui ne s'était point encore manifesté dans le sexe féminin d'une manière aussi concluante. [...]

²¹ Article écrit pour défendre le Théâtre italien, menacé de fermeture.

*Cosima ou la haine dans l'amour*²²

Préface

Cosima ou la haine dans l'amour, Paris, Bonnaire, 1840 – * *Théâtre Complet*, Paris, Michel Lévy Frères, 1866, t. I – *Théâtre I*, Paris, Indigo, Côté-femmes, 1997.

La première représentation du drame de *Cosima* a été fort mal accueillie au Théâtre-Français. L'auteur ne s'est fait illusion ni la veille ni le lendemain sur l'issue de cette soirée. Il attend fort paisiblement un auditoire plus calme et plus indulgent. Il a droit à cette indulgence, il y compte. Il n'est peut-être pas plus ignorant qu'un autre de ce qu'on appelle l'art dramatique, car il a vu représenter beaucoup de chefs-d'oeuvre classiques ; il en a senti profondément les beautés, et il a sincèrement admiré le mérite des oeuvres remarquables de ses contemporains ; mais il a voulu faire à sa manière et ne prendre conseil d'aucun d'eux. Il se sentait impuissant à produire de grands effets de situation, et il ne comprenait pas la nécessité de tenter une voie au-dessus de ses forces, dans un temps où l'énergie du drame a été portée si haut par de plus grands talents que le sien. Il a voulu marcher terre à terre et ne prendre qu'une face de leur manière. Plus modeste et moins ambitieux qu'on ne croit, il a été persuadé (et il l'est encore) qu'on pourrait intéresser aussi par le développement d'une passion sans incidents étrangers, sans surprise, sans terreur²³. [...] S'il ne réussit pas à faire aimer son oeuvre, c'est sa faute, sans nul doute, et c'est à son peu de talent qu'il doit s'en prendre. Mais lui contester avec emportement ou avec ironie le droit d'essayer une manière, n'est pas le fait d'un public artiste et judicieux.

L'auteur de *Cosima* abandonne donc de bon coeur à la critique le droit de condamner son oeuvre ; mais il ne lui reconnaît pas celui d'interdire à qui que ce soit l'emploi d'une forme aussi compliquée ou aussi simple que possible. Parmi les drames de pur sentiment, personne n'admire et n'aime plus que lui *Marion Delorme*, *Antony*, *Chatterton*, *la Fille du Cid*. Et pourtant ce sont là des génies bien divers, des écoles bien distinctes. Il n'a pas eu la témérité de vouloir faire enregistrer son nom à côté des noms illustrés dans les archives du théâtre moderne. Il n'a pas voulu prouver que le romancier pouvait cumuler et joindre à son titre celui de dramaturge. Il déclare ne rien comprendre à ces questions d'amour-propre, et il est bien certain que les vrais auteurs dramatiques de son temps ne s'en préoccupent pas plus que lui. Ils ont laissé poindre

²² Théâtre Français, 29 avril 1840.

²³ Une des idées constantes de G. S. dramaturge. La même idée, celle d'un art simple, sans effets, opposé aux exagérations du romantisme, se retrouve aussi dans les préfaces de roman de la même période.

des talents inférieurs, ils ont applaudi ou pardonné à des tentatives plus ou moins heureuses ; ils verraient, sans colère, s'établir un genre de productions théâtrales naïves, analytiques de sentiments intimes, qui, sans avoir la prétention de changer le goût du public à l'égard des choses grandes et solennellement acceptées, l'habituerait à savoir changer d'émotions et à s'intéresser aux petits événements de la famille après avoir frémi et applaudi avec transport au spectacle des grandes passions et des faits éclatants. [...]

[...] Le public s'éclairera avec le temps, et, si la tentative de *Cosima* est repoussée, elle n'en ouvrira pas moins la porte à l'introduction d'une liberté nécessaire au théâtre. [...] L'auteur de *Cosima* n'en dira pas davantage pour justifier son essai dramatique en tant que production littéraire ; mais il protestera avec force contre l'immoralité prétendue de son sujet.

On a crié à l'indécence durant la première représentation, avec une pensée d'interprétation si peu décente, que les gens d'un sentiment vraiment chaste se seraient volontiers voilé la face devant un public livré à des préoccupations si graveleuses. *Comment m'aimez-vous ?* a semblé une équivoque malhonnête. *Quel est donc mon crime ?* a excité des rires de mépris et d'indignation vraiment burlesques. L'auteur confesse qu'il riait aussi, au fond de sa loge, mais ce n'était pas de sa pièce seulement.

L'auteur d'*Indiana* et de *Jacques* a voulu mettre en scène l'intérieur d'un ménage. Il l'a fait souvent, il fera souvent encore, n'importe sous quelle forme et devant quel public. Il y a beaucoup de choses dans ce sujet-là, et il y en a qu'on ne doit pas craindre de répéter toujours, au risque d'être accusé de stérilité ou d'obstination. La gloire de l'homme de lettres paraît fort légère à sacrifier, quand on a une pensée sérieuse et une volonté tranquille dans l'âme. C'est fort peu de chose que d'être raillé, je vous assure ; et je le dis à vous, jeunes artistes qui tremblez d'aborder telle ou telle carrière : si vous avez dans le cœur une bonne et généreuse conviction, vous ne sentirez pas le plus petit battement de cœur à cette première rencontre avec la masse, qu'on peut appeler sur toutes les scènes du monde *le lever du rideau*. Eussiez-vous caressé quelque désir de fortune ou de gloire, vous sentirez votre personnalité s'évanouir comme un rêve, à l'approche de ce combat où la vérité (le véritable enfant de vos entraillures, et non pas l'oeuvre de l'artiste, mais celle de Dieu en vous) va lutter contre le préjugé ou l'ignorance. Vous vous sentirez bien fort, non pas comme artiste (qu'importe le sort de l'artiste !) mais comme homme, et c'est de cela que vous serez fier, si, par malheur, vous vous trouvez ce jour-là le seul homme de l'assemblée !

Ce malheur ne m'est point arrivé. Il y a eu dans l'auditoire des esprits généreux et sincères [...] ; j'ai entendu aussi des encouragements et des vœux au-dessus de la région où éclatent ces sortes d'orages, et je n'ai point attribué ces

applaudissements à l'éloquence de mon plaidoyer, mais à la vérité de ma cause. C'est pourquoi ils m'ont été doux et me tranquillisent sur l'avenir de mes croyances²⁴. Non, tous les hommes d'aujourd'hui ne sont pas livrés à des pensées de despotisme et de cruauté. Non, la vengeance n'est pas le seul sentiment, le seul devoir de l'homme froissé dans son bonheur domestique et brisé dans les affections de son cœur. Non, la patience, le pardon et la bonté ne sont pas ridicules aux yeux de tous ; et, si la femme est encore faible, impressionnable et sujette à faillir, dans le temps où nous vivons, l'homme qui se pose auprès d'elle en protecteur, en ami et en médecin de l'âme, n'est ni lâche ni coupable : c'est là l'immoralité que j'ai voulu proclamer. L'idée n'était pas neuve ; la religion du Christ l'avait proclamée avant moi, et, si j'avais présenté le caractère d'un époux vraiment apostolique, j'aurais excité bien d'autres murmures. Je ne l'ai pas fait, parce que je ne suis pas catholique, je l'avoue. Si je l'étais, j'aurais le courage nécessaire pour le proclamer, même sur les planches d'un théâtre. Moi, si j'ai porté comme bien d'autres sur l'avenir des regards plus avides que ne le permet l'Église, je n'ai point abjuré la plus belle partie des vérités évangéliques, celle qui moralise les légitimes affections et combat les instincts farouches.

*Au docteur Ange Guépin*²⁵, vers le 20 septembre

Je ne sais faire que des romans, et c'est un roman encore que je fais²⁶. Un compagnon menuisier en est le héros ; c'est vous dire que je ne suis pas sortie des idées, des sentiments et des convictions sous l'empire desquels j'écrivis plusieurs romans dont la tendance démocratique m'a été assez reprochée par le *beau monde*. De plus en plus attachée à Pierre Leroux, et de plus en plus éclairée par ses croyances, peut-être ma préoccupation en ce sens est-elle devenue plus assidue, mais elle a toujours été vive [...].

[...] Le roman que j'écris est presque fini, mais il n'est que le frontispice d'un recueil plus étendu et qui paraîtra en plusieurs séries²⁷ (toujours sous forme de roman), et marquant une succession de sentiments et d'idées chez le prolétaire. Je n'ai eu ici pour guide que le petit livre d'*Agricol Perdiguier* sur le compagnonnage, et j'y ai trouvé assez de poésie forte et vraie, assez de vues droites, et d'assez généreux sentiments pour défrayer deux volumes d'imagination. Cet homme respectable à tous égards, m'a quelquefois parlé des

²⁴ Voir à ce sujet la lettre du 30 avril 1840, à L. de Lavergne (*Corr.*, t. V, pp. 44–45) où G. S. exprime également son espoir dans le perfectionnement moral de l'homme et sa conviction que l'artiste doit tout faire pour « endoctriner » les hommes de son temps, ces « enfants mutins ». Voir aussi la lettre du 1^{er} mai 1840, à Calamatta (*ibid.*, pp. 46–47).

²⁵ A. Guépin (1805–1873), médecin, professeur à la Faculté de médecine de Nantes. Un des chefs de l'opposition démocratique dans la région. En 1850, il est privé de sa chaire pour avoir publié un livre inspiré des théories de P. Leroux. En relation aussi avec Marie d'Agoult.

²⁶ *Le Compagnon du Tour de France*.

²⁷ L'intention de G. S., à cette époque, était de donner une suite au *Compagnon*.

cloutiers de Nantes et d'une association modèle qui, grâce à vous, existerait parmi eux. [...] Ce que Perdiguier qui est encore assez jeune, n'a pu m'apprendre, c'est l'histoire des tentatives faites par les ouvriers pour s'éclairer et se moraliser sous la forme *des Devoirs* ou *Sociétés*, durant les années écoulées depuis l'empire jusqu'à présent. [...] vous pourriez en quelques pages résumer pour moi l'histoire de la *morale sociale* chez les ouvriers, sous la Restauration et dans les premières années du règne *glorieux* que nous subissons aujourd'hui. Ce serait me donner la certitude que je n'ai point rêvé, en attribuant à mon héros une intelligence et une vertu, que beaucoup de lecteurs déclareront impossible ou invraisemblable. Je m'inquiète fort peu des jugements portés sur moi en haine des idées que j'exprime, mais j'ai trop l'amour de la vérité pour vouloir, même à bonne intention, farder la vérité. On peut idéaliser, je crois, une réalité dont la grandeur ne s'est présentée à nous que sous des formes vulgaires ; c'est le rôle de ce qu'on appelle la poésie. Mais la poésie n'a pas le droit de filer sa toile dans le vide. Il lui faut quelque branche où s'attacher. En traçant le personnage que j'ai dans l'âme maintenant j'ai procédé un peu au hasard et n'écoutant qu'un instinct secret. Le peu de lignes que vous m'écrivez sur cette réunion de 1820, me prouve que je n'ai pas été égarée par une fantaisie d'artiste, et qu'il a pu exister dès lors un homme tel que je l'ai conçu (*Corr.*, V, 135–136).

1841

*A François Buloz*²⁸, 15 septembre

Mon cher Buloz, distinguons, et tâchons de nous entendre. La revue est-elle libre, ou ne l'est-elle pas ? à qui ai-je affaire ? à vous, à vos abonnés, ou au gouvernement ? Si c'est à vous, vous me permettrez de vous dire que je ne vous ai jamais autorisé à modifier mes opinions, mes idées et mon goût ; que vous ne pouvez pas être arbitre dans ma cause et que je n'entamerai jamais avec vous une discussion de principes, puisque vous et votre parti faites profession de n'en avoir aucun. Je ne pourrais vous dire qu'une chose en réponse au dénigrement superbe que vous vous permettez sur le compte de mes amis les *refondeurs*. C'est que vos amis les *replâtres* m'inspirent un si profond mépris, et un si affreux dégoût qu'il me serait impossible de m'égayer sur leur compte. [...] Vos idées et vos instincts n'ont que faire dans ma prose. Je ne me mêle pas de votre chronique, pas plus que de votre ménage. [...] je vous prie de laisser

²⁸ Buloz, François (1803–1877), directeur de la *R. D. M.*, joue un rôle important dans la vie littéraire pendant au moins quarante ans. La rupture de G. S. avec Buloz dure jusqu'à 1857 ; leur collaboration sera ensuite reprise. G. S. a publié dans la *Revue* une trentaine de romans et beaucoup d'articles, nouvelles, contes, etc.

mon cerveau et mon encrier tranquille ; si c'est à *vous* que j'ai affaire, voilà toute ma réponse. Vous êtes effrayé – dites-vous – est-ce pour vous ? alors ne prenez pas mon roman. Est-ce pour moi ? cela ne vous regarde pas.

Maintenant est-ce à vos abonnés que j'ai affaire ? Je ne les connais pas. Je ne sais ni leur position, ni leur goût, ni leur croyance. Je n'ai jamais travaillé pour leur plaisir. J'ai travaillé pour gagner ma vie en n'écrivant jamais une ligne contre ma conviction. Si j'ai plu à vos abonnés, peu m'importe. J'aurais pu tout aussi bien plaire à un autre public, que je n'aurais ni ménagé, ni connu davantage. Si je leur déplais, donnez-moi mon congé. [...]

Enfin est-ce au gouvernement que j'ai affaire ? Vous m'avez toujours dit, juré, répété que la revue était et serait toujours indépendante. Si vous m'eussiez dit le contraire une seule fois, vous savez bien que je n'y serais pas restée pour une panse d'a. [...]

[...] je vois clairement que vous me demandez l'impossible. Vous voulez tout bonnement que je parle d'une époque sans y faire participer mes personnages, que je vous montre des étudiants de 1831 dévoués au gouvernement de Louis-Philippe, un démocrate prolétaire qui ne s'afflige pas, après les journées de juillet, du rétablissement de la monarchie ; vous voulez des grisettes qui ne soient pas des grisettes et dans la vie desquelles il ne faut pas entrer²⁹. Vous voulez que je parle de la bourgeoisie, et que je ne dise pas qu'elle est bête et injuste ; de la société, et que je ne la trouve pas absurde et impitoyable ; enfin que je ne me permette pas d'avoir un sentiment et une manière de voir sur les faits que je retrace et le milieu où j'établis ma scène. Vous trouvez que je baisse : mais ma foi, mon pauvre Buloz, je suis tentée d'avoir de vous la même opinion. Relisez donc deux ou trois pages de *Jacques* et de *Mauprat*, dans tous mes livres jusque dans les plus *innocents*, jusque dans les *Mosaïstes*, jusque dans la *dernière Aldini*, vous y verrez une opposition continuelle contre vos bourgeois, vos *hommes réfléchis*, vos gouvernements, votre inégalité sociale, et une sympathie constante pour les hommes du peuple. Bénédict est un paysan³⁰, Nello (de la *dernière Aldini*) est un gondolier, *Simon* un autre paysan, Geneviève une grisette³¹. Si je me rappelais tout ce que j'ai écrit là-dessus vous ne trouveriez pas un de mes volumes où l'inégalité et le privilège (et l'argent est le premier de tous les privilèges) ne soient attaqués. D'où vient que cela ne vous a jamais scandalisé, et qu'aujourd'hui cela vous révolte ? [...]

Tout cela c'est pour vous dire que je ne veux aucune coupure et aucun retranchement. Je puis changer un ou deux mots dans la 1^{re} partie, pas davantage.

²⁹ Il s'agit d'*Horace*.

³⁰ Personnage de *Valentine*.

³¹ Héroïne d'*André*.

[...] Mais pour tout ce qui tient à la *tendance*, bonsoir. Vous me prouveriez que cela me discrédite, me perd et me ruine, je suis têtue à cet endroit-là, et me ruinerai de bon coeur pourvu que je dise ma pensée. [...]

La 2^{de} partie n'est mêlée à aucune action politique, et nous n'aurions rien à y changer. Mais la 3^{me} vous mettrait au désespoir. Mes héros s'en vont se battre au cloître S[ain]t-Mer[r]y : et, chose étrange et merveilleuse ! l'un prolétaire, l'autre étudiant républicain, ne s'y battent pas pour la royauté ! Voyez-vous cela ? Il eût été plus moral de les mettre dans les rangs de la gendarmerie. Mais la vraisemblance s'y opposait, et ma foi, ils se battent comme des diables et bien que ce soient de profonds scélérats, je ne peux pas m'empêcher de dire qu'ils sont braves et que c'est grand dommage de les tuer. Vous m'écarteriez vive que je n'en démordrais pas. Et puis comme je suis forcée de dire pourquoi ils étaient là, je suis forcée de dire pourquoi ils étaient républicains, et je ne peux pas me décider à dire que tous les républicains de ce temps-là étaient des gredins, parce que nous en avons estimé plusieurs, vous et moi, et que je ne puis pas effacer le fait de ma mémoire. [...]

Donc, ne m'éditez pas, je vous le conseille. Dans la situation d'esprit où vous êtes, vous me demanderiez des concessions impossibles. Je veux écrire la vie d'un étudiant de 1832 et 33 et je la veux écrire aussi complète que je pourrai. En retrancher l'action et le sentiment politique c'est ôter la moelle de l'os, et je ne suis pas assez riche de talent pour me passer d'une certaine vérité. [...]

Répondez-moi ou par oui ou par non, et ne perdons pas le temps en correspondance oiseuse. Je ne veux pas vous convertir à mes systèmes. Laissez-moi me damner sans les vôtres (*Corr.*, V, 418–423).

1842

Dialogues familiers sur la poésie des prolétaires I

Revue Indépendante, janvier 1842³² – * *Q. A. L.*, 1878.

M. A. – Pourquoi dites-vous de la *poésie d'ouvrier* ? Je ne puis souffrir cette locution ; elle sent son charlatanisme humanitaire et son outrecuidance démocratique. Il n'y a pas de *poésie d'ouvrier*, il y a de la poésie de poètes. Pourquoi voulez-vous, vous autres *égalitaires*, monter la tête à ces bonnes gens, en leur faisant accroire qu'ils créent une poésie ? Rien n'est moins fondé que cette prétention. [...] Que les ouvriers s'amuse à faire des vers ou de la prose à

³² La seconde partie des *Dialogues* parut dans le n° de sept. 1842.

leurs heures de délassement, cela vaut mieux que d'aller au cabaret [...] Mais je trouve plaisant que ces honnêtes gens s'imaginent avoir découvert le Parnasse, parce qu'ils ont lu et compris les règles de la versification. [...]

M. Z. – Mais depuis quand donc la poésie a-t-elle perdu le droit de forcer un peu l'expression des sentiments énergiques ? Depuis quand la sûreté publique exige-t-elle qu'on mette un traité de résignation dans la bouche d'un pauvre dont un riche avait rendu la fille infanticide ? Ne dites donc pas que ces cris et ces plaintes contre le désordre social auquel votre *ordre* conservateur nous livre, sont une atteinte à la touchante union qui régnerait entre les classes de la société, si celles qui souffrent voulaient bien se taire. [...]

[...] Vous ne voulez pas qu'on publie de la *poésie d'ouvriers* sous le titre de *Poésies sociales* ; vous ne voulez même pas qu'on dise que les ouvriers font de la *poésie d'ouvriers*. Eh bien, je réponds en bloc à vos deux reproches. Il n'y a que les ouvriers pour s'occuper des maux de la société, dont ils sont, en tant qu'ouvriers et en tant qu'hommes, les plus nombreuses et les plus infortunées victimes. En tant que poètes, ils ont le droit de s'en inspirer, et d'appeler leurs poésies *poésies d'ouvriers*, ce qui signifie poésies d'hommes qui souffrent et qui réclament ; *poésies sociales*, ce qui signifie poésies d'hommes qui veulent une société et à qui on refuse une existence sociale. *Sociale* est l'adjectif ; ouvrier est la signature.

M. A. – Moi, je répète et je soutiens que vous êtes tout à fait sorti de la question. [...] Je ne niais pas le droit que l'éditeur d'un choix de romances espagnoles aurait d'intituler son recueil : *Poésies espagnoles* ; mais je disais que s'il nous donnait, au lieu de traductions de textes authentiques, des imitations faites à plaisir par quelques littérateurs de ses amis, ce publicateur se moquerait de nous. Voilà quelle était ma pensée, et je ne sortais pas du point de vue littéraire. Je persiste donc à dire qu'il n'y a pas de *poésies d'ouvriers* dans le sens *artistique* de cette expression. Les ouvriers naïfs, les *compagnons* illettrés qui font des chansons populaires sont peut-être aussi nés poètes ; mais leurs vers incorrects ne sont pas des vers. [...]

M. Z. – Votre objection a de la profondeur, et je m'y rends. Vous voudriez que la poésie de ces ouvriers eût un cachet particulier ; qu'elle nous révélât des ressources ignorées jusqu'ici ; que ces licences fussent des règles nouvelles, créées par un sentiment poétique nouveau ; qu'enfin la vie du prolétaire, sa vie intellectuelle, morale et matérielle, se révélât sous ces différents aspects par une expression fidèle et sentie de ce que cette vie est en réalité.

M. A. – Vous commencez à me comprendre. [...] ...j'aime les chansons de *compagnons* avec leurs beautés et leurs défauts. Elles me plaisent, comme le bégaiement naïf et souvent énergique de l'enfance ; mais je n'admire ceci qu'en passant, et veux que l'enfance devienne virilité. Je veux donc qu'à l'avenir tout

Français sache le français le mieux qu'il pourra, et je sais bien qu'à cet égard-là les prolétaires sont en progrès sensible. Mais je veux que ces hommes, qui ont certainement, à beaucoup d'égards, un autre sentiment de la vie que moi, sentiment moins raffiné peut-être, mais plus mâle ; moins étudié, moins raisonné, mais plus austère, plus large, et plus audacieux. Je veux, dis-je, qu'ils écrivent comme ils sentent ; qu'ils ne se préoccupent pas de la manière de tel ou tel modèle classique ou romantique ; qu'ils ne cherchent pas leurs épithètes dans les vocabulaires trop savants de nos beaux esprits ; qu'ils soient moins rêveurs, moins contemplatifs ; qu'ils ne se laissent pas aller au spleen littéraire, maladie de l'oisiveté, plaie des gens inutiles. La vie de l'ouvrier est une vie d'action, de force et de simplicité. Que sa parole soit donc forte, simple, et que son mouvement, au lieu de m'alanguir en rappelant tout ce que je connais, me ranime, me transporte, m'attendrisse, et me communique cette vigueur qui n'appartient qu'aux races jeunes en civilisation. [...] Je veux voir l'homme à travers son oeuvre, afin de croire d'abord à l'existence de cet homme, et puis afin de comprendre sa peine, sa passion et sa volonté ; afin de le plaindre, de l'aimer et de l'aider si je puis. Qu'il soit donc vrai, qu'il soit donc lui-même ; qu'il ne me parle pas trop des anges et des madones du moyen âge, auxquels il ne croit pas plus que moi, ni des forêts et des lacs romantiques, qu'il n'a jamais vus. Qu'il me parle de son atelier, de son établi, de sa tâche, de son salaire, de son enfant, du pot de fleurs qui jaunit sur sa fenêtre. J'aime mieux tout cela que les sylphides et les houris, dont sa mémoire est farcie et la mienne rebattue³³.

M. Z. – Votre théorie est sans réplique : mais l'application est encore difficile. [...] vous voilà bien exigeant avec ce pauvre peuple qui commence à peine parler la langue de son pays, et de qui vous réclamez bien vite une sagesse, une science, une supériorité de caractère, de jugement et de goût, que vous cherchiez en vain dans les masses bourgeoises, et même dans le monde artiste. Vous demandez la simplicité, l'austérité, la foi, la grande parole, le coeur évangélique avec la forme biblique ; rien que cela ! Le naturel, surtout, le naturel ! Où le trouvez-vous donc dans ce temps-ci ? [...] En vérité, ce serait un grand miracle que le prolétaire sans lettres eût trouvé ce qu'une énorme consommation de littérature de tous les pays, de tous les temps, n'a pu donner à un seul d'entre vos poètes lettrés, une individualité de talent !

M. A. – [...] C'est les traiter en enfants qu'on veut gâter, et c'est caresser leur amour propre que de trier, comme vous faites, leurs meilleures pièces pour les accabler d'éloges, passant sous silence leurs défauts, et n'ayant pas un conseil, pas un avertissement, pas le moindre blâme pour leurs erreurs morales ou littéraires. Il en résulte que tous se croient de grands hommes après avoir fait trois strophes ; qu'ils rêvent une vie brillante ; qu'ils recherchent la société des

³³ Cf. les conseils de Sand à Poncey (lettre du 23 juin 1842 ; *Corr.*, t. V, pp. 696–697).

gens de lettres ; qu'ils négligent leur travail [...]. Vous développez en eux un orgueil puéril ; vous leur ôtez leur noble caractère d'austérité ; vous en faites, en un mot, des gens comme nous [...].

M. Z. – [...] je vous soutiendrai que *la régénération de l'intelligence est virtuellement dans le peuple*, et que les efforts encore très incomplets de cette intelligence pour se manifester sont le signal d'une vie nouvelle que l'on peut prophétiser à coup sûr ; vie nouvelle qui n'éclora pas dans les classes moyennes, parce qu'elles ont accompli leur tâche et qu'elles touchent à la fin de leur mission. Il est donc certain que le génie du peuple s'éveille, tandis que celui des classes aisées va s'éteignant chaque jour. La vie du coeur étant finie chez ces dernières (en tant qu'elles résistent à la loi de fraternité), cette vie d'intelligence qu'elles prétendent conserver isolée de celle du sentiment n'est que la vie d'un cadavre embaumé et paré pour la tombe. [...] Ainsi quand nous nous reverrons, je vous soutiendrai ces deux propositions abominables, qui font jeter les hauts cris à nos conservateurs, 1° que la rénovation de l'être humain est prête à s'opérer, et que c'est par le peuple qu'elle s'opérera dans toutes les classes de la société devenue *unité sociale* ; 2° que c'est le devoir du peuple d'y travailler, et le devoir de toutes les autres classes de l'y pousser, fût-ce au prix d'une infinité de douleurs et de quelques suicides de plus. [...]

Janvier 1842.

A Honoré de Balzac, février

Mon ami, je suis bien touchée de votre dédicace³⁴ et bien enchantée de votre livre. [...] Je suis fière aussi de cette dédicace, car le livre est une des plus belles choses que vous ayez écrites. Je n'arrive pas à vos conclusions, et il me semble au contraire que vous prouvez tout l'opposé de ce que vous voulez prouver. C'est le propre de toutes les grandes intelligences de sentir si vivement et si naïvement le *pour* et le *contre* (ces deux faces de la vérité, que la science sociale et philosophique saura concilier un jour) qu'elles laissent après elles deux sillons lumineux par lesquels les hommes marchent à leur gré, aimant le poète pour des raisons fort diverses et fort bien fondées de part et d'autre.

Il y a longtemps que je rêve de faire sur vous un long article de discussion sérieuse où vous seriez peut-être plus contredit en mille choses que vous ne l'avez jamais été, et où vous seriez cependant placé à une hauteur où personne n'a su vous mettre. [...]

A laisser à part toute discussion de *fond*, et à ne voir que le talent vous en avez eu dans ce livre sous une face nouvelle, [...], il y a une peinture du senti-

³⁴ Il s'agit de celle des *Mémoires de deux jeunes mariées*.

ment maternel, puéril [*sic*] quelquefois (je vous admire trop pour vous cacher rien de mon impression) mais sublime presque toujours. Ainsi je trouve que vous lavez trop ces enfants devant nous, et cependant avec quel art prodigieux et quelle charmante poésie, vous nous faites malgré tout, accepter toutes ces éponges et tous ces savons³⁵ ! Mais la lettre sur l'enfant malade est si vraie, si énergique, si sublime³⁶ qu'il faut, mon cher, que vous ayez, suivant nos idées de Leroux, un souvenir d'existence antérieure, où vous auriez été femme et mère. Après tout, vous savez tant de choses que personne ne sait, vous vous assimilez tant de mystères du *non moi* (n'allez pas rire !) que je trouve en vous la plus victorieuse confirmation du système Pythagoricien de notre philosophe³⁷. Vous êtes un *moi* exceptionnel, infiniment puissant, doué de la mémoire que les autres pauvres diables de *moi* ont perdue. Grâce à votre intensité de persistance dans la vie, vous êtes dans un continuel rapport de souvenirs et de sensations avec les séries infinies de *non moi* que votre *moi* a parcourues. Faites-nous un poème là-dessus. Je suis sûre qu'en fixant votre attention sur votre passé *éternel*, vous verrez ce monde des ombres s'animer devant vous, et vous saisirez la vie, là où nous ne voyons que morts et ténèbres.

Bonsoir, cher Dom Mar, et merci encore. J'admire celle qui procrée, mais j'adore celle qui meurt d'amour³⁸. Voilà tout ce que vous avez prouvé et c'est *plus* que vous n'avez voulu (*Corr.*, V, 602–604).

*A Henriette de La Bigottière*³⁹, fin décembre

Vous me parlez de *Spiridion*. [...] Ce n'est qu'un roman, qu'un cauchemar si vous voulez. Moi je n'ai jamais eu la prétention d'écrire une solution de quoi que ce soit. Ce rôle ne m'appartient pas. Ma vie entière se consumera peut-être à chercher la vérité, sans que je sache en formuler une seule face. A chacun sa tâche. Je fais ce que je puis faire. Née *romancier* je fais des romans, c'est-à-dire que je cherche par les voies d'un certain art à provoquer l'émotion, à remuer, à agiter, à ébranler même les coeurs de ceux de mes contemporains qui sont susceptibles d'émotion et qui ont besoin d'être agités. Ceux qui n'en sont pas susceptibles disent que je remue du poison parce que je mets un peu de lie dans le vin de leur ivresse insolente. Ceux qui ont la foi, le calme et la force, n'ont pas

³⁵ Lettre XLV, Pléiade, I, p. 277.

³⁶ Lettre XL, Pléiade, t. I, pp. 266–269.

³⁷ Comme G. LUBIN rappelle dans sa note pour cette lettre, la doctrine de Pierre Leroux est que « nous sommes non seulement les fils et la postérité de ceux qui ont déjà vécu, mais au fond et réellement ces générations antérieures elles-mêmes » (*De l'humanité*, ch. XII, livre V). Sur les idées de palingénésie qui intéressent déjà vivement G. S. en 1832, voir *Corr.*, t. II, p. 146 et n. 1.

³⁸ Renée et Louise. Quelques jours plus tard, Balzac répond : « Vous me dites merci de mon livre, et moi je vous dis merci de votre lettre, chère, soyez tranquille, nous sommes du même avis, j'aimerais mieux être tué par Louise que de vivre longtemps avec Renée [...] »

³⁹ H. de La Bigottière (1800–1874), entrée en relation avec G. S. par l'intermédiaire de Ch. Marliani. Voir la notice de G. LUBIN, *Corr.*, t. V, pp. 876–877.

besoin de mes romans. Ils ne les lisent pas, ils les ignorent, ce sont les gens que j'admire et que j'estime le plus. Aussi n'est-ce pas pour eux que je travaille, mais pour de moindres intelligences.

Ceux qui trouvent de la perversité dans mes écrits sont des pervers eux-mêmes. Ceux qui y voient de la souffrance, de la faiblesse, des doutes, des efforts et surtout de l'impuissance, n'y voient que ce que j'y vois moi-même. Est-ce que j'ai jamais combattu ces critiques et ces jugements-là ? Nullement. Mais j'ai ému, et l'émotion porte à la réflexion, à la recherche. C'est tout ce que je voulais. Faire douter du mensonge auquel on croit, crier après la vérité qu'on oublie, c'est assez pour ma part, et ma mission n'est pas plus haute que cela.

[...] Quelque chose de moi que vous lisiez, n'y attachez donc pas plus d'importance qu'il ne faut. Fermez le livre en disant, « Voilà ce qu'elle cherchait en écrivant cela, je vais essayer, moi, de le trouver ». Et votre conclusion vaudra certainement mieux que celle que je vous aurais donnée.

[...] Vous êtes bien bonne de défendre [*Leone*] *Leoni* contre les incriminations de la femme érotique qui n'y a vu qu'une manifestation érotique⁴⁰. C'est un critérium pour moi que chacun donne à ce qu'il lit. Nous nous voyons dans les livres comme dans un miroir. Vous avez compris *Leoni* comme je l'ai compris moi-même, comme on le comprend quand on ne peut aimer que purement. Mais aimer purement un être impur, est-ce donc une merveille si rare, et le sujet de *Leoni* n'est-il pas commun, usé, vulgaire, à force d'être vrai ? J'ai eu soin de faire de Juliette un petit être candide, sans éducation, sans lumière, un véritable enfant, car, sans cette candeur et cette innocence, pourrait-elle être dupe et de la vertu et du repentir d'un scélérat ? (*Corr.*, V, 826–828)

1843

A Giuseppe Mazzini, 10 février

Je suis certaine que je ne saurais trouver un plus beau sujet que celui que vous m'indiquez⁴¹ : mais vous ne songez pas à ce que je suis. Je ne suis qu'un romancier, c'est-à-dire un pauvre composé de poète et de peintre. Je m'inspire de ce qui m'émeut moralement, mais je ne puis peindre que ce qui m'a frappé physiquement. Je ne pourrais pas faire un roman sur des hommes que je n'ai pas connus, sur des scènes que je n'ai pas vues, sur des événements que je n'ai pas traversés. Enfin ces sortes d'histoires poétiques qu'on appelle romans nous viennent malgré nous, et quelquefois de pâles figures, de médiocres sujets nous les inspirent, s'ils se trouvent sur notre chemin ; tandis que nous sentons notre impuissance pour peindre de grandes épopées qui se sont passées dans un mi-

⁴⁰ Une amie de H. de La Bigottière.

⁴¹ Écrire sur l'« Italie souterraine », sur les martyrs.

lieu inconnu pour nous. Pardonnez-moi cette définition un peu pédante et frivole en même temps ; mais elle est vraie, et il faut bien que je me justifie auprès de vous ; car je suis très honorée de votre choix [...] Le cadre donné, ce que nous avons de foi, et d'enthousiasme vient s'y placer naturellement, et s'il n'en était pas ainsi, nos contes ne mériteraient pas de trouver deux lecteurs. Mais ce cadre, cette couleur qui les remplit, cette lumière qui les anime, cette vie qui y circule (bien ou mal, il faut que l'intention et l'espoir de toutes ces choses s'y trouve [*sic*]), ce cadre enfin vous ne pourriez me le donner par des documents. Si j'étais en Italie, aux lieux où ces événements dont vous me parlez se sont accomplis, et qu'un des acteurs principaux fût à mes côtés [...] sans doute alors le tableau se dessinerait dans mon imagination. Mais encore faudrait-il que ce *cicerone* de ma vision fût inspiré pour me donner l'inspiration. [...] De loin, et quand même vous me procureriez par écrit les notions les plus complètes, les plus colorées, je n'aurais qu'un aspect vague des choses, et, au lieu d'un roman, je ferais une histoire ou une prédication. Je me tirerais fort mal de l'une ou de l'autre. Mes facultés ne m'y portent pas : je ne suis pas une intelligence politique, quoique j'aie des sentiments politiques et un certain sens des idées sociales et philosophiques. Mais si jamais vous avez eu le temps de parcourir un roman de moi, vous avez dû voir que j'étais toujours forcée de manifester ces sentiments et ces idées sous une forme convenue dont je ne sortirais pas avec succès. Je ferais donc un mauvais roman sur un beau sujet, en essayant de revêtir d'une forme indécise et incomplète le poème de la jeune Italie ; je la desservirais en voulant servir, et je serais coupable de l'avoir tenté (*Corr.*, VI, 34-36).

A Eugène Sue, 20 avril

Il m'a paru que vous aviez une bonne et belle idée en commençant les *Mystères de Paris*. Je désire que vous l'ayez soutenue dans les volumes que je ne connais pas encore. Je crois qu'un roman estimable doit être un plaidoyer en faveur d'un généreux sentiment, mais que pour faire un bon roman, il faut que le plaidoyer soit tout au long sans que personne s'en aperçoive. Voilà tout le secret du roman. Je ne l'ai pas encore trouvé dans la pratique. Toujours, quand je suis à l'oeuvre le plaidoyer emporte le roman, ou le roman le plaidoyer. Tout l'art (car il y a de l'art dans des moindres choses encore que le roman) consisterait, je le sens, à incarner un monde idéal dans un monde réel. C'est une grande difficulté. Il faut là plus que de l'observation, plus que de la mémoire, plus que du style, plus que de l'invention. C'est un certain don aussi peu communicable et définissable, que celui de la peinture, et il faut bien des facultés et des qualités réunies pour que ce don-là apparaisse. Il m'a semblé que vous aviez touché le but dans ces chapitres que j'ai lus, où *Fleur de Marie* pleure son rosier symbole de pureté et de poésie. Les amateurs de *mythes* pourraient dire dans leur style *fleur*i que c'en est un, que *Fleur de Marie* est un type, un être idéal, la

figure de ceci ou de cela. Les amateurs de réalité, les lecteurs de Paul de Kock pourront aussi se passionner pour tout le cadre réel qui fait de la *Goualeuse* un être vivant. Et moi j'ai tout bonnement pleuré en lisant cette histoire à la fois triviale et sublime parce que vous y avez fait entrer le mystère du coeur, dans le mystère de la rue⁴².

Je vous supplie, Monsieur, d'avoir continué ainsi. [...] J'ai aussi dans *Consuelo* une espèce de *Goualeuse* qui est en route depuis plusieurs volumes. Faisons mutuellement des vœux pour que nos héroïnes arrivent à bon port (*Corr.*, VI, 108–109).

Jean Ziska

(chap. I, extraits)

Revue Indépendante, 25 avril 1843 – * *O. I.*, t. 7, 1854.

[Le narrateur, après avoir donné quelques précisions sur les débuts du hussitisme, continue ses réflexions sur l'histoire dans un esprit qui n'est pas sans rappeler les idées de Balzac dans *l'Avant-propos*] :

Si j'écrivais cette histoire pour les hommes graves [...], je ne pourrais faire moins que de tracer maintenant l'histoire de l'hérésie. Il me faudrait, pour remonter à son berceau, remonter à celui de l'Église ; ce serait un peu long et un peu lourd. Rassurez-vous, mesdames, c'est pour vous que j'écris, et ce que j'ai lu de tout cela, je le résumerai en peu de mots, d'autant plus qu'à cet égard *l'histoire n'existe pas ; l'histoire n'est pas faite*. Rien de plus obscur et de plus embrouillé que la certitude de certains faits dans le passé. Peut-être faudrait-il s'occuper un peu de chercher celle du fait idéal ; si l'on songeait bien aux causes morales des événements on déterminerait peut-être d'une manière plus satisfaisante la marche de ces événements ; si l'on mettait un peu plus de sentiment dans l'étude de l'histoire, je crois qu'on devinerait beaucoup de choses qu'avec la seule érudition il sera peut-être à jamais impossible d'affirmer. [...]

[Un peu plus loin, le narrateur explique pourquoi il pense que les femmes sont un public idéal pour une histoire du mouvement hérétique] :

Figurez-vous, madame, qu'il y a là toute une moitié de l'histoire intellectuelle et morale de l'humanité, que l'autre moitié du genre humain a fait disparaître, parce qu'elle la gênait et la menaçait. Il faut que j'essaie de vous faire comprendre de quoi il est question, et vous verrez ensuite que cette sainte mère l'hérésie nous a engendrés tout aussi légitimement, tout aussi puissamment, que

⁴² Dans *Fanchette – Lettre de Blaise Bonnin à Claude Germain* (*Revue Indépendante*, 25 oct. 1843), article à propos des malheurs d'une fille abandonnée, Sand en formulant sa virulente critique sociale, mettra encore en relief les aspects réalistes du roman de Sue : « N'y a-t-il pas des destinées qui serrent le coeur ? et l'auteur ingénieux et généreux des *Mystères de Paris* a-t-il exagéré l'horreur des misères et des humiliations du pauvre et du déshérité ? »

notre autre mère la sainte Église. L'une nous a baptisés, confessés et dirigés de siècle en siècle à la lumière du jour ; l'autre nous a travaillé le coeur, réchauffé l'esprit ; elle nous a tourmentés, inspirés, poussés en avant de siècle en siècle par ses voix mystérieuses, toujours étouffées et toujours éloquentes ; *de profundis clamavi ad te*, c'est le chant éternel, c'est le cri déchirant de l'hérésie plongée dans les cachots, ensevelie sous les bûchers, scellée vivante dans la tombe, comme elle l'est encore sous les ténébreux arcanes de l'histoire.

Femmes, quand je me rappelle que c'est pour vous que j'écris, je me sens le coeur plus à l'aise ; car je n'ai jamais douté que malgré vos vices, vos travers, votre insigne paresse, votre absurde coquetterie, votre frivolité puérile, il n'y eût en vous quelque chose de pur, d'enthousiaste, de candide, de grand et de généreux, que les hommes ont perdu ou n'ont point encore. Vous êtes de beaux enfants. Votre tête est faible, votre éducation misérable, votre prévoyance nulle, votre mémoire vide, vos facultés de raisonnement inertes. La faute n'en est point à vous ! Dieu a permis que, dans l'oisiveté de votre intelligence, votre coeur se développât plus librement que celui des hommes, et que vous conservassiez le feu sacré de l'amour, les trésors du dévouement, les charmes attendrissants de l'incurie romanesque et du désintéressement aveugle. Voilà pourquoi, pauvres femmes, nobles êtres, qu'il n'a pas été au pouvoir de l'homme de dégrader, voilà pourquoi l'histoire de l'hérésie doit vous intéresser et vous toucher particulièrement ; car vous êtes les filles de l'hérésie, vous êtes toutes des hérétiques ; toutes vous protestez dans votre coeur, toutes vous protestez sans succès. Comme celle de l'Église *protestante* de tous les siècles, votre voix est étouffée sous l'arrêt de l'Église *sociale* officielle. Vous êtes toutes par nature et par nécessité les disciples de saint Jean, de saint François, et des autres grands apôtres de l'idéal. Vous êtes toutes *pauvres* à la manière des éternels disciples du paupérisme évangélique ; car, suivant la loi du mariage et de la famille, vous ne possédez pas ; et c'est à cette absence de pouvoir et d'action dans les intérêts temporels, que vous devez cette tendance idéaliste, cette puissance de sentiment, ces élans d'abnégation qui font de vos âmes le dernier sanctuaire de la vérité, les derniers autels pour le sacrifice.

J'essayerai donc de vous faire l'histoire de l'hérésie au point de vue du sentiment, parce que le sentiment est la porte de votre intelligence.

A Charles Poncy, 23 décembre

[...] c'est la tristesse de voir tant de malheurs dans le monde, tant de misères écraser, corrompre et avilir nos frères.

Je dis nos frères, car moi qui suis née en apparence dans les rangs de l'aristocratie, je tiens au peuple par le sang autant que par le coeur. Ma mère était plus bas placée que la vôtre, dans cette société si bizarre et si heurtée. Elle n'appartenait pas à cette classe laborieuse et persévérante qui vous donne à vous un titre de noblesse dans le peuple. Elle était de la race vagabonde et avi-

lie des Bohémiens de ce monde⁴³. Elle était danseuse, moins que danseuse, comparse sur le dernier des théâtres du boulevard de Paris, lorsque l'amour du riche vint la tirer de cette abjection pour lui en faire subir de plus grandes encore. Mon père la connut lorsqu'elle avait déjà 30 ans, et au milieu de quels égarements ! Il avait un grand coeur, lui ; il comprit que cette belle créature pouvait encore aimer, et il l'épousa contre le gré et presque sous le coup des malédictions de sa famille. Longtemps pauvre avec elle, il aima jusqu'aux enfants qu'elle avait eus avant lui. Née dans leur mansarde, j'ai commencé par la misère, la vie errante et pénible des camps, le désordre d'une existence folle, aventureuse, pleine d'enthousiasme et de souffrances. [...] Après cela ma grand'mère qui était bonne comme un ange au fond, pardonna, oublia et reçut dans ses bras son fils, sa femme et les enfants. Je fus faite *demoiselle* et héritière. Mais je n'oubliai jamais que le sang plébéien coulait dans mes veines, et ceux qui m'ont inventé de charmantes biographies, me faisant gratuitement comtesse et marquise, parlant de mon bisaïeul le maréchal de Saxe et de mon trisaïeul le roi de Pologne, ont toujours oublié de faire mention de ma mère la comparse, et de mon grand-père le marchand d'oiseaux. Je le leur apprendrai si j'écris jamais des mémoires, ce dont je doute, parce que je n'aime pas à parler de moi, c'est si inutile ! Mais je devais vous dire tout cela, mon cher enfant, pour que vous ne me croyiez pas si *intruse* [*sic*] dans le peuple, ni si *méritante*, moi *grande dame*, comme certains bourgeois m'appellent, de vous regarder comme mon égal. Vous voyez que quand même j'aurais les préjugés de *l'inégalité*, j'aurais mauvaise grâce à m'en targuer. Et je rends grâce à Dieu d'avoir de ce sang plus chaud que le leur, dans les artères. Je sens que je ne suis pas obligée de faire des efforts de raison et de philosophie pour me détacher de cette caste à laquelle mes entrailles tiennent beaucoup moins directement qu'au ventre de ma mère. C'était bien la vraie mère de Consuelo, battant d'une main et caressant de l'autre, portant ses enfants sur son dos, tendre et violente, terrible dans sa colère et généreuse dans son amour (*Corr.*, VI, 327–328).

1844

Le Chantier de Charles Poncy

Préface

Revue Indépendante [version abrégée], 25 déc. 1843 – *Chantier*, Paris, Perrotin, 1844 – * *Q. A. L.*, 1878.

[...] c'est la révélation qui s'approche. Oui, le Christ va naître, oui, Jésus va tenir ses promesses, et revenir parmi nous ; et ces poètes prolétaires, qui ne font

⁴³ Comme le fait remarquer G. LUBIN, c'est ici que nous voyons apparaître pour la première fois les révélationes qui seront tant reprochées dix ans plus tard à l'auteur d'*Histoire de ma vie*.

que surgir, vont bientôt nous le prophétiser, comme Jean-Baptiste et d'autres, avant lui, avaient annoncé la venue du Sauveur. Ce Sauveur s'incarnera-t-il dans un homme ou dans plusieurs, ou dans tous spontanément ? S'appellera-t-il encore le Messie, ou s'appellera-t-il *million*, comme s'exprime le poète Mickiewicz ? Peu importe ! ce n'est pas une question à résoudre aujourd'hui ; mais il est évident que l'esprit du peuple enfantera une grande religion sociale, laquelle ne peut pas sortir directement des classes qui ne souffrent pas, qui n'aspirent pas, qui ne réclament pas avec la même énergie. [...]

On peut dire de l'opposition bourgeoise en général qu'elle a encore une grande valeur morale pour le présent, puisqu'elle seule peut et veut quelque chose pour amener par les moyens constitutionnels l'émancipation du peuple, mais qu'elle n'a plus une grande valeur politique et sociale ; car le système constitutionnel est précisément bâti tout exprès, et le plus prudemment possible, pour lui ôter tous ses moyens d'action sur le gouvernement du pays, et presque tous ses moyens d'action sur le peuple. [...]

[...] poètes prolétaires, à l'oeuvre ! [...]

Non, non, le jour du Seigneur n'est pas si loin qu'on vous le dit [...]. Le mal tend à disparaître de la terre, et il ne faut pas tant de travail qu'on se l'imagine pour le mettre en fuite. Un jour d'enthousiasme divin, un élan de charité fraternelle suffisent pour faire crouler l'oeuvre des siècles maudits. [...]

Voyez, poètes plébéiens, chantes prophétiques des villes et des campagnes, quel mystère s'est accompli en vous-même depuis si peu de jours que l'inspiration s'est révélée à vous ! [...] n'est-ce pas un des signes précurseurs de quelque grande révolution dans l'esprit humain ? Non, ce n'est pas sans dessein que la Providence délie ainsi tout à coup les langues condamnées jusqu'ici à bégayer la poésie. Elle avait donné toujours cette faveur [...] à des natures rêveuses, délicates, vouées à l'oisiveté du corps, aux patients labeurs de l'esprit. Il semblait que le poète dût être une âme essentiellement contemplative, qu'il dût avoir au moins, à ses heures d'inspiration, une existence errante et solitaire, qu'il eût besoin de recueillement et de silence pour fixer les images délicates et fugitives de ses magiques tableaux. Et voilà que des hommes cloués à un travail abrutissant, des hommes de peine, comme on les appelle, de robustes ouvriers à la main de fer, à la voix tonnante, se mettent à rêver au bruit de l'enclume et du marteau, au cri de la scie et du métier, dans le tumulte du chantier ou dans l'air fétide de l'échoppe, des chants purs et suaves, des formes exquises, des sentiments sublimes !

[Suit le portrait élogieux de Poncy que l'auteur invite à garder sa probité, sa fidélité aux siens pour accomplir sa mission : la *régénération du monde*.]

Ne savez-vous pas que, dans vos rapports avec les classes riches, vous devez fraterniser en tant qu'hommes et citoyens, sans jamais pactiser ni transiger avec

leurs principes, quand ces principes ne cherchent pas sincèrement à se rapprocher des vôtres ? Vous agissez et vous pensez ainsi ; nous le voyons bien aux inspirations de vos muses. Vous, jeune maçon, qui, en prenant aux classes lettrées ce qu'elles ont, et plus qu'elles n'ont, dans leur langage et dans leurs idées de choisi et d'élevé, continuez pourtant à chanter l'avenir, le progrès, le peuple, la fraternité, l'amour, la pureté des cieux, la beauté de la nature, la poésie et la noblesse du travail ; vous qui trouvez dans les fatigues et les dangers de votre métier d'artisan, dans l'amour de votre jeune femme, et dans la charité fraternelle de vos compagnons de travail et de pauvreté, vos plus belles, vos plus saintes inspirations, vous n'êtes pas corrompu. Portez donc toujours bien haut cette tête que Dieu a bénie, et gardez toujours aussi pur ce coeur qu'il a choisi pour un des sanctuaires de ses futurs oracles. [...]

Février 1844

A Alphonse Fleury⁴⁴, 20 (?) mars

Il faut que vous bâtissiez vous-même votre nid⁴⁵, je vous apporterais des fleurs comme m'écrivait M^r Lamennais quand il faisait le journal *le Monde*, et qu'il me demandait de la littérature sans idées, et de la philosophie sans conclusion. Envoyez-moi des fleurs, me disait-il et ne me compromettez pas. Vous en êtes au même point que lui à mon égard. Le rapprochement ne peut vous fâcher.

[...] Faites donc votre oeuvre. L'avenir sera juge entre nous. Dans dix ans, dans 20 ans peut-être, si nous sommes encore de ce monde, nous saurons si en 1844 mon idéal n'était pas la réalité désirable, et votre réalité une utopie funeste. Je ne ferai pas de journal sans vous, parce que cela vous ferait de la peine. S'il y avait urgence pour le bien de l'humanité à le faire, ce journal, comme je le sens, et comme je l'entends, j'aurais le courage de préférer l'humanité à mes amitiés, et je ne balancerais pas. Mais j'ai d'autres moyens de servir mes croyances, il y a des communications plus directes à établir avec le peuple que la voie du journal, et pour ne pas travailler avec cet outil, je ne resterai pas les bras croisés ; établissez donc votre champ. [...] Vous cherchez la morale par la politique, vous ne la trouverez pas, vous chercherez l'humanité hors de Dieu, vous ne la rencontrerez pas. Vous voulez être les accoucheurs de la société, et vous ne savez pas ce qu'elle a dans le ventre. Enfin vous travaillez à établir la vérité, sans savoir ce que c'est que la vérité, et vous risquez d'édifier le mensonge et de couronner l'erreur.

N'importe, vivez ! J'aurais voulu vous donner, vous communiquer ma vie, parce que je la sens plus intense et plus chaude que la vôtre. Vous ne sentez pas

⁴⁴ Voir *supra*, p. 282, n. 2.

⁴⁵ Il est question de l'*Éclaireur de l'Indre*. Voir *supra*, p. 93, n. 156.

la fusion possible, ne la tentez donc pas. [...] Je crois que l'avenir est un grand maître, et qu'il vous enflammera quand la *bonne nouvelle*, l'évangile nouveau se sera formulé par la voix du peuple. Piochez dans le champ aride de la bourgeoisie en attendant. Peut-être l'abandonnerez-vous quand vous y aurez brisé vos pioches. Moi je n'ai rien de bourgeois dans le sang. Je suis la fille d'un patricien et d'une bohémienne, comme le jeune Zdenko de mon roman. Je serai avec l'esclave et avec la bohémienne, et non avec les rois et leurs suppôts. Vous autres, vous croyez abattre les suppôts à force d'habileté, de tactique et de savoir faire, vous oubliez qu'ils sont plus fins que vous, parce qu'ils sont corrompus. La franchise se ferait respecter, l'habileté sera raillée (*Corr.*, VI, 485–487).

*Au docteur Louis Véron*⁴⁶, 28 août

Vous me trouverez peut-être un peu *communiste*. Ce sont mes idées, laissez-moi⁴⁷. [...] Si mon roman amuse [...], on ne vous demandera pas compte de mes utopies. Elles ne sont pas neuves, mais elles sont consolantes pour beaucoup de gens. [...] ne soyez pas plus *poltron* que moi. Nous vivons dans un temps où tout peut se dire. C'est le cachet de notre siècle. Il est bien impossible que les artistes ne soient pas impressionnés par l'approche de l'avenir, et mon roman se passe *aujourd'hui*. Si vous me demandiez de changer les opinions de *Lémor* et de *Marcelle*, je ne le pourrais pas. Leurs actions sont le résultat de leurs pensées, et vous savez que je suis bien têtue, quant à ce qui ne tient pas à la forme, mais au fonds. Mon Meunier sera d'ailleurs par son bon sens et sa probité *positive* un correctif aux rêveries de mes autres personnages (*Corr.*, XXV, 441–442).

Au même, 6 septembre

Je ne défends pas le mérite littéraire de mon roman, mais je ne le crois ni plus ni moins mauvais que les précédents et vous connaissiez mon peu de valeur littéraire en traitant avec moi. [...] Je ne sais pas ce que le public pense de moi, mais vous le saviez en traitant avec moi, et bien que j'eusse écrit des romans sur des sujets *mystiques* et *philosophiques* (c'est vous qui me faites l'honneur de vous exprimez ainsi) vous n'avez pas hésité à entrer en arrangement avec moi. Je me souviens fort bien des explications verbales qui ont eu lieu et qui ont été soulevées par moi-même avant la signature du traité de *Jeanne*. [...] M^r Delatouche me conseillait de ne pas traiter longuement et sous forme dogmatique les questions de philosophie et de religion ainsi que je

⁴⁶ Véron, Louis (1798–1867), fondateur de la *Revue de Paris* en 1829, puis directeur de l'Opéra. En 1844, il achète le *Constitutionnel* qu'il transforme et relance. Il y publie, entre autres, le *Juif errant* de Sue et *Jeanne* de G. S. Auteur des *Mémoires d'un bourgeois de Paris* (1854).

⁴⁷ Il s'agit du *Meunier d'Angibault*.

J'avais fait dans les derniers chapitres de *Consuelo* et dans un autre roman intitulé *Spiridion* publié longtemps auparavant. J'étais parfaitement de son avis, comme principe d'art d'abord, ensuite parce que la forme du roman en feuilleton n'admet point de longues dissertations. Il ne fut nullement question [...] de me demander de renoncer à tel ou tel sujet, à telle ou telle tendance d'opinion, et, pour parler plus clair et plus vrai, à tel ou tel sentiment de mon cœur. Je n'aurais jamais consenti à prendre un si lâche engagement [...]. Dans le nouveau roman *Au jour d'aujourd'hui*⁴⁸, je n'ai pas été plus *dogmatique* que dans *Jeanne*. Je n'y ai pas posé de théorie. Mes sentiments et mes vœux, quant à l'avenir de la société, n'y sont exprimés que sous la forme de questions que mes personnages, forcés et entraînés par leur situation personnelle, s'adressent les uns aux autres, disant le *pour* et le *contre* avec beaucoup de naïveté. Si vous trouvez quelques longueurs dans leurs entretiens au point de vue de l'art, et que M^r Delatouche et M^r Leroux soient du même avis, je suis toute prête à abrégier, ainsi que je m'y suis prêtée sur votre simple observation dans plusieurs passages de *Jeanne*. Mais quant à changer la donnée, le fond, la pensée et le sentiment de mon livre, quant à le refondre et le bouleverser sous votre direction, cela est impossible et vous ne pouvez pas songer à me le proposer. [...] [...] la donnée et le sujet sont tellement dans ma chair et dans mon sang qu'on me tuerait bien plutôt que de me faire abandonner la cause des pauvres qui ne me lient guère pour plaire aux riches qui me lisent un peu (*Corr.*, XXV, 443–445).

A Jules Hetzel⁴⁹, 24 octobre (?)

Il m'est indifférent que les *Débats* publient un livre de moi, si ce n'est pas moi qui fais l'affaire, et si on ne fait pas d'objections sur mes opinions. Vous savez qu'elles sont très égalitaires, mais non communistes comme l'entendent certaines sectes qui mettraient la femme comme un meuble dans la communauté. Je ne pousse pas à l'émeute et aux violences, bien convaincue que le peuple arrivant par la colère et la vengeance ferait pis que ce qui est. Seulement mon âme et mon cœur demandent sans cesse la révision des institutions sociales et la *solution* du problème économique, révision et solution inévitables dans l'avenir, et que les gouvernements feraient mieux de laisser discuter librement et pacifiquement, que d'abandonner aux sombres élucubrations des fanatiques silencieux (*Corr.*, VI, 661).

⁴⁸ Titre provisoire du *Meunier d'Angibault*.

⁴⁹ Hetzel, Pierre-Jules (1814–1886), libraire-éditeur, doué d'un talent littéraire. Il a sa maison à lui, à partir de 1843. Après le coup d'État, à cause de son rôle politique joué en 1848, il est exilé en Belgique où il demeure jusqu'à 1859. Éditeur des *Oeuvres Illustrées*.

Werther

Préface

Werther, trad. par Pierre Leroux, Paris, Hetzel, 1845⁵⁰ – * *O. I.*, t. 8, 1856.

On a fait, dit-on, d'immenses progrès dans l'art de composer le drame depuis cinquante ans ; il est certain que cet art a bien changé, et qu'il y a déjà presque aussi loin de la forme de *Werther* à celle d'un roman moderne que de la forme d'un mélodrame de notre temps à celle d'une tragédie grecque. Mais est-ce réellement un progrès ? Cette action compliquée, que nous cherchons avidement dans les compositions nouvelles, ce besoin insatiable d'émotions factices, de situations embrouillées, d'événements imprévus, précipités, accumulés les uns sur les autres, par lesquels nous voulons, public éteint et gâté que nous sommes, être toujours tenu en haleine ; est-ce là véritablement de l'art, et l'intérêt naît-il réellement d'un si pénible travail ? [...] Mais cette prodigalité d'incidents, cette habileté de l'auteur à nous surprendre, à nous engager dans son labyrinthe pour nous en tirer à l'improviste par cette porte ou par cette autre, est-ce là la vraie bonne route ? Et, sans être ingrat envers les adroits ouvriers qui savent nous agacer, nous contenir, nous amuser et nous étonner ainsi, ne pouvons-nous pas dire que, sans un mot de tout cela, il y a plus que tout cela dans le petit drame à un seul personnage de *Werther* ? Il n'y a pourtant ni surprise ni ruse dans cette composition austère. Il n'y a qu'un seul coup de pistolet, un seul mort, et dès la première page on s'attend à la dernière. [...]

En vérité, nous avons tant abusé de l'imprévu, que bientôt (si ce n'est déjà fait) l'imprévu deviendra impossible. Le lecteur s'exerce tous les jours à deviner l'issue des péripéties sans nombre où on l'enlace, comme il s'exerce à lire couramment les rébus que l'*Illustration* a mis à la mode. Plus on lui en donne, plus vite il apprend à absorber cette nourriture excitante, qui ne le nourrit pas véritablement. Sa sympathie, disséminée sur un trop grand nombre de personnages, son émotion, trop vite épuisée, dès les premiers événements, n'arrivent pas par la progression naturelle et nécessaire à se concentrer sur une figure principale, sur une situation dominante. L'art moderne en est là dans toutes ses branches, sous tous ses aspects. C'est une richesse sans choix, un luxe sans ordre, un essor sans mesure. La musique instrumentale et vocale, l'art du comédien et du chanteur sont arrivés, comme le reste, à cette prodigalité d'effets qui émousse tout d'abord le sens de l'auditoire et qui neutralise l'effet principal. [...]

⁵⁰ Le volume parut, en fait, en octobre 1844, mais sous la date de 1845. Pour les détails, voir la n. de G. LUBIN (*Corr.*, t. VI, p. 461).

[...] Non, non ! tout cela n'est pas l'art véritable, [...] c'est un gaspillage de merveilleuses facultés, c'est une orgie de puissances dont l'abus est infiniment regrettable⁵¹.

Mais quoi ? faisons-nous la guerre ici aux talents de notre époque ? A Dieu ne plaise ! Nous leur avons dû, en dépit de cette calamité publique qui pèse sur eux, des moments d'émotion et de transport véritable ; car, malgré la mauvaise manière et le faux goût qui dominent une époque, le feu sacré se trahit toujours à certains moments et reprend tous ses droits dans les intelligences d'élite. [...]

Faisons-nous aussi la guerre au public, au mauvais goût de cette époque ? Est-ce le public qui a gâté ses artistes, ou les artistes qui ont corrompu leur public ? Ce serait une question puérile. Public et artiste ne sont qu'un et sont condamnés à réagir continuellement l'un sur l'autre. La faute en est au siècle tout entier, à l'histoire, s'il est possible de s'exprimer ainsi, aux événements qui nous pressent, à la destruction qui s'est opérée en nous d'anciennes croyances, à l'absence de nouvelles doctrines dans l'art comme dans tout le reste. La richesse règne et domine, mais aucun prestige, fondé sur un droit naturel et sur l'équité des religions, n'accompagne cette richesse aveugle, bornée, vaniteuse, ouvrage plus que jamais du hasard, du désordre et des rapines, ou, ce qui est pis encore, de l'antagonisme barbare qu'on proclame aujourd'hui comme la loi définitive de l'économie sociale. Le luxe est partout, le bien-être nulle part. Le riche a étouffé le beau. Le moindre café des boulevards est plus chargé de dorures que le boudoir de Marie-Antoinette. Nos maisons, miroitantes de sculptures d'un travail inouï, n'ont plus ni ensemble, ni élégance, ni proportions. Quoi de plus laid et de plus misérable qu'une capitale où la caricature d'un palais vénitien ou arabe s'étale à côté d'une mesure, et se pare de l'enseigne d'un peruquier et d'un marchand de vin ? L'aspect de la mesure serre le cœur, et pourtant l'artiste lui consacrerait plus volontiers ses crayons qu'à l'antique palais construit ce matin par des boutiquiers. Le romancier y placerait plus volontiers la scène de son poème, parce qu'au moins elle est ce qu'elle est, cette mesure, c'est la vérité laide et triste, mais c'est la vérité. [...]

Oh ! qu'il ferait bien meilleur aller prendre le café sous les tilleuls du village, assis sur le soc de charrue d'où Werther contemple les deux enfants de la paysanne ! Que ce valet de ferme, dont il reçoit là les confidences et qui traverse le poème de son amour d'une manière si dramatique et si saisissante, est un bien autre personnage que tous ceux que nous détaillons si minutieusement des pieds à la tête, sans oublier un bouton d'habit, sans omettre une expression de leur harangue, un geste, un regard, une réticence.

⁵¹ La même critique des exagérations du romantisme, on la retrouve entre autres dans le prologue de la *Mare au Diable* (1845) ou dans l'avant-propos de *Lucrezia Floriani* (1846) et dans presque toutes les préfaces de théâtre.

Ce personnage-là est un de ces grands traits que la main d'un maître est seule capable de graver. Et non seulement il n'est pas nommé, mais encore il ne dit pas lui-même un seul mot ; il occupe à peine trois pages du livre. Et cependant quelle place il remplit dans l'âme de Werther, et de quelle influence il s'empare, sans le savoir, sur sa destinée ! [...]

Ainsi travaillent les maîtres, sans qu'on aperçoive leur trame, sans qu'on sente l'effort de leur création. Ils ne songent pas à étonner : ils semblent l'éviter au contraire. Il y a en eux un profond dédain pour tous nos puérils artifices. Ils prennent dans la réalité, dans la convenance et la vraisemblance la plus vulgaire ce qui leur tombe naturellement sous la main, et ils le transforment, ils l'idéalisent sans que leur main paraisse occupée. [...]

1845

Réception de M. Sainte-Beuve à l'Académie française. Réponse de M. Victor Hugo

La Réforme, 3 mars 1845 – * *Q. A. L.*, 1878 – *Q. A. L.*, 1991.

C'est une réconciliation littéraire, et rien de plus. Qu'elle soit sincère, j'aime mieux le croire que d'en douter. Mais qu'elle soit très importante pour la gloire du siècle et du pays, il m'est bien permis de ne pas le croire.

Qu'importe au pays, en effet, que les divergences d'opinion sur la forme littéraire cessent à un moment donné dans l'enceinte de l'Institut ? Il y a tant de gens qui ne savent pas lire, qui n'ont pas de quoi manger, et qui, grâce à la *paix féconde* préconisée par le directeur de l'Académie, n'ont ni foi ni loi, en aucune chose, pas même en littérature ! Ces pauvres gens, c'est le pays, quoi qu'on en dise, et je demande ce que la majorité des Français a recueilli d'instruction à la querelle des classiques et des romantiques, ce qu'elle va gagner en bonheur intellectuel et matériel à la réunion de ces deux fameuses écoles sous la coupole de l'Institut. [...]

Est-ce à dire que l'Académie ne devrait parler que la langue du peuple, et à l'heure qu'il est, faire appel à de terribles nécessités ? Non, ce n'est point là sa mission. Mais il y aurait bien d'autres points de contact entre cette illustre assemblée et ce qu'on appelle sans doute là la populace, si nous ne vivions pas dans un temps de scepticisme et d'indifférence philosophique, où le littérateur croit tout au plus à la littérature, tandis que le peuple ne peut croire, lui, qu'à la misère et au désespoir.

D'où vient donc cet abîme qui sépare l'ignorance de l'art, la gloire du néant intellectuel ? [...]

Ce ne sont pas les travaux individuels des lettrés qui sont étrangers et indifférents au peuple ; c'est le sens, le but et l'effet de cette constitution de la *république des lettres*, qui sont pour lui des énigmes, et que vous ne pourrez jamais lui expliquer sans qu'il vous réponde dans son rude bon sens : « A quoi cela nous sert-il ? » [...]

D'où vient que leur réunion ne produit rien de grave, et que, de la fusion de ces intelligences ne résultent que de stériles travaux sur la langue, laquelle va son train, se moque des dictionnaires et progresse ou se pervertit quand même, sûre de les entraîner un jour ou l'autre ?

C'est qu'apparemment il n'y a point d'idée mère qui relie chacun de ces talents à tous les autres. C'est que la littérature, considérée seulement comme la forme de la pensée ne peut pas être une étude qui passionne des hommes intelligents. C'est que la vie n'est pas dans cette institution. [...]

[Après une présentation plaisante du discours de Sainte-Beuve, elle passe à celui de Hugo dont elle apprécie la rhétorique tout en s'interrogeant sur son sens.]

[...] nous voudrions fort qu'on lui demandât ce qu'il entend par le génie, et qu'il daignât prendre un jour la peine de s'expliquer sur ce pouvoir mystérieux devant lequel, selon lui, l'humanité, consolée de tous ses maux, doit s'agenouiller en silence. [...]

[...] M. Victor Hugo prononçait sa dernière sentence que j'applaudis, comme faisaient les autres. « Heureux, disait-il, le fils dont on peut dire : "Il a consolé sa mère !" Heureux le poète dont on peut dire : "Il a consolé sa patrie !" »

Oui, sans doute, cela est beau, et si c'est encore une antithèse, tant mieux ! elle est heureuse. Mais en m'en allant, je me demandais si la mission du poète se borne toujours et dans tous les temps à *consoler*, et si parfois il n'aurait pas mieux à faire qu'à prêcher la résignation à ceux qui souffrent, la sérénité à ceux qui ne souffrent pas ; si, en face des iniquités d'une époque comme la nôtre, il n'y aurait pas quelque part un fouet et une verge à ramasser, surtout quand on sait si bien s'en servir pour confondre des ennemis personnels ; si enfin, le voyou, qui arrachait en 1830 un fusil de la main d'un soldat pour chasser une royauté, n'était pas aussi utile à l'humanité que le poète qui arrangeait un hémistiche pour consoler la monarchie déchu. [...]

2 mars 1845.

A Anténor Joly⁵², vers le 13 août

Je m'attache toujours, dans les romans du genre de celui-ci⁵³ à peindre des caractères. Je les arrange et les complète un peu comme *l'art* le commande, car l'homme est un sujet *si ondoyant* et *si divers*⁵⁴ que si on le montrait juste tel qu'il est, avec ses contradictions et ses divergences, il paraîtrait invraisemblable. Pourtant en dépit *des détails* qui se contredisent en nous-mêmes, chacun de nous a sa synthèse qui fait de lui un type quand on regarde l'ensemble. Ainsi je n'ai point inventé le débonnaire Antoine, ni le mélancolique et bizarre M^r de Boisguilbault, ni l'impérieux et ardent *Cardonnet père*. Jean Jappeloup travaille toute l'année dans ma cour [...]. Mais j'oublie ma réclame⁵⁵. J'ai peint encore une fois des paysages que je connais depuis mon enfance et dont chaque détail m'est familier. Mais je me suis permis plus d'une faute de topographie et le parc de Boisguilbault est imaginaire. Si je me permets de mêler quelques *idées* aux *faits* du roman, c'est qu'il m'a toujours semblé que c'était le droit et même le devoir du conteur. Je ne connais qu'un romancier, c'est Walter Scott. Il ne faut pas dire cela dans votre *réclame*, trop de gens *réclameraient*. Mais vous pouvez m'excuser du tort qu'on me reproche, en montrant que ce grand artiste, ce maître au-dessus de nous tous, n'eût point mis la vie dans ses tableaux, s'il ne les eût déroulés autour d'un fait social qu'il a vivement senti lui-même, et qui, pour son temps et pour son pays, n'était pas un fait *mort* et *enterré* lorsqu'il l'a touché. La mode, le prétendu *art pour l'art* (qui n'a jamais existé et qui eût fait rire les grands maîtres du passé, Goethe tout le premier, s'ils eussent vu comme nous l'entendons ici) enfin la susceptibilité des lecteurs, et la *terreur* que *l'abonné bête* inspire aux entrepreneurs de journaux, ont voulu proscrire toute tendance à un intérêt *social* dans les romans *d'actualité*, n'est-ce pas absurde et *impossible* ? Je vous demande ce que seraient les scènes de la vie intime au 19^{ème} siècle si elles n'étaient le reflet de la scène générale et ce qui resterait de tout notre papier noirci dans vingt ans, si les lecteurs futurs n'y trouveraient que des costumes et des décors ? [...] On cherchera toujours l'histoire dans le drame et dans le roman, la *vraie* histoire, celle qui est du ressort de la littérature poétique, ce n'est pas tant l'événement que ses causes. Le roman même dit *historique* ne s'attache pas tant au fait qu'à l'idée sociale qui l'a produit ; et comment peindre les mœurs sans dire l'idée qui les corrompt ou les purifie ? Voyez encore Walter Scott ! Quand il fait prêcher un presbytérien, il

⁵² A. Joly (vers 1801–1852), journaliste, directeur du feuilleton de *l'Époque* où G. S. a publié *le Pêché de Monsieur Antoine*.

⁵³ *Le Pêché de Monsieur Antoine*.

⁵⁴ Souvenir de Montaigne, *Essais*, t. I, ch. 1 ; pensée qui réapparaît plusieurs fois dans les préfaces.

⁵⁵ C'est-à-dire l'annonce dans le journal, avant la publication du premier feuilleton.

sait fort bien ce qu'il faut lui faire dire et penser, et ce n'est pas indifféremment qu'il attache certain caractère à la jeune royauté anglaise, ou à l'antique nationalité de l'Écosse. Enfin il faut, suivant moi, [...], que chaque personnage d'un livre soit le représentant d'une des idées qui circulent dans l'air qu'il respire, qui dominant ou s'insinuent, qui montent ou tombent, qui naissent, qui règnent ou qui finissent. Un homme qui n'aurait aucun sentiment et aucune opinion par rapport aux choses de son temps, serait un idiot dans la vie réelle. Dans un livre, il n'existerait pas. Personne ne pourrait se le représenter. Toute la société du 18^{ème} siècle est dans *Manon Lescaut*. Si l'abbé Prévost eût vécu aujourd'hui, au lieu de faire *Tiburce* pieux et rangé, il l'eût fait conservateur et quelque peu cupide. Quand M^r Véron me reprochait de lui avoir promis un *roman de moeurs* et de lui avoir donné un roman d'*idées*, je ne pouvais pas comprendre la distinction, et je ne la comprendrai jamais ; ni vous non plus je pense ?

Voilà tout ce qu'il ne faut pas dire dans une réclame. Dites donc ce que vous voudrez pour m'excuser de savoir que nous sommes en 1845, qu'il y a des pauvres qui grondent et des riches qui tremblent, ou des riches qui menacent et des pauvres qui gémissent ; que la vieillesse du riche est orgueilleuse et entêtée ; la jeunesse de tous, inquiète et incertaine, que l'amour, *elle est de toutes les saisons*, comme dit la chanson, mais que l'amour ne peut marcher sans s'accrocher, soit avant, soit pendant ou après le mariage, aux épines de la vie, l'intérêt, le préjugé etc., etc. (*Corr.*, VII, 54-57).

Au même, 23 août

Certes mes romans ont ce défaut, au point de vue de l'art pur, d'être trop déclamatoire parfois. Que voulez-vous, je déclame naïvement et sans intention. Est-ce un défaut capital ? Peut-être, mais des oeuvres bien supérieures aux miennes ont aussi un défaut essentiel, et on n'en trouverait, même chez les grands maîtres, aucune qui en fût exempte. Les qualités qui s'y trouvent naissent de ce défaut, ou bien ce défaut est le résultat inévitable des qualités. Ce serait bien facile à démontrer. Si Walter Scott n'était lent et lourd dans ses expositions, s'il n'était pas surchargé de développements et de détails, il ne serait pas si fort dans la composition et la couleur, et ainsi des autres. Je dirai de moi plus humblement, que si quelquefois j'arrive à la sensibilité et à la chaleur, c'est parce que j'ai un fonds d'enthousiasme naïf et même niais. [...]

[...] je verrai si je dois supprimer les mots qui choquent l'oreille *musicale*. Je voudrais que ce fût possible. Ce serait nécessaire dans un poème ; mais dans un roman, peut-on faire que les gens qui se préoccupent de leur temps ne se servent pas des mots techniques de la philosophie et de la politique courantes ? Si c'était un roman sur le temps des guerres de religion, [...], pourrait-on empêcher les personnages de se déclarer anglicans, papistes ou presbytériens ? Vivons-

nous sous la censure, pour n'oser point nommer la religion ou la secte à laquelle nous appartenons ? (*Corr.*, VII, 73–74)

A Eugène Delacroix, 28 septembre

J'ai fait un roman cet été, et à présent je prends mes vacances. Cependant comme il faut s'occuper un peu le soir, devinez ce que j'ai fait ? Il y avait au moins dix ans que je n'avais lu un seul roman contemporain. J'avais cessé brusquement et résolument cette lecture, parce que je m'apercevais que c'était une mauvaise nourriture pour moi. Mais enfin je me suis dit, ces jours derniers, qu'il fallait se remettre au courant, qu'il était impossible que mes confrères n'eussent pas fait de grands progrès, que puisqu'on les payait si cher et qu'on les lisait tant, certes, j'avais à faire aussi mon profit de cette somme d'esprit et de talents. Je vous jure que de très bonne foi, très naïvement, très humblement, aimant et cherchant l'art comme un docile écolier, je me suis mise à l'oeuvre. J'ai lu du Gautier, du Dumas, du Méry⁵⁶, du Sue, du Soulier [*sic*] etc. Ah ! mon ami, quelles savates ! J'en suis consternée, et plus que cela affligée, peinée, attristée à un point que je ne pouvais prévoir et que je ne saurais dire. Quel style, quelle grossièreté, quelle emphase ridicule, quelle langue, quels caractères faux, quelle boursoufflure de froide passion, de sensiblerie guindée, quelle littérature de fanfarons et de casseurs d'assiettes ! Quels héros ! [...] *O sancta simplicitas*, où t'es-tu réfugiée ! Je comprends très bien maintenant pourquoi le succès est pour ces belles choses-là. Quand il en a goûté une seule fois avec plaisir, un public est empoisonné à tout jamais, et que Bernardin de S[ain]t-Pierre, Gil Blas, Walter Scott et l'abbé Prévôt [*sic*] reparaissent, tout journal leur fermera ses colonnes, tout abonné bâillera en les lisant. Qu'est-ce que S[ain]t-Preux pourrait nous dire après des gens *qui cherchent leur front à deux mains et qui se sentent guillotinés* ? Qui pourrait ne pas trouver fade et étriqué le style de Voltaire, lorsqu'on fait des phrases de quarante lignes dans lesquelles les *qui*, les *que*, et les *dont* résonnent et s'entrelacent à perte de vue et de sens ? C'est à se brûler la cervelle de vivre moralement de l'amour d'un art ainsi traité et compris. [...] Et pourtant soyons juste. Il y a énormément de talent et de savoir-faire mal employé dans tout cela. Mais l'école est détestable. Les coeurs sont secs, l'esprit est faux, le mauvais goût étouffe tous les bons mouvements, l'insolence de la vanité et la misère de l'esprit percent à chaque mot, on est mauvais écrivain parce qu'on est mauvais homme. Cela se voit. [...]

Est-ce que c'est de même dans la peinture, est-ce que c'est le règne et le triomphe de l'absurde et de l'impertinent ? Je ne crois pas. L'école ingriste me

⁵⁶ Joseph Méry (1798–1865), poète et romancier français, dont G. S., d'après G. Lubin, a peut-être lu la *Comtesse Hortensia* (1844).

paraît tout bonnement bête et médiocre. Mais en littérature, c'est pis que bête et froid. C'est enragé, écumant, dévorant, flamboyant ; comment diable une génération si avilie au dehors, si peu guerrière, si peu enthousiaste, si peu philosophe, si peu artiste, si peu gaie, si peu aimable, si peu toutes choses, cherche-t-elle son expression et sa manifestation dans une furie de phrases délirantes et de poses furibondes ? (*Corr.*, VII, 99–101)

A Anténor Joly, 21 octobre

Voilà la fin⁵⁷. J'ai encore rouvert, et relu mon dénouement ; un de mes amis, lecteur simple et de bonne foi, ne le trouve pas assez explicite. Mon fils, ma fille et M^r Chopin, mes seuls autres auditeurs le trouvent suffisant. Moi je l'ai trouvé suffisant en l'écrivant. Mais j'ai toujours des scrupules sans fin, quand il s'agit de dire bonsoir au lecteur ; et l'opinion de mon ami de campagne me tourmente. Il trouve qu'on ne voit pas assez ce qui se passe dans l'esprit de M^r de Boisguilbault, lorsqu'il se décide à tout pardonner, et à combler ses ennemis. Il voudrait qu'on sût davantage comment M^r Antoine a péché. Moi, il me semblait au contraire délicat et de bon goût de laisser au lecteur le soin de faire le roman qui s'est passé avant mon roman. Je m'imagine que le personnage du marquis doit rester mystérieux dans ses luttes intérieures, et que cela lui donne une réalité qu'il n'aurait pas sans cela ; car qui peut dire ce qui s'agite dans la tête d'un homme qui mourrait plutôt que de révéler son mal ?

Mon ami voudrait aussi qu'on vît la ruine de Cardonnet, son châtiment, sa colère. Pour cela je n'en crois rien, et je crois que les romans ne doivent jamais finir tout à fait⁵⁸. Dans ce cas-là, on les oublie trop vite. On dort dessus et on ne s'en souvient pas le lendemain. [...] Il me semble que c'est plus *artiste* de ne pas soulever le voile. Mais le public comprendra-t-il assez ? J'ai horreur des concessions au gros public, et j'ai toujours eu pour principe qu'il faut plus songer à le former qu'à lui plaire. Ce n'est donc pas au gros public que je demande conseil, mais à vous. Peut-être que ce que je crois très artiste n'est que maladroit. Pourtant est-ce que Jean Jappeloup ne raconte pas clairement l'histoire du marquis en croyant ne raconter que la sienne⁵⁹ ? (*Corr.*, VII, 144–145)

A Charles Poncy, 24 novembre

Vous voilà arrivé, mon enfant, à cet âge de maturité où l'on est encore dans toute la fraîcheur de ses impressions, mais où le jugement et ce que Leroux

⁵⁷ Celle du *Péché de Monsieur Antoine*.

⁵⁸ La même idée à la fin de *Lucrezia Floriani* et du *Piccinino* (1846). Cf. *supra*, p. 127, n. 235.

⁵⁹ Comme le fait remarquer G. LUBIN aussi, c'est exact : et d'autant plus que le chapitre XXXIII porte le titre très explicite : *Histoire de l'un racontée par l'autre*.

appelle la *connaissance* éclairent les sentiments et les instincts. Eh bien, vous avez vraiment votre âge, et c'est le meilleur éloge que je puisse faire de vous : car les hommes élevés dans le *monde*, au sein des lumières et des jouissances, sont toujours ou en avant ou en arrière de la phase qu'ils traversent. Vous me faites l'effet, auprès d'eux, d'une note juste au milieu d'un charivari.

Je savais bien que cette note vraie devait se trouver dans l'âme d'un homme du peuple le jour où l'intelligence viendrait se mettre en rapport avec le cœur dans un tel homme. Quand j'ai tracé le caractère de Pierre Huguenin, je savais bien que la bourgeoisie et la noblesse l'accueilleraient avec un immense éclat de rire, parce que je savais bien aussi que Pierre Huguenin ne s'était pas manifesté encore. Mais j'étais sûre qu'il était né, qu'il existait quelque part, et quand on me disait qu'il fallait l'attendre encore deux ou trois cents ans, je ne m'inquiétais nullement. Je savais que ce serait l'affaire de quelques années seulement, et qu'un prolétaire ne tarderait pas à être un homme complet, en dépit de tout ce que les lois, les préjugés et les coutumes apporteraient d'obstacles à son développement. Maintenant je ne dis pas que vous soyez un personnage de roman nommé Pierre Huguenin. Vous êtes beaucoup plus que cela, et je ne cherche pas à vous embellir en vous appliquant la forme d'une de mes fictions. Je n'y songe pas. Vous savez que je me souviens peu de la forme et du détail de mes compositions. Mais ce que je me rappelle c'est la conviction qui les a fait naître ; c'est que j'ai regardé comme certain la possibilité d'un prolétaire égal par l'intelligence aux hommes des classes privilégiées, apportant au milieu d'eux, les antiques vertus, et la force virtuelle de sa race. [...] Depuis longtemps j'ai appris à attendre, et je n'ai pas attendu en vain. Pierre Huguenin est resté parmi les fictions, mais l'idée qui m'a fait rencontrer le type de Pierre Huguenin n'en était pas moins une conception de la vérité. Vous êtes autre et vous êtes mieux. Vous êtes poète, vous êtes plus richement doué, et vous êtes bien plus homme que lui. Vous n'avez pas cherché l'idéal de l'amour dans une caste ennemie. Tout jeune, vous avez aimé votre égale, *votre soeur*, et vous n'avez pas eu besoin du prestige des faux biens et de la fausse supériorité pour vous éprendre de la simplicité, de la candeur, de la beauté vraie. Vous voyez aussi loin que lui, et vous puisez vos joies, vos émotions, votre force dans un milieu plus réel et plus sain.

Voilà comment les utopies se réalisent. C'est toujours autrement et mieux (*Corr.*, t. VII, pp. 185–187).

Au même, 25 novembre

Vous êtes le premier de ces hommes nouveaux, mon cher enfant. Vous voilà arrivant en éclaireur véritable et ouvrant un chemin où aucun autre homme du peuple de notre temps n'a encore marché si avant de cette manière.

[...] je dis que vous êtes une sentinelle avancée et que vous avez une mission importante à remplir. Né poète, il faut être poète, et je ne vous propose pas de

mettre en chansons le problème social. Je ne le tiens pas plus que vous, et je ne suis pas bien sûre que quelqu'un le tienne à l'heure qu'il est, pas même cet admirable cerveau de Pierre Leroux [...] Mais il ne résulte pas de cette impuissance du moment où nous respirons, que nous devons attendre avec indifférence et nous arranger une petite existence égoïste et tranquille. [...] la vérité et la beauté éternelle du *bon* sont invincibles par elles-mêmes, et les hommes ont beau les nier et les méconnaître, leurs insultes et leurs blasphèmes les rendent plus puissantes, plus sacrées, plus grandes et plus désirables à ceux qui voient clair et se portent bien. C'est toujours notre théorie du réel grossier et du vrai idéal qui revient et que nos expérimentations confirment. Pour moi je n'ai jamais demandé à Dieu d'autre preuve de sa perfection que le sentiment que j'en ai au fond de l'âme, et vous, si jamais le scepticisme revient vous tourmenter, tâtez-vous, mettez votre cœur sous vos yeux, s'il n'est pas atteint de quelque maladie, s'il est pur et droit comme de coutume, votre angoisse sera bientôt dissipée. Au temps où j'écrivais *Lélia* j'étais aigrie, malade, par conséquent injuste et, mécontente de moi, je l'étais de Dieu même. Il fallait mourir ou guérir. J'ai guéri parce que je sentais encore en moi la puissance d'aimer que j'avais refusée à *Lélia*, et quiconque peut encore aimer ses semblables ne peut pas douter longtemps de Dieu (Corr., t. VII, pp. 193–195).

1846

A René Vallet de Villeneuve⁶⁰, 29 janvier

[...] je ne veux pas que vous me croyiez fourrée avec les faiseurs de systèmes. Je m'en défends, et j'ai reçu de tous, des mercuriales, voire des injures pour n'avoir pas voulu m'enrégimenter *in docto corpore*. [...] Enfantin est un homme que l'on dit fort intelligent, et fort *beau*, mais que je n'ai jamais voulu voir quoique l'école me désirât pour remplir le rôle de *papesse*. Je ne me sentais pas de vocation pour les grandeurs, et ce monsieur m'a toujours fait l'effet d'un charlatan. Cependant dans les débuts de la prédication saint-simonienne, il y a eu encore d'excellentes idées émises par des hommes d'un mérite réel. Le tort a été de vouloir *affranchir* les femmes au profit de ceux qui les aimaient un peu trop, et de se mettre en représentation d'une manière ridicule sans savoir où l'on allait dans la pratique. J'ai horreur du libertinage d'abord, et ensuite de l'affectation. J'ai donc donné la main à certaines idées, et tourné le dos à certaines personnes. Il en sera toujours de même pour tous les essais. Je m'y intéresse, j'examine, je profite de ce qui est bon et vrai, mais je n'ai pas le goût du

⁶⁰ Vallet de Villeneuve (1777–1863), cousin de G. S. Comte de l'Empire, conservateur, propriétaire de Chenonceaux. Correspondance assez suivie entre 1845 et 1862.

laid ou de l'absurde et l'on ne m'y prendra point. Cela fait que j'ai été tantôt louée, tantôt critiquée avec excès sous l'empire de préventions, d'espérances ou de désappointements personnels. Mais peu m'importe. Je fais bon marché de mes ouvrages, ils m'amuse à composer. S'ils plaisent à quelques personnes que j'aime j'en suis heureuse. S'ils blessent quelques opinions contraires, je m'y résigne ; car il ne m'est possible d'écrire que ce que je pense et peut-être me sera-t-il impossible de ne pas écrire tout ce que je pense (*Corr.*, VII, 256–257).

1848⁶¹

*Arts. I. Théâtre de la République*⁶²

La Cause du peuple, n^{os} 1 et 2 1848 – * *Q. A. L.*, 1878 – *Q. A. L.*, 1991.

[La réaction du public populaire, à la *Marseillaise*, chantée par Rachel]

A la fin [...] un jeune ouvrier est monté sur la scène, et, lui présentant des fleurs (les *dandies* les jetaient à la figure de l'artiste), il l'a priée, au nom du peuple, de vouloir bien recommencer le dernier couplet. Les *dandies* crient *bis* d'un ton impérieux et habituent les femmes à regarder un commandement brutal comme un hommage. Le peuple regarde un comédien comme un homme, et une grande actrice non pas seulement comme une femme, mais comme une muse. Le peuple est délicat et plus gentilhomme que tous les gentilshommes d'hier.

8 avril 1848

II. Théâtre de l'Opéra

Le peuple est, par rapport aux arts, comme un enfant bien doué et bien organisé, qui ne connaît pas le beau, mais qui le devine, parce qu'il le porte en germe en lui-même. [...]

Qu'on ne dise donc pas que c'est une barbarie de vouloir associer ces prétendus *barbares* aux grandes jouissances de l'art. C'est calomnier la nature

⁶¹ L'activité journalistique de Sand en cette année est bien connue : ses lettres ouvertes adressées au peuple, à la classes moyenne, aux riches, ses nombreux articles écrits d'abord dans l'enthousiasme puis dans l'angoisse croissante, témoignent d'énergies inépuisables, nourries de convictions et d'espoirs. De ces articles, publiés surtout dans les *Bulletins de la République*, la *Cause du peuple* et dans des brochures (réunis pour la plupart dans *Q. P. S.*), on ne reproduira ici que quelques brefs fragments donnant au moins une idée de l'état d'esprit de la romancière pendant et après la révolution.

⁶² A propos d'une représentation gratuite à l'ex-Théâtre-Français.

humaine dans ce qu'elle a de plus pur. Il faut initier le peuple comme on initie un enfant de grande espérance, objet d'une grande sollicitude. Il ne faut lui donner que de belles choses, et ne jamais croire qu'il y ait rien de trop beau ou de trop sérieux pour lui.

Ce peuple de France, surtout, est né artiste. Chez nous l'artisan n'est pas seulement un ouvrier ; il porte du goût, de l'harmonie et de l'idéal dans les plus humbles travaux de l'industrie. Les étrangers le savent bien, et les produits de nos arts industriels servent de modèles dans toute l'Europe.

Artistes, ouvrez vos trésors, et ne vous méfiez pas des âmes où ils vont se répandre. Chaque jour vous serez surpris et charmés d'avoir dans les masses un élève collectif, instrument aux innombrables cordes, dont aucune ne sera muette au souffle de votre génie. C'est là qu'avec le temps vous trouverez des juges sûrs et des critiques impartiaux. C'est là où vous recruterez des sympathies qui vous dédommageront de l'injustice ou de l'ingratitude de votre ancien public⁶³.

15 avril 1848.

*Aux membres du Comité central*⁶⁴ (mi-avril 1848)

Souvenirs et idées, Paris, Calmann-Lévy, 1904 – * *Corr.*, t. VIII, pp. 400–408.

Je ne viens pas vous remercier d'avoir admis mon nom sur une quarantaine de listes au comité central. [...]

Les femmes doivent-elles participer un jour à la vie politique ? Oui, un jour, je le crois avec vous, mais ce jour est-il proche ? Non, je ne le crois pas, et pour que la condition des femmes soit ainsi transformée, il faut que la société soit transformée radicalement. [...]

La femme étant sous la tutelle et dans la dépendance de l'homme par le mariage, il est absolument impossible qu'elle présente des garanties d'indépendance politique à moins de briser individuellement et au mépris des lois et des mœurs, cette tutelle que les mœurs et les lois consacrent.

Il me paraît donc insensé [...] de commencer par où l'on doit finir, pour finir apparemment par où l'on eût dû commencer. [...]

Je le crois facile et immédiatement réalisable [l'affranchissement de la femme], dans la mesure que l'état de nos mœurs comporte. Il consiste simplement à rendre à la femme les droits civils que le mariage seul lui enlève, que le

⁶³ Cf. la préface de *Molière* (1851), *infra*, p. 371.

⁶⁴ Le Comité de la gauche qui donnait son investiture aux candidats. Cette lettre est demeurée inachevée et n'a pas été envoyée.

célibat seul lui conserve ; erreur détestable de notre législation qui place en effet la femme dans la dépendance cupide de l'homme, et qui fait du mariage une condition d'éternelle minorité [...].

[...] En attendant que la loi consacre cette égalité civile, il est certain qu'il y a des abus exceptionnels et intolérables de l'autorité maritale. Il est certain aussi que la mère de famille, mineure à 80 ans, est dans une situation ridicule et humiliante. Il est certain que le seul droit de despotisme attribué au mari son droit de refus de souscrire aux conditions matérielles du bonheur de la femme et des enfants, son droit d'adultère hors du domicile conjugal, son droit de meurtre sur la femme infidèle, son droit de diriger à l'exclusion de sa femme l'éducation des enfants, [...] ; le droit de commander dans la maison et d'ordonner aux domestiques, aux servantes surtout d'insulter la mère de famille [...].

La femme s'est corrompue dans cette usurpation de l'autorité qu'on lui déniait et qu'elle n'a pas ressaisie légitimement. L'esclave homme peut se révolter contre son maître et reprendre franchement et ouvertement sa liberté et sa dignité. L'esclave femme ne peut que tromper son maître et reprendre sournoisement et traîtreusement une liberté et une dignité fausses et détournées de leur véritable but.

En effet, quelle est la liberté dont la femme peut s'emparer par fraude ? celle de l'adultère. Quelle est la dignité dont elle peut se targuer à l'insu de son mari ? la fausse dignité d'un ascendant ridicule pour elle comme pour lui. [...]

Oui, l'égalité civile, l'égalité dans le mariage, l'égalité dans la famille, voilà ce que vous pouvez, ce que vous devez demander, réclamer. Mais que ce soit avec le profond sentiment de la sainteté du mariage, de la fidélité conjugale, et de l'amour de la famille. Veuillez être les égales de vos maris pour ne plus être exposées par l'entraînement de vos passions et les déchirements de votre vie domestique à les tromper et à les trahir. Veuillez être leurs égales afin de renoncer à ce lâche plaisir de les dominer par la ruse. [...]

Quant à vous, femmes, qui prétendez débiter par l'exercice des droits politiques, permettez-moi de vous dire encore que vous vous amusez à un enfantillage. Votre maison brûle, votre foyer domestique est en péril et vous voulez aller vous exposer aux railleries et aux affronts publics, quand il s'agirait de défendre votre intérieur et d'y relever vos pénates outragés ? Quel bizarre caprice vous pousse aux luttes parlementaires, vous qui ne pouvez pas seulement y apporter l'exercice de votre indépendance personnelle ? Quoi, votre mari siégera sur ce banc, votre amant peut-être sur cet autre, et vous prétendrez représenter quelque chose, quand vous n'êtes pas seulement la représentation de vous-mêmes ? Une mauvaise loi fait de vous la *moitié* d'un homme, les moeurs pires que les lois en font très souvent la moitié d'un autre homme, et vous croyez pouvoir offrir une responsabilité quelconque à d'autres hommes ? à quelles ridicules attaques, à quels immondes scandales peut-être, donnerait lieu une pareille innovation ? [...]

Pardonnez-moi de vous parler avec cette vivacité, mon âge mûr et peut-être quelques services rendus à la cause de mon sexe par de nombreux écrits me donnent le droit de remontrance. Ne l'eussé-je pas sur vous, ce droit, auquel je ne tiens guère, je l'ai pour moi-même. Oui, j'ai le droit, comme femme, et comme femme qui a vivement senti l'injustice des lois et des préjugés, de m'émouvoir quand je vois reculer, par des tentatives fâcheuses, la réparation qui nous est due.

A Charles Poncy, 24 mai

Vous me parlez de *poésie*, d'*inspiration*, de *gloire* et de *génie*. C'est un langage que je ne comprends plus, mon cher enfant. Je ne sais plus ce que c'est que *l'art*, et le soin de cultiver son propre talent. Cela est bon dans les jours de calme, dans le repos mélancolique de l'attente. Mais quand l'humanité combat, souffre et saigne, je me soucie fort peu de ma muse et de ma lyre. Ce n'est rien que d'être poète, il faut être homme avant tout, c'est-à-dire vivre à toute heure par le cœur et par la pensée de la vie de l'humanité. Et que m'importe ce qu'on appelle en temps de paix le *plaisir* et l'*entrain* du travail littéraire ? Il s'agit bien de cela, quand il s'agit de savoir si le peuple est perdu ou sauvé par cette révolution ? Je ne suis pas de ces sybarites intellectuels qui se tâtent le pouls pour savoir s'ils sont en veine. J'aurais écrit les pieds dans le feu ou dans la glace, s'il y avait eu quelque bien à faire en écrivant, j'aurais pris le style de ma cuisinière, ou celui de Louis-Philippe, si ce style-là eût été le plus convaincant. Je me moque bien de mon nom et de ma gloire ! Non, non, il ne s'agit pas de soigner sa personnalité, quand l'univers combat pour vivre ou pour mourir (*Corr.*, VIII, 473–474).

1849

*François le Champi*⁶⁵

Préface

Le National, 1^{er} janvier 1850 – * *Théâtre complet*, Paris, Michel Lévy Frères, 1866, t. I – *Théâtre I*, Paris, Indigo, Côté-femmes, 1997.

A M. Bocage

directeur du théâtre de l'Odéon⁶⁶

⁶⁵ La pièce fut représentée à l'Odéon, le 25 novembre 1849.

⁶⁶ Bocage, Pierre-François Touzé, dit (1799–1862), acteur célèbre, metteur en scène, homme de gauche convaincu. En relation avec Sand à partir de 1833 ; il a joué dans plusieurs de ses pièces : *Claudie*, *Molière*, *les Beaux Messieurs de Bois-Doré*.

Le sombre Shakespeare a fait des bergeries ni plus ni moins que le doux Virgile ; Cervantès, le Tasse, Molière et Jean-Jacques Rousseau en ont fait aussi. Il est donc bien certain que la vie des champs est le refuge de toutes les imaginations, et que tous les hommes, depuis le grand poète que la nature inspire jusqu'au bon bourgeois que la campagne réjouit, ont besoin de se représenter l'âge d'or dans les siècles de fer.

Notre siècle a donné un autre caractère à la pastorale. On n'a plus fait des bergers, mais des paysans⁶⁷. Il en devait être ainsi : l'art cherchait la réalité, et ce n'est pas un mal ; il l'avait trop longtemps évitée ou sacrifiée. Il a peut-être été un peu trop loin. L'art doit vouloir une vérité relative plutôt qu'une réalité absolue. En fait de bergerie, Sedaine, dans quelques scènes adorables, avait peut-être touché juste et marqué la limite.

Je n'ai pas prétendu faire une tentative nouvelle ; j'ai subi comme nos bons aïeux, et pour parler comme eux, la *douce ivresse* de la vie rustique. En lisant le *Comme il vous plaira* de Shakspeare, et en lisant aussi Sedaine, j'ai ri et pleuré. Et puis j'ai vu et entendu au village, où j'ai presque toujours vécu, des choses qui m'ont fait rire et pleurer en même temps : c'était comme les naïvetés de l'enfance mêlées aux austérités philosophiques et religieuses de la vieillesse. Rien ne ressemble moins à un agneau qu'un chêne, et pourtant le chêne et l'agneau s'harmonisent dans le paysage. La symphonie pastorale de Beethoven a des accents terribles et des naïvetés sans exemple : c'est bien comme dans la nature.

J'ai cherché à jouer aussi de ce vieux luth et de ces vieux pipeaux, chauds encore des mains de tant de grands maîtres, et je n'y ai touché qu'en tremblant, car je savais bien qu'il y avait là des notes sublimes que je ne trouvais pas.

Mais j'y ai trouvé du plaisir, et, un jour, par hasard, vous avez eu du plaisir aussi à entendre bégayer, sous mes doigts inhabiles, ce vieux instrument de la fantaisie des siècles. Vous avez voulu essayer de faire raisonner sur une grande scène dramatique, et les mélodies champêtres du vieux Berry, et le vieux langage de ses paysans. Il fallait tout le courage d'un véritable artiste, comme vous l'êtes, pour risquer des formes si simples devant un public habitué à d'habiles combinaisons et à des émotions fortes.

Le public a goûté cette simplicité des moyens. Il a fait bon accueil à des formes enfantines, à des scènes de mœurs naïves. J'en remercie beaucoup le public, non pas pour moi comme individu, mais pour nous deux comme artistes ; [...].

L'auteur doit des remerciements à la critique des journaux, qui s'est montrée, comme le public, portée à la bienveillance, et désarmée de ses préventions personnelles devant un essai sans audace et sans prétention. Une de ces critiques contenait quelque chose de très vrai et que je crois utile de rappeler. Elle a

⁶⁷ Voir aussi, sur les paysans et les villageois, la lettre-préface du *Pressoir* (1853), *infra*, p. 378.

dit que le paysan était intéressé par habitude, généreux et dévoué par occasion ; qu'il se rendait aux bonnes raisons et savait alors se résigner, se sacrifier même, avec plus de calme et de grandeur que les gens éclairés ; que nous attachions, nous autres, enfants du siècle, plus d'importance à nos passions qu'elles n'en méritaient réellement, et qu'à cause de cela nous n'avions pas dans le sacrifice la simplicité antique, le stoïcisme religieux de l'homme des champs. Cela est parfaitement vrai. Mais ce n'est pas exclusivement vrai pour le paysan. Cela est généralement vrai pour le peuple. Donnez-lui de bonnes raisons, donnez-lui l'éducation du cœur, et vous verrez comme le bon grain germera dans la bonne terre. Il n'y a pas de mauvaise terre, les agriculteurs vous le disent : il y a des ronces et des pierres, ôtez-les ; il y a des oiseaux qui dévorent la semence, préservez la semence. Veillez à l'éclosion du germe, et croyez bien que Dieu n'a rien fait qui soit condamné à nuire ou à périr.

Quant à vous, mon ami, qui avez des premiers lancé l'art dramatique dans les voies hardies du romantisme ; vous à qui de grands poètes ont dû de grands succès, et qui, avec eux, avez accompli une transformation théâtrale, vous vous êtes montré artiste bien complet et bien généreux en me forçant, en quelque sorte, à vous laisser tenter une expérience si opposée aux habitudes du théâtre moderne. A Dieu ne plaise que cette apparition soit taxée de retour aux formes classiques ! Je suis trop de mon temps pour désirer qu'une école qui a eu ses époques de grandeur et de décadence, comme toutes les écoles, vienne remplacer tout ce que le génie du nouveau siècle a acquis de beau et de bon au théâtre. [...] Il y aura une école nouvelle qui ne sera ni classique ni romantique, et que nous ne verrons peut-être pas, car il faut le temps à tout, et nous sommes un peu plus d'hier que de demain, vous et moi ; mais, sans aucun doute, cette école nouvelle sortira du romantisme, comme la vérité sort plus immédiatement de l'agitation des vivants que du sommeil des morts. [...]

Paris, décembre 1849.

1850

***La Chanson de chaque métier* par Charles Poncy**

Lettre-préface

La Chanson de chaque métier, Paris, 1850 – **Revue du Lyonnais*, août 1850, pp. 145–147⁶⁸.

J'ai toujours désiré qu'un poète fît sous un titre tel que celui-ci, *La chanson de chaque métier*, un recueil de chansons populaires, à la fois enjouées, naïves,

⁶⁸ Extraits, mais bien amples.

sérieuse et grandes, simples surtout, faciles à retenir et sur un rythme auquel pussent s'adapter des airs connus bien populaires ou des airs nouveaux faciles à composer. Ou, à défaut de musique, que ces chants fussent si coulants et si simplement écrits, que l'ouvrier simple sachant à peine lire, pût les comprendre et les retenir. Poétiser, ennoblir chaque genre de travail ; plaindre en même temps l'excès et la mauvaise direction sociale de ce travail tel qu'on l'entend aujourd'hui, ce serait faire une oeuvre grande, utile et durable. Ce serait enseigner au riche à respecter l'ouvrier ; au pauvre ouvrier à se respecter lui-même.

[...] Il y a dix ans que j'y rêve ! Il y a eu un temps où mon idée sur la chanson de chaque métier était si nette et si vive, que si j'avais su faire des vers, je l'aurais réalisée sous le feu de l'inspiration. C'est un sujet que j'ai conseillé à plusieurs jeunes poètes et qui les a tous effrayés, parce qu'ils n'avaient pas l'inspiration et la sympathie qu'il faut pour cela. Un poète prolétaire devrait les avoir. Vous, Poncy, vous auriez la grandeur et l'enthousiasme. Mais, pour plier votre talent un peu recherché et *brillanté* à l'austère simplicité indispensable à ce genre de poésie, il vous faudrait travailler beaucoup, renoncer à beaucoup d'effets chatoyants et à beaucoup d'expressions coquettes que vous affectionnez. Seriez-vous capable d'une aussi grande réforme ? Sans cette réforme, pourtant, l'ouvrage dont je parle n'aurait aucune valeur, aucun charme pour le peuple et, le dirai-je ? aucune nouveauté aux yeux des connaisseurs ; car il s'agirait de faire quelque chose que personne n'a fait encore. Vous l'avez fait à votre manière (et c'était une manière admirable), pour vous peindre vous-même dans votre état de maçon ; mais il faudrait être encore plus simple, tout à fait simple. Le simple est ce qu'il y a de plus difficile au monde. C'est le dernier terme de l'expérience et le dernier effort du génie. [...]

1851

*Molière*⁶⁹

Dédicace

Le Pays, 31 mai 1851 – * *Théâtre Complet*, Paris, Michel Lévy, 1866, t. I.

A Alexandre Dumas

Si je vous prie d'agréer fraternellement la dédicace de cette faible étude, c'est parce qu'elle présente, par l'absence, un peu volontaire, je l'avoue, d'incidents et d'action, un contraste marqué avec les vivantes et brillantes com-

⁶⁹ Drame en cinq actes, représenté à la Gaîté, le 10 mai 1851.

positions dont vous avez illustré la scène moderne. Je tiens à protester contre la tendance qu'on pourrait m'attribuer, de regarder l'absence d'action, au théâtre, comme une réaction systématique contre l'école dont vous êtes le chef. Loin de moi ce blasphème contre le mouvement et la vie. J'aime trop vos ouvrages, je les lis, je les écoute avec trop de conscience et d'émotion, je suis trop artiste dans mon coeur, pour souhaiter que la moindre atteinte soit portée à vos triomphes. [...]

Puisque l'occasion s'en présente, je veux la saisir pour vous soumettre quelques réflexions générales dont chacun peut faire son profit.

L'action dramatique exclut-elle l'analyse des sentiments et des passions, et réciproquement ? l'homme intérieur peut-il être suffisamment révélé dans les courtes proportions de la scène, au milieu du mouvement précipité des incidents de sa vie extérieure ? Je n'hésite pas à dire oui, je n'hésite pas à reconnaître que vous l'avez plusieurs fois prouvé. Cependant, l'activité de l'imagination, la fièvre de la vie vous ont aussi plusieurs fois emporté jusqu'à sacrifier des nuances, des développements de caractère ; et, par là, vous n'avez pas satisfait le besoin que j'éprouve de bien connaître les personnages dont je vois les actions et de bien pénétrer le motif de leurs actions. [...]

J'ai donc souhaité, moi dont les instincts sont plus concentrés et la création moins colorée, de donner au public ce qui était en moi, sans songer à imiter un maître dont je chéris la puissance [...].

De là cette pièce de *Molière*, où je n'ai cherché à représenter que la vie intime, et où rien ne m'a intéressé que les combats intérieurs et les chagrins secrets. Existence romanesque et insouciant au début, laborieuse et tendre dans la seconde période, douloureuse et déchirée ensuite, calomniée et torturée à son déclin, et finissant par une mort profondément triste et solennelle. [...] – Voilà tout ce qui m'a frappé dans *Molière*, en dehors de tout ce que le monde sait de sa vie extérieure et de tout ce qu'on eût pu inventer ou présumer autour de lui. Vous eussiez trouvé moyen, vous, de montrer l'intérieur et l'extérieur de cette grande existence, et vous le ferez quand vous voudrez. Moi, je me suis contenté de ce qui me plaisait. J'ignore si le public s'en contentera, car je vous écris ceci, une heure avant le lever du rideau. Mais le mécontentement du public ne me découragerait nullement. Je me dirai, s'il en est ainsi, que la faute est dans la nature incomplète de mon talent, et non dans le but que je me suis proposé.

[...] Je veux faire de mon mieux dans ma voie, et je serais désolé que quelques-uns crussent devoir m'imiter dans mes défauts. Si le théâtre devenait exclusivement une école de patiente et calme analyse, nous n'aurions plus de théâtre ; mais ces mêmes défauts, si on s'habitue à me les pardonner et à prendre en considération mes efforts pour ramener la part d'analyse qui doit être faite, auront produit un bon résultat. La grande difficulté de nos jours, c'est d'analyser rapidement. Nos pères n'étaient pas sceptiques et raisonneurs comme nous : leurs caractères étaient plus d'une pièce, beaucoup de croyances et, par conséquent, de sentiments et de résolutions, n'étaient pas soumis à la

discussion. Aujourd'hui, nous sommes autant de mondes philosophiques que nous sommes d'individus pensants. Un Othello moderne aurait besoin de s'expliquer davantage pour être accepté de tous. Et cependant on veut des scènes courtes, des dialogues serrés. [...]

10 mai 1851.

Molière

Préface

Je me garderai bien de défendre le mérite littéraire d'une oeuvre quelconque de mon fait, et je reconnais à la critique tous les droits possibles de contester ce mérite-là. [...] Ce que je crois devoir défendre envers et contre tous, c'est mon sentiment propre, c'est mon appréciation personnelle du grand Molière, du bon Molière, de l'honnête Molière, quoi qu'on en dise. [...]

Quant à ceux qui me reprochent de l'avoir montré trop terre à terre, trop semblable aux autres hommes, trop malheureux des choses vulgaires de la vie, pas assez homme de génie, pas assez grand homme enfin, et qui partent de là pour me faire un crime, une *insolence*, une *audace* inouïe du sujet et du titre de ma pièce, je leur répondrai ceci : « Vous auriez raison de me reprocher mon audace, si j'avais tenté de vous montrer Molière écrivain, Molière satirique, Molière railleur, Molière raisonneur, aux prises avec les beaux esprits, les théologues, les philosophes et les critiques de son temps. Mais vous voyez bien que je n'y ai pas même songé, et que l'insolence ne m'est pas venue de vous montrer le côté de l'homme que vous connaissez aussi bien que moi, et que vous appréciez peut-être encore mieux que je ne saurais le faire. Je n'ai voulu peindre de Molière que ce que tout le monde, le premier venu, la servante de Molière par exemple, eût pu voir, comprendre et raconter. Si jamais entreprise fut modeste, c'est celle-là, et vous n'êtes pas juste de chercher l'outrecuidance où il n'y a qu'humilité respectueuse. »

A quoi eût servi de vouloir montrer les preuves de la gloire de Molière ? qui donc les ignore ? Lisez *Tartuffe*, lisez le *Misanthrope*, lisez tous ses chefs-d'oeuvre, et ne demandez pas autre chose. Mais on n'est pas grand homme à toutes les heures de sa vie, parce qu'on est homme avant tout, homme toujours. [...]

Les causes secrètes, intimes, elles sont du domaine du roman et du théâtre tout comme les effets éclatants. J'eusse pu, je le sais, interpréter autrement et faire une pièce plus gaie ou plus dramatique ; j'eusse pu aussi rester dans la donnée que j'ai suivie et mieux agencer mon petit drame. Ceci est la faute de mon talent et non celle de mon sujet. Critiquez donc ma forme et mes moyens, je vous accorde ce droit-là, et non celui de blâmer mon appréciation, car je la maintiens plus honnête, plus morale, plus vraie que toutes celles que vous

m'avez indiquées après coup et que pour rien au monde je n'eusse voulu adopter, même avec la certitude d'une grande réussite de talent.

Un mot pour le choix que j'ai fait du théâtre de la Gaieté pour représenter la pièce de *Molière*. [...] c'est parce qu'il y a de grands artistes aux boulevards, à la Gaieté comme ailleurs, qu'il faut travailler pour les artistes du boulevard. Quel besoin le Théâtre-Français a-t-il des modernes ? Faibles ou forts, aucun d'eux n'effacera Corneille, Molière, Racine et tant d'autres dont les théâtres subventionnés ont le monopole. Pourquoi les théâtres qui, par leur situation et la modicité des places, sont seuls à la portée du peuple, sont-ils privés de Molière, de Corneille, de Racine et de tous les chefs-d'oeuvre classiques ? On prétend qu'il faut conserver pures les traditions et favoriser la stabilité d'un monument élevé à la mémoire des grands écrivains dramatiques. C'est bien vu dans un certain sens ; mais pourquoi les traditions du Théâtre-Français seraient-elles perdues, pourquoi les savants artistes de ce théâtre seraient-ils découragés ou délaissés si le privilège de représenter les vieux chefs-d'oeuvre cessait d'être leur apanage exclusif ? La question est bien discutable, on l'avouera, et je m'étonne qu'elle n'ait pas été sérieusement entamée sous un gouvernement républicain. Comment ! vous proclamez pour la plupart que le peuple est ignorant, qu'il fréquente les cabarets, qu'il a des moeurs grossières, et vous ne voulez pas l'éclairer ni le moraliser ! vous en évitez, vous en repoussez les moyens ! [...]

Maintenant, dans l'état où sont les choses, n'est-ce pas un devoir pour les gens de lettres, quand ils peuvent le faire, quand des raisons d'affection ou de convenance personnelles ne les en empêchent pas, de porter aux théâtres populaires, le fruit de leur travail le plus soigné, l'expression de leurs sentiments les plus chers ? Appellerez-vous cela du socialisme ? Faites-le si vous voulez, mais vous n'oserez pas dire que vous n'êtes pas socialiste dans ce cas-là, et à ce point-là, de vouloir instruire et moraliser des classes avec lesquelles il faudra compter tôt ou tard. N'est-ce pas votre intérêt comme le leur ? Est-on votre ennemi parce qu'on vous conseille ? Est-ce qu'Alexandre Dumas, que vous n'accusez pas de socialisme échevelé et qui a chanté toutes les puissances comme toutes les misères, n'a pas bien fait de donner au Cirque une magnifique étude de Napoléon ? Est-ce qu'il n'est pas le seul jusqu'à cette heure qui ait fait parler avec grandeur ce personnage ? Est-ce qu'il n'est pas écouté et compris par ces spectateurs à cinquante centimes, plus naïvement, plus religieusement qu'il ne le serait par les habitués de la rue de Richelieu ? Les lettrés ! nous n'avons rien à leur apprendre, ils en savent tous autant les uns que les autres, autant que nous par conséquent ; mais le peuple, il est beau temps qu'on lui donne à sentir ce qu'on peut faire de mieux. La littérature sérieuse l'ennuie, dit-on ; il ne la comprend pas. Je n'en crois rien ; mais, s'il en est ainsi, raison de plus pour insister auprès de lui et pour l'habituer aux émotions ou aux réflexions sérieuses.

*Le Mariage de Victorine*⁷⁰

Préface

Le Mariage de Victorine, Paris, Blanchard, 1851 – * *Théâtre* de George Sand, Paris, Michel Lévy, 1860, t. III.

A propos d'une pièce de théâtre intitulée *Claudie*⁷¹, un critique sérieux, M. Gustave Planche, me fit l'honneur, il y a quelque temps, de m'appeler le *disciple de Sedaine*. Je dis que ce fut un honneur pour moi, parce que ce serait une grande preuve de goût de ma part d'avoir choisi un tel maître pour modèle. Mais je n'accepte pourtant pas cette qualification, parce que qui dit disciple, dit continuateur, et, malgré ce que je viens d'oser en écrivant *le Mariage de Victorine*, je n'ai pas la prétention de continuer l'oeuvre de Sedaine.

Dans cet article trop bienveillant pour moi, où M. Planche a dit d'excellentes choses sur *le Philosophe sans le savoir*, il me conseillait d'étudier le maître. Cela me fit relire la pièce, que je ne connaissais pas, car je l'avais vu jouer dans mon enfance et je n'en avais conservé qu'un vague souvenir. En même temps que je la relisais au fond du Berry, on la reprenait à Paris. J'en lisais l'appréciation dans les journaux, et naturellement ma pensée s'attachait à ce sujet simple et charmant, l'envie me vint d'écrire la suite du roman esquissé par Sedaine. Était-ce ambition ou émulation ? Ni l'un ni l'autre. Ce n'est pas dans l'âge mûr, et après vingt années de travail littéraire, qu'on se fait illusion à soi-même et qu'on se flatte d'atteindre la perfection rêvée dans la jeunesse. Mais il est permis à un artiste, quel qu'il soit, de s'éprendre d'un sujet indiqué par un maître. Ce fut donc tout simplement fantaisie ; fantaisie légitime et d'autant plus modeste qu'elle eût pu sembler orgueilleuse de la part d'un disciple avoué de Sedaine.

J'avoue que je ne pus suivre le bon conseil du critique ; il ne me fut possible d'étudier *Sedaine* : mais je lui dois de l'avoir relu avec un plaisir plus vif, et c'est grâce à lui que j'en ai mieux compris le charme et mieux savouré la touchante simplicité.

Pourquoi ne me fut-il pas possible d'étudier Sedaine ? Est-ce parce que je ne sais pas étudier, ou parce que Sedaine n'est pas à étudier ? Il y a peut-être de l'un et de l'autre. Peu importe que je sache étudier ou non, mais il importe peut-être de savoir pourquoi certains maîtres ne sont pas *étudiabiles*. Je crois que Sedaine ne l'est guère, parce que son mérite est dans son individualité et non dans sa forme. [...] ce qui est irréprochable, inimitable par conséquent dans Sedaine, c'est la sensibilité profonde et vraie de l'expression, c'est la noblesse

⁷⁰ Représenté au Gymnase, le 26 novembre 1851.

⁷¹ Drame en trois actes, représenté le 11 janvier 1851 à la Porte Saint-Martin.

vaillante et simple des caractères ; on aime les personnages de Sedaine, on les comprend et on y croit. Sous ce rapport, *le Philosophe sans le savoir* est bien véritablement son chef-d'oeuvre [...]. Il y a plus que de la fraîcheur, plus que de la naïveté, plus que de l'harmonie dans le tableau de Sedaine ; il y a, je le répète, de la véritable grandeur. Où est-elle ? dans la forme ? Non, car il n'y a pour ainsi dire pas de forme comme on l'entend de nos jours. Dans la couleur ? Non. La couleur est bonne sans être belle précisément. La grandeur est dans les types. Ces types ne sont pas des types flamands, j'en demande pardon aux critiques, ils sont français et bien français. Ce sont les derniers bons Français du XVIII^e siècle s'élançant, avec tant de calme qu'on ne s'en aperçoit pas d'abord, vers le siècle nouveau. Le calme, c'est la force ; mais ce ne sont pas là des fumeurs paisibles, absorbés dans la douceur du repos et dans le bien-être de la vie intérieure. Ce sont des hommes bien trempés, qui luttent contre les fausses idées de leur siècle, tout en conservant avec la même fermeté les idées éternellement bonnes et vraies. On respire l'honneur, le courage et la générosité dans l'atmosphère de M. Vanderke. On sent que rien de grand et de fort ne sera impossible dans cette famille ; et en présence de ce chaste amour de la petite Victorine pour l'héritier d'un nom et d'une fortune, en présence de cette fierté puritaine du vieux Antoine qui s'efforce d'étouffer l'amour de sa fille, on ne peut pas douter un instant du résultat que Sedaine a laissé prévoir et que j'ai osé montrer.

Maintenant, qu'on me reproche, si l'on veut, d'avoir mal interprété cette donnée, on aura peut-être raison ; mais si l'on me dit que l'auteur du *Philosophe sans le savoir*, dans le cas où il aurait voulu faire une *suite*, n'aurait pas osé conclure par le mariage de Victorine avec Vanderke fils, je répondrai que je n'accepte pas cette assertion, et que si ma conscience littéraire n'est pas satisfaite de mon oeuvre, du moins ma conscience personnelle est tranquille en ce qui concerne le maître dont je suis l'admirateur aimant et pénétré.

1852

*Les Vacances de Pandolphe*⁷²

Préface

Le Siècle, 11 mars 1852 – * *Les Vacances de Pandolphe*, Paris, D. Giraud et J. Dagneau, 1852.

Pour faire du sel blanc et fin, il faut commencer par avoir du gros sel gris. Tel est le procédé dans tous les arts. Telle est l'histoire de la comédie en France.

⁷² Comédie en trois actes ; Gymnase, le 3 mars 1852.

Le théâtre italien importé chez nous y a donné naissance à la comédie française ; tout le monde le sait ; on doit donc s'étonner de cette question faite à l'auteur par la critique : A quoi bon le théâtre italien ?⁷³

Qui s'empara de l'école italienne pour créer une école française ? Qui fit, d'une main vigoureuse, cette brusque et merveilleuse transformation ? Ce fut Molière : Molière, nourri à l'école des improvisateurs italiens ; Molière, auditeur assidu et admirateur fidèle de Scaramouche et de sa troupe ; Molière expérimentateur nomade de cette manière d'improviser sur des canevas ; Molière jouant alternativement sur le même théâtre avec la troupe italienne, et voyant, jusqu'en ses plus beaux jours, ses pièces délaissées pour les leurs ; Molière assistant à leurs représentations avec la persévérance et l'absence de jalousie qui caractérisent la puissance, laquelle songe à profiter, au lieu de songer à nuire : Molière cherchant sans cesse à retremper sa verve dans celle de ses rivaux, quittant, choisissant, éliminant et saisissant enfin la moelle de leur genre, pour laisser la peau et les os au vulgaire.

Ce que tout le monde ne sait pas aujourd'hui, c'est ce qu'était réellement l'école italienne en France avant, pendant et après Molière, c'est-à-dire durant une période d'un peu plus d'un demi-siècle. Et comment tout le monde le saurait-il ? On oublie volontiers ce dont on n'a plus un besoin essentiel. Le public français, une fois en possession de son propre genre, de son propre théâtre, grâce aux grandes créations de Molière, dédaigna peu à peu les matériaux épars dont le maître avait extrait l'or et les diamants. On se dégoûta du théâtre italien, il s'amoindrit et s'effaça dans le courant du siècle dernier, et nous n'en aurions presque plus l'idée, sans les bouffes italiens qui nous chantent encore, de temps en temps, les *lazzi* de la foire avec cette mimique accentuée, à la fois fine et puissante, dont l'immortel Lablache est peut-être la dernière tradition parfaite. [...]

Maintenant, a-t-on le droit de regarder comme une fantaisie oiseuse et sans but le petit travail d'esprit qui consiste à repêcher dans une mine déjà fouillée, et presque épuisée par des mains habiles et puissantes, un dernier filon imperceptible échappé aux grands explorateurs ? A-t-on le droit de dire, quand on n'en sait rien, que là il n'y avait rien à chercher ? Dites que le chercheur n'y a rien trouvé qui vaille, c'est votre droit, mais sachez qu'il y avait et qu'il y a encore, dans cette mine, quelque chose de précieux dont vous pourrez faire votre profit si vous avez l'oeil plus fin et la main plus sûre que celui qui vient de le tenter. Il y reste, du moins, quelque chose qui ne s'est pas encore infusé dans l'esprit français : c'est le tour de raisonnement singulier, fantasque, et cependant clair et naïf, qui caractérise la facétie italienne. La facétie française est dans les mots, dans le trait ; l'autre est dans l'idée. Pierrot, qui est, dans le

⁷³ Au sujet de l'intérêt de Sand pour le théâtre italien, voir *supra*, p. 332, son article de 1840.

répertoire de la fin du grand siècle, un villageois parlant berrichon (ce n'est pas ma faute, je n'étais pas là pour l'en empêcher), railleur à la manière du paysan, faisant volontiers la bête, mais assez subtil dans ses idées, en même temps qu'il est candide dans ses instincts et dans ses sentiments ; Pierrot, le cousin germain du Gilles, est le contraste récréatif avec le jargon des précieuses ridicules et des soubrettes madrées ; ce n'est pas un paillasse qui fait la cabriole, c'est un grand raisonneur qui procède par questions, et embarrasse l'esprit des autres, sans être embarrassé dans le sien propre. Il est logicien dans la sphère étroite de ses pensées, et il pousse cette logique jusqu'à l'absurde, jusqu'à l'impossible. [...]

J'ai défendu la pensée et le but de mon petit travail. Je ne défendrai pas mon oeuvre contre des critiques personnelles ! Je n'ai ni le temps ni le goût de ces choses-là. J'aime mieux rêver, chercher, essayer, m'améliorer, en un mot, que de détruire les autres ; [...].

Quant aux critiques sans passion, il faut au moins qu'elles portent juste. C'est ce qui est impossible aux esprits les plus féconds et les plus brillants, lorsqu'ils ont à traiter du jour au lendemain une matière qui ne leur est pas familière. Toute chose demande une certaine étude, et je n'ai trouvé, dans aucune des critiques qui m'ont été faites, la seule chose qui pût m'intéresser et m'instruire, une appréciation juste du fonds où j'ai puisé. J'ai dit quelque part et je répète que la critique est rarement sérieuse en ce temps-ci. Cela tient, non à l'impuissance des esprits (nul siècle n'en a peut-être produit de plus maniables), mais à l'effervescence des choses extérieures qui ne permettent qu'à bien peu de gens la réflexion, l'examen et la certitude.

9 mars 1852.

***Les Bouquets de marguerites* par Charles Poncy⁷⁴**

La Presse, 18 décembre 1852 – * *Q. A. L.*, 1878⁷⁵.

L'esprit positif du moment veut que la pensée se fixe et s'individualise. On a tant écrit, on a tant lu d'oeuvres où la forme l'emporte sur le fond, qu'on en est fort rassasié. La forme a gagné à cet abus. [...] Il faut en savoir gré aux maîtres, car c'est là un progrès réel. [...]

Pourquoi s'est-on moins lassé du roman et du théâtre, malgré l'abus qu'on a fait aussi de cette denrée ? C'est que, bon ou mauvais, le roman, dans les livres ou sur la scène, est une histoire de l'homme. Impossible ou vraisemblable, inté-

⁷⁴ A propos de cet article, voir les notes de G. LUBIN, *Corr.*, t. XI, pp. 289–290.

⁷⁵ Avec date erronée : 29 déc. 1854.

ressant ou révoltant, c'est quelque chose qui veut ressembler ou qui ressemble à sa vie, et chacun de nous lit cela, un peu comme des malades qui cherchent l'analyse et la description de leurs maux réels ou imaginaires dans les livres de médecine.

Le poète purement lyrique est un type trop isolé et souvent insaisissable. Ce n'est plus personne, parce que c'est trop tout le monde. Il admire le ciel, les fleurs, les étoiles ; nous pouvons tous en faire autant. Il les chante parfois mieux que nous ne saurions les chanter ; soit ! Mais nous avons tous, à tort ou à raison, la prétention de sentir les beautés de la nature, et cette faculté, si répandue, ne nous semble plus constituer une puissance particulière suffisante pour exciter notre curiosité blasée, pour éveiller notre sympathie avare ou paresseuse.

Qui donc lirait aujourd'hui, avec le respect et l'intérêt qu'elles méritent, les *Méditations*, les *Harmonies*, les *Odes et Ballades*, toutes ces belles choses qui nous ont passionnés hier, si elles nous apparaissaient pour la première fois après les innombrables imitations de l'école ? Sans doute, les lettrés y reconnaîtraient la main des maîtres ; mais le public, hélas ! ne voudrait peut-être pas savoir que cela existe. [...] Pauvre public que nous sommes, nous *vivons* trop, nous n'avons plus le loisir d'*exister* ! [...]

***La Case de l'oncle Tom* d'Harriett Beecher-Stowe**

La Presse, 20 décembre 1852 – *La Case de l'oncle Tom*, préf. de G. Sand, 1853
– *Autour de la Table*, Paris, Dentu, 1862 – * *Autour de la table*, Paris, Michel Lévy, 1875.

Si les juges, épris de ce que l'on appelle la *facture*, trouvent des longueurs, des redites, de l'inhabileté dans ce livre, regardez bien, pour vous rassurer sur votre propre jugement, si leurs yeux sont parfaitement secs quand vous leur en lisez un chapitre pris au hasard. [...]

On a longtemps lutté en France contre les prolixités d'expression de Walter Scott ; on s'est récrié ensuite contre celles de Balzac, et, tout bien considéré, on s'est aperçu que, dans la peinture des mœurs et des caractères, il n'y avait jamais trop, quand chaque coup de pinceau était à sa place et concourait à l'effet général. Ce n'est pas que la sobriété et la rapidité ne soient aussi des qualités éminentes ; mais apprenons donc à aimer toutes les manières, quand elles sont bonnes et quand elles portent le cachet d'une *maestria* savante ou instinctive.

Madame Stowe est tout instinct. C'est pour cela qu'elle paraît d'abord n'avoir pas de talent.

Elle n'a pas de talent ! – Qu'est-ce que le talent ? – Rien, sans doute, devant le génie ; mais a-t-elle du génie ? Je ne sais pas si elle a du talent comme on l'entend dans le monde lettré, mais elle a du génie comme l'humanité sent le

besoin d'en avoir : elle a le génie du bien. Ce n'est peut-être pas un homme de lettres ; mais savez-vous ce que c'est ? c'est une sainte : pas davantage.

Oui, une sainte ! Trois fois sainte est l'âme qui aime, bénit et console ainsi les martyrs ! [...] Grand, généreux et vaste est le coeur qui embrasse de sa piété, de son amour, de son respect tout une race couchée dans le sang et la fange, sous le fouet des bourreaux, sous la malédiction des impies. [...]

En fait d'art, d'ailleurs, il n'y a qu'une règle, qu'une loi, montrer et émouvoir. [...]

Décembre 1852.

Contes pour les jours de pluie par Édouard Plouvier ⁷⁶

Préface

L'Artiste, 15 janvier 1853 – *Contes pour les jours de pluie*, préf. de G. Sand, Paris, J. Dagneau, 1853 – * *Souvenirs de 1848 (Mélanges)*, Paris, Calmann-Lévy, 1880.

[Ces contes] sont d'un goût romantique, ils ne sont point d'un esprit *satanique*.

C'est quelque chose, c'est même beaucoup que de n'être pas satanique. La jeune école moderne, formée à celle qui fit une révolution dans les lettres, il y a déjà vingt-cinq à trente ans, a pris volontiers les défauts plus que les qualités des chefs de cette école. C'était dans l'ordre éternel des choses et des choses d'art en particulier. Le côté désolé du romantisme s'était montré excessif, et c'est même par là que le romantisme a péri, non pas comme richesse acquise, mais comme nouveauté sympathique.

C'est qu'il y a eu un moment où l'on eût pu l'appeler l'école du désespoir. Nous étions tous plus ou moins alors fils de René : nous nous sentions atteints de cet amer désenchantement dont M. de Chateaubriand avait signalé l'invasion à son début. Il avait, le premier, ressenti et chanté avec éclat cette maladie de l'âme ; ils nous l'avait inoculée dès nos jeunes ans. Le vent du siècle nous l'apportait fatalement ; le poème de *René* nous apprit à lui donner un nom, et à lui trouver des formes descriptives.

Plusieurs furent atteints bien réellement et ils en sont peut-être toujours très malades sans vouloir en parler davantage. Comme ce furent ceux-là qui surent rendre compte de leurs souffrances et y intéresser les autres, ce fut vite la mode d'être non seulement malade moralement, mais encore physiquement. De splé-

⁷⁶ Plouvier, Édouard (1820–1857), pauvre, ouvrier corroyeur, poète, conteur et auteur de théâtre.

nétiqne on devint poitrinaire, et l'école menaçait de devenir un hôpital, lorsque le public, voyant qu'on ne mourait pas plus dans celui-là qu'ailleurs, se lassa d'attendre des tombeaux et demanda autre chose.

Alors, aux poitrinaires, on vit succéder les furieux. Il y eut beaucoup plus de *Lara* que de René, et puis des don Juan à foison. Il y eut même des *lycanthropes*. On vit éclore une foule de productions véritablement enragées, où le délire, l'orgie, la fureur, la haine du genre humain, le mépris des femmes, le genre *pacha*, en un mot, étaient préconisés de la façon la plus bizarre. [...] Il y a eu pourtant énormément d'esprit et de talent dépensés dans cette mauvaise voie, pour satisfaire les goûts terribles du moment ; [...]

Nohant, 16 décembre 1852.

1853

*Le Pressoir*⁷⁷

Lettre-préface

Lettre d'envoi du manuscrit du *Pressoir* à M. Lemoine-Montigny⁷⁸, *Le Pressoir*, Paris, Michel Lévy, 1853 – *Théâtre* de G. Sand, Paris, Michel Lévy, t. II, 1860 –

* *Corr.*, t. XII, pp. 72–74.

J'avais essayé de mettre des paysans sur la scène, j'ai voulu essayer d'y mettre des villageois. Ce n'est pas la même chose, bien que la distinction ne frappe pas au premier abord.

Les villageois ne sont qu'à moitié paysans, les paysans ne sont pas du tout villageois. Il n'y a de vraiment rustiques que les groupes ou les familles, isolés dans les fermes, dans les moulins, dans les chaumières. Plus la vie se concentre dans un milieu borné, plus l'idée se simplifie. Le vrai paysan est bien plus aux prises avec la nature qu'avec la société. Il a peu de pensées, mais elles sont tenaces, peu de volontés, mais elles sont fortes.

Les villageois sont plus instruits. Ils ont des écoles, des industries qui étendent leurs relations. Ils ont des rapports et des causeries journalières avec le curé, le magistrat local, le médecin, le marchand, le militaire en retraite, que sais-je ? tout un petit monde qui a vu un peu plus loin que l'horizon natal. Certains ouvriers, d'ailleurs, ont, avant comme depuis la révolution, fait quelque tour de France qui est un voyage d'instruction, non seulement dans le métier,

⁷⁷ Comédie en 3 actes, représentée au Gymnase, le 13 septembre 1853.

⁷⁸ Lemoine-Montigny (Auguste-Adolphe Lemoine, dit), acteur dramatique, directeur de la Gaîté, puis du Gymnase (1805–1880). Il accueillit des ouvrages de G. S., Balzac, Dumas fils, Augier. Dédicataire du *Pressoir*.

mais dans la vie. Sans se piquer d'être puristes, les artisans des villes et des villages s'expriment donc dans un langage plus étendu et plus élevé, en apparence, que le journalier ou le ménageot de campagne. [...]

Le paysan aime surtout par instinct. L'habitant des grandes villes y porte plus d'imagination. Celui des villages, qui tient du citadin et du paysan, met de l'imagination et de l'instinct dans ses affections. Chez tous, le cœur est en jeu. Le cœur n'est pas encore si mort qu'on veut bien le dire, et quels que soient les temps, ni les crises politiques, ni les intérêts personnels, n'empêcheront jamais l'amour et l'amitié de trouver en eux-mêmes une oasis au milieu des tempêtes. [...]

L'amour-propre joue un grand rôle dans la vie de l'artiste et de l'artisan. Le paysan a une passion plus positive, le gain. L'homme du monde sait mieux déguiser ses vanités. Au village, elles sont naïves et passionnées.

Avec ces éléments si simples et dont tout le monde a pu constater la réalité, j'ai pensé pouvoir faire une pièce qui n'a la prétention d'être ni un drame, ni une comédie, ni une formule d'enseignement nouveau. Les meilleures moralités sont celles qui arrivent toutes faites dans l'esprit du spectateur, et dont il sent l'application dans une oeuvre d'art, rendue avec la supériorité que vos admirables artistes sauront y manifester. [...]

Vous me demandez si, en annonçant au public de la première représentation le nom de l'auteur, on doit toujours m'appeler *George Sand*. Oui, sans doute, puisque c'est un pseudonyme devant lequel le public, qui n'est pas forcé de savoir qu'on pourrait dire *madame*, pourrait, cependant, me contester le droit de faire dire *monsieur*.

George Sand

Nohant, 1853.⁷⁹

Honoré de Balzac⁸⁰

Préface

Oeuvres de Balzac, préface de G. S., Paris, Houssiaux, 20 vol., 1855 – *Autour de la table*, Paris, Dentu, 1862 – * *Autour de la table*, Paris, Michel Lévy, 1875.

Dire d'un homme de génie qu'il était essentiellement bon, c'est le plus grand éloge que je sache faire. Toute supériorité est prise avec tant d'obstacles et de souffrances, que l'homme qui poursuit avec patience et douceur la mission du talent est un grand homme, de quelque façon qu'on veuille l'entendre. La patience et la douceur, c'est la force : nul n'a été plus fort que Balzac. [...]

⁷⁹ La date de la rédaction, d'après l'*Agenda* : 25 août 1853.

⁸⁰ Écrit en octobre 1853, notes du 21, 23 oct. de l'*Agenda* (t. I, pp. 145–146).

Ce ne sont pas des romans comme on l'avait entendu avant lui, que les livres impérissables de ce grand critique. Il est, lui, le critique par excellence de la vie humaine ; c'est lui qui a écrit, non pas pour le seul plaisir de l'imagination, mais pour les archives de l'histoire des mœurs, les mémoires du demi-siècle qui vient de s'écouler. [...]

Le roman a été pour Balzac le cadre et le prétexte d'un examen presque universel des idées, des sentiments, des pratiques, des habitudes, de la législation, des arts, des métiers, des coutumes, des localités, enfin tout ce qui a constitué la vie de ses contemporains. Grâce à lui, nulle époque antérieure ne sera connue de l'avenir comme la nôtre. Que ne donnerions-nous pas, chercheurs d'aujourd'hui, pour que chaque demi-siècle écoulé nous eût été transmis tout vivant par un Balzac !

[On lira encore Balzac en 2000, en 3000 ; G. S. s'adresse aux lecteurs de l'avenir :]

« Ceci est la vérité ! » non pas la vérité philosophique absolue que Balzac n'a pas cherchée et que nous n'avons pas trouvée ; mais la réalité vraie de notre situation intellectuelle, physique et morale. Cet ensemble de récits très simples, cette fabulation peu compliquée, cette multitude de personnages fictifs, ces intérieurs, ces châteaux, ces mansardes, ces mille aspects de la terre et de la cité, tout ce travail de la fantaisie, c'est grâce à un prodige de lucidité et à un effort de conscience extraordinaire, un miroir où la fantaisie a saisi la réalité. Ne cherchez pas dans l'histoire des faits le nom des modèles qui ont passé devant cette glace magique, elle n'a conservé que des types anonymes ; mais sachez que chacun de ces types résumait à lui seul toute une variété de l'espèce humaine : là est le grand prodige de l'art, et Balzac, qui a tant cherché l'absolu dans un certain ordre de découvertes, avait presque trouvé, dans son oeuvre même, la solution d'un problème inconnu avant lui, la réalité complète dans la complète fiction.

[...] Balzac n'avait pas d'idéal déterminé, pas de système social, pas d'absolu philosophique, mais il avait ce besoin du poète qui se cherche son idéal dans tous les sujets qu'il traite. Mobile comme le milieu qui nous enveloppe et nous presse, il changeait quelquefois de but en route, et l'on sent dans ses conclusions l'incertitude de son esprit. [...] Il vous étonne, vous contrarie et vous afflige souvent par l'inattendu des catastrophes morales où il précipite ses personnages. Il semble qu'il les ait pris en grippe à un moment donné ; mais c'est bien plutôt parce qu'il sent peser sur lui la réalité poignante de l'ensemble des choses humaines, soumis à cette fatalité de son génie qui lui commande de peindre d'après nature ; [...] Sceptique envers l'humanité (et en cela il était bien lui-même la personnification de l'époque), il frappe les anges sortis de son cerveau du même fouet dont il a déchiré les démons, et il leur dit, moitié riant, moitié pleurant : « Et vous aussi, vous ne valez rien, puisqu'il faut que vous soyez hommes ! Allez donc au diable avec le reste de la séquelle ! »

Et puis Balzac riait d'un rire de titan en vous racontant cette exécution. Si on lui en faisait reproche et qu'il découvrit en vous *l'hypocrisie du beau*,

comme il disait un jour devant moi, il ergotait avec une verve et une force exubérantes pour vous prouver que le beau n'existe pas. Mais, devant une conviction attristée, devant un reproche du cœur, toute sa puissance diabolique s'écroulait sous l'instinct naïf et bon qui était au fond de lui-même. [...]

Un jour, il revenait de Russie, et [...] il ne tarissait pas d'admiration sur les prodiges de l'autorité absolue. Son idéal était là, dans ce moment-là. Il raconta un trait féroce dont il avait été témoin et fut pris d'un rire qui avait quelque chose de convulsif. Je lui dis à l'oreille : « Ça vous donne envie de pleurer, n'est-ce pas ? » Il ne répondit rien, cessa de rire, comme si un ressort se fût brisé en lui, fut très sérieux tout le reste de la soirée et ne dit plus un mot sur la Russie.

[...] quand, par des efforts de classement laborieux et ingénieux, il a fait de toutes les parties de son oeuvre un tout logique et profond, chacune de ces parties, même les moins goûtées par nous au début, ont repris pour nous leur valeur en reprenant leur place. Chacun de ses livres est, en effet, la page d'un grand livre, lequel serait incomplet s'il eût omis cette page importante. [...]

Il faut donc lire tout Balzac. Rien n'est indifférent dans son oeuvre générale, et l'on s'aperçoit bientôt que, dans cette incommensurable haleine de sa fantaisie, il n'a rien sacrifié à la fantaisie. Chaque ouvrage a été pour lui une étude effrayante. [...]

Attaché, je ne sais pourquoi, à la cause du passé, dont il voulait se croire solidaire, il était si impartial par nature, que les plus beaux personnages de ses livres se sont trouvés être des républicains ou des socialistes. [...] Il écrivait et pensait le pour, tout en disant le contre en toute chose. Il a, dans certains livres, mis son idéal dans le boudoir des duchesses ; ailleurs, il l'a mis dans les moeurs de l'atelier. Il a vu le côté riant ou grand de toutes les destinées sociales, de tous les partis, de tous les systèmes. Il a raillé les bonapartistes bêtes, il a plaint les bonapartistes malheureux ; il a respecté toutes les convictions désintéressées. Il a flatté la jeunesse ambitieuse du siècle par des rêves d'or ; il l'a jetée dans la poussière ou dans la boue en lui montrant à nu le but de l'ambition, des femmes dissolues, des amis perfides, des hontes, des remords. Il a marqué au front ces grandes dames dont il forçait les jeunes gens à s'éprendre ; il a abattu ces montagnes de millions et détruit ces temples de délices où s'égarait sa pensée, pour montrer derrière des chimères longtemps caressées, le travail et la probité seuls debout au milieu des ruines. Il a dit avec amour les séductions du vice, et avec vigueur les laideurs de sa contagion. Il a tout dit et tout vu, tout compris et tout deviné : comment eût-il pu être immoral ? [...]

[...] nulle part, dans ses livres, je ne vois le mal réhabilité ou le bien méconnu pour le lecteur. Si la vertu succombe, et si le vice triomphe, la pensée du livre n'est pas douteuse : c'est la société qui est condamnée. [...]

[...] personne n'a autant créé de types complets, et c'est là ce qui donne tant de valeur et d'importance aux innombrables détails de la vie privée, qui lasse-

raient chez un autre, mais qui chez lui sont empreints de la vie même de ses personnages, et par là indispensables.

[Le retour des personnages :] Tous sont nouveaux dans chaque fragment de la comédie humaine, puisqu'en reprenant les mêmes personnages il les modifie et les transforme avec le milieu où il les transpose. Cette idée de créer un monde de personnages que l'on retrouve dans tous les actes de cette comédie en mille tableaux est toute à Balzac ; elle est neuve, hardie et d'un si haut intérêt, qu'elle vous force à tout lire et à tout retenir.

Nohant, octobre 1853.

Mauprat⁸¹

Préface

Théâtre, Paris, Michel Lévy, 1860, t. III – * *Théâtre Complet*, Paris, Michel Lévy Frères, 1866, t. III.

La critique et le public demandent souvent, avec raison, s'il est favorable au développement de l'art littéraire de faire deux coupes de la même idée, et de reproduire sur le théâtre un sujet déjà traité dans un roman. [...]

En principe, le théâtre étant la représentation des scènes de la vie, il est aussi naturel et aussi logique de prendre le sujet d'un drame dans un roman qu'il l'est de le prendre dans l'histoire ou dans le poème épique. Personne n'a jamais reproché à la tragédie et au drame historique de répéter au public des événements déjà connus et appréciés par lui. [...]

[...] tout artiste a, selon moi, le privilège de donner à son invention deux formes différentes. La vogue d'un sujet lui fait subir bien d'autres transformations. On a dansé et mimé *Manon Lescaut* ; on a fait des opéras avec les romans de Walter Scott ; *Jocelyn* est un roman en vers qu'il pourrait plaire à l'auteur de refaire en prose et que l'on verra quelque jour au théâtre ; car il n'est pas de sujet réussi dans une forme quelconque qui n'ait été reproduit par l'auteur, ou par d'autres auteurs, sous des formes différentes.

Il est donc permis de faire une pièce avec un roman, ou un roman avec une pièce. L'art ne peut qu'y gagner, si la chose est faite avec conscience et avec goût. [...]

Le roman nous donne toutes nos aises. On nous y permet tous les développements nécessaires à notre pensée. Le lecteur nous quitte quand nous le fatiguons ; mais il nous revient si, à travers nos longueurs, il a saisi un type ou une situation qui l'intéresse. Le spectateur est moins patient parce qu'il ne lui est pas facile de sortir, parce qu'il est souvent mal assis, parce qu'il ne peut ni fu-

⁸¹ Drame en 5 actes, en 6 tableaux ; Odéon, 28 nov. 1853.

mer ni se dégourdir les jambes, ni donner du cor pour se distraire. Il faut donc abuser le moins possible de sa captivité, de son malaise et de sa politesse. Il faut réussir à lui présenter des personnages assez *nature* pour qu'il veuille bien les regarder et les écouter, et cependant assez concis pour qu'il ne trouve pas qu'ils parlent trop.

Le roman de *Mauprat* m'offrait de bonnes conditions pour essayer de résoudre cette difficulté. Racontée à la première personne par le héros de l'aventure, cette histoire montrait et décrivait bon nombre d'autres personnages et les faisait peu discourir. Ceux-là ne s'exprimaient pas eux-mêmes : on ne les entendait qu'à travers la narration nécessairement monotone de Bernard ; et Bernard, lui-même, nous disait souvent qu'il renonçait à nous traduire le langage de Patience ou les réticences de Marcasse, les sermons de M. Aubert ou les vivacités du chevalier.

Le drame où j'ai entrepris de faire parler ces humbles personnes a donc été pour moi une étude toute nouvelle, et où, malgré mon désir de suivre autant que possible un roman qu'on avait trouvé dramatique [...], j'ai dû chercher, dans le sujet et la donnée de ce roman, plusieurs scènes qui n'y sont pourtant pas. Suivre servilement un roman pour en extraire et en copier les scènes et le dialogue, serait très agréable, en effet, à la paresse de l'auteur ; mais [...] il y a impossibilité réelle à faire une pièce par ce moyen. Les scènes d'un roman ne sont pas écrites pour le théâtre, et il est même nécessaire de n'en pas conserver un mot. Il se trouve, dans les romans, des situations infiniment prolongées qui plaisent au lecteur justement parce qu'elles l'impatientent, et qui ennuieraient le spectateur par les raisons que j'ai dites plus haut. Un personnage de roman peut rester pendant tout un volume à l'état d'énigme ; c'est un des *moyens* du roman que de ne pas se révéler trop vite. A la scène, on se dégoûte vite d'un personnage en chair et en os qui tarde à se faire comprendre. Il faut donc, en tout, procéder autrement, et procéder autrement, ce n'est pas copier : c'est créer une seconde fois. [...]

Nohant, le 12 décembre 1853

1854

A Prosper Vialon⁸², 9 juillet

[Il s'agit de remarques faites après lecture de deux romans de P. V. : *Marie* et *le Médaillon*]

2° Trop d'efforts pour faire deviner ou croire que vous racontez une histoire *arrivée*, que vous mettez en scène des personnages réels et que vos fictions servent de prétexte à des éloges ou à des reproches contre telles ou telles per-

⁸² Prosper Vialon (1811–1873), écrivain peu connu. En relation avec Sand dans les années cinquante.

sonnes : surtout quand la politique vient se fourrer au milieu d'eux, comme on ne sait pas trop pourquoi, le roman semble avoir été fait pour autre chose que le roman, et l'artiste disparaît derrière je ne sais quelle personnalité qui n'est pas là à sa place. [...] La réalité et la fiction sont les deux éléments nécessaires du travail, vous l'avez senti, mais vous ne les avez pas toujours mêlés de manière à ce qu'ils ne fissent qu'un. Un traité d'agriculture peut trouver sa place dans un roman, mais il faut qu'on l'avale sans [s'en] apercevoir [...].

3° Enfin puisque, malgré la volonté que j'ai de ne jamais discuter les opinions politiques, il faut bien que je vous parle des vôtres quel qu'elles [*sic*] soient, voyez-vous, ne les affichez pas dans des choses d'art, c'est-à-dire ne les personnifiez pas dans des êtres réels. On vous laissera discuter une croyance avec le feu que comporte une conviction, par la bouche d'un de vos personnages ; mais on n'aimera jamais à voir derrière ce personnage, l'auteur, qui montre sa figure pour vous crier : Honneur à Napoléon 3 ! [...] faites, si votre croyance vous y porte, des publications spéciales contre le socialisme, mais ne mettez pas la poésie d'une chose d'art au service d'un pouvoir régnant. [...] tout ce qui ressemble à une avance, ou à un remerciement au pouvoir, choque toutes les opinions, quand on semble vouloir en demander la sanction au lecteur. [...] Quand on ne semble pas désintéressé dans les questions, on est faible. Quand on y semble impartial, on est fort. (*Corr.*, XII, pp. 497-499)

Flaminio⁸³

Préface

Flaminio, Paris, Librairie Théâtrale, 1854 – *Théâtre* de G. Sand, Paris, Michel Lévy Frères, 1860, t. II – * *Théâtre Complet*, Paris, Michel Lévy Frères, 1866, t. III.

J'ai fait autrefois un roman intitulé *Teverino*⁸⁴, qui ne contenait qu'une situation, une journée : la rencontre d'un bohémien par une femme du grand monde, un instant d'amour de cette femme pour le bohémien, puis l'effroi, la honte, le repentir, et enfin une sorte d'estime pour ce caractère étrange, développé en causeries d'art et de sentiment. J'ai repris cette idée, ce type d'aventurier, cette situation, pour faire une sorte de prologue scénique, après lequel j'ai fait une pièce en trois actes, où le caractère de l'homme se transforme et s'ennoblit par l'amour, où celui de la femme (changé dès le prologue) se développe dans le sens de l'amour exclusif et chaste. J'y ai ajouté des types nouveaux, enfin j'ai continué ma fantaisie en la faisant même très différente, dès le début de la pièce, de ce qu'elle m'était apparue à la fin du roman. Pro-

⁸³ Comédie en 3 actes et un prologue ; Gymnase-Dramatique, 31 oct. 1854.

⁸⁴ En 1845. Voir *supra*, p. 186, la notice de 1852.

blement, à l'époque où me vint ce roman, il y a une dizaine d'années, je n'aurais pas osé continuer et idéaliser l'amour de lady Sabina pour Teverino. Je ne l'aurais pas osé dans ma pensée ; mais ma pensée a changé ou marché, puisque, aujourd'hui, je l'ai osé dans ma pièce, bien que le théâtre soit un terrain plus difficile à fouler délicatement que le roman.

Je ne me pique d'aucune habileté, et j'aime beaucoup celle des autres ; car plus j'avance dans la vie, moins je sens en moi de parti pris pour ou contre les manières, les écoles, les règles, les modes. Je me laisse aller à aimer tout ce qui me plaît, sans vouloir qu'on me dise si c'est bien ou mal fait selon certaines conventions reçues par les uns, repoussées par les autres. J'entends parler d'une école du bon sens, d'une école du réalisme, etc. ; je ne demande pas mieux, cela m'est égal. Je vois du talent, du coeur, de la poésie dans les manières qu'on prétend les plus opposées, et j'avoue que je ne sens pas beaucoup les limites qu'on prétend établir entre ces diverses manières. Il me semble qu'il n'y a de bon que ce qui m'émeut ou me charme, et, comme je n'ai aucune théorie qui me gêne et me tende contre ma propre impression, je goûte souvent de très doux plaisirs dans l'absence de toute discussion intérieure.

[...] Des personnes de mauvaise humeur me reprocheront toujours de leur présenter des personnages trop idéalement candides ou aimants. Si j'y crois, moi, à ces personnages, s'ils ont une existence réelle dans mon cerveau, dans ma conscience, dans mon coeur, sont-ils donc impossibles dans l'humanité ? Voulez-vous me faire croire que je porte en moi un idéal plus pur et plus brillant que le vôtre ? Eh bien, moi, je ne le veux pas le croire ; cela me rendrait orgueilleux ou triste, et, vous aurez beau dire, je ne le croirai pas. L'humanité est meilleure que les habiles raisonneurs ne veulent nous l'accorder, à nous autres poètes. On dit que nous regardons à travers un prisme qui fait voir tout en rose. Hélas ! il y a aussi le prisme qui fait voir tout en noir, et nous y regardons aussi malgré nous, à de certaines heures de la vie. Laissez-nous donc libres de vous traduire l'effet de notre vision, quelle qu'elle soit. Qu'il y ait de l'ombre ou du soleil sur les tableaux et sur les faces humaines qu'ils représentent, le soleil et l'ombre sont des choses tout aussi réelles que les objets qui les reçoivent.

***Le Monde des papillons* par Maurice Sand**

Préface

Revue de Paris, 15 février 1855 – *Le Monde des Papillons*, Paris, Rothschild, 1867 – * *Q. A. L.*, 1878.

Pour monter, non pas jusqu'au sublime architecte, mais du moins vers le foyer de sa pensée où le progrès (sa loi d'amour) nous attire sans cesse, il nous

faut graviter le long des spirales de l'infini. La science est une rampe qui nous préserve du vertige, et ses classifications sont autant de paliers commodes où nous pouvons reprendre haleine avant de monter plus haut. [...]

[...] nous dirons [...] à l'artiste et au poète que les nomenclatures et les dénominations épouvantent :

– Vous êtes les amants romanesques, les chevaliers errants de la nature. C'est là une belle mission, et je conviens avec vous que l'étude scientifique de la nature est une sorte de dissection que les artistes doivent éviter de présenter à nos regards. Mais faites attention que notre procédé consiste dans un choix et dans une combinaison d'objets, d'images, d'émotions à votre usage, et que plus vous enrichirez le fond de votre examen positif, plus il vous sera facile d'y puiser à coup sûr, avec discernement, avec ampleur, avec goût. [...]

[...] le poète et l'artiste ne peuvent que gagner dans les études naturelles, et les lois de la vie sont tellement harmonieuses dans leur enchaînement, que, pour bien comprendre l'énigme de la vie humaine, il faut comprendre celle du moindre atôme admis au privilège de la vie.

Nohant, 29 décembre 1854.

1855

*Maître Favilla*⁸⁵

Préface

Maître Favilla, Paris, Librairie nouvelle, 1855 – * *Théâtre Complet*, Paris, Michel Lévy Frères, 1866, t. III.

A M. Rouvière⁸⁶

C'est à vous, monsieur, que je dédie l'ouvrage dramatique dont vous avez bien voulu vous faire l'interprète principal. C'est à vous que je dois, l'accueil chaleureux et sympathique que le public a bien voulu faire à un personnage tout idéal en apparence, et très réel selon moi, surtout depuis que j'ai l'honneur de vous connaître. [...]

Le public semble donc, cette fois, m'avoir entièrement pardonné l'ingénuité, peut-être un peu surannée, qui me porte à croire que les bonnes natures et les généreuses actions ne sont pas des *fantaisies* insupportables. Je vous en suis

⁸⁵ Drame en 3 actes, repr. à l'Odéon, le 15 sept. 1855.

⁸⁶ Le comédien Philibert Rouvière (1805–1865) a obtenu un extraordinaire succès dans *Maître Favilla*.

bien reconnaissant, monsieur ; car une seule critique m'a affligé, dans ma vie d'artiste : c'est celle qui me reprochait de rêver des personnages trop aimants, trop dévoués, *trop vertueux*, c'était le mot qui frappait mes oreilles consternées. Et, quand je l'avais entendu, je revenais, me demandant si j'étais le bon et l'absurde don Quichotte, incapable de voir la vie réelle, et condamné à caresser tout seul des illusions trop douces pour être vraies.

[...] S'entendre dire que le sentiment de l'idéal est une lubie, c'est vraiment cruel pour ceux qui sentent l'amitié, l'abnégation et le désintéressement naturels et possibles.

Eh quoi ! ces choses ne sont-elles pas plus naturelles et plus possibles que leurs contraires ? Le mal n'est-il pas la chose surprenante, quand on pense que l'homme est très intelligent, que la vertu le rend très heureux, que la perversité est toujours le résultat d'un calcul et quelquefois d'un grand travail auquel on se condamne pour conquérir des soucis infinis ? Oui, certainement, le mal est un fruit très amer et que l'on ne cueille pas sans beaucoup de peine : aussi faut-il beaucoup de science pour l'expliquer et beaucoup d'art pour le peindre. J'avoue que cet art me manque et que ma paresse ne le cherche pas beaucoup. Mais en quoi ma recherche et mon goût, qui me poussent vers les délices du bon, seraient-ils incommodes et blessants sur la scène ? [...]

Nous serions tous heureux, si nous étions plus justes et plus confiants dans notre appréciation des êtres excellents qui se rencontrent sur la terre. Je ne suis pas optimiste au point de dire qu'ils sont très nombreux ; mais, si leur rareté fait leur excellence, pourquoi serions-nous ingrats envers le ciel qui nous prête un peu de sa lumière pour les voir et les comprendre ? Un juste pèse plus dans la balance divine que mille insensés épris de la chimère du mal. Le juste seul voit clair : donc, lui seul compte pour quelque chose, lui seul existe, lui seul est l'être réel et vrai ; et, si la raison admet ceci, si le coeur le sent, pourquoi donc serait-il défendu à l'art de le montrer ?

A Jules Janin, 1^{er} octobre⁸⁷

Le procès de tendance que vous me faites aujourd'hui et qui est le résumé de plusieurs autres, le voici : George Sand fait l'apothéose de l'artiste et la satire du bourgeois. Selon elle, gloire au musicien, au comédien, au poète : Fi du bourgeois, honte et malédiction sur le bourgeois. [...]

Je vous répondrai par la bouche de ce Favilla qui vous fâche si fort : *Non, Dieu merci, je ne connais pas la haine*. Par conséquent, je ne hais pas les bour-

⁸⁷ Cette lettre, qui finalement n'a pas été envoyée, est une réponse à l'article de J. Janin (un éreintement de *Maître Favilla*), paru dans le *Journal des Débats* du 24 sept. 1855.

geois et mes ouvrages le prouvent. C'est vous qui haïssez les artistes et votre critique le proclame. [...]

Il s'est fait un grand ébranlement dans les mœurs et dans les idées. Est-ce que vous n'avez pas senti la terre trembler sous nos pieds et le ciel vaciller sur nos têtes, rêveur et fantaisiste que vous êtes ? Ne voyez-vous pas que les choses et les hommes ont changé ? [...] Qui sont les riches et qui sont les pauvres selon vous aujourd'hui ? Selon vous, les riches sont les sages, les pauvres sont les fous. Eh bien, voilà une erreur qui vous abandonnerait si vous regardiez hors de vos livres et de vos souvenirs. Le travail, le commerce, l'économie, le calcul, la raison, c'étaient là, en effet, du temps de Keller⁸⁸, des sources presque certaines de gain, de succès et de sécurité. A présent, c'est le hasard, la mode, la vogue, l'audace, la *chance* qui seules décident des destinées du riche. Le bourgeois que votre mémoire a embaumé et que votre imagination veut faire revivre, n'existe plus. Ce bourgeois-là, qui compte chaque soir les honnêtes et modestes profits du travail de sa journée, qui ne joue pas à la bourse, qui ne se hasarde pas dans les délirantes spéculations de la grande industrie, il ne s'appelle plus le bourgeois. Il est le peuple, et il n'y a entre lui et l'artisan que vous avez bien raison d'estimer et de respecter que la différence d'un peu plus ou moins d'activité, d'invention et d'ambition. Que dis-je ? entre le paysan qui meurt de faim sur la terre qu'il ne sait ni ne peut féconder faute de science et de capital, et le boutiquier qui amasse péniblement une aisance sans cesse inquiétée par l'absence de crédit, il n'y a pas grande différence de plainte et de désir à l'heure qu'il est. Tout cela c'est le peuple, le laboureur comme le commerçant, comme l'artiste, comme tous ceux qui n'ont pas mis la main sur les gros lots, Flaminio comme Fulgence, et Keller comme Favilla. Ce ne sont pas là désormais des contrastes ennemis, ce sont des hommes qui cherchent ou qui travaillent, qui attendent ou qui espèrent, ce sont des frères et des égaux, qui peuvent bien encore se quereller et se méconnaître, mais qui sont à la veille de s'entendre, parce que, chez eux, toute l'aristocratie est dans l'intelligence et dans la vertu [...].

Comment et pourquoi voulez-vous qu'un poète *haïsse* celui-ci ou celui-là parmi ces travailleurs dont la cause est commune quels que soient les noms propres inscrits sur leurs drapeaux dans le passé, dans le présent ou dans l'avenir ?

Ce que le poète haïrait et réprouverait s'il était privé de raison ou de charité, ce serait la spéculation, ce jeu terrible qui fait et défait les existences au profit les unes des autres [...]. Oui, la spéculation, cette reine des vicissitudes, des luttes, des jalousies et des passions, cette ennemie de l'idéal et du rêve, cette *réaliste* par excellence qui pousse les hommes à l'activité fiévreuse du succès et

⁸⁸ Personnage de la *Baronnie de Mühlendorf* (première version de *Maître Favilla*).

qui dédaigne également les contemplations de l'artiste, les labeurs érudits du critique, les systèmes du philosophe et les aspirations religieuses du moraliste. Au premier aspect, les amants de cette science seraient les bourgeois, les vrais, les seuls bourgeois désormais dans cette société qui n'a que des noms vieillis et impropres pour les choses nouvelles. [Ils se recrutent dans tous les milieux.] [...] il ne s'agit plus de travailler à une tâche patiente et quotidienne, d'avoir les vertus du négoce et les inspirations de l'art, mais bien de comprendre le mécanisme des banques et le calcul des éventualités financières, de tenter des coups hardis, de bien placer son enjeu, de systématiser les chances de gain, en un mot de savoir jouer, puisque le jeu en grand est devenu l'âme de la société moderne.

Ce serait là, à coup sûr, un beau sujet de déclamation pour ceux qui n'entendent rien à ce que l'on appelle aujourd'hui les affaires ; mais si l'on s'élève au-dessus de ses propres intérêts froissés dans cette lutte, si l'on se détache du sentiment personnel pour considérer la marche du torrent économique et le but vers lequel ses flots se précipitent, on est frappé de voir le salut général au bout de cette carrière ouverte à l'individualisme effréné. On voit les capitaux s'élancer vers les conquêtes merveilleuses de l'industrie, et se mettre forcément, fatalement au service du génie des découvertes. On voit le principe d'association se dégager comme le soleil du sein des orages, les machines remplacer les durs labeurs de l'humanité et de nouvelles industries ouvrir un refuge aux travailleurs délivrés du métier de bêtes de somme et appelés à des occupations plus intelligentes, plus douces et plus saines. On voit enfin le socialisme, votre bête de l'Apocalypse, mon cher confrère, se faire place et devenir la société européenne, quelles que soient les formes apparentes d'égalité ou d'autorité, de république, de dictature ou d'autocratie qu'il plaise aux nations d'inscrire en tête de leurs constitutions actuelles et futures. (*Corr.*, XIII, 371-378)

1856

*Françoise*⁸⁹

Préface

Françoise, Paris, Librairie nouvelle, 1856 – * *Théâtre Complet*, Paris, Michel Lévy Frères, 1867, t. IV.

Quant à la pièce, l'auteur y a cherché l'étude d'un travers assez répandu dans notre monde d'aujourd'hui. Ce monde-là manque plutôt de grandes qualités qu'il n'abonde en grands travers. Le châtiment de son dédain pour l'idéal est d'aspirer malgré lui à ces vrais biens qu'il laisse échapper. Cet idéal, que

⁸⁹ Comédie en 4 actes, Gymnase-Dramatique, 3 avril 1856.

quelques-uns portent tranquillement en eux-mêmes, est cependant des plus simples. L'amour de la famille et du travail, le dévouement, l'honneur et l'amitié, quoi de plus naturel aux bons esprits ? Pourtant l'esprit et les mœurs du temps rendent souvent difficiles ces douces tendances et ces humbles vertus. Le combat d'un homme aux prises avec les plus vives tentations du siècle et les charmes paisibles du devoir m'a paru avoir sa part de vérité bonne à dire. Nous avons tous assisté à cette lutte, nous avons tous connu cet homme-là. Il n'était ni scélérat ni odieux ; il était souvent aimable et bon, sa conduite n'était pas volontairement lâche : aussi on le plaignait, on se dévouait à lui. Il n'abusait pas sciemment de cette pitié, il la repoussait, il en avait peur. Il n'avait ni le courage de l'accepter ni celui de s'en passer ; une soif avide de bonheur le rendait malheureux : il avait des remords stériles ; des élans de cœur impuissants.

Quel était donc son vice ? L'absence de foi et de lumière, une fausse notion des pures joies de la vie, l'ignorance aveuglée qui jette sa proie pour en saisir l'ombre, le besoin de ne pas se donner de peine, un rêve de repos dans la mollesse et d'amusement dans l'inaction : chimères funestes, résultat d'une civilisation matérielle qui n'a pas encore amené avec elle la vraie civilisation morale, et qui sent le besoin encore vague, mais déjà douloureux, de prendre son équilibre et de mettre son bien-être intellectuel au niveau de son bien-être physique. Nous ne sommes plus, Dieu merci ! au siècle des roués de la Régence. Les jeunes gens complètement dépravés, s'il en existe, ne peuvent plus être aujourd'hui que des imbéciles. L'intelligence est trop répandue pour que le vice s'affiche, pour que l'impudence se sente fière d'elle-même. La jeunesse a généralement de bonnes aspirations ; c'est pour cela qu'elle souffre en les étouffant, et Dieu, qui le veut ainsi, sait probablement ce qu'il fait.

Paris, 10 avril 1856.

*Comme il vous plaira*⁹⁰

Préface

La Presse, 18 avril 1856 – *Comme il vous plaira*, Paris, Librairie nouvelle, 1856 – *Le Théâtre*, Paris, Michel Lévy, 1860, t. III – * *Théâtre Complet*, Paris, Michel Lévy Frères, 1867, t. IV.

A M. Régnier de la Comédie Française⁹¹

[...]

Chaque siècle a imposé des règles à la forme des ouvrages dramatiques. Ces règles-là ne sont rien de plus que des modes, puisqu'elles ont toujours changé

⁹⁰ Drame en 3 actes, Théâtre-Français, 12 avril 1856.

⁹¹ Metteur en scène de la pièce. Il fit ses débuts à la Comédie Française en 1831 ; sociétaire à partir de 1835. Il travaillait avec G. S. dans *Françoise* aussi.

et changeront toujours. Lorsqu'elles sont vieilles, on les rejette comme des entraves méprisables, mais c'est pour en établir d'autres qui font leur temps. Chaque époque s'imagine avoir trouvé les meilleures possibles, et s'y obstine le plus longtemps possible. Le vrai progrès de notre siècle en ce genre a été le romantisme, qui, à l'exemple de Shakspeare, s'étant affranchi de toute règle absolue, a cherché l'émotion dans tous les sujets et sous toutes les formes. Mais le romantisme a déjà passé fleur, et le goût de Shakspeare s'est émoussé trop vite chez nous. Ce n'est pas la faute de certaines traductions vraiment admirables (l'*Othello* de M. de Vigny, l'*Hamlet* de MM. Alexandre Dumas et Paul Meurice, et quelques autres essais très louables qui ont suivi ou précédé). C'est la faute d'un progrès réel qui s'est fait dans l'art dramatique, et qui consiste principalement dans l'habileté du plan ; il est certain que le moindre vaudeville de nos jours est mieux fait, sous ce rapport, que les plus admirables drames des maîtres du temps passé. [...]

Aujourd'hui, les faiseurs habiles risquent de tomber dans l'excès de leur manière, qui serait habituer le public à un adroit échafaudage de situations trop pressées, sans ces points d'arrêts nécessaires à la réflexion, sans ces sacrifices de son impatience qu'il serait bon de lui demander quelquefois, pour l'amener à juger les caractères et à se pénétrer de la cause et du but de leur action dans la pièce, en un mot, du vrai sens de la pièce qu'on lui sert. Devant ce public blasé, distrait, et véritablement gâté par l'abondance des incidents dont on l'accable, la condescendance des écrivains dramatiques peut risquer de devenir servile, et tout ce qui est servile est coupable. [...]

Je résume ce qui précède en disant, avec vous, n'est-ce pas, que les règles sont bonnes pourvu qu'elles soient élastiques et puissent s'assouplir à l'individualité de chaque talent, et que, quand elles deviennent une mode ardente, absolue, exigible de la part d'un public enfiévré, elles deviennent des formes qui emportent le fond. C'est ainsi qu'à la fin de chacun de nos engouements successifs pour une manière, les arts qui devraient être des enseignements, s'efforcent de n'être plus que des amusements, et arrivent à n'être plus ni l'un ni l'autre. Quand ces désastres sont proches, ne faut-il pas secouer quelquefois de son âme les préoccupations du présent, revenir aux maîtres et retremper sa foi dans ces grands fleuves qui coulent en silence dans la nuit du passé, dans ces mines inépuisables dont l'or, respectueusement lavé, peut encore servir de critérium et de titre à la monnaie courante ? [...]

Regardez, à l'heure où le jour baisse, le mouvement qui se fait dans tous les grands centres de population. La journée de travail est finie pour les uns ; la journée d'oisiveté est finie pour les autres. Tous achèvent leur repas somptueux ou modeste, et, chaque soir, dans une ville comme Paris, une moyenne de vingt-cinq à trente mille personnes, si je ne me trompe, s'achemine vers les vingt-cinq

ou trente théâtres qui s'apprêtent à les occuper ou à les distraire pendant quatre ou cinq heures. Il en a été ainsi la veille, il en sera de même le lendemain. Peu à peu, la majeure partie de la population intelligente, qu'elle paye ou entre par faveur, vient prendre place sur ces fauteuils ou sur ces banquettes, devant ce rideau qui va se lever entre des êtres distraits de leur vie réelle et des êtres consacrés à représenter les scènes d'une vie fictive. C'est le tiers de la journée qui va s'immobiliser, s'oublier, s'anéantir devant une action scénique quelconque, c'est-à-dire devant un rêve.

Dans les provinces, toute proportion gardée, le même mouvement s'accomplit ; partout où il y a une ville, il y a un théâtre tel quel, où le rêve va se reproduire et accaparer chaque jour certaines heures de l'existence d'un certain nombre de personnes graves ou frivoles. Quittez la civilisation, allez, par delà des déserts, étudiez les mœurs des peuplades sauvages : un jour de fête, vous les verrez tout à coup revêtir des ornements étranges, des parures inusitées, et, à la clarté des torches ou sous le reflet de la lune, exécuter, sur des chants consacrés ou improvisés, des danses mimées qui sont des symboles des drames, des spectacles.

Et il en est ainsi sur toute l'échelle qui part de la vie primitive pour aboutir à la civilisation la plus raffinée. Depuis que le monde existe en sociétés, si petites ou si grandes qu'elles soient, tous les temps, tous les pays ont fait entrer dans les nécessités de la vie l'assouvissement de la faim intellectuelle immédiatement après celui de la faim matérielle. *Panem et circenses* est la devise de l'humanité. [...]

Tout poème, tout roman, toute chanson répondent à ce besoin de l'âme humaine ; mais le théâtre qui fut inventé pour résumer les manifestations de tous les arts sous toutes les formes, et qui a le privilège de rassembler des masses appelées à partager les mêmes émotions, est l'expression la plus complète et la plus saisissante du rêve de la vie, si essentiel apparemment à l'équilibre de la vie réelle. [...]

C'est en voyant le théâtre tomber parfois dans l'estime publique au niveau d'un amusement vulgaire, que l'on sent le désir d'y ramener le souvenir des grands écrivains, et d'y faire revivre celles de leurs pensées qui n'ont jamais reçu chez nous le droit de cité qu'elles devraient avoir dans le monde entier de la civilisation. Shakespeare n'était sans doute pas plus austère que son siècle. A cette époque, où son théâtre résumait tous les genres divisés et attribués, chez nous, à divers théâtres en raison des divers goûts du public, le maître immortel, passant du drame sanguinaire le plus atroce au burlesque le plus échevelé, subissait dans son oeuvre le reflet des passions violentes et des goûts cyniques de ses contemporains. Il a marché sur la frange des carrefours avec autant de verve et d'audace qu'il a plané dans les cieux avec splendeur et majesté. Mais, s'il n'a pas été plus pur et plus doux, dans toutes ses inventions, que le temps dont

il était la plus haute expression littéraire, il a été plus grand et meilleur que son siècle tout entier, dans les parties saines de son inspiration. Par un contraste étrange et qui semble incompréhensible, il a mis la grâce et la chasteté les plus divines à côté du plus effrayant cynisme, la douceur des anges auprès des fureurs du tigre, et la plus pénétrante douleur en face des intraduisibles *concetti* d'une audacieuse licence.

Il n'y a donc pas moyen de traduire littéralement Shakspeare pour le théâtre, et, si jamais il a été permis de résumer, d'extraire et d'expurger, c'est à l'égard de ce génie sauvage qui ne connaît pas de frein.

C'est un meurtre à coup sûr que de s'y résoudre, car, en face du texte, il est facile de reconnaître que ce n'est jamais son génie qui défaille, même dans les endroits où notre goût et notre délicatesse modernes sont les plus blessés. Quand il fait parler des êtres immondes dont on ne saurait même nommer la profession, c'est avec une énergie et une couleur de vérité telles, que l'on frissonne comme si on les entendait ; mais ce meurtre, il faut le commettre ou laisser le livre aux érudits indulgents.

C'est sur le plus doux de ses drames romanesques que j'ai osé mettre la main. Il y avait là, je ne dirai pas peu de propos trop vifs à supprimer, du moins pas de situations trop violentes ; mais désordre de la composition, ou, pour mieux dire, l'absence à peu près totale de plan, autorisait pleinement un arrangement quelconque. [...]

Ces essais-là ne sont pas définitifs, me direz-vous. Je le sais bien, mon ami ; mais le sort des grands maîtres est d'être traduit d'âge en âge, et, chaque fois, appropriés plus ou moins au goût et à la mode du temps, qui veut se les assimiler par les organes qui lui servent, et non pas par ceux qu'il n'a plus. Par conséquent, les traductions libres, et même un peu les traductions soi-disant littérales sont une suite d'altérations et d'arrangements. C'est à ce prix que Shakspeare a été connu en partie et sera connu entièrement chez nous. [...]

Et il sera bien fait d'autres traductions de *Comme il vous plaira*. La mienne n'aura d'autre mérite que celui d'avoir été *osée* la première.

Oser ! le mot paraît étrange, quand il s'agit de mettre une page de Shakspeare à la scène. Il est pourtant certain qu'il faut faire en ceci acte de foi et de dévouement. Le temps n'est guère à la poésie, et le lyrisme ne nous transporte plus par lui-même au-dessus de ces régions de la réalité dont nous voulons que les arts soient désormais la peinture. [...]

Les grands succès du théâtre tendent donc à s'attacher exclusivement chez nous à ce que l'on appelle les pièces d'actualité. J'avoue que, tout le premier, en tant que spectateur, je m'y plais mieux, quand elles sont bonnes, qu'à l'audition des grands alexandrins débités par des interprètes insuffisants. Je sens, comme tout le monde, que ces choses monumentales ne peuvent être portées que par des colosses d'intelligence et des types de beauté surhumaine. Les grands talents ne peuvent abonder qu'à la condition de remplir une tâche proportionnée aux forces de la génération présente. Ils se meuvent à l'aise dans le

monde de la réalité ; celui des temps héroïques réclame des aptitudes exceptionnelles.

Faut-il donc regarder le perfectionnement de la pièce d'actualité comme le salut du théâtre ? Oui, s'il ne tue pas absolument le sentiment et le besoin du lyrisme, l'excès de la vraisemblance étant de ramener les idées et le langage à la vulgarité. Le lyrisme est l'expression de l'idéal comme l'actualité est celle du bon sens. Ces deux forces de l'âme, enthousiasme et raison, sont solidaires l'une de l'autre ; toutes deux doivent périr si toutes deux ne peuvent vivre simultanément en bonne intelligence.

Shakspeare est précisément l'accord de ces deux puissances. Il les a portées en lui à dose égale dans la plupart de ses ouvrages, et, même dans ceux qui semblent appartenir au domaine de la fantaisie, elles voltigent encore comme ces flammes jumelles qui poursuivent le navire battu par l'orage. Il a le sentiment comique autant que le sentiment sublime, et nul plus que lui ne peint la réalité des passions humaines servant de cadre à l'éternelle vérité des idées supérieures. C'est un mélange de naïveté, de grandeur, de recherche et de bonhomie qui fait résonner toutes les cordes de la vie, et qui répond à tous les besoins de l'âme : raisonnement, imagination, rêverie et volonté.

Fenimore Cooper

Journal pour tous, 18 et 25 octobre 1856 – *Oeuvres de F. C.*, Paris, Barba, 1856 – *Autour de la table*, Paris, Dentu, 1862 – * *Autour de la table*, Paris, Michel Lévy, 1876.

[...] on a prétendu que Cooper était un habile et heureux imitateur de [W. Scott] : tel n'est pas notre sentiment.

Cooper a pu et a dû être influencé par la forme, par le procédé de Scott. Quel modèle plus accompli pouvait-il se proposer ? Une manière, quand elle est bonne, tombe aussitôt dans le domaine public ; mais la manière n'est qu'un vêtement de l'idée, et on n'imité personne en s'habillant à la mode du temps où l'on vit. L'originalité de la personne n'est pas étouffée sous un habit commode et bien fait ; elle s'y meut, au contraire, plus à l'aise.

Scott restera toujours en première ligne pour avoir trouvé cette forme excellente, la seule qui convînt au genre de récits et de peintures qu'il se proposait de traiter. [...] En rêvant l'action simultanée et bien réelle d'un groupe assez étendu de personnages vrais, il a dû concevoir d'emblée la composition qui les met tous en lumière, et, comme on dit en peinture, à leur plan. En leur donnant plus que des traits et des costumes, c'est-à-dire en les douant chacun d'un ca-

ractère et d'un langage logiquement appropriés à son état et à son milieu, il a dû voir l'action de chacun se dérouler d'elle-même, pour concourir, sans hâte et sans langueur, à l'action générale du drame. [...]

Cooper a dû reconnaître que cet art de grouper, d'éloigner, de rapprocher et de réunir enfin ses incidents et ses personnages, était également le seul qui convînt à la nature de ces conceptions ; car, s'il n'y a pas d'imitation dans son fait, il y a, du moins, analogie et ressemblance dans son caractère de talent avec celui de Walter Scott. [...]

[...] Ce sont deux grands bourgeois poètes, en ce sens qu'ils sont de chez eux avant tout. Ils n'ont pas de révoltes contre Dieu ou contre la société ; pas d'excentricité, pas de délires sacrés comme Shakspeare ou Byron. Ils n'aspirent pas si haut. Ils ont la flamme douce et le génie modeste. Ils se font auteurs et romanciers sans monter au-dessus ni descendre au-dessous de leur tâche. Ils la prennent trop au sérieux pour ne pas l'ennoblir. Ils sont de même race, ils sont presque frères, en ce sens que la base de leur puissance est cette sagesse, cette persistance, cette apparente bonhomie qui caractérisent les sociétés industrielles et les éducations positives.

Et pourtant ils sont poètes ; et tout au beau milieu de leur tranquille peinture des moeurs, ils seront emportés par un idéal de liberté individuelle qui sera le point lumineux de leur oeuvre, comme dans ces tableaux d'intérieurs flamands, où tout semble vouloir exprimer la triviale réalité de la vie, un rayon de soleil chaud vient idéaliser les plus vulgaires figures, les plus puérils détails de la scène domestique.

[...] Dans le détail, rien ne semble livré à la fantaisie. Pourtant la fantaisie, qui est l'idéal de l'artiste et son soleil intérieur, vient toujours lancer son flot de lumière sur leurs toiles. Chez Walter Scott, c'est le bohémien rebelle au convenu de la vie sociale, c'est le superstitieux Écossais doué de seconde vue, c'est la dame blanche des vieilles chroniques, qui viennent ébranler l'imagination, troubler la vie positive, préparer le drame par la terreur ou la tristesse, et faire une grande trouée de lumière fantastique vers les régions du rêve. Mais c'est surtout la *gipsy* devineresse qui se dessine comme un fantôme, qui se dresse comme un monument, dans le paysage de l'Écossais Scott. Elle proteste contre la loi aveugle, contre la justice étroite, contre la propriété égoïste. Elle subit le malheur avec une sombre énergie, et maudit la destinée avec une sauvage éloquence. Fille errante et misérable du réprouvé Satan, elle est pourtant le bon génie de la bonne famille, et il semble qu'entre cette société rigide, qui la repousse, et la Providence, qu'elle désarme, elle ait le grand rôle et montre la grande figure du drame.

Chez Cooper, le rêve se personnifie également dans une figure plus grande que nature ; mais c'est précisément dans cette analogie avec le procédé de Walter Scott que je suis frappé de l'individualité bien tranchée de Cooper. Cette figure de prédilection [...] est la révélation complète de la véritable pen-

sée, du constant idéal qui, sans le dominer, le pénètre. Là est la supériorité de l'individu sur la société de son temps, et peut-être sur Scott lui-même en tant que poète, bien qu'en tant qu'artiste habile et magistral Scott conserve le premier rang.

Ce type généreux, naïf et idéaliste de l'aventurier des déserts, ou ce Nathaniel Bumpo, qui se révèle tour à tour sous les noms d'*Éclaireur*, de *Guide* [...], d'*Oeil-de-Faucon*, [...] de *Bas-de-Cuir*, est une création qui élève Cooper au-dessus de lui-même. [Grâce à ce personnage, tout] se remplit de couleur, de chaleur et de vie, à travers les impressions du contemplateur solitaire. C'est lui qui, sans rien décrire, peint réellement la sublimité de la nature : c'est lui dont l'extase tranquille nous saisit doucement [...]

Ces descriptions, en forme de simples comptes rendus, sont une des grandes qualités de Cooper. On y sent l'observateur qui, lui-même, s'est rendu compte de tout, des effets et des causes, des détails et de l'ensemble. On y est donc intéressé par la force du vrai. Le narrateur a le calme d'un miroir qui réfléchit les grandes crises de la nature, sans y ajouter aucun ornement de son cru, et, je le répète, ce parti franchement pris, constitue parfois une grande qualité, peut-être trop peu estimée chez nous. [...]

C'est déjà un grand ouvrage et une noble tâche accomplie, que cette personification du génie américain dans les navigateurs des romans de Cooper. Comme ils sont patients, obstinés, prévoyants, industriels, ingénieux, pleins de ressources, d'inspiration dans le danger, de calme, de résignation et d'espérance dans désastre ! Il n'est pas possible de nier que ce ne soient là les éclaireurs, les messagers et les missionnaires de la civilisation d'un grand peuple à travers le monde de la barbarie, et l'Amérique doit à Cooper presque autant qu'à Franklin et à Washington, car si ces grands hommes ont créé la société de l'Union, par la science législative et par la gloire des armes, lui, le modeste conteur, il en a répandu l'éclat au-delà des mers par l'intérêt du récit et la fidélité du sentiment patriotique.

Mais [...], cette vérité consciencieuse ne contenait pas toute l'âme de Cooper. Il avait, en dépit de son respect et de son amour pour la société à laquelle il appartenait, cette tendance à l'aspiration isolée, à la rêverie poétique et au sentiment de la liberté naturelle qui caractérisent les vrais artistes. Cette admirable placidité du désert au milieu duquel s'est implantée la société des États-Unis, l'avait envahi par moments, et, malgré lui, les conquêtes de l'agriculture et du commerce sur ces domaines vierges de pas humains avaient fait entrer dans son âme une solennelle tristesse. Et puis, le côté de grandeur de certaines tribus sauvages, la puissance des instincts et des sentiments de la race indienne, la liberté de l'homme primitif sur le sol également primitif et libre, c'était là un grand spectacle, et il fallait au poète des efforts de raisonnement social et de volonté patriotique pour ne pas maudire la victoire de l'homme blanc, pour ne pas pleurer sur la destruction cruelle de l'homme rouge et sur la spoliation de

son domaine naturel : la forêt et la prairie livrées à la cognée et à la charrue. [...]

Scott est [...] un noble barde qui pleure, lui aussi, sur les grands jours de l'Écosse ; mais l'hymne qu'il chante (et qu'il chante mieux, il ne faut pas le méconnaître) a moins de portée. Il pleure une nationalité, une puissance, une aristocratie surtout. Ce que chante et pleure Cooper, c'est une noble race exterminée ; c'est une nature sublime dévastée ; c'est la nature, c'est l'homme.

Août 1856.

1857

Le Réalisme

Courrier de Paris, sept. 1857⁹² – Q. A. L., 1878 – * Champfleury – George Sand : *Du réalisme, Correspondance*, prés. par Luce ABELES, Paris, Éd. des Cendres, 1991.

La conversation tomba sur le *Réalisme*. Il nous sembla qu'il n'avait pas assez sa raison d'être. Le romantisme a, dans son temps, soutenu les mêmes assauts, et il était plus solide, parce qu'il entraînait plus franchement dans une voie plus tranchée. On lui reprochait, à lui aussi, alors, d'être la hideuse réalité, la peinture dégoûtante du laid et la forme prétentieuse du trivial.

[...] M. Champfleury a plu à tout le monde. Il a été suffisamment original pour un élève de Balzac ; mais enfin il ne faisait que marcher dans la voie du maître, et ceux qui s'attendaient à des énormités ont trouvé chez lui l'heureuse et charmante fantaisie, le romanesque dans le roman et l'hyperbole dans la satire.

Mais [les réalistes,] que cherchent-ils ? Ils ont eu beaucoup de peine à le dire, ils le sentaient plus qu'ils ne le savaient. Ils cherchaient le *naturel*, et ils recommençaient, un peu tard, une campagne contre le mauvais classique vaincu et enterré. Ils voulaient qu'on appelât un chat un chat. Le romantisme l'avait voulu avant eux, et il avait bien et dûment gagné son procès. Mais le romantisme, ayant fait son temps comme école, avait laissé ses défauts, moins ses qualités, dans certains esprits prétentieux dont ils firent bien de se moquer. [...]

Que le réalisme fasse donc la guerre au mauvais goût, il aura fort raison ; mais il ne sera pas neuf pour cela. [...]

⁹² Cet article est comme une digression à l'intérieur d'un feuillet, *Le Courrier de village*, qui paraît chaque semaine (sept.– oct. 1857). Le feuillet fut réuni en volume sous le titre de *Promenades autour d'un village* ; mais le texte sur le réalisme n'y figure pas ; il ne fut repris en volume qu'après la mort de G. S.

[...] Vous déclarez que le beau n'existe pas dans les arts et qu'il n'y a que la terre à terre !

Vous le dites, mais vous ne le pensez pas, car vous vous laissez aller à admirer le beau dans la nature, et, s'il est dans la nature, il est dans l'âme de l'homme et dans le sentiment de l'artiste. [...]

M. Gustave Flaubert s'est défendu cruellement jusqu'au bout⁹³. Il a voulu que la femme dédaigneuse du réel fût folle et méprisable ; que le mari voué au réel fût d'une déplorable stupidité, et que la réalité ambiante, maison, ville, campagne, voisins, amis, tout fût écoeurant de bêtise, de laideur et de tristesse, autour de ces deux personnages infortunés.

La chose est exécutée de main de maître, et pareil coup d'essai est digne d'admiration. Il y a dans ce livre un douloureux parti pris qui ne se dément pas un instant, preuve d'une grande force d'esprit ou de caractère, preuve, à coup sûr, d'une grande netteté de talent. Est-ce un parti pris à jamais et à tous égards ? Nous n'en savons rien, car est-il croyable que l'auteur ne soit pas emporté par lui-même dans une sphère moins désolée, et qu'il ne fasse point agir et parler la passion vraie, la bonté intelligente, les sentiments généreux ? Nous espérons bien qu'il le fera. Mais il est certain que son brillant début le place, je ne dirai pas à la tête d'une école nouvelle, mais sur le pied d'une individualité très entière et très prononcée, dont l'action semble vouloir se porter sur la recherche du fatalisme. Il l'analyse dans ses causes, dans sa marche et dans ses résultats avec une rare puissance. Il semble qu'il raconte une histoire arrivée sous ses yeux, et que son unique but soit de vous faire dire : il ne pouvait en être autrement.

On s'est alarmé à tort, suivant nous, de la moralité de l'oeuvre. Tout au contraire, le livre nous a paru utile [...] pour les innombrables Madame Bovary en herbe que des circonstances analogues font germer en province [...].

La leçon sera-t-elle aussi utile aux maris imbéciles, aux amants frivoles, aux bourgeois prétentieux, à toutes les caricatures provinciales si hardiment dessinées par M. Flaubert ? Hélas non ! Madame Bovary est seule intelligente au milieu de cette réunion de crétins. Elle seule eût pu se connaître. Les autres s'en garderont bien. On ne corrige pas ce qui ne pense pas. Il est d'ailleurs évident que le livre n'a pas été fait en vue d'une moralité quelconque ; ce qui, entendons-le bien, ne prouve pas qu'il soit immoral ; car, ce qui est beau ne nuit jamais, et avec cette peinture du mal, M. Flaubert a su faire un très beau livre. [...]

[...] Qu'il soit donc permis à chacun et à tous de voir avec les yeux qu'ils ont. Laissons les réalistes proclamer, si bon leur semble, que tout est prose, et

⁹³ *Madame Bovary* a paru dans la *Revue de Paris* du 1^{er} oct. au 15 déc. 1856. Le 21 déc. 1856, Manceau note déjà dans l'*Agenda* (I, p. 427), que la lecture du roman « intéresse et fait grand plaisir à Mme Sand ». Leur première rencontre date du 30 avril 1857. Au sujet du réalisme, cf., entre autres, l'article sur l'*Éducation sentimentale* (1869), *infra*, p. 417.

les idéalistes que tout est poésie. Les uns seront bien forcés d'avoir leurs jours de pluie, et les autres leurs jours de soleil. Dans tous les arts, la victoire sera toujours à quelques privilégiés qui se laisseront aller eux-mêmes, et les discussions d'école passeront comme passent les modes.

8 juillet 1857.

1858

*Le Théâtre et l'acteur*⁹⁴

Le Gaulois, 29 juin 1904 – *Souvenirs et idées*, Paris, Calmann-Lévy, 1904 – * *O.*
A., t. II.

J'étais vivement frappé de la facilité avec laquelle nos enfants [...] dialoguaient entre eux, tantôt avec une emphase comique, tantôt avec l'aisance de la réalité. Là ce n'était pas de l'art, puisque la convention disparaissait. Il n'y avait pas ce qu'en langage d'art théâtral on appellerait du naturel. Le naturel est une imitation de la nature. Nos jeunes improvisateurs étaient plus que naturel, ils étaient la nature même.

Cela me donna beaucoup à penser sur l'ancien théâtre italien appelé, comme l'on sait : *commedia dell'arte*. Ce devait être un art tout différent du nôtre et où l'acteur était réellement créateur puisqu'il tirait son rôle de sa propre intelligence et créait à lui seul son type, ses discours, les nuances de son caractère et l'audace heureuse de ses reparties. [...]

[...] les temps ne sont plus à la bienveillance pour les tentatives d'art. La grande civilisation est essentiellement *moutonnaire*. [...]

J'ai pourtant acquis et je garderai toujours la conviction qu'il y a, dans le passé, l'ébauche d'un théâtre que l'avenir réalisera.

Un théâtre d'improvisation libre, quant au dialogue, laquelle improvisation serait pourtant solidement attachée à un scénario bien médité, bien étudié, convenu et répété avec soin. Ceci demanderait de la part des acteurs une supériorité d'intelligence et d'éducation dont plusieurs sont certainement aujourd'hui comme autrefois archi-capables de faire preuve, mais dont le système exclusif des pièces écrites par les auteurs ne permet pas la manifestation et le développement. [...]

⁹⁴ Texte inachevé, écrit en 1858.

La Bibliothèque utile

Le Siècle, 16 février 1859 – * *Souvenirs de 1848* (Mélanges), Paris, Calmann-Lévy, 1880.

Nous avons l'habitude de déclarer à tout propos que la France est la première des nations par la science, la littérature et les arts, comme elle est la première par le dévouement et le courage. Il serait plus modeste et plus vrai de dire que nous possédons une sorte d'aristocratie de l'intelligence, laquelle donne souvent le ton à l'Europe, brille au premier rang par le génie des découvertes, et cherche, avec une infatigable activité, à faire progresser toutes les branches du savoir humain. Mais ici, comme aux bords du fleuve Jaune, nous avons nos mandarins : la science est le monopole d'une classe peu nombreuse [...].

Or il est impossible de diriger une société vers cet état de perfection qu'on nomme la démocratie, sans l'y préparer en répandant partout l'instruction, cette puissante armure au moyen de laquelle le faible et le pauvre peuvent, sans trop de désavantage, lutter pour conquérir leur place sous le soleil. Les hommes ne pourront devenir à peu près égaux, libres et frères, que lorsque leur développement intellectuel leur donnera la force et le pouvoir d'y arriver, avec la sagesse et la volonté de s'y maintenir. [...]

[La monarchie constitutionnelle] a exécuté, sans le vouloir peut-être, ou du moins sans en prévoir toutes les conséquences sociales, le grand programme élaboré par la Révolution, [...] l'*instruction primaire*, mais ce n'est que le début.

Cette foule immense qui maintenant sait lire n'a rien ou presque rien à lire de sérieux et de profitable. Les livres de science ne sont pas à sa portée : à peine les tire-t-on à quelques centaines d'exemplaires. Les livres d'histoire [...] sont très chers. Il ne reste donc pour le public des industriels, des commerçants, des employés, des ouvriers, c'est-à-dire pour le gros de la nation, que les journaux politiques et les publications de romans illustrés, aliment intellectuel des oisifs et des grands enfants. Les exceptions sont rares, et, [...] on est conduit à reconnaître que la lecture, ce puissant moyen de civilisation, reste aux mains du grand nombre un simple instrument de distraction. Le lecteur d'aujourd'hui s'amuse, il ne s'instruit pas. Quelquefois il se corrompt, et alors on pourrait dire, avec Jean-Jacques Rousseau, qu'il aurait mieux valu ne pas apprendre à lire.

Des ouvrages compréhensible pour tous, et à bas prix, tel est donc le besoin impérieux du moment, et il nous a semblé tout naturel qu'il y fût répondu par

d'anciens représentants du peuple. En fondant la *Bibliothèque utile*, ils n'ont pas voulu faire une étroite manifestation de parti : la politique du moment n'a rien à voir dans cette oeuvre, dont le but et la portée ont un bien plus haut caractère. [...]

Février 1859

1860

A Agricol Perdiguier, 11 février

Je viens de terminer un ouvrage qui pourrait faire suite au *Compagnon du tour de France* [...]. Ce n'est pourtant ni une suite, ni une étude du même genre. Je ne me suis pas occupée, cette fois, des détails réels et positifs de la vie ouvrière. Je les ai même évités, voulant plutôt faire un résumé poétique et moral des émotions, des sentiments, des passions, et des aspirations qui peuvent fleurir au sein du travail. Cet ouvrage s'appelle *La Ville Noire*. Je vous l'enverrai quand il paraîtra. Bien que j'en aie vu la scène en voyageant, n'y cherchez aucune exactitude absolue de localité. J'ai pris seulement un aspect de pays et d'ouvriers dont j'ai été vivement frappée. Je me rappellerai toujours, mon cher Perdiguier, que c'est en causant avec vous, que j'ai compris bien des choses relatives au passé et à l'avenir du peuple (*Corr.*, XV, p. 691.).

A François Buloz, 30 juillet

J'ai commencé un autre roman⁹⁵, mais il faut que j'apprenne beaucoup de choses dont je veux parler sans dire de bêtises, et je ne sais pas, comme Balzac, prendre juste ce qu'il me faut sans une notion générale. Je me passionne pour les choses où je mets le nez. Ainsi j'ai peut-être trois mots de botanique à dire dans mon roman et me voilà entraînée par l'attrait de la science à m'y remettre d'un bout à l'autre. [...]

Mais pour en revenir au roman, plus je vais, plus je pense qu'il faut faire face à la prétendue doctrine du réalisme en montrant qu'on peut être très exact et très consciencieux sans fouler aux pieds la poésie et l'art. Comment ! il y en a qui prétendent que le beau c'est la fantaisie, tandis que la nature, la vraie nature étudiée sur le fait, disséquée même à la loupe et à la pince, est toute beauté et toute perfection ! Laissons-les dire et allons. Ils ne savent rien, ils n'ont rien vu, rien regardé, rien compris, ces prétendus amants du fait matériel (*Corr.*, XVI, 32-33).

⁹⁵ *Valvèdre*

La Presse, 8 septembre 1860 – S. I. L. – * *Théâtre Complet*, Paris, Michel Lévy Frères, 1866, t. I – *Théâtre I*, Paris, Indigo, Côté-femmes, 1997.

Quand nous avons abordé le théâtre, le matérialisme l'avait envahi. A la suite des événements politiques, les maîtres s'en étaient un peu retirés, les talents de second et de troisième ordre n'avaient pas cherché à lui imprimer une direction nouvelle, et nous n'avions pas la prétention d'y apporter la moindre découverte. Le succès très inattendu d'un ouvrage très simple (*François le Champi*) ne nous enivra pas, et, depuis, jamais l'ambition de supplanter personne ne nous a jeté dans ces luttes fiévreuses qui font, de la vie des auteurs dramatiques, une vie à part, toute d'émotions violentes ou de poignantes anxiétés. [...]

Nous demanderons ici la permission de renvoyer le lecteur à quelques pages insérées dans ce recueil et dont nous avons fait précéder la publication de *Comme il vous plaira*⁹⁷. Elles se résument ainsi : chaque soir, une notable partie de la population civilisée des grandes villes consacre plusieurs heures à vivre dans la fiction ; chaque soir, un certain nombre de théâtres ouvrent leurs portes à quiconque éprouve le besoin d'oublier la vie réelle, et ce besoin est si général, que très souvent tous ces théâtres sont pleins. Cela existe depuis les temps les plus reculés, cela existera toujours. Jamais l'homme ne se passera du rêve ; sa vie réelle, celle qu'il se fait à lui-même ne lui suffit pas. Il faut qu'il oublie et qu'il assiste à une sorte de vie impersonnelle, représentation d'un monde tragique ou bouffon qui l'arrache forcément à ses préoccupations individuelles.

Ce besoin de spectacle qui prouve moins le vide ou le loisir de l'existence que la soif d'illusions inhérente à la vie humaine, peut cependant entraîner la société au plus dur scepticisme, de même qu'elle peut l'élever aux plus nobles aspirations. Tout dépend de la nature des fictions qui servent d'aliment à cet éternel et invincible besoin. [...]

Ce qui était vrai à l'enfance de l'art, l'est encore aujourd'hui. Les fictions scéniques n'existent qu'à la condition d'enseigner. [...]

Pour bon nombre d'auteurs, de comédiens et de directeurs de théâtres, il ne s'agit plus que de découvrir *la fibre du succès d'argent*. Cela se conçoit de reste et ne nous indigne pas autant que les gens qui ne connaissent pas la situation des choses derrière la rampe. L'auteur qui n'obtient pas le *succès d'argent* ne trouve plus que des portes fermées dans les directions de théâtre. Le comédien qui ne fait pas recette est bientôt *remercié*. Le directeur qui n'est pas payé

⁹⁶ Préface générale au *Théâtre*.

⁹⁷ *Supra*, p. 390.

de ses dépenses est ruiné et parfois déshonoré. Dans un temps d'activité extraordinaire, comme celui où nous vivons, il faut plus que jamais réussir : l'erreur n'est donc pas de vouloir réussir.

Mais vouloir réussir sans méthode et sans conviction, c'est écrire sur le sable et bâtir sur le vent [...] On s'est tellement habitué à ne plus compter sur la valeur des choses littéraires, qu'on entend dire à chaque instant aux gens de théâtre : « Ceci est bon, mais n'aura pas de succès. – Cela est stupide, mais réussira. » [...] Ou bien : « Vos personnages sont trop honnêtes : le public les trouvera invraisemblables ; faites des gens réels, très réels. Le public veut voir sa propre image et traite de fantaisie les conceptions élevées. En cela, beaucoup de critiques sont comme lui. » Ou bien : « Cherchez *les effets*. Le public veut des *effets*. Il ne tient pas à ce qu'ils soient amenés d'une façon logique, pourvu qu'elle lui semble ingénieuse, et avec lui tout l'art consiste à tirer d'une situation très tendue un effet très inattendu. Le public veut être surpris. [...] »

Et pourtant tout cela est faux. Le public n'aime pas ce qui l'étonne sans le convaincre ; il ne hait pas ce qui est grand, il écoute ce qui est bon. Il aime même ce qui est beau. Seulement, il est public, c'est-à-dire qu'il est homme et qu'il se trompe en masse comme l'individu se trompe en détail. Il prend souvent le cuivre pour l'or et l'argent pour le plomb. C'est inévitable. S'ensuit-il qu'il faille se faire faux-monnayeur ? [...]

Pour nous-même, qui avons eu au théâtre de grands succès, et aussi des succès d'estime, c'est-à-dire des insuccès, nous ne varierons pas dans notre respect pour le public [...] Chercher à lui plaire par des habiletés puériles et de lâches sacrifices à son prétendu manque d'idéal ne serait pas, selon nous, le respecter ; ce serait, au contraire, le mépriser profondément. Ce que nous respectons en lui, ce n'est ni le bruit de ses mains, ni le contenu de sa bourse [...] Ce que nous trouvons d'infiniment respectable chez lui, c'est le progrès qu'il est toujours capable de faire et dont il ne se défend pas de propos délibérés. Ce que nous ne nous lasserons pas de flatter en lui, c'est le beau côté de la nature humaine, ce sont les instincts élevés qui, tôt ou tard, reprennent le dessus. Quant à ses accès de mauvais prosaïsme et d'engourdissement du coeur, nous ne les guetterons pas pour les encenser, et, quand nous serons aux prises avec ses préjugés et ses erreurs, nous le défions bien de nous faire transiger, dût-il nous placer entre les sifflets et les grosses recettes.

Avec cette résolution [...] nous aurons peut-être plus de revers que de triomphes ; mais il est certain que nous n'aurons jamais ni humiliation ni regret de nos travaux dramatiques. [...]

La critique au jour le jour des représentations théâtrales, c'est encore le public, une élite quant à l'esprit, mais tout aussi variable et sujette à erreur que la masse. Parfois elle nous a soutenu, parfois elle a cherché à nous décourager. Nous l'attendons à des jours plus rassés et à des jugements moins précipités. Ce

qu'elle nous accordera un jour, ce sera de n'avoir pas manqué de conscience et de dignité dans nos études de la vie humaine ; ce sera d'avoir fait de patients efforts pour introduire la pensée du spectateur dans un monde plus pur et mieux inspiré que le triste et dur courant de la vie terre-à-terre.

Nous avons cru que c'était là le but du théâtre, et que ce délasement, qui tient tant de place dans la vie civilisée, devait être une aspiration aux choses élevées, un mirage poétique dans le désert de la réalité.

Sous l'empire de cette conviction, nous n'avons pas voulu essayer de procéder par l'étude du réel aride, et présenter au public un daguerréotype de ses misères et de ses plaies. On en plaçait bien assez devant ses yeux. L'école du positif est nombreuse, et, pour quelques-uns qui ont le droit d'en faire sortir de robustes enseignements, parce qu'ils en ont la puissance, beaucoup d'autres ne réussissent qu'à montrer le laid et à blaser le public sur ce triste face-à-face. D'autres, plus coupables encore et poussant plus loin l'adulation, ont réussi à le faire rire paternellement de ses vices.

Nous n'étions pas tenté d'entrer dans cette voie, et personne n'a encore osé nous reprocher de ne l'avoir pas fait : mais quelques-uns nous ont reproché notre culte pour l'artiste, notre optimisme dans les solutions trop morales de l'action, notre respect pour la simplicité des moyens, et beaucoup d'autres choses auxquelles nous ne répondrons pas. Nous nous bornerons à dire que, nous sentant poussé par un esprit de réaction contre le laid, le bas et le faux, nous avons suivi la pente qui nous emportait en sens contraire. Il était bien naturel qu'un romancier fût romanesque. Qu'il ait manqué de talent, c'est possible ; mais comme ce n'est point là ce qu'on lui a reproché, comme, en cherchant à le détourner de son but, certaines critiques, et même certains amis, s'en sont pris à ce qui faisait son seul mérite, la foi au bien, il est en droit de résister à des remontrances qu'il ne saurait comprendre et à des menaces qui ne sauraient l'intimider.

Nohant, 1^{er} février 1860⁹⁸.

1861

A François Buloz, 8 avril

Vraiment, je ne crois pas qu'on puisse, *de bonne foi*, car la mauvaise foi peut toujours dire tout ce qu'elle veut dire, trouver une caresse à l'adultère dans le roman de *Valvèdre*⁹⁹. Comment aurais-je fait fausse route quand je suis partie

⁹⁸ La date ne figure que dans *S. I. L.*

⁹⁹ Buloz, le 9 avril, ayant tout lu, s'excuse : *moralité irréprochable...*

de cette idée, non de combattre ni d'excuser l'adultère, mais de peindre la situation d'un homme d'imagination qui trompe un homme supérieur à lui et qui en est horriblement puni [...]. J'ai accumulé tous les genres de chagrin et de malheur sur le coupable et je l'ai pourtant fait aussi peu coupable que possible pour rendre la leçon plus saisissante, et on pourrait conclure bourgeoisement : que tout n'est pas couleur de rose dans les bons tours qu'on croit jouer aux maris, – et plus sérieusement – qu'on se donne quelquefois beaucoup de mal pour tromper un homme dont l'amitié serait un bienfait et pour avoir l'amour d'une femme qui est un fléau. C'est banal mais ça n'a pas encore été fait. Surtout dans *Jacques* qui est une victime égorgée par des égoïstes. Dans *Valvèdre* c'est le vrai coupable qui est puni c'est donc la contrepartie de *Jacques* (*Corr.*, XVI, 363–364).

*Le Drac*¹⁰⁰

Préface

* *Théâtre de Nohant*, Paris, Michel Lévy, 1864.

A M. Alexandre Dumas fils

L'élément fantastique est encore une des faces de l'esprit populaire, et il n'est pas besoin de remonter avec Charles Nodier au moyen âge pour saisir par ses beaux cheveux flottants le lutin de la prairie, de la montagne ou de la chaumière. On le rencontre encore à chaque pas chez toutes les nations de l'Europe, dans toutes les provinces de France et sur tous nos rivages de l'Océan et de la Méditerranée. Il se plaît surtout dans des sites étranges et terribles, chez des populations qui ne semblent pouvoir réagir que par l'imagination contre la rude misère de leur vie matérielle ; *kobold* en Suède, *korrigan* en Bretagne, *follet* en Berry, *orco* à Venise, il s'appelle *le drac* en Provence. Il en est à peu près de même d'un autre esprit, plus fâcheux et plus sinistre, qu'en tout pays on appelle *le double*.

[...] je voulus voir le lieu hanté par les dracs, et des hauteurs du cap^{***}, je descendis dans une des nombreuses anses qui formait la dentelure des falaises à pic. Le décor était splendide, et le sujet me fit penser à un opéra ou à un mélodrame à grand spectacle ; mais, bientôt gagné par le spectacle autrement grand de la mer agitée, j'oubliai tout ce qui n'était pas elle, et, dans un de ces rêves dont on n'a, Dieu merci, à rendre compte à personne, je me représentai le monde impalpable qui doit peupler l'immensité inconnue. [...]

[...] cela était beau et rempli de l'attrait du vertige. L'esprit s'élançait irrésistiblement de roche en roche ; il s'enivrait de la profondeur de ces racines

¹⁰⁰ Rêverie fantastique en trois actes.

puissantes de la montagne sous-marine ; il voulait planer sur tout, plonger dans tout ; il vivait d'une vie terrible et folle.

L'esprit de l'homme a cet instinct de conquête irréalisable ; il peut rêver des délices dans la possession d'un monde qui refuse au corps les conditions de la vie, et ce monde merveilleux des abîmes n'aurait pour hôtes que des muets et des aveugles, les poissons et les coquillages ! Je ne voulais pas, je ne pouvais pas croire... [...] Je vous raconte [...] où et comment m'est venue confusément l'idée de faire agir et parler un de ces esprits dont j'enviais la vie mystérieuse et l'ineffable liberté. [...]

Je pensais bien ne jamais avoir à noter ces impressions fugitives [...] ; mais le hasard m'en fit retrouver quelque chose, un des jours du mois dernier, en essayant d'écrire une légende dialoguée [...]. Le drac oublié m'apparut comme dans un rêve, et je ne voulus pas reculer devant le contraste d'un fantastique échevelé et d'une réalité un peu brutale. Ce n'était pas l'histoire qu'on m'avait racontée, mais c'était l'image flottante dont j'avais vu le cadre saisissant. J'entendais passer les voix rauques des bateliers au milieu du chant ininterrompu de la mer harmonieuse. Je revoyais ces hommes rudes et incultes dont l'esprit conserve des poésies étranges, et j'écrivis sans crainte et sans scrupule une rêverie [...].

[...] Vous êtes venu, et vous avez aimé cette manière de raconter et de figurer un rêve devant une réunion de famille, à peu près comme on le raconterait soi-même au coin du feu. J'ose donc la publier, et je la mets sous la sauvegarde de votre indulgence en vous la dédiant, non pas comme à l'auteur de ces fortes et savantes études dramatiques de la vie humaine qui parlent à la raison et à la logique autant qu'à l'esprit et au coeur, mais comme à un excellent ami dont le sens artiste admet et comprend sans pédantisme toutes les libertés de l'art.

Nohant, septembre 1861

1863

Lettre sur Salammbô

La Presse, 27 janvier 1863 – * *Q. A. L.*, 1878 – *Q. A. L.*, 1991.

[...] j'aime *Salammbô*. J'aime qu'un écrivain, lorsqu'il n'est pas forcé par les circonstances ou entraîné par son activité à produire sans relâche, mette des années à faire une étude approfondie d'un sujet difficile, et le mène à bien sans se demander si le succès couronnera ses efforts. [...] L'homme qui a conçu et achevé la chose a toutes les aspirations et toutes les ferveurs d'un grand artiste.

En a-t-il la puissance ? Oui, je trouve ; je ne fais pas métier de juger, mais j'ai le droit de trouver [...]. Ce n'est dans le genre et sous l'influence de personne ; cela n'appartient à aucune école, quoi que vous disiez. C'est marqué d'un cachet bien déterminé, et cela entre dans une manière qui est toute une personnalité d'une étonnante énergie. Je sens donc là une oeuvre complètement originale, et là où elle me surprend et me choque, je ne me reconnais pas le droit de blâmer.

En effet, est-on bien autorisé à étourdir d'avertissements et de conseils un homme qui gravit une montagne inexplorée ? Toute oeuvre originale est cette montagne-là. Elle n'a pas de chemin connu. L'audacieux qui s'y aventure cause un peu de stupeur aux timides, un peu de dépit aux habiles, un peu de colère aux ignorants. Ce sont ces derniers qui blâment le plus toutes les hardiesses. [...]

Mais quelques-uns pourtant, parmi ces ignorants, aiment ces sommets, et, quand ils n'y peuvent aller, ils aiment ceux qui en reviennent. Je suis de ceux là, moi. Je n'ai pas gravi l'Himalaya, mais j'ai vu sa tête dans mes rêves, et, loin de blâmer ceux qui l'ont touchée, j'écouterai leurs récits jusqu'à demain matin. [...]

Janvier 1863.

***La Nuit de Noël.* Fantaisie d'après Hoffmann**

Avertissement

R. D. M., 15 août 1863 – * *Théâtre de Nohant*, Paris, Michel Lévy, 1864.

Maître Floh est une des plus bizarres créations d'Hoffmann. Est-ce une critique de certaine science puérile et inféconde ? Est-ce un conte de fées ? Y a-t-il au fond de ce roman une moralité cachée ou une amertume profonde ? On y peut voir tout cela, mais en réalité on le voit à travers un brouillard, ou tellement aveuglé d'éclairs, qu'on ne saurait se vanter de l'avoir compris, ni affirmer que l'auteur se soit compris lui-même. Telle est la puissance fascinatrice du génie d'Hoffmann, qu'on aime à voyager dans l'inconnu sur les ailes de sa fantaisie, et à ne pas trop savoir quels mondes éblouissants ou burlesques il vous a fait traverser. Ses récits sont courts, c'est la condition du genre. Il faut pouvoir lire vite ce qui ne permet pas la réaction de la froide raison. [...]

C'est le côté humain, à la fois plaisant et sérieux, qui place les contes d'Hoffmann au-dessus des pures caprices de l'imagination. [...] L'humble fantaisie à quatre personnages que nous avons appropriée aux moyens très restreints d'un théâtre de famille devait s'attacher plus particulièrement à développer, après une certaine transformation permise, les caractères si bien ébauchés

et si heureusement indiqués par Hoffmann. Il ne nous était pourtant pas possible de supprimer absolument le merveilleux, et, tout en nous bornant à ce qui était réalisable sur une très petite scène, nous avons fait intervenir les esprits familiers dans cette évocation qui est le début du roman de Pérégrinus¹⁰¹. [...]

Ce que l'art général pourrait gagner à ces essais particuliers, c'est, en supposant que de nombreux essais fussent tentés sur plusieurs points, le goût que le public pourrait prendre, en détail, pour un genre de théâtre très intime, très soigné et très étudié, où certains développements d'idées, confiés à des artistes délicats en présence d'auditeurs choisis, saisiraient l'attention et charmeraient l'esprit, le cœur ou l'imagination sans avoir recours à des moyens et à des effets d'une grande puissance. Ces grands moyens et ces grands effets seront toujours nécessaires aux grands théâtres, et l'on se préoccupe surtout aujourd'hui de rendre ceux-ci propres à contenir des foules et à produire des illusions grandioses. Cela est fort bien vu ; mais en même temps nous aimerions à voir la conservation et même la création de nombreux petits théâtres qui rivaliseraient d'invention dans tous les genres, et qui garderaient les traditions de l'art intime. Plus nous élargirons les scènes, plus nous reculerons les spectateurs, et plus nous perdrons les effets que la vérité peut produire. Nous aurons de grands artifices ; mais l'auteur aussi bien que les interprètes, forcés d'agir sur une multitude et dans un lointain, devront renoncer à leurs vrais moyens individuels pour recourir à des moyens d'emprunt d'une généralité banale ou d'un emploi funeste. On saura de plus en plus comment le mot, la situation, l'effet, la physionomie, le geste, la voix, doivent porter aux extrémités d'une vaste enceinte ; mais, devant cette nécessité qui nous mènera peut-être jusqu'au masque, au porte-voix et aux échasses du théâtre antique, le sentiment délicat des choses, le génie individuel de l'acteur, sa grâce ou son charme naturels deviendront nécessairement des qualités inutiles. Déjà les voix ne résistent plus aux conditions des grands opéras ; déjà, sur les grands théâtres, le jeu des acteurs est devenu une convention inévitable qui ne produit pas la même satisfaction de près que de loin. [...] Donc, les vraies individualités ont besoin du petit temple grec et périssent dans le vaste cirque byzantin. [...]

1865

A Victor Cherbuliez¹⁰², 3 mai

Est-ce que vous ne trouvez pas que c'est vers la fin, qu'on voudrait repartir pour un développement complet de la destinée des personnages ? C'est quand l'éditeur qui vous crie : en voilà assez, que l'on commence à bien connaître ses

¹⁰¹ Personnage du conte.

¹⁰² Cherbuliez, Victor (1829–1899), romancier français d'origine suisse, auteur de plusieurs romans où on a cru reconnaître l'influence de G. S. Cf. *Corr.*, t. XV, p. 861.

acteurs, à voir clair dans leur pensée, à sentir les fatalités de leur caractère et à en déduire toutes les sérieuses conséquences. Si on avait le temps, il faudrait mettre au panier tout ce qu'on a fait, le résumer en un chapitre d'exposition et commencer la véritable histoire de ces gens dont l'esprit s'est enfin révélé à vous. Jusque-là ce n'était qu'interrogatoire et tâtonnement pour s'approprier une première phase de leur vie. Comme on saurait bien où l'on va si cette première phase n'était qu'un prologue ! (*Corr.*, XIX, 191.)

*Les Chansons des bois et des rues*¹⁰³. A Victor Hugo

L'Avenir national, 24 novembre 1865 – * *Nouvelles lettres d'un voyageur*, Paris, Calmann-Lévy, 1877.

Dans une de ses chansons, le poète dit :

George Sand a la Gargilesse

Comme Horace avait l'Anio.¹⁰⁴

O poésie ! Horace avait beaucoup de choses, et George Sand n'a rien, pas même l'eau courante et riieuse de la Gargilesse, c'est-à-dire le don de la chanter dignement ; car ces choses qui appartiennent à Dieu, les flots limpides, les forêts sombres, les fleurs, les étoiles, tout le beau domaine de la poésie, sont concédées par la loi divine à qui sait les voir et les aimer. C'est comme cela que le poète est riche. Mais, moi, je suis devenu pauvre, et je n'ai plus à moi qu'une chose inféconde, le chagrin, champ aride, domaine du silence. J'ai perdu en un an trois êtres qui remplissaient ma vie d'espérance et de force. L'espérance, c'était un petit enfant qui me représentait l'avenir ; la force, c'était deux amitiés, soeurs l'une de l'autre, qui, en se dévouant à moi, ravivaient en moi la croyance au dévouement utile¹⁰⁵. [...]

A présent, je suis oisif et dépouillé jusqu'au fond de l'âme. Non, George Sand n'a plus la Gargilesse ; il n'a plus l'Anio, qu'il a possédé aussi autrefois tout un jour [...]. Il n'a plus rien, le voyageur ! il ne veut pas qu'on l'appelle poète, il ne voit plus que du brouillard, il n'a plus de prairies embaumées dans ses visions, il n'a plus de chants d'oiseaux dans les oreilles, le soleil ne lui parle plus, la nature qu'il aimait tant, et qui était bonne pour lui, ne le connaît plus. Ne l'appellez pas artiste, il ne sait plus s'il l'a jamais été. Dites-lui *ami*, comme on dit aux malheureux qui s'arrêtent épuisés, et que l'on encourage à marcher encore, tout en plaignant leur peine.

¹⁰³ L'ordre des mots est ici inversé ; *Les Chansons des rues et des bois* parut en 1865.

¹⁰⁴ Dans la dernière strophe d'*Amour de l'eau*.

¹⁰⁵ En 1864, elle a perdu son petit-fils et Charles Didier ; en août 1865 Manceau.

Marcher ! oui, on sait bien qu'il le faut, et que la vie traîne celui qui ne s'aide pas. [...] Oui, amis, oui, enfants, je marcherai, je marche ; je vis dans mon milieu sombre et muet comme si rien n'était changé. Et, au fait, il n'y a rien de changé que moi ; la vie a suivi autour de moi son cours inévitable, le fleuve qui mène à la mort. Il n'y a d'étrange en ma destinée que moi resté debout. Pourquoi faire ? pour chanter, cigale humaine, l'hiver comme l'été ! [...]

Oui, allons, la vie ne se perd pas, elle se déplace. Elle s'élance et se transporte au delà de cet horizon que nous croyons être le cercle de notre existence. Nous avons les cercles de l'infini devant nous. [...]

Ceux qui sont partis vivent, chantent et pensent maintenant une octave plus haut que nous ; c'est pourquoi nous ne les entendons plus ; mais nous savons bien que le chœur sacré des âmes n'est pas muet et que notre patrie y est écrite et nous attend.

Au-delà, oui, au-delà ! [...]

Novembre 1865.

1866

A Gustave Flaubert, 1^{er} octobre

Je vous ai entendu dire : Je n'écris que pour 10 ou 12 personnes. On dit en causant, bien des choses qui sont le résultat de l'impression du moment [...] Les douze personnes pour lesquelles on écrit et qui vous apprécient, vous valent ou vous surpassent, vous n'avez jamais eu, vous, aucun besoin de lire les onze autres pour être vous. Donc on écrit pour tout le monde, pour tout ce qui a besoin d'être initié, quand on n'est pas compris, on se résigne et on recommence. Quand on l'est, on se réjouit et on continue. Là est tout le secret de nos travaux persévérants et de notre amour de l'art. Qu'est-ce que c'est que l'art sans les coeurs et les esprits où on le verse ? Un soleil qui ne projetterait pas de rayons et ne donnerait la vie à rien. En y réfléchissant, n'est-ce pas votre avis ? Si vous êtes convaincu de cela, vous ne connaîtrez jamais le dégoût et la lassitude. Et si le présent est stérile et ingrat, si on perd toute action, tout crédit sur le public, en le servant de son mieux, reste le recours à l'avenir, qui soutient le courage et efface toute blessure d'amour-propre. Cent fois dans la vie, le bien que l'on fait ne paraît servir à rien, et ne sert à rien d'immédiat, mais cela entretient quand même la tradition du bien vouloir et du bien faire sans laquelle tout périrait (*Corr.*, XX, 137).

Au même, 29 novembre

Moi je n'ai pas de théories. Je passe ma vie à poser des questions et à les entendre résoudre dans un sens ou dans l'autre, sans qu'une conclusion victorieuse et sans réplique m'ait été jamais donnée. J'attends la lumière d'un nouvel état de mon intellect et de mes organes dans une autre vie, car, dans celle-ci, quiconque réfléchit embrasse jusqu'à leurs dernières conséquences les limites du *pour* et du *contre*. C'est M^r Platon, je crois, qui demandait et croyait tenir le lien. Il ne l'avait pas plus que nous. Pourtant ce lien existe, puisque l'univers subsiste sans que le *pour* et le *contre* qui le constituent se détruisent réciproquement. Comment s'appellera-t-il pour la nature matérielle ? *équilibre*, il n'y a pas à dire – et pour la nature pensante ? modération, chasteté relative, abstinence des abus, tout ce que vous voudrez, mais ça se traduira toujours par *équilibre*. Ai-je tort, mon maître ?

Pensez-y, car dans nos romans, ce que font ou ne font pas nos personnages ne repose pas sur une autre question que celle-là. Posséderont-ils, ne posséderont-ils pas l'objet de leurs ardentes convoitises ? que ce soit amour ou gloire, fortune ou plaisir, dès qu'ils existent, ils aspirent à un but. Si nous avons en nous une philosophie, ils marchent droit selon nous, si nous n'en avons pas, ils marchent au hasard et sont trop dominés par les événements que nous leur mettons dans les jambes. Imbus de nos propres idées, ils choquent souvent celles des autres. Dépourvus de nos idées et soumis à la fatalité, ils ne paraissent pas toujours logiques. Faut-il mettre un peu ou beaucoup de nous en eux, ne faut-il rien mettre que ce que la société met dans chacun de nous ?

Moi je suis ma vieille pente, je me mets dans la peau de mes bonshommes. On me le reproche, ça ne fait rien. Vous, je ne sais pas bien si, par procédé ou par instinct, vous suivez une autre route. Ce que vous faites vous réussit, voilà pourquoi je vous demande, si nous différons sur la question des luttes intérieures, si l'*homme-roman* doit en avoir, ou s'il ne doit pas les connaître.

Vous m'étonnez toujours avec votre travail pénible, est-ce une coquetterie ? Ça paraît si peu ! Ce que je trouve difficile, moi, c'est de choisir entre les mille combinaisons de l'action scénique qui peuvent varier à l'infini, la situation nette et saisissante qui ne soit pas brutale ou forcée. Quant au style, j'en fais meilleur marché que vous.

Le vent joue de ma vieille harpe comme il lui plaît d'en jouer. Il a ses *hauts* et ses *bas*, ses grosses notes et ses défaillances, au fond ça m'est égal pourvu que l'émotion vienne mais je ne peux rien trouver en moi. C'est l'*autre* qui chante à son gré, mal ou bien, et quand j'essaie de penser à ça, je m'en effraie et me dis que je ne suis rien, rien du tout.

Mais une grande sagesse nous sauve ; nous savons nous dire : Eh bien, quand nous ne serions absolument que des instruments c'est encore un joli état

et une sensation à nulle autre pareille que de se sentir vibrer. – Laissez donc le vent courir un peu dans vos cordes. Moi je crois que vous prenez plus de peine qu'il ne faut, et que vous devriez laisser faire l'*autre* plus souvent. Ça irait tout de même et sans fatigue. L'instrument pourrait résonner faible à de certains moments ; mais le souffle, en se prolongeant, trouverait sa force. Vous feriez après coup, ce que je ne fais pas, ce que je devrais faire, vous remonteriez le ton du tableau tout entier et vous sacrifieriez ce qui est trop également dans la lumière (*Corr.*, XX, 206–207).

Au même, 30 novembre

Il y a un équilibre que la nature, notre souveraine, met elle-même dans nos instincts et elle pose vite la limite de nos appétits. Les grandes natures ne sont pas les plus robustes. Nous ne sommes pas développés dans tous les sens par une éducation bien logique. On nous comprime de toutes façons et nous poussons nos racines et nos branches où et comme nous pouvons. Aussi les grands artistes sont-ils souvent infirmes, et plusieurs ont été impuissants. Quelques-uns trop puissants par le désir se sont épuisés vite. En général, je crois que nous avons des joies et des peines trop intenses nous qui travaillons du cerveau. [...] Se développer dans tous les sens, vous dites ? Pas à la fois, ni sans repos, allez ! Ceux qui s'en vantent blaguent un peu, ou s'ils mènent tout à la fois, tout est manqué. [...]

Moi je ne crois pas à ces Don Juan qui sont en même temps des Byron. Don Juan ne faisait pas de poèmes et Byron faisait, dit-on, bien mal l'amour. Il a dû avoir quelquefois – on peut compter ces émotions-là dans la vie – l'extase complète par le cœur, l'esprit et les sens ; il en a connu assez pour être un des poètes de l'amour. Il n'en faut pas davantage aux instruments d[e notre] vibration. Le vent continuel des [petits] appétits les briserait. Essayez quelque jour de faire un roman dont l'artiste (le vrai) serait le héros, vous verrez quelle sève énorme, mais délicate et contenue, comme il verra toutes choses d'un oeil attentif, curieux et tranquille, et comme ses entraînements vers les choses qu'il examine et pénètre seront rares et sérieux. Vous verrez aussi comme il se craint lui-même, comme il sait qu'il ne peut se livrer sans s'anéantir, et comme une profonde pudeur des trésors de son âme, l'empêche de les répandre et de les gaspiller. – L'artiste est un si beau type à faire, que je n'ai jamais osé le faire réellement. Je ne me sentais pas digne de toucher à cette figure trop belle et trop compliquée, c'est viser trop haut pour une simple femme. Mais ça pourra bien vous tenter quelque jour, et ça vaudra la peine.

Où est le modèle ? Je ne sais pas, je n'en ai pas connu à *fond* qui n'eût quelque tache au soleil, je veux dire quelque côté par où cet artiste touchait à l'épicier. Vous [n'avez] peut-être pas cette tache, vo[us devriez vous] peindre.

Moi, je l'ai. J'[aime les] classifications je touche au pédagogue. J'aime à cou-
dre et à torcher les enfants, je touche à la servante. J'ai des distractions et je
touche à l'idiot. Et puis enfin, je n'aimerais pas la perfection, je la sens et ne
saurais la manifester. Mais on pourrait bien lui donner des défauts dans sa na-
ture : quels ? Nous chercherons ça quelque jour (*Corr.*, XX, 210–211).

1867

A Gustave Flaubert, 14 juin

Je sais si bien vivre *hors de moi* ! Ça n'a pas toujours été comme ça. J'ai été
jeune aussi et sujette aux indignations. C'est fini !

Depuis que j'ai mis le nez dans la vraie nature, j'ai trouvé là un ordre, une
suite, une placidité de révolutions qui manquent à l'homme, mais que l'homme
peut jusqu'à un certain point s'assimiler, quand il n'est pas trop directement
aux prises avec les difficultés de la vie qui lui est propre. Quand ces difficultés
reviennent, il faut bien qu'il s'efforce d'y parer, mais s'il a bu à la coupe du
vrai éternel, il ne se passionne plus trop pour ou contre le vrai éphémère et re-
latif.

Mais pourquoi est-ce que je te dis cela ? C'est que cela vient au courant de
la plume, car, en y pensant bien, ton état de surexcitation est probablement plus
vrai, ou tout au moins plus fécond et plus humain que ma tranquillité *sénile*. Je
ne voudrais pas te rendre semblable à moi, quand même, au moyen d'une opé-
ration magique, je le pourrais (*Corr.*, XX, 432–433).

1869

A Jules et Edmond de Goncourt, 6 mars

Madame Gervaisais : c'est un sujet bien douloureux et bien actuel, étudié
profondément, au lieu même où ces fatales réactions peuvent le mieux se pro-
duire dans les âmes d'artiste¹⁰⁶, c'est peut-être l'histoire de Liszt [...], c'est à
coup sûr, en grand – car vous êtes très idéalistes, – le résumé complété et pous-
sé jusqu'à sa plus décisive expression, des *conversions* de ce temps-ci. Rome
associée à cette étude, est fouillée jusqu'au troisième dessous, et tout cela est
plein de force, plein d'acharnement et de conquêtes sur la matière et l'esprit de
cette immense pourriture du monde, de la ville éternelle... d'horreur.

J'apprécie donc beaucoup ce travail et j'en sens toute la difficulté, toute la
ténacité, tout le métier – mais ! – je vous aime trop comme talents pour ne pas

¹⁰⁶ Le roman traite un cas de névrose religieuse.

vous dire mon *mais* tout entier : je crois qu'il [y] a à travailler encore l'expression, à la simplifier, à la rendre plus simple en la rendant plus concise et plus saisissante en laissant moins voir l'effort. C'est de la peinture où rien ne se consent à se sacrifier et où l'oeil ébloui perd le dessin et se fatigue aux détails. C'est surtout en peignant le luxe religieux de la décadence que le style, trop asservi à son objet, prend selon moi, les défauts, la prodigalité confuse et les éclats de mauvais goût de la décadence. Je hais les néologismes, les adjectifs convertis en adverbes, des choses forcées qui semblent prétentieuses et que je n'avais pas trouvées dans vos précédents ouvrages. Vous l'avez fait exprès certainement, car vous êtes trop trempés, pour faillir par négligence. C'est donc un système que vous abordez, vous pensez que le sujet doit faire plier l'expression et l'identifier à lui. – Moi je ne le crois pas. L'homme sera toujours l'homme et l'art sera toujours une manifestation humaine, vous ne rugirez jamais comme le lion, vous ne sifflez jamais comme le vent dans une porte. La vie a mille et mille voix, celle de l'homme les résume, mais c'est toujours par une interprétation où il les domine et reste lui, c'est-à-dire le maître, l'artiste, le créateur dans la création. La musique imitative cesse d'être de la musique. Le style qui veut matérialiser n'est plus un style. [...]

[...] il me semble que vous avez employé un ciment qui ne soutient pas les précieux matériaux de votre édifice (*Corr.*, XXI, 368–369).

A Gustave Flaubert, 2 avril

Je travaille à mon roman de *cabotins*, comme un forçat¹⁰⁷. Je tâche que ce soit amusant et explique l'art. C'est une forme nouvelle pour moi et qui m'amuse. Ça n'aura peut-être aucun succès. Le goût du jour est aux marquises et aux lorettes, mais qu'est-ce que cela fait ? – Tu devrais bien me trouver un titre qui résumât cette idée : *Le roman comique moderne* (*Corr.*, XXI, 407).

Lupo Liverani¹⁰⁸

Préface

R. D. M., 1^{er} décembre 1869 – * *La Coupe*, suivie de *Lupo Liverani*, Paris, Calmann-Lévy, 1876.

En lisant, on est parfois frappé d'une idée qu'on voudrait traduire autrement, et on se laisse emporter par une sorte de plagiat candide qui est absous dès qu'il est avoué.

C'est en lisant *el Condenado por desconfiado*, de Tirso de Molina que je me suis mis très involontairement à écrire *Lupo Liverani* sur la même donnée, en

¹⁰⁷ *Pierre qui roule*

¹⁰⁸ Drame en trois actes.

m'appropriant tout ce qui était à ma convenance ; ce n'est là ni piller ni traduire, c'est prendre un thème tombé dans le domaine public et l'adapter à ses propres moyens, comme on a fait de tout temps pour maint sujet classique ou romantique, philosophique ou religieux, dramatique ou burlesque. [...]

[G. S. cite la préface du traducteur, Alphonse Royer :] « C'est une parabole évangélique pour rendre intelligible au peuple le dogme catholique de la grâce efficace... »]

La grâce efficace ! voilà certes un singulier point de départ pour une composition dramatique. Pourtant, à travers ces subtilités sur la *grâce prévenante*, le *pouvoir prochain*, la *grâce suffisante* et la *grâce efficace*, dont nous rions aujourd'hui et dont Pascal s'est si magistralement raillé tout en y portant la passion janséniste, nous savons tous que bouillonnait la grande question du libre arbitre et de la dignité de l'homme. Nous la cherchons autrement aujourd'hui, mais nous la cherchons toujours.

Peut-on dire que les jansénistes défendaient mieux la liberté humaine que les molinistes ? Parfois oui, en apparence ; mais, en réalité, toutes ces doctrines faisaient intervenir Dieu dans l'action de notre volonté d'une façon si étrange et si arbitraire, que nous avouons ne nous intéresser sérieusement qu'au fait historique. Nous ne voyons pas l'esprit de liberté poindre franchement dans ces petites hérésies vagues du catholicisme, et nous ne concevons plus de progrès véritable qu'en dehors du sanctuaire.

L'oeuvre du religieux Gabriel Tellez, qui a publié ses drames admirables sous le pseudonyme de Tirso de Molina, nous a paru ouvrir une plus large porte que toutes les controverses du temps. [...]

Voici l'opinion d'une personne avec qui je lisais ce drame : « C'est beau, mais j'y vois un dogme odieux. L'homme est damné parce qu'il cherche à savoir son sort, le but de sa vie. Toute vertu, tout sacrifice lui est inutile. Celui qui croit aveuglément peut commettre tous les crimes : un acte de foi à sa dernière heure, et il est sauvé ! » En effet, en voyant le repentir tardif et la confession forcée du bandit de Tirso, on peut conclure que la moralité officielle de ce drame est celle-ci : Sois un saint, une heure de doute te perdra. Crois comme une brute et agis comme une brute, Dieu te tend les bras, car l'Église t'absout. Eh bien ! peut-être est-ce là le brevet officiel extorqué par le maître à la censure ; mais il m'est impossible de ne pas voir une pensée plus large et plus philosophique qui fait éclater la chasuble de plomb du moine, et cette pensée secrète, ce cri du génie qui perce la psalmodie du couvent, le voici : – La vie de l'anachorète est égoïste et lâche ; l'homme qui croit se purifier en se faisant eunuque est un imbécile qui cultive la folie et que l'éternelle contemplation de l'enfer rend féroce. Celui-là invente en vain un paradis de délices ; il ne fera que le mal sur la terre et n'arrivera à la mort que dégradé. Celui qui obéit à ses instincts vaut mille fois mieux, car ses instincts sont bons et mauvais, et un

moment peut venir où son cœur ému le rendra plus grand et plus généreux que le prétendu saint dans sa cellule.

Qu'un moine de génie ait rêvé cela sous le regard terne et menaçant de l'Inquisition, rien ne me paraît plus probable, parce que rien n'est plus humain. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que le système de l'autre Molina, le célèbre jésuite contemporain de Molina le dramaturge, fut gravement menacé par l'inquisition et traduit en cour de Rome pour cause d'hérésie, comme le fut plus tard Jansénius pour ses attaques contre le molinisme, l'idée quelle qu'elle soit, ayant toujours eu le privilège d'être poursuivie à Rome. Les deux doctrines ennemies n'ont pas résolu leurs propres doutes, mais j'avoue qu'en me mettant, s'il m'était possible, au point de vue catholique et en admettant le dogme atroce de l'enfer, je serais plus volontiers moliniste, je dis disciple direct et contemporain de Molina, que janséniste, même avec le sublime Pascal et les grands docteurs de son temps. Je trouve, dans la première idée de Molina le jésuite, quelque chose de pélagien qui me montre Dieu bon et l'enfer facilement vaincu, tandis que, dans les tendances augustinienne, je vois l'homme rabaissé jusqu'à la brute, sa volonté enchaînée au caprice d'un Dieu stupide et insensible, le diable triomphant à toute heure et l'enfer pavé des martyrs du libre examen.

Ce que la douce doctrine de Molina est devenue entre les mains des bons pères Escobar et autres, ni Molina le grand jésuite, ni Tellez Molina le grand poète, – son disciple à coup sûr, – n'ont dû le prévoir. Tout, dans l'oeuvre de ce dernier, proclame ou révèle la sincérité, l'humanité et la charité, l'horreur de l'hypocrisie, la raillerie des macérations, le sentiment de la vie, la victoire attribuée aux bons instincts sur les étroites pratiques. Il est vrai qu'il a dû dénouer son drame par la soumission au prêtre et la réconciliation avec l'Église moyennant la confession classique du brigand. Je me suis dispensé, dans ma donnée, de cette formalité que la censure ne peut plus exiger, et, prenant Dieu et le diable dans le symbolisme, d'ailleurs assez large, où Tirso les fait apparaître et agir, je me suis permis de mettre dans la bouche de Satan les paroles que je regarde comme la traduction de la vraie pensée du maître.

En finissant cette préface, qu'on ne lira peut-être pas – on veut aller vite au fait aujourd'hui, et on a raison, – je demande pourtant qu'on s'y reporte d'un rapide coup d'oeil en finissant le drame, et qu'on ne m'accuse pas d'avoir été touché par la grâce efficace, un beau matin, en prenant mon café ou en chaussant mes pantoufles. Je ne crois pas que les choses se passent ainsi entre le ciel et l'homme ; je suis persuadé qu'en nous envoyant en ce monde, on nous a pourvus de la *grâce suffisante*, et que, s'il est des malheureux entièrement privés de leur libre arbitre (il y en a certainement), ces exceptions confirment la règle au lieu de l'infirmier.

La Liberté, 21 déc. 1869 – * *Q. A. L.*, 1878 – *Q. A. L.*, 1991.

Épris de ces vues d'ensemble qui avaient éclairé si fortement l'histoire de Salammbô, il a exprimé cette fois l'état général qui marque les heures de transition sociale. Entre ce qui est épuisé et ce qui n'est pas encore développé, il y a un mal inconnu, qui pèse de diverses manières sur toutes les existences, qui détériore les aptitudes et fait tourner au mal ce qui eût pu être le bien ; qui fait avorter les grandes comme les petites ambitions, qui use, trahit, fait tout dévier, et finit par anéantir les moins mauvais dans l'égoïsme inoffensif. C'est la fin de l'aspiration romantique de 1840 se brisant aux réalités bourgeoises, aux roueries de la spéculation, aux facilités menteuses de la vie terre à terre, aux difficultés du travail et de la lutte. Enfin, comme le sous-titre du livre l'annonce, c'est l'histoire d'un jeune homme qui, comme tant d'autres, eût volontiers contribué à l'histoire de son temps, mais qui a été condamné à en faire partie comme chaque flot qui s'enfle et s'écoule fait partie de l'Océan. [...]

Le *jeune homme* [...] ne serait pas un type complet s'il n'échouait pas par sa faute. Il n'a pas l'énergique constance des exceptions, les circonstances ne l'aident point et il ne réagit pas sur elles. [...] [Le romancier] peint le courant brutal, l'obstacle, la faiblesse ou l'inconstance des lutteurs, la vie comme elle est dans la plupart des cas, c'est-à-dire médiocre. Son héros [...] est tour à tour trop au-dessus ou trop au-dessous de son aspiration. Il la quitte et la reprend pour la perdre encore. Il conçoit un idéal et ne le saisit jamais ; la réalité l'empoigne et le roule sans pouvoir l'abrutir. Il ne trouve pas son courant et s'épuise à ne pas agir. Vrai jusqu'au bout, il ne finit rien et ne finit pas. Il trouve que le meilleur de sa vie a été d'échapper à une première souillure, et il se demande s'il a échoué dans son rêve de bonheur par sa faute ou par celle des autres.

Ce type si frappant de vérité est le pivot sur lequel s'enroule le vaste plan que l'auteur s'est tracé ; et c'est ici que le dessin de l'action nous a paru ingénieux et neuf. Ce *moi* du personnage qui subit toutes les influences et traverse toutes les chances du *non moi*, ne pouvait exister sans une corrélation continue avec de nombreux personnages. Il y a là l'étude approfondie de tous les types et de tous les actes [...].

Il n'y a pas de question *morale* comme on l'entend soulevée dans ce livre. Toutes les questions, solidaires les unes des autres, s'y présentent en bloc à l'esprit, et chaque opinion s'y juge d'elle-même. Quand il sait si bien faire vivre les figures de sa création, l'auteur n'a que faire de montrer la sienne. Chaque pensée, chaque parole, chaque geste de chaque rôle exprime clairement à

¹⁰⁹ Note du 8 déc. 1869 de l'*Agenda* : « Lettre de Flaubert et article tout de suite » (t. III, p. 232).

chaque conscience l'erreur ou la vérité qu'il porte en soi. Dans un travail si bien fouillé, la lumière jaillit de partout et se passe d'un résumé dogmatique. [...]

Ce livre appartient-il au réalisme ? Nous confessons n'avoir jamais compris où commençait le réel, comparé au vrai. Le vrai n'est vrai qu'à la condition de s'appuyer sur la réalité. Celle-ci est la base, le vrai est la statue. [...] Nous donnerions volontiers au réalisme le simple nom de science des détails. Le *vrai*, dont il ne peut se passer, et dont il ne se passe pas quand il est manié avec talent, c'est la science de l'ensemble, c'est la synthèse de la vie, c'est le sentiment qui ressort de la recherche des faits. Nous ne savons donc pas du tout si Balzac était réaliste et si Flaubert est réaliste. On les a souvent comparés l'un à l'autre parce qu'ils ont le même procédé. Ils établissent leur action sur une grande étude de la vie réelle. Mais ils diffèrent par des qualités essentielles, et là s'arrête la comparaison. Flaubert est grand poète et excellent écrivain. Balzac, moins correct en fait de goût, a plus de feu et de fécondité.

Ce qui nous est arrivé en achevant la lecture de *L'Éducation sentimentale* arrive à quiconque ferme un livre lu avec plaisir ou avec émotion. Nous avons dit : Qu'est-ce que cela prouve ? Cette réflexion est stupide quand elle s'applique à une étude simple, car il y a des études simples comme il y a des corps simples. Mais devant une étude de la vie multiple, de la combinaison, de la vie sociale en un mot, on a le droit de demander à l'auteur où il nous mène et ce que nous devons penser de cette vie qu'il met sous nos yeux, et qui est censée la nôtre.

Ici l'auteur se tait-il ?

Il a mis devant nos yeux un miroir en disant : « Regardez-vous ; si votre image n'est pas ressemblante, celle de votre voisin le sera peut-être. » Et, en effet, nous avons tous trouvé le voisin ressemblant. C'est à nous de conclure et de nous demander si notre époque est effectivement médiocre, ridicule, et condamnée à l'éternel avortement de ses aspirations.

[...] Nous ne pouvons exiger qu'un artiste raconte l'avenir, mais nous pouvons le remercier de nous faire, d'une main ferme, la critique du passé. Donc, la réponse est simple et facile : Que prouve ton livre, écrivain humoristique, railleur sévère et profond ? – Ne dis rien. Je le sais, je le vois. Il prouve que cet état social est arrivé à sa décomposition et qu'il faudra le changer très radicalement. Il le prouve si bien qu'on ne te croirait pas si tu disais le contraire !

Nohant, 10 décembre 1869.

1870

La République !

L'Avenir national, 8 septembre 1870 – * Q. P. S.

Elle est donc viable, puisqu'elle renaît de ses cendres par un cri unanime, par une volonté digne, sans effusion de sang, sans lutte fratricide !

Voici le troisième réveil ; il est idéalement beau. C'est même le quatrième, car il ne faut pas oublier que 1830 fut républicain au début. [...]

C'est donc l'état normal, l'état voulu de la conscience humaine. C'est le but inévitable du prodigieux travail de l'humanité. C'est le destin, allez, c'est la loi ! L'intelligence, la virilité humaine ne peuvent se développer qu'à l'air libre.

Le voilà, le Dieu des armées, il s'appelle patrie et liberté.

Salut, ô République ! tu es en bonnes mains, et un grand peuple va marcher sous ta bannière après une sanglante expiation. La tâche est rude ; mais, si tu venais encore à succomber, tu renaîtras toujours !

Le droit de l'homme est impérissable !

Nohant, le 6 sept. 1870.

1871

A Charles Edmond¹¹⁰, I-II-III

Le Temps, 22 août, 5 et 19 sept. 1871 – *Impressions et souvenirs*, Paris, Michel Lévy, 1873 – * *Impressions et souvenirs*, éd. de Georges LUBIN, Plan de la Tour, Éd. d'Aujourd'hui, « Les Introuvables », 1976¹¹¹.

I.

Relier logiquement, jour par jour, vingt ans de ma vie souvent confuse et un peu impersonnelle, serait un travail pour lequel il me faudrait peut-être vingt autres années, et j'ai trop de choses à voir et à comprendre, moi qui ne comprends pas vite, pour consacrer à me connaître et à me comprendre moi-même le temps assez limité qui me reste à vivre. Allons donc au hasard [...]

Les moments où, saisi et emporté hors de moi par la puissance des choses extérieures, je puis m'abstraire de la vie de mon espèce sont absolument fortuits, et il n'est pas toujours en mon pouvoir de faire passer mon âme dans les êtres qui ne sont pas moi. [...]

¹¹⁰ Charles-Edmond (Ch. E. Choiecki, dit ; 1822–1899), polonais de naissance, arrive en France en 1844. Collaborateur de la *Revue Indépendante* et de plusieurs journaux de gauche. Directeur littéraire de la *Presse*, puis président du Conseil d'administration du *Temps*.

¹¹¹ Édition conforme à celle de 1873. G. LUBIN la présente en ces termes : Recueil d'articles parus dans le journal *le Temps*, en 1871 et 1872. Du « meilleur George Sand ». Elle avait reçu un blanc-seing de la direction du journal pour traiter les sujets qui lui plairaient. Tout s'y succède capricieusement et sans ordre, avec une liberté souveraine. Articles publiés d'abord sous le titre *Rêveries et Souvenirs*, puis, à partir du 17 oct. 1871, sous le titre définitif, *Impressions et souvenirs*.

Cela arrive certainement à tout le monde, mais je voudrais rencontrer quelqu'un qui pût me dire : « cela m'arrive aussi de la même manière. Il y a des heures où je m'échappe à moi, où je vis dans une plante, où je me sens herbe, oiseau, cime d'arbre, nuage, eau courante, horizon, couleur, forme et sensations changeantes, mobiles, indéfinies ; des heures où je cours, où je vole, où je nage, où je bois la rosée, où je m'épanouis au soleil, où je dors sous les feuilles, où je plane avec les alouettes, où je rampe avec les lézards, où je brille dans les étoiles et les vers luisants, où je vis enfin dans tout ce qui est le milieu d'un développement qui est comme une dilatation de mon être. » [...]

II.¹¹²

[...] On me trouve trop indulgent pour les choses et pour les gens de ce temps-ci. Je ne suis pas si indulgent que l'on croit. J'ai acquis de la patience en proportion de ce qu'il en faut, voilà tout. Ayant traversé beaucoup de choses jugées, je n'ai pas le goût de supplicier ce que je condamne, j'aime mieux l'oublier. Est-ce fatigue ou nonchalance ? C'est peut-être aussi un peu de dégoût ; ils disent que le temps présent ne peut pas m'aller, que je dois souffrir de la transformation qui s'opère, depuis dix ans surtout, dans la marche des idées. De quoi ne souffre-t-on pas quand on regarde la réalité ? Mais il ne faut pas se laisser dominer par une tristesse stérile. Il faut que la réflexion, après nous avoir abattus, nous relève. Ils croient que réfléchir les attriste ; mais qu'ils réfléchissent encore plus et ils retrouveront cette petite joie intérieure qui consiste à se dire : « Je sens la vie dans ce qu'elle a de vrai et de bon, je n'ai pas soif de ce qu'elle a de faux et de vénéneux. Le *vrai*, qu'à présent je sais très bien discerner, nul ne peut s'empêcher d'en vivre. »

Je l'appelle petite joie, parce que toute joie qui nous est personnelle est incomplète. On n'est pas vraiment heureux quand on est heureux en petit nombre. Il faudrait le bonheur de tous pour corollaire au bonheur de famille. Il faudrait cela aussi pour la sécurité de l'existence¹¹³. [...]

On a continué à se servir des vieux mots sans s'apercevoir qu'ils n'exprimaient plus les mêmes choses. Qu'est-ce que noblesse, bourgeoisie, prolétariat signifient aujourd'hui ? Ils désignent trois classes qui n'existent plus dans les mêmes conditions que sous le règne de Louis-Philippe [...].

Qu'est devenu ce bon bourgeois de Paris que Balzac a si bien vu et dont il a su poétiser la terne et solide existence ? Et cet autre bourgeois, le bourgeois de province que nous avons tant raillé quand nous étions de jeunes artistes, et qui

¹¹² Sans titre, mais fait suite à *A Charles Edmond* ; notes datées de mars 1860.

¹¹³ Cf. ci-dessous, p. 423, la *Réponse à un ami*.

avait de si fortes affinités avec le boutiquier de Paris ? Dans ce temps-là, nous l'appelions le *mollusque*, il y avait encore des mollusques en France. Il y en avait des bancs considérables que nous comparions à ces chaînes calcaires formées d'infusoires pétrifiés, qui composent une grande partie de notre sol et qui constituent beaucoup de nos larges reliefs géographiques. Ces éléments de résistance aux modifications de la surface avaient une sérieuse importance. Il fallait compter avec eux. Ils avaient, comme agriculteurs ou fabricants, une véritable influence sur le peuple. Ils feignaient, du moins, de faire cause commune avec lui. Le roi Louis-Philippe le sentit et fit de la bourgeoisie la base de son édifice.

Un beau jour, elle croula sous lui. Il n'avait pas prévu qu'en devenant trop prépondérante, elle se dissoudrait, et la révolution de Février ne trouva plus devant elle la classe hautaine et têtue qu'elle s'attendait à combattre. La bourgeoisie avait fait fortune, elle n'aimait plus les révolutions ; son rôle de 1830 était terminé, elle n'avait plus de principes de gouvernement, elle n'avait plus de philosophie à elle, plus d'esprit de caste, elle ne se tenait plus ; à force de vouloir tenir à tout elle ne tenait plus à rien. Elle n'était plus voltairienne, elle ne comprenait plus 89 dont elle parlait sans cesse. Enrichie par cette première révolution, elle était devenue aristocrate, avide d'honneurs et de titres, dévote même et *bien pensante*, comme on disait en plus haut lieu sous la Restauration. N'ayant plus, par cette substitution, sa raison d'être, elle avait déjà cessé d'être ce fameux *tiers*, qui avait voulu être tout et qui n'était plus rien qu'un élément mêlé aux autres éléments des classes riches ou aisées.

Cette vanité maladive est devenue maladie mortelle sous l'empire. La bourgeoisie, qui devrait être flattée d'avoir sur le trône un parvenu, – l'empereur lui-même s'intitule ainsi malicieusement, – ne veut plus être parvenue. Elle se cherche des aïeux, elle se donne des titres, ou tout au moins des particules. [...]

Les chemins de fer ont effacé toutes les nuances locales, comme la soif des jouissances a nivelé tous les éléments de l'aristocratie. Quiconque a gagné de l'argent est affranchi, déclassé, châtelain à tourelles et à écusson si bon lui semble.

Il n'y a donc plus de bourgeoisie. Cette morte a été rejointe sa soeur aînée, la noblesse, sur le registre des mortalités historiques. Il n'y a plus que deux classes, celle qui consomme et celle qui produit ; classe riche ou aisée, classe pauvre ou misérable. Où vont-elles ?

La classe riche va joyeusement au-devant de catastrophes dont je ne me charge pas de prévoir la nature et la forme, mais qui sont des fatalités historiques inévitables. Sera-t-elle renversée par un nouvel ordre du *tiers* portant un autre nom ? La meilleure prévision à concevoir c'est qu'elle s'éclairera à temps et verra sur quels volcans elle mène la danse. [...]

Voyons où en est le peuple. Ceci est plus compliqué et même assez mystérieux. [...]

Je crois à un immense avenir pour le peuple français ; mais je n'assigne pas d'époque à son développement. [...] Avant d'être ce que je rêve pour lui, il lui faudra peut-être traverser des crises auxquelles je n'ose pas penser. [...]

[...] On a pu, j'en ai la certitude, entamer par le bon côté l'éducation du prolétaire. On ne l'a pas voulu ; on l'a raillé, humilié, redouté avant qu'il fût redoutable. Il l'est devenu. Les révolutions sont des crises exceptionnelles où les volontés s'exaltent et où les idées ressemblent à des fruits qui veulent mûrir avant que l'arbre soit poussé. Les besoins deviennent exigeants, impérieux. Quand une classe est réduite au désespoir, c'est toujours la faute des classes qui l'y ont laissée tomber, faute toujours punie et qui toujours recommence.

Je vous le disais, mes amis, et vous ne m'écoutez pas. Vous me traitiez de rêveur et de poète. Pourtant les hommes de bien avaient eu leur moment d'action sur le peuple. Le bonhomme *Patience* et *Pierre Huguenin*¹¹⁴ étaient des portraits flattés, disiez-vous. L'art me semblait le vouloir ainsi, et pourtant ces portraits n'étaient pas de pures chimères, vous le reconnaissiez. Ah ! si un peu d'idéal mêlé à beaucoup de sagesse eût éclairé la puissance bourgeoise en temps utile, que de désastre, que d'égarements elle eût pu détourner ! [...]

Que dire de ceux qui n'ont plus l'ambition de s'élever, et qui, prenant l'époque comme elle est, s'abrutissent avec l'alcool et la débauche ? Leur ivresse est sombre et furieuse. L'oeil est injecté de sang, la voix rauque et cassée, la parole cynique, le silence sinistre. Ah ! pauvre peuple ! Autrefois tu te plaignais d'être rivé au travail et d'avoir à peine le repas de dimanche ; à présent, tu es payé plus cher, tu fais ce que tu appelles le lundi, c'est-à-dire que, du samedi soir au mardi matin, tu es ivre ; que ce jour-là, tu travailles mal et que tu ne travailles en réalité que deux ou trois jours par semaine. Tu t'abrutis, voilà le bienfait de la vie de luxe, et voilà mon grand chagrin, à moi. J'avais rêvé dans un avenir non prochain, mais point trop éloigné, une crise sociale toute pacifique, où les deux classes, puisqu'il n'y en a plus que deux, s'éclairant sur leurs droits et leurs devoirs réciproques, en dehors de toute politique et de tout esprit de parti, pourraient faire un pacte d'étroite solidarité. Certes, cette grande chose arrivera ; mais l'empire qui eût dû la préparer, l'empereur qui disait la vouloir, ont fait fausse route. Le Paris de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau est devenu la cité de Sardanapale. Au lieu d'écoles gratuites dans nos villages, on nous a donné des satrapies dans nos préfectures. Les filles de nos campagnes ont été chercher le rêve de la fortune dans les maisons riches de Paris, et se sont réveillées sur le pavé entre la faim et la prostitution. Nos jeunes gens riches s'*amusent*, nos jeunes gens pauvres se *pochardent*. Nos jeunes femmes riches s'*étourdissent*, nos jeunes femmes pauvres ... se vendent ! [...]

République ou monarchie, peu importe. Le mieux serait de trouver un nom nouveau pour relier les deux antinomies qui sont là, comme dans tout ; il faudrait voir arriver le moment où le producteur et l'exploiteur voudront tous deux,

¹¹⁴ Personnages de *Mauprat* et du *Compagnon du Tour de France*.

de bonne foi, et sous la pression d'une nécessité sociale bien démontrée, signer un acte d'association rigoureusement stipulé, après avoir débattu à fond par les représentants élus de leurs intérêts respectifs. Ces débats porteraient sur la part plus ou moins grande de labeur, d'assiduité et d'intelligence que l'ouvrier aurait apporté à la création de la richesse du patron. [...]

Le jour viendra, voilà pourquoi je ne désespère pas ; mais, pour le moment, nous dévions du chemin et j'en souffre.

III.

Le monde extérieur a toujours agi sur moi plus que je n'ai pu agir sur lui. Je suis devenu un miroir d'où mon propre reflet s'est effacé, tant il s'est rempli du reflet des figures et des objets qui s'y confondent. Quand j'essaye de me regarder dans ce miroir, j'y vois passer des plantes, des insectes, des paysages, de l'eau, des profils de montagnes, des nuages, et sur tout cela des lumières inouïes ; et, dans tout cela, des êtres excellents et splendides. Mais rien ne s'occupe de moi dans ce monde qui n'a pas besoin de mon admiration pour être beau et qui se rirait de mes descriptions si j'avais l'outrecuidance de les lui dédier.

Réponse à un ami

Le Temps, 3 octobre 1871¹¹⁵ – *Impressions et souvenirs*, Paris, Michel Lévy, 1873 – *Impressions et souvenirs*, éd. Georges LUBIN, Plan de la Tour, Éd. d'Aujourd'hui, « Les Introuvables », 1976 – * *Corr.*, t. XXII, pp. 545-555.

Eh quoi, tu veux que je cesse d'aimer ? Tu veux que je dise que je me suis trompée toute ma vie, que l'humanité est méprisable, haïssable, qu'elle a toujours été, qu'elle sera toujours ainsi ? Et tu me reproches ma douleur comme une faiblesse, comme le puéril regret d'une illusion perdue ? Tu affirmes que le peuple a toujours été féroce, le prêtre toujours hypocrite, le bourgeois toujours lâche, le soldat toujours brigand, le paysan toujours stupide ? Tu dis que tu savais tout cela dès ta jeunesse et tu te réjouis de n'en avoir jamais douté, parce que l'âge mûr ne t'a apporté aucune déception : tu n'as donc pas été jeune. Ah !

¹¹⁵ Lettre destinée à Flaubert (du 14 septembre 1871, Nohant) et devenue lettre ouverte. Dans sa lettre du 8 septembre, Flaubert fulminait contre la démocratie. Il y avait ce passage qui a fait bondir G.S. et lui a inspiré sa réponse : « Ah ! chère bon maître, si vous pouviez haïr ! C'est là ce qui vous a manqué : la Haine... » Cf. la n. de G. LUBIN, *Corr.*, t. XXII, p. 545.

nous différons bien car je n'ai pas cessé de l'être, si c'est être jeune que d'aimer toujours !

Comment veux-tu donc que je fasse pour m'isoler de mes semblables, de mes compatriotes, de ma race, de la grande famille au sein de laquelle ma famille privée n'est qu'un épi dans le champ terrestre ? Et si cet épi pouvait mûrir en lieu sûr, si on pouvait, comme tu dis, vivre pour quelques êtres privilégiés et s'abstraire de tous les autres ! – Mais c'est impossible, et ta ferme raison s'accommode de la plus irréalisable des utopies. [...]

Vivre encore heureux en famille, en dépit de tout, est sans doute un grand bien relatif, la seule consolation qu'on puisse et qu'on veuille goûter. Mais même, en supposant que le mal extérieur ne pénètre pas dans nos maisons, ce qui n'est point possible, tu le sais bien, je ne saurais admettre qu'on puisse prendre son parti de ce qui fait le malheur public. [...]

Non, non, on ne s'isole pas, on ne rompt pas les liens du sang, on ne maudit pas, on ne méprise pas son espèce. L'humanité n'est pas un vain mot. Notre vie est faite d'amour, et ne plus aimer c'est ne plus vivre.

Le peuple, dis-tu ! – Le peuple, c'est toi et moi, nous nous en défendrions en vain. Il n'y a pas deux races, la distinction des classes n'établit plus que des inégalités relatives et la plupart du temps illusoires. Je ne sais si tu as des aïeux très-avant dans la bourgeoisie ; moi, j'ai mes racines maternelles directes dans le peuple et je les sens toujours vivantes au fond de mon être. Nous les y avons tous, que l'origine soit plus ou moins effacée ; les premiers hommes ont été chasseurs et pasteurs, puis laboureurs et soldats. Le brigandage couronné de succès a donné naissance aux premières distinctions sociales. Il n'y a peut-être pas un titre qui n'ait été ramassé dans le sang des hommes. Il nous faut bien subir nos ancêtres quand nous en avons ; mais ces premiers trophées de haine et de violence sont-ils une gloire dont un esprit tant soit peu philosophique trouve manière à se prévaloir ? Le *peuple toujours féroce*, dis-tu ; moi je dis : La noblesse toujours sauvage !

Et il est certain qu'avec le paysan, elle est la classe la plus rétive au progrès, la moins civilisée par conséquent. Les penseurs devraient s'applaudir de ne point en être ; mais si nous sommes bourgeois, si nous sommes issus du serf et du corvéable à merci, pouvons-nous nous courber avec amour et respect devant les fils des oppresseurs de nos pères ? Non ! Quiconque renie le peuple s'avilit et donne au monde le honteux spectacle de l'apostasie. Bourgeoisie, si nous voulons nous relever et redevenir une classe, nous n'avons qu'une chose à faire, nous proclamer peuple et lutter jusqu'à la mort contre ceux qui se prétendent nos supérieurs de droit divin. Pour avoir manqué à la dignité de notre mandat révolutionnaire, pour avoir singé la noblesse, pour avoir usurpé ses insignes, pour nous être emparés de ses joujoux, pour avoir été honteusement ridicules et lâches, nous ne comptons plus, nous ne sommes plus rien : le peuple, qui ne devrait faire qu'un avec nous, nous renie, nous abandonne, et cherche à nous opprimer.

Le peuple féroce ? Non ! il n'est pas bête non plus, sa maladie actuelle est d'être ignorant et sot. Ce n'est pas le peuple de Paris qui a massacré les prisonniers, détruit les monuments et cherché à incendier la ville. Le peuple de Paris, c'est tout ce qui est resté dans Paris après le siège, puisque quiconque avait la moindre aisance s'est empressé d'aller respirer l'air de la province et embrasser la famille absente après les souffrances physiques et morales du blocus. Ce qui est resté à Paris, c'est le marchand et l'ouvrier, ces deux agents du travail et de l'échange sans lesquels Paris n'existerait plus. Voilà ce qui constitue positivement le peuple de Paris ; c'est une seule et même famille dont les malentendus de la politique ne peuvent rompre la parenté et la solidarité. Il est reconnu maintenant que les oppresseurs de cette tourmente étaient en minorité. Donc le peuple de Paris n'était pas disposé à la fureur, puisque la majorité n'a donné que des signes de faiblesse et de crainte. Le mouvement a été organisé par des hommes déjà inscrits dans les rangs de la bourgeoisie et n'appartenant plus aux habitudes et aux nécessités du prolétariat. Ces hommes ont été mus par la haine, l'ambition déçue, le patriotisme mal entendu, le fanatisme sans idéal, la niaiserie du sentiment ou la méchanceté naturelle [...]. Ils ne s'appuyaient certainement pas sur la classe moyenne qui tremblait, fuyait ou se cachait. Ils ont été forcés de mettre en mouvement le vrai prolétaire, celui qui n'a rien à perdre. Eh bien, ce prolétaire même leur a échappé en grande partie, divisé qu'il était en nuances très diverses, les uns voulant le désordre pour en profiter, les autres redoutant les conséquences de leur entraînement, la plupart ne raisonnant plus, parce que le mal était devenu extrême et que l'absence de travail les a forcés de marcher au combat pour trente sous par jour.

Pourquoi voudrais-tu que le prolétariat enfermé dans Paris, qui a compté au plus quatre-vingt mille soldats de la faim et du désespoir, représentât le Peuple de France ? Il ne représente même pas le peuple de Paris, à moins que tu ne veuilles maintenir la distinction que je repousse, entre le producteur et le trafiquant.

Mais je veux te suivre et te demander sur quoi repose cette distinction. Est-ce le plus ou moins d'éducation ? La limite est insaisissable. Si tu vois au plus haut de la bourgeoisie des lettrés et des savants ; si tu vois au plus bas du prolétariat des sauvages et des brutes, tu n'en as pas moins la foule des intermédiaires qui te présentera, ici des prolétaires intelligents et sages, là des bourgeois qui ne sont ni sages ni intelligents. [...]

Ce serait donc uniquement le plus ou moins de ressources acquises qui classerait les hommes en deux camps distincts ? On se demande alors où commence le peuple et où il finit, car chaque jour l'aisance se déplace, la ruine abaisse l'un, la fortune élève l'autre ; les rôles changent ; celui qui était bourgeois ce matin va redevenir prolétaire ce soir, et le prolétaire de tantôt pourra passer bourgeois dans la journée, s'il trouve une bourse ou s'il hérite d'un oncle. [...]

Les hommes ne sont au-dessus ou au-dessous les uns des autres que par le plus ou moins de raison et de moralité. [...] Trouver un remède infallible à nos

maux est illusoire. Il faut que nous cherchions tous au jour le jour tous les moyens immédiatement possibles. Il ne faut plus songer à autre chose dans la pratique de la vie qu'à l'amélioration des mœurs et à la réconciliation des intérêts. La France agonise, cela est certain, nous sommes tous malades, tous corrompus, tous ignorants, tous découragés : dire que cela était *écrit*, qu'il en doit être ainsi, que cela a toujours été et sera toujours, c'est recommencer la fable du pédagogue et de l'enfant qui se noie. Autant dire tout de suite : Cela m'est égal ; mais si tu ajoutes : Cela ne me regarde pas, tu te trompes. Le déluge vient et la mort nous gagne. Tu auras beau être prudent et reculer, ton asile sera envahi à son tour, et en périssant avec la civilisation humaine, tu ne seras pas plus philosophe pour n'avoir pas aimé, que ceux qui se sont jetés à la nage pour sauver quelques débris de l'humanité. Ils n'en valent pas la peine, ces débris ; soit ! Ils n'en périront pas moins, c'est possible ; nous périrons avec eux, cela est certain ; mais nous mourrons tout vivants et tout chauds. Je préfère cela à un hivernage dans les glaces, à une mort anticipée. [...]

Tu me crois donc ébranlée, que tu me prêches le détachement ? Tu me dis que tu as lu dans les journaux des fragments de moi qui indiquent un revirement d'idées, et ces journaux qui me citent avec bienveillance s'efforcent de me croire éclairée d'une lueur nouvelle, tandis que d'autres qui ne me citent pas croient peut-être que je déserte la cause de l'avenir. Que les politiques pensent et disent ce qu'ils veulent. [...] Je n'ai pas à réclamer, je n'ai pas à répondre, le public a d'autres intérêts à discuter que ceux de ma personnalité. Je tiens une plume, j'ai une place honorable de libre discussion dans un grand journal ; c'est à moi, si j'ai été mal interprétée, de m'expliquer mieux quand l'occasion se présente. Je la saisis le moins possible, cette occasion de parler de moi en tant qu'individu isolé ; mais si toi, tu me juges convertie à de fausses notions, je dois dire à toi et aux autres qui s'intéressent à moi : Lisez-moi en entier et ne me jugez pas sur des fragments détachés : l'esprit indépendant des exigences de parti voit nécessairement le pour et le contre, et l'écrivain sincère dit l'un et l'autre sans se préoccuper du blâme ou de l'approbation des lecteurs intéressés. Mais tout être qui n'est pas fou se rattache à une synthèse et je ne crois pas avoir rompu avec la mienne. La raison et le sentiment sont toujours d'accord en moi pour me faire repousser tout ce qui veut nous ramener à l'enfance ; en politique, en religion, en philosophie, en art. Mon sentiment et ma raison combattent plus que jamais l'idée des distinctions fictives, l'inégalité des conditions, imposée comme un droit acquis aux uns, comme une déchéance méritée aux autres. Plus que jamais je sens le besoin d'élever ce qui est bas et de relever ce qui est tombé. Jusqu'à ce que mon cœur s'épuise, il sera ouvert à la pitié, il prendra le parti du faible, il réhabilitera le calomnié. [...]

[...] Eh bien, l'abaissement moral de l'Allemagne n'est pas le salut futur de la France et si nous sommes appelés à lui rendre le mal qu'elle nous a fait, son écrasement ne nous rendra pas la vie ! Ce n'est pas dans le sang que les races se retrempent et se rajeunissent. Des effluves de vie peuvent sortir encore du cadavre de la France ; celui de l'Allemagne sera le foyer de pestilence de l'Europe. Une nation qui a perdu l'idéal ne se survit pas à elle-même. Sa mort ne féconde rien et ceux qui respirent ses fétides émanations sont frappés du mal qui l'a tuée. Pauvre Allemagne ! la coupe de la colère de l'Éternel est versée sur toi tout autant que sur nous, et pendant que tu te réjouis et t'enivres, l'esprit philosophique pleure sur toi et prépare ton épitaphe. Ce blessé pâle et sanglant qui s'appelle la France tient toujours dans ses mains crispées un pan du manteau étoilé de l'avenir, et toi, tu te drapes dans un drapeau souillé qui sera ton suaire. Les grandeurs passées n'ont plus de place à prendre dans l'histoire des hommes. C'en est fait des rois qui exploitent les peuples, c'en est fait des peuples exploités qui ont consenti à leur propre abaissement.

Voilà pourquoi nous sommes si malades et pourquoi mon âme est brisée.
[...]

Français, aimons-nous, mon Dieu, mon Dieu ! Aimons-nous ou nous sommes perdus. Tuons, renions, anéantissons la politique, puisqu'elle nous divise et nous arme les uns contre les autres ; ne demandons à personne ce qu'il était et ce qu'il voulait hier. Hier tout le monde s'est trompé, sachons ce que nous voulons aujourd'hui. Si ce n'est pas la liberté pour tous et la fraternité envers tous, ne cherchons pas à résoudre le problème de l'égalité, nous ne sommes pas dignes de le définir, nous ne sommes pas capable de le comprendre. L'égalité est une chose qui ne s'impose pas, c'est une libre plante qui ne croît que sur les terrains fertiles dans l'air salubre. Elle ne pousse pas de racines sur les barricades, nous le savons maintenant ! [...]

[la COMMUNE]

[...] Tout en blâmant les moyens, je ne voulais pas préjuger le but. Il y en a toujours eu un dans les révolutions et celles qui échouent ne sont pas toujours les moins fondées. Un fanatisme patriotique a semblé être le premier sentiment de cette lutte. Ces enfants perdus de l'armée démocratique allaient peut-être refuser de souscrire à une paix inévitable qu'ils jugeaient honteuse : Paris avait juré de s'ensevelir sous ses ruines. Le peuple démocrate allait forcer le peuple bourgeois à tenir parole. Il s'emparait des canons, il allait les tourner contre les Prussiens, c'est insensé, mais c'était grand... Point. Le premier acte de la Commune est d'adhérer à la paix, et, dans tout le cours de sa gestion, elle n'a pas une injure, pas une menace pour l'ennemi ; elle conçoit et commet l'insigne lâcheté de renverser sous ses yeux la colonne qui rappelle ses défaites et nos victoires. C'est au pouvoir émanant du suffrage universel qu'elle en veut, et cependant elle invoque ce suffrage à Paris pour se constituer. Il est vrai qu'il lui

fait défaut ; elle passe par-dessus l'apparence de légalité qu'elle a voulu se donner et fonctionne de par la force brutale sans invoquer d'autre droit que celui de la haine et de mépris de tout ce qui n'est pas elle. Elle proclame *la science sociale positive* dont elle se dit dépositaire unique, mais dont elle ne laisse pas échapper un mot de ses délibérations et dans ses décrets. Elle déclare qu'elle vient délivrer l'homme de ses entraves et de ses préjugés, et, tout aussitôt, elle exerce un pouvoir sans contrôle et menace de mort quiconque n'est pas convaincu de son infaillibilité. [...] Quelle république est là ? Je n'y vois rien de vital, rien de rationnel, rien de constitué, rien de constituable. C'est une orgie de prétendus rénovateurs qui n'ont pas une idée, pas un principe, pas la moindre organisation sérieuse, pas la moindre solidarité avec la nation, pas la moindre ouverture vers l'avenir. Ignorance, cynisme et brutalité, voilà tout ce qui émane de cette prétendue révolution sociale. Déchaînement des instincts les plus bas, impuissance des ambitions sans pudeur, scandale des usurpations sans vergogne, voilà le spectacle auquel nous venons d'assister. Aussi, cette Commune a inspiré le plus mortel dégoût aux hommes politiques les plus ardents, les plus dévoués à la démocratie. Après d'inutiles essais, ils ont compris qu'il n'y avait pas de conciliation possible là où il n'y avait pas de principes ; ils se sont retirés d'elle avec consternation, avec douleur, et, le lendemain la Commune les déclarait traîtres et décrétait leur arrestation. Elle les eût fusillés s'ils fussent restés entre ses mains.

Et toi, ami, tu veux que je voie ces choses avec une stoïque indifférence ! Tu veux que je dise : L'homme est ainsi fait ; le crime est son expression, l'infamie est sa nature ?

Non, cent fois non. L'humanité est indignée en moi et avec moi. Cette indignation qui est une des formes des plus passionnées de l'amour, il ne faut ni la dissimuler ni essayer de l'oublier. Nous avons à faire les immenses efforts de la fraternité pour réparer les ravages de la haine. Il faut conjurer le fléau, écraser l'infamie sous le mépris et inaugurer par la foi la résurrection de la patrie.

VI. A Charles Edmond

Le Temps, 31 octobre 1871 – *Impressions et souvenirs*, Paris, Michel Lévy, 1873
– * *Impressions et souvenirs*, éd. Georges LUBIN, Plan de la Tour, Éd.
d'Aujourd'hui, « Les Introuvables », 1976.

Vous vous demandez, mon ami, pourquoi je tiens à ce qu'on ne me rectifie pas ma ponctuation à l'imprimerie. [...]

La ponctuation a sa philosophie comme le style ; je ne dis pas comme la langue ; le style est la langue bien comprise, la ponctuation, est le style bien compris.[...]

On dit « le style, c'est l'homme. » La ponctuation est encore plus l'homme que le style. La ponctuation, c'est l'intonation de la parole, traduite par des signes de la plus haute importance. [...]

Si [un homme] pèse chacune de ses paroles, s'il donne une égale valeur à toutes ses phrases, s'il en détaille minutieusement chaque membre, vous êtes aussitôt saisi de l'impression que cet homme s'aime trop lui-même, qu'il attribue une importance exagérée à ses assertions, qu'il est tranchant, vaniteux et despotique. Un homme si épris de sa parole ne souffrira aucune contradiction et n'admettra aucune résistance. S'il écrit, sa ponctuation le révélera autant que son délit ; il fera abus des points et des virgules, il surchargera son style de phrases incidentes, par conséquent de parenthèses ou de tirets.

Celui qui abuse des points d'exclamation est un déclamateur impuissant [...] ; celui qui les supprime entièrement et tourne toujours sa phrase de manière à s'en passer est affecté d'une autre manière. Il craint qu'on ne le soupçonne d'être ému, ou il craint de l'être. Il se fait mordant et sec. Dans la conversation, il a la critique dure, le raisonnement froid, la plaisanterie acerbe. [...]

Il faut donc, pour en revenir à la ponctuation écrite, n'en point surcharger le texte en certains endroits, et dans d'autres cas n'en rien omettre. Ceci devient une affaire de tact et c'est pour cela que je n'y voudrais rien d'absolu. Dans un dialogue, par exemple, entre personnes d'un caractère différent, je varierais la ponctuation en même temps que l'expression. Dans un récit rapide, je donnerais peu à la respiration, et même, dans un simple exposé, je ne couperais pas comme phrases ce qui n'est qu'un ensemble de phrases concourant à préciser une même chose. S'il y a tant soit peu de recherche ou d'obscurité dans une explication, vous l'éclairerez par une ponctuation très grammaticale. Si, au contraire, vous parlez de choses que tout le monde entend à demi-mot, ne leur donnez pas l'importance qu'elles ne doivent point avoir ; allez vite au fait comme vous y allez par la parole écrite ou parlée. [...]

[La langue française] tient trop du latin, langue morte, costume qui ne sied pas à nos formes et à nos allures. Elle a trop de facilités de construction. Je lui préfère l'anglais, odieux à l'oreille, grimaçant dans la bouche, faisant saillir les dents à force de sifflement, de blaisement, de ravalements, je dirais presque de crachements. C'est un langage sorti naturellement de bouches mal construites et de gosiers défectueux, caractères de la race. Mais c'est une langue claire, énergique, régulière, allant au fond et tout aussi propre à rendre les nuances que la nôtre. [...]

[...] je crois que [la langue] se simplifiera d'elle-même par l'admission inévitable des classes dites illettrées au mouvement direct de la société bourgeoise, laquelle n'est déjà pas trop ferrée sur le français au sortir des collèges. Ce qui constitue la beauté et la solidité de la langue pourra lutter avec succès

contre une invasion de barbarisme, mais le superflu, ouvrage du pédantisme, disparaîtra, je l'espère. [...]

Nohant, août 1871.

VIII.¹¹⁶

Le Temps, 28 novembre 1871 – *Impressions et souvenirs*, Paris, Michel Lévy, 1873 – * *Impressions et souvenirs*, éd. Georges LUBIN, Plan de la Tour, Éd. d'Aujourd'hui, « Les Introuvables », 1976.

L'année dernière, à pareil jour, je ne pensais pas aux fleurs. Ce n'était pas sur des roses que je m'apitoyais. Ce qui gelait, ce qui mourait sur la terre, c'était des hommes par milliers. La guerre est finie. On ne dort pas précisément sur les deux oreilles ; la misère exceptionnelle est suspendue, le mal atroce est éloigné. On se permet de se chauffer, de regarder la lune, de penser aux enfants qui dorment et qui n'achèveront pas leur nuit dans les champs, surpris par l'invasion. Le moment que l'on tient est à soi. La maison où l'on vit est encore debout. De quoi aurait-on le droit de se plaindre lorsque tant d'autres toits gisent à terre, lorsque tant d'existences ont été brisées et ne peuvent plus refluer ? [...]

Voyons si cette chambre et si ce feu m'aideront à retrouver dans le passé la personne que je cherche dans le présent.

Élevée au couvent et enivrée de dévotion poétique, elle lisait tranquillement les philosophes, croyant d'abord qu'elle les réfuterait facilement dans sa conscience ; mais elle se prenait à aimer les philosophes et à voir Dieu plus grand qu'il ne lui était encore apparu. [...]

Mais il manqua longtemps quelque chose à cet éblouissement de la pensée, c'était le sentiment personnel. Le catholicisme apprend à aimer Dieu comme une personne. La philosophie délaye l'amour en y faisant intervenir la raison. L'âme rêveuse voulait aimer, et la toute-puissance, objet de son admiration, ne suffisait pas à contenter son cœur. Il fallait l'infini de l'amour dans cette création exubérante où la force des renaissances est inépuisable, [...]. Où l'amour n'est plus rien n'est plus. [...]

Alors l'âme pensive dont je cherche à ressaisir la trace [...] voulait se relever par la prière. Elle dépouilla la forme arrêtée du catholicisme, elle se fit protestant sans le savoir ; et puis, elle alla plus loin et improvisa son mode d'entretien avec la divinité. Elle se fit une religion à sa taille, à la mesure de son entendement. [...]

¹¹⁶ 8^e feuilletton dans *le Temps*, sans titre.

Ce qui surnagea sur cette houle [...], c'est le besoin de croire à l'amour divin qui fleurit splendide dans le grand univers, en dépit des apparences qui proclament l'absence de toute bonté supérieure, de toute pitié, de toute justice par conséquent ; car, la nature humaine étant donnée, l'abandon méprisant de cette faiblesse est inique, antipaternel. J'aime mieux croire que Dieu n'existe pas que de le croire indifférent. [...]

Le dialogue avec ce Dieu-là [...] m'est impossible, je l'avoue. Il est effacé de ma mémoire, je ne saurais le retrouver dans aucun coin de ma chambre. [...] ni dans les églises où les hommes se prosternent ; c'est un verbe éteint, une lettre morte, une pensée finie. Rien de cette croyance, rien de ce Dieu ne subsiste plus en moi.

Et pourtant tout est divin ! Ce bon ciel, ce feu qui m'éclaire, cette industrie humaine qui me permet de vivre humainement, c'est-à-dire de rêver paisiblement sans être gelé comme une plante, cette pensée qui s'élabore en moi, ce cœur qui aime, ce repos de la volonté qui m'invite à aimer toujours davantage : tout cela, esprit et matière, est animé de quelque chose qui est plus que l'un et plus que l'autre, le principe inconnu de ce qui est tangible, la vertu cachée qui fait que tout a été et sera toujours. [...]

Pourquoi celui qui remplit tout aurait-il une demeure particulière ? Pourquoi l'esprit qui anime tout aurait-il un foyer déterminé d'émanation ? [...] Enfant, j'ai voulu me le représenter ; homme je ne dois plus tenter ce mirage : mon progrès naturel a été de comprendre que l'infini est une notion placée non en deçà, mais au delà de ma raison. [...]

Un temps viendra où nous ne parlerons plus de Dieu inutilement, où nous en parlerons même le moins possible ; nous ne l'enseignerons plus dogmatiquement, nous ne disputerons plus sur sa nature, nous n'imposerons à personne l'obligation de prier, nous laisserons le culte dans le sanctuaire de la conscience de chacun, et cela arrivera quand nous serons vraiment religieux. Dans ce temps-là [...] la prétention d'affirmer une religion formulée sera considérée comme un blasphème. [...] La religion où l'âme purifiée rencontre l'idée de Dieu ne sera plus un tabernacle dont la clef est dans la poche du prêtre et que la main d'un bandit peut forcer. Il ne sera plus besoin de tolérance pour des croyances arriérées ; elles tomberont avec les menaces et les foudres de l'Église écroulée ou déserte. Quand on parlera des anciens dieux, on n'y verra plus que des allégories. Leur histoire sera celle des peuples qui les auront inventés, l'ère de la foi commencera quand toutes nos chimères seront ensevelies. [...]

Ce que je cherchais alors, c'était le lien entre la foi et la raison. C'est ce que je cherche encore. Mais, dans ce temps-là, je cherchais l'impossible parce que ma foi s'appuyait sur une religion dont la formule était vaine, et aujourd'hui je sens le possible, dirai-je, l'évidence de ma synthèse, parce que je suis dégagé

de toute formule imposée. [...] Et à présent que ma veillée s'achève et que mon *moi* délaissé se retrouve et me parle, je sens Dieu, j'aime, je crois. Ce *moi*, dont l'habitude et les devoirs de chaque jour m'engagent à me détacher, retrouve sa valeur réelle. Égaré dans la solitude, il n'eût enfanté que des chimères ; tête à tête avec le principe supérieur qui l'anime, il n'est point seul, et son monologue est un hymne intérieur dont l'écho affaibli d'une lointaine et mystérieuse réponse prouve qu'il ne s'est point perdu dans le vide. [...]

Mon élan vers toi ne saurait être le marmottage du mendiant qui demande de quoi vivre sans travailler. Ce qui m'est tracé, c'est à moi de le voir, ce qui m'est commandé, c'est à moi de l'accomplir. Le miracle n'interviendra pas pour me dispenser de l'effort. Point de supplication, point de patenôtres à l'esprit qui nous a donné l'étincelle de sa propre flamme pour tout utiliser. Le dialogue avec toi ne s'exprime pas en paroles que l'on puisse prononcer ou écrire ; la parole a été trouvée pour échanger la pensée d'homme à homme. Avec toi il n'y a point de langage, tout se passe dans la région de l'âme où il n'y a pas ni raisonnements, ni déductions, ni pensées formulées. C'est la région où tout est flamme et transport, sagesse et fermeté. C'est sur ces hauteurs sacrées que s'accomplit l'hyménée, impossible sur le terre, du calme délicieux et de l'ineffable ivresse.

Nohant, 28 octobre 1871.

IX. En 1861 – Lettre à Rollinat

Le Temps, 13 décembre 1871 – *Impressions et souvenirs*, Paris, Michel Lévy, 1873 – * *Impressions et souvenirs*, éd. Georges LUBIN, Plan de la Tour, Éd. d'Aujourd'hui, « Les Introuvables », 1976.

Qu'est-ce donc que ces personnages de roman disciplinés dans notre cerveau quand nous écrivons, indisciplinés quand nous rêvons ?¹¹⁷ Que le monde extérieur remplisse les visions du sommeil et nous gouverne alors à sa guise, rien de surprenant [...] Mais la figure idéale sérieuse ou comique dont nous comptons faire, soit un personnage de livre, de théâtre ou de tableau, soit une statue, cette figure de notre choix et de notre invention ne nous appartient-elle pas ? N'est-elle pas forcée de nous obéir ?

– Eh bien non, elle ne nous obéit pas ; elle ne nous appartient pas ! Docile et muette tant que notre raison la travaille et la façonne, elle se lève dans le songe comme une puissance folle, quelquefois hostile, à coup sûr indépendante. La liberté morale qui était en nous, il se trouve que nous la lui avons donnée et

¹¹⁷ Elle raconte un rêve qu'elle a fait : les personnages de la *Famille de Germandre* lui dés-obéissaient...

qu'elle s'en sert contre nous. Quelle légende fantastique et vraiment terrible s'accomplit en nous, sans que nous nous en étonnions ! Comme cela arrive avec plus ou moins de netteté ou d'intensité à tout le monde, comme ceux dont le cerveau ne fonctionne pas volontairement dans le domaine de la fiction n'en ont pas moins des rêves où ils voient apparaître des inconnus burlesques, importuns, ridicules ou nuisibles qui sont des produits vagues et involontaires de leur esprit, on peut bien dire que nos propres idées nous assujettissent presque autant qu'elles sont assujetties par nous, et pourtant nous nous croyons leurs maîtres quand le réveil a dissipé les fantômes de ces esclaves révoltés !

X. A Rollinat, *Journal*¹¹⁸

Le Temps, 14 décembre 1871 – *Impressions et souvenirs*, Paris ; Michel Lévy, 1873 – * *Impressions et souvenirs*, éd. Georges LUBIN, Plan de la Tour, Éd. d'Aujourd'hui, « Les Introuvables », 1976.

Mais pourquoi donc ce besoin que j'éprouve d'embellir le soir dans mon souvenir ce que j'ai admiré tantôt ? C'est peut-être le besoin de réagir contre l'exactitude à laquelle nous condamne le travail du narrateur. Je prends des notes intérieures d'une fidélité scrupuleuse et je sais que, sur ce point, ma mémoire ne me trompera pas. [...] Je reviens [...] et me voilà ivre ! Tout ce que j'ai vu grand m'apparaît immense, l'austère devient formidable, le gracieux se fait paradisiaque ; et pourtant la nature est plus belle que la plus belle de mes appréciations ; les fantaisies dont je la pare ne valent pas sa puissance logique et sa sublime simplicité. Je le sais, je la vénère, je me méprise et je recommence. C'est bien une ivresse, un état d'hallucination. Ma volonté ne sait pas pourquoi, et ma raison n'y peut rien.

Il y a donc en nous cet instinct de remaniement de la réalité que les phréno-logues appellent la *merveilleosité* ? C'est le grain de folie qu'il nous faut tous subir quand nous sommes la proie d'une passion, et je suis en ce moment la proie enivrée de la passion de voir.

Dans le sommeil c'est encore plus prononcé ; je vois de véritables aberrations dans la nature et j'y prends part avec une démence analogue. [...]

A Gustave Flaubert, 25 octobre

Tes lettres tombent sur moi comme une pluie qui mouille, et fait pousser tout de suite ce qui est en germe dans le terrain, elles me donnent l'envie de

¹¹⁸ Le texte est daté : « 1861, Tamaris ».

répondre à tes raisons, parce que tes raisons sont fortes et poussent à la réplique. Je ne prétends pas que mes répliques soient fortes aussi, elles sont sincères, elles sortent de mes racines à moi, comme les plantes susdites. [...]

Mes racines – on n'extirpe pas cela en soi et je m'étonne que tu m'invites à en faire sortir des tulipes, quand elles ne peuvent te répondre que par des pommes de terre. Dès les premiers jours de mon éducation intellectuelle, quand m'instruisant toute seule auprès du lit de ma grand'mère paralytique, ou à travers champs aux heures où je la confiais à Deschartres, je me posais sur la société les questions les plus élémentaires, je n'étais pas plus avancée à 17 ans qu'un enfant de 6 ans [...].

Alors je lisais Chateaubriand et Rousseau, je passais de l'Évangile au *Contrat social*. Je lisais l'histoire de la Révolution faite par des dévots, l'histoire de France faite par des philosophes, et un beau jour j'accordai tout cela comme une lumière faite de deux lampes, et j'ai eu des *principes* ; ne ris pas, des principes d'enfant très candide qui me sont restés à travers tout, à travers *Lélia* et l'époque romantique, à travers l'amour et le doute, les enthousiasmes et les désenchantements. Aimer, se sacrifier, ne se reprendre que quand le sacrifice est nuisible à ceux qui en sont l'objet et se sacrifier encore dans l'espoir de servir une cause vraie, l'amour.

Je ne parle pas ici de la passion personnelle, mais de l'amour de la race, du sentiment étendu de l'amour de soi, de l'horreur du *moi tout seul*. Et cet idéal de *justice* dont tu parles, je ne l'ai jamais vu séparé de l'amour, puisque la première loi pour qu'une société naturelle subsiste, c'est que l'on se serve mutuellement comme chez les fourmis et les abeilles. Ce concours de tous au même but, on est convenu d'appeler instinct chez les bêtes et peu importe, mais chez l'homme l'instinct est amour, qui se soustrait à l'amour, se soustrait à la vérité, à la justice.

J'ai traversé des révolutions et j'ai vu de près les principaux acteurs, j'ai vu le fond de leur âme, je devrais dire tout bonnement le fond de leur sac : *Pas de principes !* aussi pas de véritable intelligence, pas de force, pas de durée. Rien que des *moyens* et un but personnel. Un seul avait des principes, pas tous bons, mais devant la sincérité desquels il comptait pour rien sa personnalité : Barbès.

Chez les artistes et les lettrés, je n'ai trouvé aucun fond. Tu es le seul avec qui j'aie pu échanger des idées autres que celles du métier. Je ne sais si tu étais chez Magny un jour où je leur ai dit qu'ils étaient tous des *messieurs*. Ils disaient qu'il ne fallait pas écrire pour les ignorants, ils me conspuaient parce que je ne voulais écrire que pour ceux-là, vu qu'eux seuls ont besoin de quelque chose. Les maîtres sont pourvus, riches et satisfaits. Les imbéciles manquent de tout, je les plains. Aimer et plaindre ne se séparent pas. Et voilà le mécanisme peu compliqué de ma pensée.

[...] Je ne plains pas l'incendiaire et l'assassin qui tombent sous le coup de la loi, je plains profondément la classe qu'une vie brutale, déchue, sans essor et sans aide, réduit à produire de pareils monstres. Je plains l'humanité, je la vou-

drais bonne, parce que je ne peux pas m'abstraire d'elle, parce qu'elle est moi, parce que le mal qu'elle se fait me frappe au coeur, parce que sa honte me fait rougir, parce que ses crimes me tordent le ventre, parce que je ne peux comprendre le paradis au ciel ni sur la terre pour moi toute seule. Tu dois me comprendre, toi qui es bonté de la tête aux pieds (*Corr.*, XXII, 594–596).

1872

XIV. A Charles Edmond

Le Temps, 31 juillet 1872 – *Impressions et souvenirs*, Paris, Michel Lévy, 1873 –
* *Impressions et souvenirs*, éd. Georges LUBIN, Plan de la Tour, Éd.
d'Aujourd'hui, « Les Introuvables », 1976.

La vie de ce grand poète [V. Hugo] est une antithèse. Il a des yeux d'aigle, il voit à droite et à gauche, en haut et en bas, pas toujours devant lui, parce qu'il plane et décrit de grands cercles sans s'inquiéter d'une route à suivre. [...]

Le poète, et le poète placé à cette hauteur surtout, ne subit pas comme nous, l'obligation de discerner entre deux écueils le chemin à suivre pour ne pas se briser. Il aura beau heurter des obstacles imprévus, il se relève toujours comme Antée au choc de la terre. Le tort est de vouloir faire de lui un homme *politique*. Lui-même voudrait en vain condescendre jusque-là [...] ; il ne le peut pas, il est trop passionné. Il lui faut la foudre pour se venger de l'affront personnel, rien que la foudre. Il ne peut pas se contenir, se justifier, s'expliquer. [...] Il ne sait manier que l'exclusif et c'est son privilège, c'est son droit, puisque c'est là sa force, puisque sa grandeur est d'outrepasser le but quel qu'il soit, puisque avec de la sagesse comme on l'entend dans la pratique des choses transitoires, nous n'aurions pas de Victor Hugo. Ce serait la France découronnée, ne l'est-elle pas assez ? Il lui reste un poète sublime, une âme sans frein, un homme qui voit au delà de l'horizon et qui, sans égard pour les empêchements visibles aux autres, proclame la loi des siècles à venir ; et nous lui dirions de se taire ? [...]

Nos fils liront *l'Année terrible*. [...] Ils croiront entendre le cri de désespoir de la France expirante, et c'est peut-être de ce cri retentissant que datera son réveil à la vie. [...]

Les esprits littéraires ont aujourd'hui une mission bien nettement tracée. Il leur faut tenir bien haut le seul de nos drapeaux qu'on n'ait pu nous enlever, la supériorité intellectuelle de la France. Tant que nous aurons les premiers poètes, les meilleurs peintres, les plus grands musiciens. nous pourrons protester contre cette déchéance dont on nous menace. C'est dans les forces vives du

génie et du talent, dans cette éternelle vitalité de la race latine que nous pouvons, dès aujourd'hui, puiser notre revanche. On nous accorde la spécialité du *goût*, que nos lourds appréciateurs essayent de regarder comme une chose futile, mais qui est en réalité la source vive des *sélections* fécondes dans l'ordre moral. Sans poésie dans la littérature, la peinture et la musique, dans la sculpture et l'architecture, dans l'industrie même qui touche aux arts de si près, il n'y a pas d'avenir pour les peuples. [...] Le goût est l'écluse savante qui distribue les eaux salutaires, la fertilité, la vie. Sans le goût, nous n'aurions qu'inondations, gâchis ou désastres. [...]

Quelle campagne militaire savamment conduite peut se comparer à la campagne artistique que viennent de faire nos peintres à la dernière Exposition ? [...] Messieurs les Allemands qui êtes si militaires, messieurs les Russes qui êtes si forts, messieurs les Américains qui êtes si riches, où sont vos tableaux et vos peintres ? C'est en payant que les uns ont des musées, c'est en pillant que les autres vont s'en faire. Mais qui de vous sera l'infatigable producteur, l'inventeur inépuisable ? On croit nous ruiner avec du canon, nous tarir avec de l'argent, et, comme par enchantement, nous couvrons le marché d'une moisson nouvelle, éclore et mûrie sous la mitraille. [...]

Nohant, 12 juillet 1872.

XVI. L'homme et la femme. Lettre à un ami

Le Temps, 4 septembre 1872 – *Impressions et souvenirs*, Paris, Michel Lévy, 1873 – * *Impressions et souvenirs*, éd. Georges LUBIN, Plan de la Tour, Éd. d'Aujourd'hui, « Les Introuvables », 1976.

Il n'y a pas de classification logique pour placer la femme dans une sphère particulière. L'homme, depuis que le monde est monde, signifie en histoire, en histoire naturelle et philosophie : tous les hommes et toutes les femmes qui existent, qui ont existé et qui existeront sur la surface de la terre.

[...] pour moi qui aime passionnément et religieusement l'étude et la contemplation des lois naturelles, toute conception d'un classement qui déroge à ces lois me semble arbitraire et factice. Je ne dirai pas que je le rejette, je vais bien plus loin, je *l'ignore*. [...]

[...] on ne peut admettre le rôle d'un souverain de convention : le mâle dominant la femelle, ou la femelle dominant le mâle. Il n'y a qu'un souverain légitime de l'union, *la loi*. [Un seul et même but pour les deux sexes :] la reproduction de l'espèce. Unité de but, c'est la loi suprême, appropriation de

moyens, c'est la conséquence. Différence de sexes, c'est-à-dire d'organes générateurs ? Non, les sexes n'expriment qu'un emboîtement d'organes nécessaires à la fonction fécondante. La chose est claire et visible dans les plus humbles végétaux, dans les êtres organisés les plus infimes ; il n'y a qu'un être pour ainsi dire dédoublé, tendant au rapprochement qui le complète, et absolument incapable d'effectuer son adaptation avec un être d'un autre ordre.

[L'homme s'est fait un « milieu artificiel », « par l'industrie, par l'amour du mieux » qui le distingue et le caractérise.] C'est donc à lui d'embellir sans cesse, dans l'ordre intellectuel, matériel et moral, ce milieu nouveau qui s'appelle le monde de la civilisation et qui est bien réellement le monde de l'homme, fait par lui et modifiable à son gré. Mais il n'y introduira la durée et l'harmonie qui président à l'ordre naturel, qu'en y introduisant le respect des lois naturelles applicables à son espèce. [...]

C'est un appel, c'est un retour à la loi naturelle qui veut que l'espèce *homme* subsiste et prospère par l'*association*. [...]

[Le mot aimer] est grand, parce qu'il implique des conséquences infinies. Aimer, c'est-à-dire s'entr'aimer, aspirer ensemble, agir d'accord, travailler au même but, développer enfin jusqu'à l'idéal, l'instinct fraternel grâce auquel l'homme a conquis le royaume de la terre. Chaque fois qu'il a méconnu cet instinct qui est sa loi de vie, sa prédestination naturelle, il a vu ses temples s'écrouler, ses sociétés se dissoudre, son sens intellectuel dévier, son sens moral s'oblitérer. Chaque fois qu'il a fait effort pour se reconstituer par le vouloir fraternel, patriotisme, charité ou science économique mieux entendue, il a remonté les degrés qu'il avait descendus. L'avenir est fondé sur l'amour [...] ; il vous faudra toujours revenir à cette certitude que la haine tue la race humaine, que l'égoïsme la paralyse, que l'amour seul la replace dans la voie que Dieu, je dirai si vous voulez la *nature*, lui a tracée.

Tâchons donc, pour commencer, de ne pas haïr. Il n'est que trop vrai que la haine est entrée dans l'amour, et que les rapports de l'homme et de la femme sont encore, en bien des cas, une lutte sauvage, un empiétement continu de droits mal définis. [...]

20 août 1872, Cabourg, Calvados

XX. La Forêt de Fontainebleau

Le Temps, 13 novembre 1872 – *Impressions et souvenirs*, Paris, Michel Lévy, 1873 – * *Impressions et souvenirs*, éd. Georges LUBIN, Plan de la Tour, Éd. d'Aujourd'hui, « Les Introuvables », 1976.

[...] il est temps d'y songer, la nature s'en va. Sous la main du paysan les grands végétaux disparaissent, les landes perdent leurs parfums, et il faut aller

loin des villes pour trouver le silence [...]. Tout est abattis, nivellement, redressement, clôture, alignement, obstacle ; si dans les cultures tirées au cordeau qui ont la prétention de s'appeler la campagne, vous voyez de temps en temps un massif de beaux arbres, soyez certain qu'il est entouré de murs et que c'est là une propriété particulière où vous n'avez pas le droit de faire entrer votre enfant pour qu'il sache comment est fait un tilleul ou un chêne. Le riche a seul le droit de conserver un petit coin de la nature pour sa jouissance personnelle. Le jour où la loi agraire serait décrétée, il ne resterait plus un arbre en France. En Berry, on mutile l'orme pour nourrir les moutons, l'hiver, avec la feuille et pour chauffer le four avec les branches. Il n'y a plus que des têtards, c'est-à-dire des monstres. [...]

En attendant que l'humanité s'éclaire et se ravise, gardons nos forêts, respectons nos grands arbres, et, s'il faut que ce soit au nom de l'art, si cette considération est encore de quelque poids pour le temps de ruralité réaliste qui court, écoutons et secondons nos vaillants artistes ; mais nous tous, protestons aussi, au nom de notre propre droit et forts de notre propre valeur, contre des mesures d'abrutissement et d'insanité. Pendant que, de toutes parts, on bâtit des églises fort laides, ne souffrons pas que les grandes cathédrales de la nature dont nos ancêtres eurent le sentiment profond en élevant leurs temples, soient arrachées à la vénération de nos descendants. Quand la terre sera dévastée et mutilée, nos productions et nos idées seront à l'avenant des choses pauvres et laides qui frapperont nos yeux à toute heure. Les idées rétrécies réagissent sur les sentiments qui s'appauvrissent et se faussent. L'homme a besoin de l'Éden pour horizon. Je sais bien que beaucoup disent : « Après nous la fin du monde ! » C'est le plus hideux et le plus funeste blasphème que l'homme puisse proférer. C'est la formule de sa démission d'homme, car c'est la rupture du lien qui unit les générations et qui les rend solidaires les unes des autres.

Nohant, 6 novembre

*L'Augusta*¹¹⁹

Le Temps, 27 novembre 1872 – *Impressions et souvenirs*, Paris, Michel Lévy, 1873 – * *Impressions et souvenirs*, éd. Georges LUBIN, Plan de la Tour, Éd. d'Aujourd'hui, « Les Introuvables », 1976 – *Idées sur le roman, Textes critiques sur le roman français. XII^e-XX^e s.*, éd. Henri COULET, Paris, Larousse, « Textes essentiels », 1992 [extraits].

Moi, je suis d'avis qu'on peut, qu'on doit même, à propos d'ouvrages nouveaux, raisonner sur le roman, qui est, relativement à la grande consommation

¹¹⁹ 21^e feuilletton dans *le Temps* ; compte-rendu du livre de Maurice.

qu'en fait notre époque, un produit d'art de création récente. Jadis un roman suffisait aux plaisirs d'un ou de plusieurs siècles. Aujourd'hui on en veut presque un nouveau pour chaque jour. Sans prétendre que le roman soit d'invention nouvelle, on peut donc dire que son développement répond à des besoins nouveaux, et c'est dans ce sens qu'on peut le considérer comme un art qui appartient spécialement à nos temps modernes.

Ne faisant point ici de critique, mais faisant de la recherche et de l'examen, comme on étudie les choses de la nature sans prétendre à faire de la science, je me demande s'il y a un procédé pour faire le roman, et si chacun n'a pas le droit d'avoir le sien une fois pour toutes, ou d'en changer quand il lui plaît. Je ne vois rien d'absolu à proposer sur ce point. Tout procédé d'école me paraît une entrave. Je regarde l'art du roman comme l'art libre par excellence, libre comme la parole humaine qui permet à quiconque sait s'en servir de raconter une fiction à sa manière, si toutefois il a une fiction intéressante dans l'esprit. Alors tous les moyens sont bons et tous servent d'étude à celui qui cherche la meilleure manière ; mais, quoi qu'on en puisse dire, cette meilleure manière sera toujours la manière quelconque dont se servira le plus grand esprit. Ceci posé, on peut se plaisir à voir le même auteur se servir de divers procédés. Un jour Balzac, le maître du roman français en notre siècle, prit fantaisie de publier des contes drolatiques, et pour ne pas les rendre trop accessibles aux esprits grossiers qui eussent fait abus du sujet, il chercha à les écrire dans le style et l'orthographe de Rabelais. De cette façon, le livre était une sorte de trésor réservé que les érudits, gens sérieux de leur nature, pouvaient seuls aborder. Du moins telle était la pensée de Balzac, avait-il tort ou raison ? Le tort eût été de *manquer sa sauce*, comme il disait, ou de la faire si savante que le génie de Balzac s'y fût noyé ; c'est ce que je craignais et je le lui disais. Heureusement, il ne dépendait pas de lui que cet accident lui arrivât. De telles tentatives sont sans danger pour les individualités de cette force.

Théophile Gautier, en écrivant la préface du *Capitaine Fracasse*, promet au lecteur de faire parler ses personnages comme ils eussent parlé *en leur temps*. L'auteur n'y devait point paraître, et l'ouvrage *n'aurait d'historique que la couleur du style*. Dieu merci, ces promesses ne furent point tenues. L'admirable forme de Gautier l'emporta sur toutes les prédilections archaïques ; les quelques expressions anciennes qu'il y enchâssa de loin en loin y firent tache, et les passages de premier ordre qui furent les plus goûtés sont ceux où l'auteur reparut, tout comme Balzac avait reparu dans ses contes drolatiques, en dépit d'un parti pris encore plus absolu.

C'est que ce ne sont pas seulement les mots et les tours de la langue qui changent, ce sont les nuances d'idées qu'ils expriment. La simplicité ou la recherche du langage tiennent à une certaine forme de la civilisation, et les plus

grands esprits d'une de ces époques (fût-elle littérairement supérieure aux autres) manquent pourtant de telle observation, de telle appréciation qui appartient historiquement à une autre époque. Pour qui voudrait absolument rester dans la couleur exacte et soutenue d'un âge déterminé de l'humanité, il faudrait écarter sans pitié certaines idées d'un autre âge. Il y a de ces idées d'aujourd'hui que les langages plus anciens ne peuvent pas rendre, et même sans remonter bien haut dans le passé, on mettrait difficilement dans la bouche des personnages certaines impressions qu'ils ont peut-être vaguement pressenties, mais dont ils n'ont pas cherché à se rendre compte ou qu'ils n'auraient pas bien su formuler.

Avec une sincère et très certaine modestie, l'auteur de l'*Augusta* s'est souvent préoccupé de la manière de résoudre le problème historico-littéraire que je viens d'examiner et dont nous avons souvent devisé ensemble en faisant des études de vieux langage. Un peu absorbé depuis longtemps dans des recherches d'histoire naturelle et lisant pourtant les choses littéraires à ses heures, doué d'une très vive et féconde imagination que l'étude des objets positifs semble plutôt enflammer qu'éteindre, un de ses amusements qu'il m'a fait souvent partager, est de s'isoler par moments du milieu actuel et de se représenter sa propre existence à une époque quelconque du passé. [...]

Dans l'*Augusta*, Maurice a été encore une fois, comme on dit familièrement, *empoigné* par la vision d'une époque qu'il étudiait pour son instruction personnelle. [...] Il était frappé de certains rapports de cette époque [le 5^e s.] avec la nôtre [...]. « On peut, disait-il, faire d'un Caius Claudius Umbo, Gallo-Romain quelconque, un personnage beaucoup plus intelligible aujourd'hui que le Raoul de la Chastre du treizième siècle¹²⁰. L'essai me paraît plus facile. Nous avons là des auteurs féconds en détails et une langue écrite, un latin de décadence qui a sa couleur. Je vois aussi des personnages comiques, anciens types que j'ai rencontrés et comme pris aux cheveux dans mes recherches sur l'origine des séries des *masques et bouffons*¹²¹. [...] Les femmes marquantes de cette époque sont supérieures pour l'instruction à celles d'aujourd'hui, et quant à l'époque elle-même, elle se caractérise par des luttes religieuses aboutissant au scepticisme général comme de nos jours. » [...]

Il m'a paru piquant de voir un roman, pris si loin dans le temps passé, revêtir sans aucune gêne cette forme épistolaire qui oblige les personnages à parler eux-mêmes, sans aucune interprétation philosophique dictée par le narrateur. [...] Les costumes, les mœurs et les situations matérielles sont décrites et choisies sans que l'on sente nulle part l'étalage d'érudition, le *fait exprès* de l'auteur. La vie vraie coule à pleins bords à travers ce livre. Écrit et publié dans

¹²⁰ Roman de Maurice (1865).

¹²¹ Allusion à l'ouvrage de Maurice (1860) ; préface de G. Sand.

la *Liberté* de M. de Girardin, à la veille de l'invasion, il a une couleur de douloureuse prophétie et semble signaler les causes prochaines de nos désastres. [...]

Comme les autres romans de Maurice Sand, l'*Augusta*, marche rapidement à travers les aventures, les combats, les revers, les passions et les entreprises. J'ai toujours eu pour opinion que, dans un sens ou dans l'autre, événements ou sentiments, un roman devait être avant tout romanesque. Dans sa manière d'envisager le roman de chronique, Maurice rejette avec raison le sentiment idéalisé. Il ne veut avoir ni opinion ni doctrine à faire entrer de force dans la tête de ses personnages. Pour lui, ils ne sont pas des êtres d'exception, ils personnifient des fractions étendues de la race à laquelle ils appartiennent. Ils sont famille, tribu, espèce, comme dans les classifications qui lui servent à étudier la nature ; car on l'a senti, de nos jours, Edgar Quinet l'a démontré excellemment, l'histoire de l'homme ne suit pas d'autres lois de développement que celles qui président au développement de la planète. [...]

Victor Hugo et « L'Année terrible »¹²²

Souvenirs et idées, Paris, Calmann-Lévy, 1904.

Voici un poète sublime, le poète de la France.

Il est véritablement la voix de la patrie, et c'est pour cela qu'en parlant de lui on sent qu'on s'adresse à la France elle-même dont il est l'âme et l'expression, le déchirement terrible, l'organe souverain.

Quand on est monté jusqu'au sommet d'où l'on est entendu de tout l'univers civilisé, il faut se dire que toute parole porte, que toute émotion a un immense retentissement dans toutes les âmes. Il faut embrasser toute la vérité, il faut accepter toute sa tâche. [...]

Il s'intitule le *penseur*. Certes il pense beaucoup et il pense de haut. Mais son véritable nom serait le *passionné*, car tout est passion chez lui : la haine et l'amour, la mansuétude et la colère, l'indignation et la pitié ; [...].

Ceux qu'il appelle martyrs avaient-ils une idée ? Nous attendons que l'histoire nous la révèle, mais nous avouons qu'à travers l'arbitraire grossier, la haine aveugle, l'absence totale de patriotisme, le meurtre barbare et l'incendie sauvage, nous ne pouvons la savoir. Nous ne voyons que le violent conflit des faits, et volontiers, avec le poète, nous accusons le passé sinistre et déplorable dont ces faits sont la conséquence forcée.

[...] l'inégalité excessive devait provoquer la haine sociale, l'égoïsme des satisfaits devait pousser à la fureur l'égoïsme des mécontents. Mais, de part et d'autre, les torts et les crimes, la colère et l'aveuglement, l'imprévoyance et

¹²² Parue en avril 1872.

l'imbécillité des partis extrêmes ont une égale responsabilité dans le désastre. [...]

[Après les *Actes et paroles*] nous attendions de nouveaux *Châtiments* pour tous les criminels et nous comptions que cette page suprême viendrait.

Nous ne la trouvons pas dans l'*Année terrible*.

Le poète a vu le désastre avec horreur, il a prêché contre la barbarie avec éloquence, il a plaidé comme il sait plaider, magistralement, pour la cause de la science et de l'érudition ; il a essayé de sauver Paris de l'incendie, [...] ; mais il n'a pas flétri avec son énergie accoutumée les chefs et les membres de cette bande ; il s'est contenté dire qu'il ne les approuvait pas, qu'il n'était pas avec eux, qu'il ne voulait rien être, que ce n'était point là son rôle, qu'il voulait rester pur, indépendant, désintéressé, doux et humain pour tous les vaincus, qu'il détestait les représailles, qu'il était le poète et le penseur en dehors de toutes les haines. [...]

Mais qu'à cette heure suprême où Paris fumait encore autour de la colonne prosternée aux pieds de la Prusse, il n'eut de cris de colère que contre la répression et des cris de pitié que pour les infâmes qui tentaient de détruire Paris après l'avoir déshonoré – cela, de la part du plus beau génie et du plus pur patriote de France, prouve une chose que nous allons dire. – C'est qu'à travers les éclairs de son âme et les foudres de son génie, cet homme immense a rencontré une nuée qui l'a enveloppé et comme aveuglé un instant. Il n'a pas vu un des foyers de la perversité humaine, celui de l'ambition infâme qui exploite la passion populaire et qui se sert du drapeau du socialisme pour tuer la révolution sociale dans son germe. Il n'a pas vu cela, non, il ne l'a pas vu ! Son esprit a eu une défaillance de lumière, les étoiles en ont bien ! [...]

Cette *Année terrible*, il y manque une page, c'est vrai ; mais ce n'est pas moins le livre de la France, son cri suprême, le dernier éclair d'une des phases de sa vie, en même temps qu'il est le premier rayon d'une nouvelle forme de son avenir. [...]

Lui, il a vu les choses *en grand, en gros* quelquefois, jamais en petit.

Mais ce qu'il a bien vu, personne ne l'a vu comme lui, il a vu très loin devant lui, et il a dit des vérités souveraines que rien ne pourra détruire.

Il a vu, dans cet écrasement du monde, les germes d'une transformation que la violence retardera peut-être souvent encore, mais qui s'accomplira quand même.

Des siècles passeront sur nos désespoirs et l'espoir fleurira encore dans le monde. Alors on lira ce poète et on tiendra bien peu de compte de ce qui offense les délicats d'aujourd'hui.

Ce sera comme un livre de vie pour les jeunes ; les traces de nos malheurs seront effacées, nos ruines seront ensevelies dans des oeuvres de renaissance, nos drames d'un jour seront contemplés comme des rêves et racontés comme des légendes ; nos monceaux de livres seront jugés, oubliés pour la plupart, un nom restera éclatant, attaché à la robe funèbre du XIX^e siècle comme une étoile au manteau de la nuit et ce nom ce sera celui de l'auteur de l'*Année terrible*.

A Alexandre Saint-Jean¹²³, 19 avril

Je suis assez musicien pour adorer un rôle bien chanté et tenir peu de compte d'un *trait* bizarre que l'artiste a risqué ; mais, il faut que je vous le répète, le public voit un défaut et s'y bute ; ne pas comprendre du tout l'irrite. Il veut être malin et deviner. Il ne tient pas compte de mille qualités. Enfin il est *médiocre*, puisqu'il est *le nombre*.

Il y a deux écoles, je dirais volontiers deux religions dans les arts. La première dédaigne la médiocrité, le nombre, le public. Elle dit, avec raison, que peu de personnes peuvent comprendre les choses élevées et qu'il faut travailler pour le peu d'esprits délicats sans s'occuper des autres ; elle appelle *vulgarité* tout ce qui est une concession à la lente et lourde intelligence des masses, c'est l'école de Beethoven.

L'autre école nous dit qu'il faut être compris de tous, parce que, dès que l'on se met en rapport avec la foule, il faut se mettre en communication avec les cœurs et les consciences ; ne veut-on être compris que de soi, qu'on chante tout seul au fond des bois ! Mais, si un auditoire accourt, fût-il composé de faunes, et que l'on continue à chanter, il faut se résigner à parler à ces génies incultes de façon à les éclairer et à les élever au-dessus d'eux-mêmes par des paraboles claires ou tout au moins pénétrables.

J'ai longtemps hésité entre ces deux écoles. Je me suis rangée à celle de Mozart, en me disant que si j'avais dans l'âme un bon ou un beau sentiment, je devais lui trouver une expression qui le fit entrer dans beaucoup d'autres âmes, que je ne devais en dédaigner aucune ; enfin que si Mozart et Molière n'eussent pas daigné être clairs, je ne serais jamais arrivée à comprendre Dante et Beethoven. D'où j'ai conclu, en me disputant parfois avec de très grands esprits, que le talent impose des *devoirs*.

L'art pour l'art est un vain mot. L'art pour le vrai, l'art pour le beau et le bon, voilà la religion que je cherche, [...] (*Corr.*, XXIII, 38–39).

A Gustave Flaubert, 8 décembre

Eh bien, alors, si tu es dans l'idéal de la chose, si tu as un livre d'avenir dans la pensée, si tu accomplis une tâche de confiance et de conviction, plus de colère et de tristesse, soyons logique. Je suis arrivé [*sic*], moi, à un état philosophique d'une sérénité très satisfaisante et je n'ai rien *surfait* en te disant que toutes les misères qu'on peut me faire, ou toute l'indifférence qu'on peut me témoigner ne me touchent réellement plus et ne m'empêchent pas, non seulement d'être heureuse en dehors de la littérature, mais encore d'être littéraire avec plaisir et de travailler avec joie.

Tu as été content de mes deux romans¹²⁴ ? Je suis payée. Je crois qu'ils sont *bien*, et le silence qui a envahi ma vie (il faut dire que je l'ai cherché) est plein

¹²³ Saint-Jean, Alexandre (1810–1881) menait parallèlement une carrière littéraire avec une carrière commerciale ; traducteur, auteur de poèmes, de tragédies.

d'une bonne voix qui me parle et me suffit. Je n'ai pas monté aussi haut que toi dans mon ambition. Tu veux écrire pour les temps. Moi je crois que dans cinquante ans je serai parfaitement oubliée et peut-être durement méconnue. C'est la loi des choses qui ne sont pas de premier ordre et je ne me suis jamais crue de 1^{er} ordre. Mon idée a été plutôt d'agir sur mes contemporains, ne fût-ce que sur quelques-uns, et de leur faire partager mon idéal de douceur et de poésie. J'ai atteint ce but jusqu'à un certain point, j'ai fait du moins pour cela tout mon possible, je le fais encore et ma récompense est d'en approcher toujours un peu plus.

Voilà pour moi ; mais, pour toi, le but est plus vaste, je le vois bien, et le succès plus lointain. Alors, tu devrais te mettre plus d'accord avec toi en étant encore plus calme et plus content que moi. Tes colères d'un moment sont *bonnes*. Elles sont le résultat d'un tempérament généreux, et, comme elles ne sont ni méchantes, ni haineuses, je les aime ; mais ta tristesse, tes semaines de spleen, je ne les comprends pas et je te les reproche. J'ai cru, je crois encore à trop d'isolement, à trop de détachement des liens de la vie. Tu as de puissantes raisons pour me répondre, si puissantes qu'elles devraient te donner la victoire. Fouille-toi et réponds-moi, ne fût-ce que pour dissiper les craintes que j'ai souvent sur ton compte, je ne veux pas que tu te consumes. [...] Pourquoi dis-tu souvent que tu voudrais être mort ? Tu ne crois donc pas à ton oeuvre ? tu te laisses donc influencer par ceci ou cela des choses présentes ? C'est possible, nous ne sommes pas des dieux et quelque chose en nous, quelque chose de faible et d'inconséquent trouble parfois notre théodicée. Mais la victoire devient chaque jour plus facile quand on est sûr d'aimer la logique et la vérité. Elle arrive même à prévenir, à vaincre d'avance les sujets d'humeur, de dépit ou de découragement.

Tout cela me paraît facile quand il s'agit de la gouverner de nous-mêmes : les sujets de grande tristesse sont ailleurs, dans le spectacle de l'histoire qui se déroule autour de nous. Cette lutte éternelle de la barbarie contre la civilisation est d'une grande amertume pour ceux qui ont dépouillé l'élément barbare et qui se trouvent en avant de leur époque. Mais dans cette grande douleur, dans ces secrètes colères, il y a un grand stimulant qui justement nous relève en nous inspirant le besoin de réagir. Sans cela, je confesse que, pour mon compte, j'abandonnerais tout. J'ai eu assez de compliments dans ma vie, du temps où l'on s'occupait de littérature. Je les ai toujours redoutés quand ils me venaient des inconnus, ils me faisaient trop douter de moi ; de l'argent, j'en ai gagné de quoi me faire riche. Si je ne le suis pas, c'est que je n'ai pas tenu à l'être [...]. Ce que j'aimerais, ce serait de me livrer absolument à la botanique, ce serait pour moi le paradis sur la terre. Mais il ne faut pas, cela ne servirait qu'à moi, et, si le chagrin est bon à quelque chose, c'est à vous défendre de l'égoïsme ;

¹²⁴ *Nanon et Francia*. Cf. la lettre du 4 déc. de Flaubert à Sand, in G. F. – G. S., *Corr.*, p. 411.

donc, il ne faut pas maudire ni mépriser la vie. Il ne faut pas l'user volontairement, tu es épris de la *justice*, commence par être juste envers toi-même, tu te dois de te conserver et de te développer (*Corr.*, XXIII, 332–333).

1874

***Croyances et légendes du centre de la France* par Laisnel de La Salle¹²⁵**

Préface

Le Temps, 21 février 1875 – * *Croyances et légendes du centre de la France* par Laisnel de La Salle, Paris, A. Chaix et C^{ie}, 1875.

La notion que nous avons aujourd'hui de l'histoire des hommes a fait un grand pas en avant au siècle dernier. Le combat des philosophes contre la superstition avait relégué au rang des choses finies et méprisables tout le poétique langage des croyances populaires, sans paraître se douter qu'il y avait là un gros chapitre essentiel dans l'histoire de la pensée. Grâce à l'école nouvelle dont MM. Littré, Renan, et autres éminents écrivains nous ont révélé l'esprit, nous arrivons aujourd'hui à regarder l'histoire des fictions comme l'étude de l'homme même, puisque toute fiction est l'idéalisation d'une impression reçue dans un certain temps et dans un certain milieu historique. Plus on recule dans le passé, plus la fiction tient place ; à ce point même qu'elle est la seule histoire des premiers âges. Elle seule nous révèle cet homme primitif qui semblait doué de peu de raison, mais qui s'éveillait à la vie intellectuelle par une horrible et magnifique exubérance d'imagination. Grâce à cette faculté, l'homme n'a jamais été un sauvage proprement dit, puisqu'il n'a pu devenir *l'homme* qu'à la condition de porter en lui un idéal, d'autant plus démesuré qu'il était plus ignorant des lois de la nature. C'est dans ce sens que les prodiges et les miracles ne sont pas de simples impostures. Les hallucinés sont des types humains très réels, et les merveilles du rêve sont encore des actes humains dont la suppression dans l'histoire anéantirait le sens de l'histoire.

Je ne dirai pas que la disparition de ces types et la perte de cette faculté de voir par les yeux du corps les fantômes de l'esprit, soient aujourd'hui regrettables. Si la poésie et la fantaisie y ont perdu, la conquête de la raison et de l'instruction est une assez belle chose pour que l'on se console. Telle est l'opinion de M. Laisnel et la mienne. Il n'en est pas moins urgent de dresser

¹²⁵ Laisnel de Lasalle, Germain, dit Alfred (1801–1870), adjoint au maire de La Châtre (1830–1832), puis il s'abandonna à des recherches sur les moeurs et coutumes des paysans. Ses ouvrages furent publiés par ses enfants.

l'inventaire de ce merveilleux rustique, qui s'effacerait dans la nuit du passé, faute de poètes et d'historiens, et ce travail, mené à bien, a une importance sérieuse que ne diminue pas le charme ou l'amusement des fictions dont il traite. [...]

Nohant, janvier 1875¹²⁶.

1875

Michel Lévy¹²⁷

L'Univers illustré, 15 mai 1875 – * *Dernières pages*, Paris, Calmann-Lévy, 1877.

Michel Lévy était une des âmes de Paris, une de ces âmes ardentes au travail et douées du génie des affaires, dont l'action rayonne sur le monde entier, puisants instruments de civilisation, forces réelles dont l'extinction est un événement public. [...]

Le format Charpentier, le format Michel Lévy, c'est-à-dire les livres à bon marché mis à la portée des masses, c'est là une révolution industrielle et littéraire, qui, au point de vue matériel, a d'abord semblé préjudiciable aux écrivains. Peu d'années ont suffi pour démontrer qu'en abaissant le prix de la consommation, on créait un monde de consommateurs, et que, pour leurs intérêts pécuniaires comme pour l'intérêt plus élevé de leur renommée, les gens de lettres auraient à s'applaudir de cette révolution. [...]

[La révolution faite par Lévy] me conduisit à réfléchir sur la valeur et l'importance du médiocre dans les arts. [...]

[...] Le médiocre, le mauvais même, est le marteau qui fait tomber la première pierre du caveau où l'intelligence est murée dans les ténèbres. Le marteau est grossier, mais la main qui le saisit est grossière aussi et ne saurait en choisir un meilleur. Le livre prosaïque, la littérature terre à terre, voilà ce dont l'illettré a besoin pour saisir la première lueur ; le jour viendra peu à peu comme il vient pour l'enfant, qui apprend à lire, et, dans cinquante ans d'ici, le mauvais et le médiocre n'auront plus d'éditeurs, parce qu'ils n'auront plus de consommateurs. [...]

Nohant, 8 mai 1875.

¹²⁶ D'après l'*Agenda*, l'article fut achevé le 1^{er} déc. 1874 (t. V, p. 246).

¹²⁷ Nécrologie

A Gustave Flaubert, 18–19 décembre

Que ferons-nous ? Toi à coup sûr, tu vas faire de la *désolation* et moi de la *consolation*. Je ne sais à quoi tiennent nos destinées. Tu les regardes passer, tu les critiques, tu t'abtiens littérairement des les apprécier, tu te bornes à les peindre en cachant ton sentiment personnel avec grand soin, par système. Pourtant on le voit bien à travers ton récit et tu rends plus tristes les gens qui te lisent. Moi, je voudrais les rendre moins malheureux. Je ne puis oublier que ma victoire personnelle sur le désespoir a été l'ouvrage de ma volonté et d'une nouvelle manière de comprendre qui est tout l'opposé de celle que j'avais autrefois.

Je sais que tu blâmes l'intervention de la doctrine personnelle dans la littérature. As-tu raison ? n'est-ce pas plutôt manque de conviction que principe d'esthétique ? On ne peut pas avoir une philosophie dans l'âme sans qu'elle se fasse jour. Je n'ai pas de conseils littéraires à te donner, je n'ai pas de jugement à formuler sur les écrivains tes amis dont tu me parles. J'ai dit moi-même aux Goncourt toute ma pensée, quant aux autres, je crois fermement qu'ils ont plus d'étude et de talent que moi. Seulement je crois qu'il leur manque et à toi surtout, une vue bien arrêtée et bien étendue sur la vie. L'art n'est pas seulement de la peinture. La vraie peinture est, d'ailleurs, pleine de l'âme qui pousse la brosse. L'art n'est pas seulement de la critique et de la satire, critique et satire ne peignent qu'une face du vrai.

Je veux voir l'homme tel qu'il est. Il n'est pas bon ou mauvais, il est bon et mauvais. Mais il est quelque chose encore, la nuance ! la nuance qui est pour moi le but de l'art, – étant bon et mauvais, il a une force intérieure qui le conduit à être très mauvais et peu bon, – ou très bon et peu mauvais. Il me semble que ton école ne se préoccupe pas du fond des choses et qu'elle s'arrête trop à la surface. A force de chercher la forme, elle fait trop bon marché du fond, elle s'adresse aux lettrés. Mais il n'y a pas de lettrés proprement dits. On est homme avant tout. On veut trouver l'homme au fond de toute histoire et de tout fait. Ç'a été le défaut de l'*Éducation sentimentale*, à laquelle j'ai tant réfléchi depuis, me demandant pourquoi tant d'humeur contre un ouvrage si bien fait et si solide. Ce défaut c'était l'absence d'*action* des personnages sur eux-mêmes. Ils subissaient le fait et ne s'en emparaient jamais. Eh bien, je crois que le principal intérêt d'une histoire, c'est ce que tu n'as pas voulu faire. A ta place j'essaierais le contraire, tu te *renourris* pour le moment de Shakespeare et bien tu fais ! C'est celui-là qui met des hommes aux prises avec les faits, remarque que par eux, soit en bien, soit en mal, le fait est toujours vaincu. Ils l'écrasent, ou ils s'écrasent avec lui.

La politique est une comédie en ce moment. Nous avons eu la tragédie, finissons-nous par l'opéra ou par l'opérette ? Je lis consciencieusement mon journal

tous les matins, mais hors ce moment-là, il m'est impossible d'y penser et de m'y intéresser. C'est que tout cela est absolument vide d'un idéal quelconque, et que je ne puis m'intéresser à aucun des personnages qui font cette cuisine. Tous sont esclaves du fait, parce qu'ils sont nés esclaves eux-mêmes (*Corr.*, XXIV, 461-463).

1876

A Gustave Flaubert, 12-15 janvier

Il paraît que je ne suis pas claire dans mes sermons ; j'ai cela de commun avec les orthodoxes, mais je n'en suis pas ; ni dans la notion de l'égalité, ni dans celle de l'autorité, je n'ai pas de plan fixe. Tu as l'air de croire que je te veux convertir à une doctrine. Mais non, je n'y songe pas. Chacun part d'un point de vue dont je respecte le libre choix. En peu de mots, je peux résumer le mien : ne pas se placer derrière la vitre opaque par laquelle on ne voit rien que le reflet de son propre nez. Voir aussi loin que possible, le bien, le mal, auprès, autour, là-bas, partout ; apercevoir de la gravitation incessante de toutes choses tangibles et intangibles vers la nécessité du bien, du bon, du vrai, du beau.

Je ne dis pas que l'humanité soit en route pour les sommets. Je le crois malgré tout ; mais je ne discute pas là-dessus, c'est inutile, parce que chacun juge d'après sa vision personnelle et que l'aspect général est momentanément pauvre et laid. D'ailleurs, je n'ai pas besoin d'être certaine du salut de la planète et de ses habitants pour croire à la nécessité du bien et du beau ; si la planète sort de cette loi, elle périra ; si les habitants s'y refusent, ils seront détruits. D'autres astres, d'autres âmes leur passeront sur le corps, tant pis ! Mais, quant à moi, je veux graviter jusqu'à mon dernier souffle, non avec la certitude ni l'exigence de trouver ailleurs une *bonne place*, mais parce que ma seule jouissance est de me maintenir avec les miens dans le chemin qui monte.

En d'autres termes, je fuis le cloaque et je cherche le sec et le propre, certaine que c'est la loi de mon existence. C'est peu d'être homme ; nous sommes encore bien près du singe, dont on dit que nous procédons. Soit ; raison de plus pour nous éloigner de lui et pour être au moins à la hauteur du vrai relatif que notre race a été admise à comprendre ; vrai très pauvre, très borné, très humble ! Eh bien, possédons-le au moins autant que possible et ne souffrons pas qu'on nous l'ôte.

Nous sommes, je crois, bien d'accord ; mais je pratique cette simple religion et tu ne la pratiques pas, puisque tu te laisses abattre ; ton cœur n'en est pas pénétré, puisque tu maudis la vie et désires la mort comme un catholique qui aspire au dédommagement, ne fût-ce que le repos éternel. Tu n'es pas plus sûr qu'un autre de ce dédommagement-là. La vie est peut-être éternelle, et par con-

séquent le travail éternel. S'il en est ainsi, faisons bravement notre étape. S'il en est autrement, si le MOI périt tout entier, ayons l'honneur d'avoir fait notre corvée, c'est le devoir ; car nous n'avons de devoirs évidents qu'envers nous-mêmes et nos semblables. Ce que nous détruisons en nous, nous le détruisons en eux. Notre abaissement les rabaisse, nos chutes les entraînent ; nous leur devons de rester debout pour qu'ils ne tombent pas. Le désir de la mort prochaine, comme celui d'une longue vie, est donc une faiblesse, et je ne veux pas que tu l'admettes plus longtemps comme un droit. J'ai cru l'avoir autrefois ; je croyais pourtant ce que je crois aujourd'hui ; mais je manquais de force, et, comme toi, je disais : « Je n'y peux rien. » Je me mentais à moi-même. On y peut tout. On a la force qu'on croyait ne pas avoir, quand on désire ardemment gravir, monter un échelon tous les jours, se dire : « Il faut que le Flaubert de demain soit supérieur à celui d'hier, et celui d'après-demain plus solide et plus lucide encore. » Quand tu te sentiras sur l'escalier, tu monteras très vite. Tu vas entrer peu à peu dans l'âge le plus heureux et le plus favorable de la vie ; la vieillesse. C'est là que l'art se révèle dans sa douceur ; tant qu'on est jeune, il se manifeste avec angoisse. Tu préfères une phrase bien faite à toute la métaphysique. Moi aussi, j'aime à voir résumer en quelques mots ce qui remplit ailleurs des volumes ; mais, ces volumes, il faut les avoir compris à fond (soit pour les admettre, soit pour les rejeter) pour trouver le résumé sublime qui devient l'art littéraire à sa plus haute expression ; c'est pourquoi il ne faut rien mépriser des efforts de l'esprit humain pour arriver au vrai.

Je te dis cela, parce que tu as des partis pris excessifs *en paroles*. Au fond, tu lis, tu creuses, tu travailles plus que moi et qu'une foule d'autres. Tu as acquis une instruction à laquelle je n'arriverai jamais. Tu es donc plus riche cent fois que nous tous ; tu es un riche et tu cries comme un pauvre. Faites la charité à un gueux qui a de l'or plein sa paillasse, mais qui ne veut se nourrir que de phrases bien faites et de mots choisis. Mais, bête, fouille dans ta paillasse et mange ton or. Nourris-toi des idées et des sentiments amassés dans ta tête et dans ton cœur ; les mots et les phrases, *la forme* dont tu fais tant de cas, sortira toute seule de ta digestion. Tu la considères comme un but, elle n'est qu'un effet. Les manifestations heureuses ne sortent que d'une émotion, et une émotion ne sort que d'une conviction. On n'est point ému par la chose à laquelle on ne croit pas avec ardeur.

Je ne dis pas que tu ne crois pas, au contraire : toute ta vie d'affection, de protection et de bonté charmante et simple, prouve que tu es le particulier le plus convaincu qui existe. Mais, dès que tu manies la littérature, tu veux, je ne sais pourquoi, être un autre homme, celui qui doit disparaître, celui qui s'annihile, celui qui n'est pas. Quelle drôle de manie ! quelle fausse règle de

bon goût ! Notre oeuvre ne vaut jamais que par ce que nous valons nous-mêmes.

Qui te parle de mettre ta personne en scène ? Cela, en effet, ne vaut rien, si ce n'est pas fait franchement comme un récit. Mais retirer son âme de ce que l'on fait, quelle est cette fantaisie maladive ? Cacher sa propre opinion sur les personnages que l'on met en scène, laisser par conséquent le lecteur incertain sur l'opinion qu'il en doit avoir, c'est vouloir n'être pas compris, et, dès lors, le lecteur vous quitte ; car, s'il veut entendre l'histoire que vous lui racontez, c'est à la condition que vous lui montriez clairement que celui-ci est un fort et celui-là un faible.

L'Éducation sentimentale a été un livre incompris, je te l'ai dit avec insistance, tu ne m'as pas écoutée. Il y fallait ou une courte préface ou, dans l'occasion, une expression de blâme, ne fût-ce qu'une épithète heureusement trouvée pour condamner le mal, caractériser la défaillance, signaler l'effort. Tous les personnages de ce livre sont faibles et avortent, sauf ceux qui ont de mauvais instincts ; voilà le reproche qu'on te fait, parce qu'on n'a pas compris que tu voulais précisément peindre une société déplorable qui encourage ces mauvais instincts et ruine les nobles efforts ; quand on ne nous comprend pas, c'est toujours notre faute. Ce que le lecteur veut, avant tout, c'est de pénétrer notre pensée, et c'est là ce que tu lui refuses avec hauteur. Il croit que tu le méprises et que tu veux te moquer de lui. Je t'ai compris, moi, parce que je te connaissais. Si on m'eût apporté ton livre sans signature, je l'aurais trouvé beau mais étrange, et je me serais demandé si tu étais un immoral, un sceptique, un indifférent ou un navré. Tu dis qu'il en doit être ainsi et que M. Flaubert manquera aux règles du bon goût s'il montre sa pensée et le but de son entreprise littéraire. C'est faux, archifaux. Du moment que M. Flaubert écrit bien et sérieusement, on s'attache à sa personnalité, on veut se perdre ou se sauver avec lui. S'il vous laisse dans le doute, on ne s'intéresse plus à son oeuvre, on la méconnaît ou on la délaisse.

J'ai déjà combattu ton hérésie favorite, qui est que l'on écrit pour vingt personnes intelligentes et qu'on se fiche du reste. Ce n'est pas vrai, puisque l'absence du succès t'irrite et t'affecte. D'ailleurs, il n'y a pas eu vingt critiques favorables à ce livre si bien fait et si considérable. Donc, il ne faut pas plus écrire pour vingt personnes que pour trois ou pour cent mille.

Il faut écrire pour tous ceux qui ont soif de lire et qui peuvent profiter d'une bonne lecture. Donc, il faut aller tout droit à la moralité la plus élevée qu'on ait en soi-même et ne pas faire mystère du sens moral et profitable de son oeuvre. On a trouvé celui de *Madame Bovary*. Si une partie du public criait scandale, la partie la plus saine et la plus étendue y voyait une rude et frappante leçon donnée à la femme sans conscience et sans foi, à la vanité, à l'ambition, à la déraison. On la plaignait, l'art le voulait ; mais la leçon restait claire, et elle l'eût été davantage, elle l'eût été pour *tous*, si tu l'avais bien voulu, en montrant davan-

tage l'opinion que tu avais, et qu'on devait avoir de l'héroïne, de son mari et de ses amants.

Cette volonté de peindre les choses comme elles sont, les aventures de la vie comme elles se présentent à la vue, n'est pas bien raisonnée, selon moi. Peignez en réaliste ou en poète les choses inertes, cela m'est égal ; mais, quand on aborde les mouvements du cœur humain, c'est autre chose. Vous ne pouvez pas vous abstraire de cette contemplation ; car l'homme, c'est vous, et les hommes, c'est le lecteur. Vous aurez beau faire, votre récit est une causerie entre vous et lui. Si vous lui montrez froidement le mal sans lui montrer jamais le bien, il se fâche. Il se demande si c'est lui qui est mauvais ou si c'est vous. Vous travaillez pourtant à l'émouvoir et à l'attacher ; vous n'y parviendrez jamais si vous n'êtes pas ému vous-même, ou si vous le cachez si bien, qu'il vous juge indifférent. Il a raison : la suprême impartialité est une chose antihumaine et un roman doit être humain avant tout. S'il ne l'est pas, on ne lui sait point gré d'être bien écrit, bien composé et bien observé dans le détail. La qualité essentielle lui manque : l'intérêt.

Le lecteur se détache aussi du livre où tous les personnages sont bons sans nuances et sans faiblesse ; il voit bien que ce n'est pas humain non plus. Je crois que l'art, cet art spécial du récit, ne vaut que par l'opposition des caractères ; mais, dans leur lutte, je veux voir triompher le bien ; que les faits écrasent l'honnête homme, j'y consens, mais qu'il n'en soit pas souillé ni amoindri, et qu'il aille au bûcher en sentant qu'il est plus heureux que ses bourreaux.

15 janvier 1876.

Il y a trois jours que je t'écris cette lettre, et, tous les jours, je suis au moment de la jeter au feu ; car elle est longue et diffuse, et probablement inutile. Les natures opposées sur certains points se pénètrent difficilement et je crains que tu ne me comprennes pas mieux aujourd'hui que l'autre fois. Je t'envoie quand même ce griffonnage pour que tu voies que je me préoccupe de toi presque autant que de moi-même.

Il te faut un succès après une mauvaise chance qui t'a troublé profondément ; je te dis où sont les conditions certaines de ce succès. Garde ton culte pour la forme ; mais occupe-toi davantage du fond. Ne prends pas la vertu vraie pour un lieu commun en littérature. Donne-lui son représentant, fais passer l'honnête et le fort à travers ces fous et ces idiots dont tu aimes à te moquer. Montre ce qui est solide au fond de ces avortements intellectuels ; enfin, quitte le convenu des réalistes et reviens à la vraie réalité, qui est mêlée de beau et de laid, de terne et de brillant, mais où la volonté du bien trouve quand même sa place et son emploi (*Corr.*, XXIV, 510-515).

Le Théâtre des Marionnettes de Nohant

Le Temps, 11 et 12 mai 1876¹²⁸ – *Dernières pages*, Paris, Calmann-Lévy, 1877 –

* O. A., t. II.

[Histoire du théâtre des marionnettes de Nohant ; réflexions approfondies, sur cet art, y compris le décor, les costumes, la musique, etc.]

Et maintenant que nous avons dit minutieusement comment ce divertissement ingénieux est réalisable, voyons un peu quelle est la moralité, la philosophie, si l'on veut, de la chose.

Nous vivons dans une époque ennuyeuse et triste. Au lendemain de nos grands malheurs publics, nous nous agitions dans la lutte des partis, beaucoup trop préoccupés de nos intérêts particuliers ou de nos théories personnelles. Nous passons les trois quarts de notre vie à essayer de savoir comment nous vivrons le lendemain, sous quel régime et dans quelles conditions. La politique nous rend véritablement assommants, surtout au fond des provinces, où l'on parle d'autant plus que la sphère de l'action est plus étroite : paroles perdues, prévisions inutiles, craintes chimériques, espérances vaines, théories incomplètes ou fausses, problèmes insolubles et toujours mal posés, sottise importance de la plupart de ceux qui parlent, crédulité funeste de la plupart de ceux qui écoutent, temps gaspillé sans résultat, voilà la vie intellectuelle de cette époque troublée d'où la sagesse de l'avenir se dégagera quand même, nous l'espérons bien, et nous l'espérons même sérieusement aujourd'hui ! Mais combien nous marcherions plus vite vers la solution, si nous nous occupions dix fois moins de la définir chacun à notre point de vue ! Sans doute la conversation à son heure et en son lieu est intéressante et profitable. On comprend une certaine dépense de temps pour se renseigner et commenter les événements qui se succèdent, afin de les comprendre autant que possible. Mais comme il serait bon d'être sobre de discussion et avare de dispute ! Que d'assertions fausses et de prédictions absurdes, que de vain orgueil et de niaiseries oiseuses on s'épargnerait ! Que de bonnes lectures et de sages réflexions on porterait au profit de sa cause ! Rien ne s'arrangera plus en ce monde que par la raison et l'équité, la patience, le savoir, le dévouement et la modestie. On dit qu'autrefois l'esprit français était charmant et on se demande pourquoi la conversation est devenue chez nous un pugilat. L'esprit de jadis était trop léger sans doute, puisque, l'art du causeur était d'effleurer sans approfondir, mais l'esprit d'aujourd'hui est tombé dans l'excès contraire. Il est lourd comme le pas d'éléphant ou menaçant comme celui du cheval de bataille. Tout ce que l'on évitait autrefois pour maintenir la

¹²⁸ Dernière publication avant la mort de G. Sand.

bonne harmonie, on se le jette à la tête à présent avec une âpreté grossière. C'est que nous sommes une race d'artistes, et que, quand notre cerveau n'est pas rempli de la recherche d'un idéal, beau ou joli, gai ou dramatique, il s'installe dans le noir, l'incongru, le bête ou le laid. Voilà pourquoi je prêche le plaisir aux gens de ma race ; oui, le plaisir ; tous les hommes y ont droit et tous les hommes en ont besoin : le plaisir honnête, désintéressé en ce sens qu'il doit être une communion des intelligences ; le plaisir vrai avec son sens naïf et sympathique, son modeste enseignement caché sous le rire ou la fantaisie. Toutes les autres occupations utiles de l'esprit sont plus sérieuses et s'appellent étude, recherche, travail, production. Les grands divertissements publics sont émouvants ou fatigants. L'amusement proprement dit est pour chacun de nous un joli petit idéal à chercher et à réaliser au coin de son feu, à la place du jeu où l'on s'étirole et de la causerie où l'on se dispute quand on ne dit pas du mal de tous ses amis. Trouvons autre chose pour nos enfants, n'importe quoi, des comédies, des charades, des lectures plaisantes et douces, des marionnettes, des récits, des contes, tout ce que vous voudrez, mais quelque chose qui nous enlève à nos passions, à nos intérêts matériels, à nos rancunes, à ces tristes haines de famille qu'on appelle questions politiques, religieuses et philosophiques, et qui ne devraient jamais être abordées légèrement, ni traitées sans compétence suffisante. [...]

Nohant, mars 1876.

*Dialogues et fragments philosophiques par Ernest Renan*¹²⁹

Le Temps, 16 juin 1876 – * *Dernières pages*, Paris, Calmann-Lévy, 1877.

Je suis de ceux pour qui un livre de M. Renan est comme un jour doux et clair où passent beaucoup de nuages tour à tour brillants et sombres, tous beaux de couleur et de forme. [...] On aime ces alternatives, qui sont l'image exacte de la conscience humaine aux prises avec l'idéal. L'immuable sérénité ne se trouve, pour l'homme de recherches, que dans les sciences positives : celui qui cherche la vérité au delà doit combattre sans relâche le grand combat.

Ce combat terrible entre la foi et l'expérience est aujourd'hui dans tous les esprits moyens. Nulle époque autant que la nôtre ne l'a poussé à ses extrêmes péripéties. L'Église, dernière gardienne de la révélation, tente les derniers efforts pour imposer le divorce entre la croyance et la raison. La science lutte

¹²⁹ Note du 18 mai de l'*Agenda* : « Moi je souffre et je travaille quand même à un article sur Renan » (t. V, p. 352). Elle termine l'article le 22 mai et meurt le 8 juin.

tranquillement, dans son domaine imprescriptible, pour rejeter le miracle, c'est-à-dire l'interversion des lois naturelles au gré d'un pouvoir placé en dehors de la nature. Entre ces deux pôles, la majorité des bons esprits se débat, ne voulant renoncer ni à son idéal, ni à sa raison. L'humanité pensante en est arrivée à cette impasse, à cette porte de fer devant laquelle se brisent tous les efforts de l'orthodoxie et de l'athéisme. Il faut que les écoles extrêmes en prennent leur parti. L'homme ne se passera ni du pain de l'âme, ni de celui du corps. [...]

[La lettre de Berthelot, insérée dans le livre¹³⁰], page capitale qui répond à toute la logique du livre et qui la confirme victorieusement, prouve de reste que ces deux grandes intelligences ont agi l'une sur l'autre à la manière de deux éléments qui se pénètrent sans se transformer et sans rien perdre de ce qui constitue leur force. Ils ne se sont pas fait de concessions mutuelles, on le voit bien. Rien en eux-mêmes ne s'est désagrégé. [...] M. Renan a gardé son idéal de logique et de sentiment. M. Berthelot garda sa puissance expérimentale, sa certitude basée sur l'évidence, et il s'est produit un fait rare, digne de notre admiration. Ils ne se sont pas heurtés dans la discussion, ils n'ont pas même songé à se combattre. C'est peut-être la première fois dans l'histoire de la philosophie, qu'un pareil fait se produit, et je ne sais si on l'a remarqué autant qu'il le mérite. [...]

C'est Marcelin Berthelot, un savant de premier ordre, un adepte inébranlable de la méthode expérimentale, qui reconnaît dans l'homme le sentiment primordial du bien, du beau et du bon¹³¹. Il fait à ce sentiment la première part dans le droit humain. La liberté n'est pour lui que le moyen de l'exercer. Nous voici bien loin du matérialisme proprement dit, qui détruit toutes les notions du devoir et du droit. Cette constatation du fait primordial nous suffit. Elle légitime l'affirmation de M. Renan que l'univers a un but et que l'homme est vertueux ou coupable selon qu'il se soumet à ce but ou qu'il cherche à le combattre.

Dire que le livre est beau, c'est dire ce qui frappe tous les lecteurs de M. Renan. Mais disons aussi qu'il est bon ; que son mérite n'est pas purement littéraire ; qu'il nous réconcilie avec le bon sens, tout en développant de plus en plus en nous le sentiment de l'idéal, enfin qu'il assure nos pas sur la terre, tout en aidant nos ailes à pousser. N'est-ce pas là, en effet, le grand, le vrai problème ? Ne faut-il pas que nous échappions radicalement aux illusions du passé, et qu'en même temps nous gardions la foi et le culte des vérités sacrées sans lesquelles nous assimilerions les idées aux faits et perdriions la notion de la grande synthèse ? La nature est immorale, nous disent les savants. Elle ne fait

¹³⁰ Sous le titre de *La Science idéale et la science positive*.

¹³¹ « Le sentiment du bien et du mal est un fait primordial de la nature humaine. » Cette phrase de Berthelot vient d'être citée dans l'article.

pas de choix ; elle frappe sans souci du mérite des êtres, elle obéit à des lois qu'aucune considération morale n'entrave et ne fait même hésiter. Voilà qui est vrai pour les forces de la matière ; mais, que l'homme soit matière ou esprit, le voilà qui entre en lutte contre cette force aveugle et qui la combat à son profit ; aussitôt que vous lui accordez le discernement de ce qui est utile ou nuisible, il faut bien lui accorder la liberté et la connaissance du bien et du mal. Si la morale est un fait primordial, vérifié par l'expérience et au-dessus de tout raisonnement, la morale est, d'une certaine manière, dans la nature ; car, non seulement l'homme appartient à la nature, mais encore, il en est, quant à notre monde, l'expression la plus haute, l'expression raisonnée.

Nohant, mai 1876.

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie sélective, ne réunissant que les ouvrages consultés. Des textes de George Sand, nous n'avons retenus ici que les éditions d'oeuvres complètes, de théâtre, d'écrits autobiographiques, les divers recueils d'articles et les éditions de correspondance. Quant aux éditions particulières des ouvrages de Sand, leurs références bibliographiques se trouvent respectivement en tête des préfaces et d'autres textes reproduits dans ce volume.

I. SOURCES MANUSCRITES

Bibliothèque Historique de la Ville de Paris (Fonds Sand)

George Sand, Avant-propos de *François le Champi*, O. 60
Dédicaces pour les éditions des romans de George Sand, O. 97

Bibliothèque de l'Institut (Collection Lovenjoul)

George Sand, *Le Château des Désertes*, E 776
George Sand, *Le Diable aux Champs*, E 788
George Sand, *Jean de la Roche*, E 806
George Sand, *Jean Ziska*, E 809
George Sand, *Notice, préfaces et prospectus*, E 830
[George Sand], *Mélanges littéraires* (copies), E 833
George Sand, *Pauline*, E 834
George Sand, *Le Pavé*, E 835

George Sand, *Fragments autographes de romans et d'articles divers*, E 841
Relation entre G. Sand, ses éditeurs et ses imprimeurs, E 864–865
Notes prises ou recueillies par Lovenjoul sur George Sand et ses oeuvres, E 945
Projet d'une édition des Oeuvres Complètes de George Sand. Correspondance autographe du V^e de Spoelberch avec George Sand et la Maison Lévy. Notes et renseignements divers, G 1109

Bibliothèque Nationale de France

George Sand, *Les Maîtres sonneurs*, N. a. fr. 13518

George Sand, *Préfaces, notices, nouvelles* (Fonds Hetzel), N. a. fr. 16989

II. RÉPERTOIRES

COLIN, Georges, *Bibliographie des premières publications des romans de George Sand*, Bruxelles, Société des Bibliophiles et Iconophiles de Belgique, 1965.

SPOELBERCH DE LOVENJOUL, Charles de, *George Sand. Étude bibliographique sur ses oeuvres*, Paris, Leclerc, 1914.

III. TEXTES DE GEORGE SAND

Oeuvres de George Sand, Paris, F. Bonnaire (Magen et Comon ; H. Souverain), 27 vol., in-8°, 1837–1842.

Oeuvres de George Sand (à partir du t. VIII : *Oeuvres Complètes de G. S.*), Paris, Perrotin, 16 vol., in-18, 1842–1843.

Oeuvres de George Sand, Bruxelles, Hauman, 5 vol., gr. in-8°, 1842–1844.

Oeuvres Illustrées de George Sand. Préfaces et notices nouvelles par l'auteur. Dessins de Tony Johannot, 9 vol., in-4°, Paris, Hetzel, 1852–1856.

Théâtre, I–III, Paris, Michel Lévy, 1860.

Autour de la table, Paris, Dentu, 1862.

Souvenirs et impressions littéraires, Paris, Dentu, Coll. « Hetzel », 1862.

Théâtre de Nohant, Paris, Michel Lévy, 1864.

Théâtre Complet, I–IV, Paris, Michel Lévy Frères, 1866–1867.

Impressions et souvenirs, Paris, Michel Lévy Frères, 1873.

Autour de la table, Paris, Michel Lévy, 1875.

Nouvelles lettres d'un voyageur, Paris, Calmann-Lévy, 1877.

- Dernières pages*, Paris, Calmann-Lévy, 1877.
- Questions d'art et de littérature*, Paris, Calmann-Lévy, 1878.
- Questions politiques et sociales*, Paris, Calmann-Lévy, 1879.
- Souvenirs de 1848 (Mélanges)*, Paris, Calmann-Lévy, 1880.
- Souvenirs et idées*, Paris, Calmann-Lévy, 1904.
- Oeuvres autobiographiques*, I-II, éd. de Georges LUBIN, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1970-1971.
- Impressions et souvenirs*, éd. de Georges LUBIN, Plan de la Tour, Éd. d'Aujourd'hui, « Les Introuvables », 1976.
- Promenades autour d'un village*, Préf. de Georges LUBIN, Saint-Cyr-sur-Loire, Ch. Pirot, 1987.
- Promenade dans le Berry, Moeurs, coutumes, légendes*, Préf. de Georges LUBIN, Bruxelles, Éd. Complexe, 1992.
- Questions d'art et de littérature*, prés. par Henriette BESSIS et Janis GLASGOW, Paris, Des femmes, 1991.
- Correspondance*, I-XXV, éd. de Georges LUBIN, Paris, Classiques Garnier, 1964-1991 ; t. XXVI (Supplément), Tusson, Le Lérot, 1995.
- Correspondance Flaubert-Sand*, éd. d'Alphonse JACOBS, Paris, Flammarion, 1981.
- Champfleury-George Sand, *Du réalisme*, Correspondance, prés. par Luce ABELES, Paris, Éd. de Cendres, 1991.
- Marie d'Agoult-George Sand, *Correspondance*, éd. de C. F. DUPECHEZ, Paris, Bartillat, 1995.
- Agendas*, I-V, textes transcrits et annotés par Anne CHEVEREAU, préf. de Georges LUBIN, Paris, J. Touzot, 1990-1993.

IV. OUVRAGES CRITIQUES SUR GEORGE SAND

- ABBADIE, Christian, « Le thème du Contrebandier », *Présence de George Sand*, n° 12, oct. 1981, pp. 34-45.
- ALQUIER, Aline, Introduction à *Valentine*, Meylan, Éd. de l'Aurore, 1988.
- BAILBE, Joseph-Marc, Présentation de *L'Homme de neige*, Grenoble, Éd. de l'Aurore, 1990.
- Présentation des *Maîtres sonneurs*, Grenoble, Glénat, coll. de l'Aurore, 1994.
- BALAYE, Simone, Présentation de *Mademoiselle La Quintinie*, Paris-Genève, Slatkine, « Ressources », 1979.
- BERTHIER, Philippe, « Corambé : interprétation d'un mythe », in *Figures du fantasme*, Toulouse, Presses Univ. du Mirail, 1992, pp. 169-187.

- BONNET, Henri, Préface aux *Lettres d'un voyageur*, Paris, Garnier Flammarion, 1971.
- BOURGEOIS, René, Présentation du *Compagnon du Tour de France*, Grenoble, P.U.G., 1979 (réimpr. 1988).
- et Simone VIERNE, Présentation de *Consuelo*, Meylan, Éd. de l'Aurore, 1983.
 - Présentation du *Piccinino*, Grenoble, Glénat, coll. de l'Aurore, 1994.
 - « L'art de la préface chez George Sand : un jeu de reflets », in *George Sand et son temps*. Hommage à Annarosa Poli, textes recueillis par E. MOSELE, Genève, Slatkine, 1994, t. II, pp. 887–893.
- CAORS, Marielle, Présentation du *Meunier d'Angibault*, Grenoble, Éd. de l'Aurore, 1990.
- *George Sand. De voyages en romans*, Paris, Royer, 1993.
- CELLIER, Léon – GUICHARD, Léon, Introduction pour *Consuelo*, Paris, Classiques Garnier, 1959.
- « Baudelaire et Sand », *R.H.L.F.*, avril-juin 1967.
- CHEVEREAU, Anne, *George Sand. Du catholicisme au paraprottestantisme ?*, Paris, 1988.
- COURRIER, Nicole, Présentation d'*Horace*, Meylan, Éd. de l'Aurore, 1982.
- DIDIER, Béatrice, « Femme/identité/écriture », in *L'Écriture-femme*, Paris, PUF, 1981.
- Préface à *Indiana*, Paris, Gallimard, Folio, 1984.
 - Préface à *Un Hiver à Majorque*, Paris, Le Livre de Poche, LGF, 1984.
 - Introduction à *Lélia*, Meylan, Éd. de l'Aurore, 1987.
 - et Jacques NEEFS (sous la dir. de), *George Sand. Écriture du romantisme II*, PUV Saint-Denis, « Manuscrits modernes », 1989.
 - « Narrateurs, narrataires, intertextualité dans *le Dernier Amour* de George Sand », in *(En)jeux de la communication romanesque*. Hommage à F. van Rossum-Guyon, S. VAN DIJK et C. STEVENS éd., Rodopi, Amsterdam/ Atlanta, GA 1994, pp. 111–122.
 - « Société rurale, société urbaine chez George Sand », *C.A.I.E.F.*, n° 46, Mai 1994, pp. 69–92.
 - « Correspondance et autobiographie », in *George Sand et son temps*. Hommage à Annarosa Poli, textes recueillis par E. MOSELE, Genève, Slatkine, 1994, t. I, pp. 361–390.
 - « Représentation des conflits sociaux et idéologiques dans les romans historiques de George Sand », in *Point de rencontre : Le Roman*, textes réunis par J. FROLICH, Oslo, KULTs skriftserie N° 37, 1995, t. I, pp. 211–225.
 - « George Sand écrivain réaliste ? », in *George Sand et l'écriture du roman*, Actes du XI^e Colloque Int. G. S., textes réunis par J. GOLDIN, Montréal, Paragraphes, 1996, pp. 39–58.

- FRAPPIER-MAZUR, Lucienne, « Écriture et violence chez Balzac et Sand », in *George Sand et l'écriture du roman*, Actes du XI^e Colloque Int. G. S., textes réunis par J. GOLDIN, Montréal, Paragraphes, 1996, pp. 59–70.
- GLASGOW, Janis, Préface à *Gabriel*, Paris, Des femmes, 1988.
- GOLDIN, Jeanne, « La naissance difficile d'un *Diable aux champs* », in *Le Chantier de George Sand. George Sand et l'étranger*, Actes du X^e Colloque Int. G. S., sous la dir. de T. GORILOVICS et d'A. SZABO, Debrecen, K.L.T.E., 1993, pp. 55–68.
- GONZALO SANTOS, Tomás, « *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré* ou la reconstruction "archéologique" de la réception », in *Le Chantier de George Sand. George Sand et l'étranger*, Actes du X^e Colloque Int. G. S., sous la dir. de T. GORILOVICS et d'A. SZABO, Debrecen, K.L.T.E., 1993, pp. 69–74.
- GORILOVICS, Tivadar, « Un regard d'homme », in *George Sand et l'écriture du roman*, Actes du XI^e Colloque Int. G. S., textes réunis par J. GOLDIN, Montréal, Paragraphes, 1996, pp. 251–259.
- GRIMM, Reinhold R., « Les romans champêtres de George Sand : l'échec du renouvellement d'un genre littéraire », *Romantisme*, 1977, n^o 16.
- HECQUET, Michèle, Présentation de *Simon*, Grenoble, Éd. de l'Aurore, 1991.
- *Poétique de la parabole*, Paris, Klincksieck, 1992.
- « Sand tyrannicide », in *Le Chantier de George Sand. George Sand et l'étranger*, Actes du X^e Colloque Int. G. S., sous la dir. de T. GORILOVICS et d'A. SZABO, Debrecen, K.L.T.E., 1993, pp. 89–95.
- IKELAAR-DESCAMPS, Bea, « Les préfaces de George Sand. Fonctions et évolution », in *Recherches nouvelles*, sous la dir. de F. VAN ROSSUM-GUYON, Groningue, C.R.I.N., 6–7, 1983, pp. 194–220.
- KARENINE, Wladimir, *George Sand, sa vie et ses oeuvres*, I–IV, Paris, Plon, 1899–1926.
- LACASSAGNE, Jean-Pierre, *Histoire d'une amitié. Pierre Leroux et George Sand*, Paris, Klincksieck, 1973.
- Préface à *Mauprat*, Paris, Gallimard, Folio, 1981.
- LAVAGNE, Henri, Introduction aux *Maîtres mosaïstes*, Paris, Éd. du Chêne, 1993.
- LUBIN, Georges, Introduction aux *Lettres d'un voyageur*, in *O. A.*, Paris, Gallimard, 1970, t. II, pp. 635–644.
- Présentation de *Jacques*, Plan de la Tour, Éd. d'Aujourd'hui, « Les Introuvables », 1976.
- MOZET, Nicole, Introduction à *Nanon*, Meylan, Éd. de l'Aurore, 1987.
- « La Place de *Pauline* dans l'évolution esthétique de George Sand », in *George Sand. Écriture du romantisme II*, sous la dir. de B. DIDIER et de J. NEEFS, PUV Saint-Denis, « Manuscrits modernes », 1989, 63–74.

- *George Sand écrivain de romans*, Saint-Cyr-sur-Loire, Ch. Pirot, 1997.
- NAGINSKI, Isabelle, *George Sand. Writing for her Life*, Rutgers Univ. Press, 1991.
- « Les deux *Lélia*, une réécriture exemplaire », *R.S.H.*, 1992/2, pp. 65–84.
- PAQUIN, Éric, « Le problème éditorial et formel d'un roman épistolaire inachevé/inachevable », in *George Sand et l'écriture du roman*, Actes du XI^e Colloque Int. G. S., textes réunis par J. GOLDIN, Montréal, Paragraphes, 1996, pp. 119–130.
- POMMIER, Jean, *George Sand et le rêve monastique*, Paris, Nizet, 1966.
- REBOUL, Pierre, Introduction à *Lélia*, Paris, Classiques Garnier, 1960.
- « D'une *Lélia* à l'autre », *ibid.*, pp. 327–344.
- RHEAULT, Raymond, Préface à *Narcisse*, Sainte-Foy/Paris, Les Presses de l'Univ. Laval/Klincksieck, 1994.
- ROSSUM-GUYON, Françoise VAN, « A propos d'*Indiana* : la préface de 1832. Problèmes du métadiscours », in *George Sand*, Colloque de Cerisy, sous la dir. de Simone VIERNE, Paris, C.D.U. et SEDES réunis, 1983, pp. 71–83.
- « Les Enjeux d'*Indiana* I. Métadiscours et réception critique », in *Recherches nouvelles*, sous la dir. de F. VAN ROSSUM-GUYON, Groningue, C.R.I.N., 6–7, 1983, pp. 1–35.
- « La Correspondance comme laboratoire de l'écriture. George Sand (1831–1832) », *R. S. H.*, 1991/1, pp. 87–104.
- « Puissances du roman », *Romantisme*, n^o 85, 1994, pp. 79–92.
- « Sand, Balzac et le roman », in *George Sand et l'écriture du roman*, Actes du XI^e Colloque Int. G. S., textes réunis par J. GOLDIN, Montréal, Paragraphes, 1996, pp. 7–20.
- SALOMON, Pierre et Jean MALLION, Présentation des *Maîtres sonneurs*, Paris, Classiques Garnier, 1980.
- et Jean MALLION, Présentation de *La Petite Fadette*, Paris, Classiques Garnier, 1981.
- et Jean MALLION, Présentation de *La Mare au Diable*, Paris, Classiques Garnier, 1981.
- Présentation d'*Indiana*, Paris, Classiques Garnier, 1983.
- SCHOR, Naomi, *George Sand and Idealisme*, New York, Columbia Univ. Press, 1993.
- « Le féminisme et George Sand », *R. S. H.*, 1992/2, pp. 21–35.
- SCHWARTZ, Lucy M., Présentation du *Secrétaire intime*, Grenoble, Éd. de l'Aurore, 1991.
- SOURIAN, Eve, Préface aux *Nouvelles*, Paris, Des femmes, 1986.
- Préface à *Isidora*, Paris, Des femmes, 1990.

- SÖDERGÅRD, Östen, *Essai sur la création littéraire de George Sand d'après un roman remanié : Lélia*, Acta Universitatis Upsaliensis, Historia litterarum I, Uppsala, 1962.
- SZABO, Anna, « La figure du savant dans les romans de George Sand », in *Figures et images de la condition humaine dans la littérature française du dix-neuvième siècle*, Studia Romanica, Debrecen, 1986, pp. 105–112.
- *Le Personnage sandien. Constantes et variations*, Studia Romanica, Debrecen, 1991.
- « La Révolution à la lumière d'une autre. *Nanon* de George Sand », in *Un lieu de mémoire romantique. La Révolution de 1789*, Napoli, Vivarium, Biblioteca Europea 3, 1993, pp. 273–285.
- « Correspondance et discours apologétique », in *George Sand. Une Correspondance*, textes réunis par N. MOZET, Saint-Cyr-sur-Loire, Ch. Pirot, 1994, pp. 50–70.
- « George Sand ou le mirage de la Terreur », in *1793. Naixement d'un Nou Món a l'Ombra de la República*, A. SANTA, M. GINE, M. PARRA (eds.), Lleida, 1995, pp. 269–278.
- « Les préfaces de George Sand comme un lieu de rencontre », in *Point de rencontre : Le Roman*, textes réunis par J. FROLICH, Oslo, KULTs skriftserie N° 37, 1995, t. II, pp. 37–47.
- « Dernier amour – dernière chance. De *Jacques* au *Dernier Amour* », in *George Sand et l'écriture du roman*, Actes du XI^e Colloque Int. G. S., textes réunis par J. GOLDIN, Montréal, Paragraphes, 1996, pp. 301–310.
- TAINE, Hippolyte, « George Sand », in *Derniers essais de critique et d'histoire*, Paris, Hachette, 1909, pp. 229–236.
- VAREILLE, Jean-Claude, « Fantasmès de la fiction. Fantasmès de l'écriture », in *George Sand*, Coll. de Cerisy, sous la dir. de Simone VIERNE, Paris, C.D.U. et SEDES réunis, 1983, pp. 125–136.
- VIERNE, Simone, Introduction à *Jeanne*, Meylan, Éd. de l'Aurore, 1986.
- « George Sand et le roman sentimental », *R. S. H.*, 1992/2, pp. 175–192.
- « Le rire de George Sand. De la gaîté robuste à l'ironie romantique », in *Le Chantier de George Sand. George Sand et l'étranger*, Actes du X^e Colloque Int. G. S., sous la dir. de T. GORILOVICS et d'A. SZABO, Debrecen, K.L.T.E., 1993, pp. 187–198.
- WALLING, J.-J., « L'histoire naturelle dans l'oeuvre de George Sand », *Travaux de linguistique et de littérature*, Strasbourg, 1967, V/2, pp. 79–117.
- ZOLA, Émile, « George Sand », in *Documents littéraires. Études et portraits*, Paris, Charpentier, 1881, pp. 195–240.

V. ÉTUDES SUR LA PRÉFACE

- ANGELET, Christian, « Le topique du manuscrit trouvé », *C.A.I.E.F.*, n° 42, Mai 1990, pp. 165–176.
- Anthologie des préfaces de romans français du XIX^e siècle*, prés. de Herbert S. GERSHMAN et Kernan B. WHITWORTH JR., Paris, Julliard, 1964 (rééd. « 10/18 », 1971).
- DERRIDA, Jacques, *La Dissémination*, Paris, Seuil, 1972.
- DUCHET, Claude, « L'Illusion historique. L'enseignement des préfaces », *R.H.L.F.*, mai-juin 1975, pp. 245–267.
- GENETTE, Gérard, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987.
- GLEIZE, J.-M., « Manifestes, préfaces. Sur quelques aspects du prescriptif », *Littérature*, n° 39, oct. 1980, pp. 12–16.
- IDT, Geneviève, « Fonction rituelle du métalangage dans les préfaces "hétérographes" », *Littérature*, n° 27, oct. 1977, pp. 65–74.
- JULLIEN, Dominique, « La préface comme autocontemplation », *Poétique*, nov. 1990, pp. 499–508.
- MITTERAND, Henri, « La préface et ses lois : avant-propos romantiques », in *Le Discours du roman*, Paris, PUF, 1980, pp. 21–34.
- LANE, Philippe, *La Périphérie du texte*, Paris, Nathan, 1992.
- RIGOLOT, François, « La préface à la Renaissance : un discours sexué ? », *C.A.I.E.F.*, n° 42, Mai 1990, pp. 121–135.

VI. OUVRAGES GÉNÉRAUX

- BARBERIS, Pierre, *Aux sources du réalisme : aristocrates et bourgeois*, Paris, UGE, 1978.
- BENICHO, Paul, *Le temps des prophètes. Doctrines de l'âge romantique*, Paris, Gallimard, 1977.
- *Les Mages romantiques*, Paris, Gallimard, 1988.

INDEX DES OUVRAGES ET DES PERSONNAGES DE GEORGE SAND

A

- A Charles Edmond* • Voir Impressions et souvenirs
A Rollinat, Journal • Voir Impressions et souvenirs
Adriani • 26; 213 et n (*Laura*); 288
Agenda • 177n; 179n; 181n; 184n; 191n; 195n; 200n; 203n; 205n; 206n; 208n; 210n; 212n; 213n; 215n; 216n; 218n; 224n; 228n; 229n; 233n; 235n; 237n; 238n; 239n; 245n; 252n; 255n; 257n; 258n; 260n; 266n; 267n; 268n; 271n; 272n; 273n; 279n; 290n; 291n; 292n; 379n; 398n; 417n; 446n; 453n
Aldo le Rimeur • 108; 109; 301; 325
 Agandecca • 109 et n; 325
 Aldo • 109 et n; 325
Amants illustres (Les) • 229 et n; 233n
André • 65; 108; 149n; 164n; 165 et n; 166; 210; 289n; 299; 322; 337n
 Geneviève • 337
Antonia • 290 et n
Au jour d'aujourd'hui • Voir Meunier d'Angibault
Augusta (L') • Voir Impressions et souvenirs
Autour de la table • 326; 332; 376; 379; 394
Autre (L') • 292n
Aux membres du Comité central • 93n; 363

B

- Baronnie de Mühldorf (La)* • 195n; 388n
 Keller • 388
Beaux Messieurs de Bois-Doré (Les) • 145n; 304
Beaux Messieurs de Bois-Doré (Les) (pièce) • 304n; 365n
Bibliothèque utile (La) • 205n; 400

- Bouquets de marguerites (Les)* par Charles Poncy (article) • 375

C

- Cadio* • 10n; 239n; 268; 270n; 291
Cadio (pièce) • 304n
Case de l'oncle Tom (La) d'Harriett Beecher-Stowe (préface) • 172n; 376
Césarine Dietrich • 19; 302
Chanson de chaque métier (La) de Charles Poncy (lettre-préface) • 367
Chansons des bois et des rues. A Victor Hugo • 15n; 409
Chantier (Le) de Charles Poncy (préface) • 60n; 347
Château des Désertes (Le) • 13; 203; 287
Circulaire pour la fondation de l'Éclaireur de l'Indre • 93n
Claudie • 183n; 365n; 372
Comme il vous plaira (pièce) • 393; 402
Comme il vous plaira (préface) • 125n; 205n; 390; 402
Compagnon du Tour de France (Le) • 14n; 17 et n; 60; 65; 75; 84; 107n; 168; 169; 220; 256n; 284n; 300; 335n; 401; 422n
 Pierre Huguenin • 169 et n; 170 et n; 360; 422
Comtesse de Rudolstadt (La) • 112n; 224; 225 et n; 227; 300
Confession d'une jeune fille (La) • 302
Constance Verrier • 11n; 252 et n; 254 et n; 302
 Constance Verrier • 254
 Évereux (duc d') • 254n
Consuelo • 21n; 35n; 61n; 70 et n; 77n; 100n; 104 et n; 107n; 110n; 112n; 159n; 170n; 180n; 184n; 192n; 224; 225 et n; 226 et n; 227 et n; 284n; 285; 300 et n; 345; 351

Albert • 104 et n
 Consuelo • 50n; 225n; 227; 286n; 345;
 347
 Zdenko (fils de Consuelo) • 350
Contes d'une grand-mère • 292 et n; 295n
Ailes de courage (Les) • 293
Château de Pictordu (Le) • 292; 294
Chêne parlant (Le) • 295
Chien et la fleur sacrée (Le) • 295
Géant Yéous (Le) • 294
Nuage rose (Le) • 293
Reine Coax (La) • 292; 293 et n; 294n
Contes pour les jours de pluie par Édouard
 Plouvier (préface) • 125n; 377
Contrebandier (Le) • 50; 51n
 Cora • 296n
 Cosima • 86n; 209n; 333; 334
Coupe (La) • 50; 237n; 414
Croyances et légendes du centre de la
France (préface) • 242n; 445

D

Dames vertes (Les) • 301
 Daniella (La) • 301
Dernier amour (Le) • 209n; 267; 268n; 291
 Sylvestre • 209n; 267
Dernière Aldini (La) • 48n; 212; 213n; 284;
 296n; 337
 Lelio • 49; 337 (Nello)
Diable aux champs (Le) • 188n; 195 et n;
 196; 197; 198 et n; 235 et n; 236 et n;
 237n; 239n; 270n; 288
Dialogues et fragments philosophiques par
 Ernest Renan • 266n; 453
Dialogues familiers sur la poésie des
prolétaires • 60n; 119n; 338
Drac (Lè) • 242n; 302n; 405

E

Elle et lui • 8; 245n; 247n; 251n; 296n
En 1861 - Lettre à Rollinat • Voir
 Impressions et souvenirs
Entretiens journaliers • 52 et n
Essai sur le drame fantastique • 57n; 229n;
 326

Evenor et Leucippe • 8n; 16n; 229n; 233 et
 n; 234; 301

F

Famille de Germandre (La) • 288; 289n;
 432n
Fanchette - Lettre de Blaise Bonnin à
Claude Germain • 116n; 345n
Fenimore Cooper (préface) • 394
Fille d'Albano (La) • 296n
Filleule (La) • 301
Flamarande • 267n; 274; 295
Flaminio • 188n; 384; 388
Flavie • 302
Forêt de Fontainebleau (La) • Voir
 Impressions et souvenirs
Francia • 302; 444n
François le Champi • 16 et n; 100n; 114;
 119n; 123n; 140; 149 et n; 150 et n; 153n;
 154 et n; 161n; 164n; 172n; 179; 181n;
 184n; 185n; 186n; 189n; 206n; 207n;
 275n; 301 et n
François le Champi (pièce) • 145n; 164n;
 365; 402
Françoise • 292n; 389; 390n

G

Gabriel • 188n; 228 et n; 229n; 285 et n;
 270n
 Gabriel • 228n
Garnier • 50; 299

H

Hamlet (article) • 287n
Histoire de ma vie • 11n; 14; 23; 33n; 34n;
 46n; 49n; 65n; 80n; 99n; 111n; 125n;
 128n; 132; 138n; 140n; 147n; 155n; 169n;
 190n; 201n; 202n; 206n; 216n; 217n; 218
 et n; 219; 220n; 221; 228n; 277; 281n;
 283n; 286n; 303 et n; 347n
Histoire du véritable Gribouille (L') • 287
Homme (L') et la femme. Lettre à un ami •
 Voir Impressions et souvenirs
Homme de neige (L') • 288
Honoré de Balzac (préface) • 169n; 379

Horace • 16n; 69 et n; 70n; 91n; 194 et n;
195; 284n; 285; 337 et n
Horace • 69; 70

I

Impressions et souvenirs • 14n; 273; 419 et n;
423; 428; 430; 432; 433; 435; 436; 437;
438

A Charles Edmond (I) • 14n; 419

A Charles Edmond (II) • 169n; 220n; 420

A Charles Edmond (III) • 14n; 423

A Charles Edmond (VI) • 145n; 428

VIII • 14n; 266n; 430

A Charles Edmond (XIV) • 435

A Rollinat, Journal • 220n; 433

Augusta (L') • 126n; 270n; 438

En 1861 – Lettre à Rollinat • 432

Forêt de Fontainebleau (La) • 437

Homme (L') et la femme. Lettre à un ami •
93n; 436

Réponse à un ami • 420n; 423

Indiana • 4 et n; 5n; 6; 7 et n; 8; 10 et n; 19
et n; 23; 24; 34 et n; 35n; 36; 37 et n;
39n; 40 et n; 41 et n; 42; 44; 45n; 78n; 80;
82n; 83 et n; 84n; 86; 87; 88; 89; 90; 91 et
n; 92; 93 et n; 94; 95n; 176; 177 et n;
181n; 182 et n; 183; 192n; 216 et n; 276n;
297; 320n; 322; 334

Delmar • 36n; 322 (un mari brutal))

Indiana • 36; 42; 236n; 306 et n (Noémie)

Ralph • 42; 36n; 37n; 236n; 306

Raymon • 36n; 38; 55n; 306

Ingres et Calamatta • 49n; 323

Isidora • 20; 30; 113 et n; 205 et n (*Journal
d'un solitaire à Paris*)

Isidora • 205n

Jacques Laurent • 113

J

Jacques • 80; 84; 165n; 166; 194; 209 et n;
210n; 256n; 268n; 282; 287n; 317; 322;
334; 337; 405

Jacques • 209 et n; 236n; 282n; 405

Jean de la Roche • 8; 12n; 17 et n; 245;
252n; 279n; 302

Jean Ziska • 104; 112 et n; 224; 225 et n;
300; 345

Jean Ziska • 104; 105; 106

Jeanne • 110n; 114n; 146n; 174n; 184;

185; 186n; 226n; 285 et n; 350 et n; 351

Jeanne • 146; 185

Journal d'un solitaire à Paris • Voir *Isidora*

K

Kourroglou • 23; 100 et n; 189n; 211 et n;
212; 276n; 300n

Kourroglou • 101; 102; 103

L

Laura • Voir *Adriani*

Laura. Voyage dans le Cristal • 290; 291n

Lavinia • 39n; 255 et n; 298

Légendes rustiques • 241 et n; 242

Lélia • 4n; 8; 10n; 20; 21; 39; 40 et n; 42;
43n; 45n; 53 et n; 54 et n; 55n; 56n; 57 et
n; 58 et n; 59n; 75; 78n; 80; 83; 86n; 87;
95n; 98n; 158n; 180n; 199n; 216 et n;
217n; 218n; 276n; 281 et n; 284n; 307;
308; 309n; 317; 318; 322; 323; 326n; 361;
434

Lélia • 54; 317; 324

Magnus • 43n; 54

Pulchérie • 54; 324

Sténio • 54; 180n; 324

Trenmor • 54; 58n; 199n

Leone Leoni • 193; 199; 200 et n; 210; 299;
343

Juliette • 200; 343

Leone Leoni • 199n; 200

Lettre d'un ex-voyageur à un ami sédentaire
• 6n; 65; 238n; 285n

*Lettre d'un voyageur, Impressions de lecture
et de printemps* • 237n

Lettres à Marcie • 18 et n; 109 et n; 110 et n;
111 et n; 184n; 226n

Lettres d'un voyageur • 7; 11n; 13; 16; 17n;
23n; 46; 48n; 92n; 95; 99; 134 et n; 309n;
319n

Lettre à Franz Liszt sur Lavater... • 99n

Lettre à Jules Néraud • 46n; 96n; 319n

Lettre à Nisard • 41n; 99n

Lettre à François Rollinat • 96n; 319n
Livre de la nature (Le) de Maurice Rollinat
 (lettre-préface) • 292n
Lucrezia Floriani • 7; 10; 17 et n; 23n; 35n;
 48n; 100n; 124; 128n; 184n; 187n; 192n;
 200 et n; 201; 202 et n; 205n; 226n; 228n;
 246n; 301; 353n; 359n
 Karol • 125n; 202n
Lupo Liverani • 50; 262n; 414

M

Ma soeur Jeanne • 303
Mademoiselle La Quintinie • 6; 11n; 19; 20;
 24; 260 et n; 261 et n; 262 et n (*Le roman
 d'un prêtre*); 266n; 290n; 302
Mademoiselle Merquem • 292
Maître Favilla • 14n; 220n; 386 et n; 387n;
 388n
 Favilla • 387; 388
Maîtres mosaïstes (Les) • 12n; 16n; 47; 48n;
 49n; 181; 184n; 283 et n; 296n; 337
 Acrocéronius • 48n; 49
 Assem Zuzuf • 49
 Beppa • 48 et n; 49
 Lelio • 49
 Panorio, l'abbé • 48; 49
 Zorzi • 48n
Maîtres sonneurs (Les) • 16n; 100n; 144n;
 146n; 206 et n; 208n; 267n; 275n; 288
 Étienne Depardieu • 206 et n; 207
Malgrétout • 267n; 271; 275n; 292
 Abel • 271
 Sarah Owen • 271
*Manière de préface à une nouvelle phase de
 mon récit (Histoire de ma vie)* • 138n; 219
 et n
Mare au Diable (La) • 4n; 10 et n; 16n; 17n;
 18n; 23; 114 et n; 117n; 125n; 141n;
 145n; 146n; 147; 149n; 153n; 154; 160;
 161n; 163; 164; 165; 185 et n; 236n; 286;
 301; 353n
 Germain • 123; 236n
Mariage de Victorine (Le) • 145n; 372
 Antoine • 373
 Vanderke fils • 373
 Victorine • 373
 Marianne • 240n; 295
Marquis de Villemer (Le) • 302

Marquis de Villemer (Le) (pièce) • 266n;
 292n
Marquise (La) • 39n; 255 et n; 298
Mattea • 255 et n; 299
Mauprat • 13; 65; 167 et n; 168; 215; 283;
 286n; 337; 383; 422n
 Aubert (l'abbé) • 383
 Bernard • 383
 Edmée • 286n
 Marcasse • 383
 Patience • 383; 422
Mauprat (pièce) • 282
Melchior • 255 et n; 297
Mémoires inédits • 33
Metella • 39n; 255; 256
Meunier d'Angibault (Le) • 100; 170n;
 174n; 189 et n; 284n; 286; 350n; 351n
 Bricolin (Les) • 190
 Le Grand Louis • 350
 Lémor • 350
 Marcelle de Blanchemont • 350
Michel Lévy (nécrologe) • 205n; 446
Mississippiens (Les) • 188; 189 et n
 Boursset • 189
Mlle Destorade • Voir Narcisse
Molière (pièce) • 363n; 365n; 368; 369; 370;
 371
Mon théâtre (préface générale) • 205n; 276;
 402
Monde des papillons (Le) de Maurice Sand
 (préface) • 257n; 385
Monsieur Sylvestre • 98n; 261n; 291
Mont-Revêche • 16n; 35n; 191 et n; 200n;
 301

N

Nanon • 19; 170n; 189n; 269n; 270n; 274n;
 303; 444n
Narcisse • 16n; 17n; 239 et n (*Mlle
 Destorade*); 240n; 302
 Juliette • 240
 Narcisse • 240; 246
Notice sur H. de Latouche • 35n
Nouvelles (1861) • 12; 255
Nouvelles lettres d'un voyageur • 409
Nuit de Noël (La) • 216n; 407

O

Oeuvres Illustrées • 5; 24; 155 et n; 158n;
200n; 276n; 351n
Orco (L') • 48n; 173; 178

P

Pauline • 173; 177n; 178 et n; 188n; 255 et n; 256; 300
Pavé (Le) • 23; 188n; 258 et n; 270n
Péché de Monsieur Antoine (Le) • 16n; 152n; 173; 175; 178 et n; 246n; 284n; 301; 356 et n; 359 et n
Antoine • 356; 359
Boisguilbault (le marquis de) • 175n; 356; 359
Cardonnet père • 356; 359
Janille • 129
Jean Jappeloup • 356; 359
Petite Fadette (La) • 11n; 13; 16; 17 et n; 21; 149 et n; 151n; 152n; 161n; 171; 180n; 301 et n
Piccinino (Le) • 16n; 23n; 100 et n; 124n; 127n; 128 et n; 131n; 146n; 175n; 187n; 210; 211; 359n
Agata • 130; 131
Destatore (Le) • 127n
Michel-Ange Lavoratori • 130; 131
Piccinino • 128n; 131n; 210
Pierre Bonnin • 273; 293
Pierre qui roule • 292; 414n
Plutus • 273n
Poètes populaires (Les) • 60n
Pourquoi ce livre? (Histoire de ma vie) • 46n; 99n; 132 et n; 221n
Pourquoi nous revenons à nos moutons (préf. de la *Petite Fadette*, 1848) • 149n
Préface générale (1842) • 9; 21; 57n; 73n; 82; 94n; 95n; 155n; 156n; 177n; 322n
Préface générale (1842), Version (I) • 19n; 72; 73n
Préface générale (1842), Version (II) • 15n; 19n; 73; 158n;
Préface générale (1842), Version (III) • 19n; 73n; 79
Préface générale (1851) • 10n; 19; 57n; 155 et n

Préface générale (1875) • 6; 8; 14n; 15; 22; 250n; 275; 279n; 280n; 296n;
Préface inédite de la Vallée Noire • 140n
Pressoir (Le) • 195n; 366n; 378 et n
Procope le Grand • 112; 225 et n; 300
Promenades autour d'un village • 120n; 397n

Q

Quelques réflexions sur Jean-Jacques Rousseau • 137n

R

Réalisme (Le) • 246n; 397
Réception de M. Sainte-Beuve à l'Académie française • 153n; 354
Réponse à un ami • Voir Impressions et souvenirs
Romans d'un prêtre • Voir Mademoiselle La Quintinie
Romans et nouvelles • 7n; 8 et n; 9; 10; 19n; 39 et n; 98n; 131n; 269n
Rose et Blanche • 307 et n

S

Secrétaire intime (Le) • 39 et n; 164n; 215; 299; 307
Quintilia Cavalcanti • 308
Saint-Julien • 308
Sept Cordes de la Lyre (Les) • 58n; 109; 300 et n; 326n
Simon • 164n; 215 et n; 282 et n; 283n
Bonne • 215
Maître Parquet • 215
Simon • 337
Sketches and hints • 66n; 258n
Souvenirs de Madame Merlin • 93n; 320
Souvenirs et impressions littéraires • 29; 276; 404n
Spiridion • 58n; 81; 84 et n; 234; 235n; 256n; 276n; 284 et n; 326n; 342; 351
Fulgence • 388
Sur la dernière publication de M. F. Lamennais • 110n

T

Tamaris • 289 et n
Teverino • 10n; 16n; 35n; 184n; 186 et n;
187; 192n; 296n; 384
Sabina • 385
Théâtre de l'Opéra (Le) • 170n; 362
Théâtre de la République (Le) • 170n; 362
Théâtre des marionnettes de Nohant (Le) •
204n; 452
Théâtre et l'acteur (Le) • 204n; 399
Théâtre italien et Mlle Pauline Garcia (Le) •
225n; 332
Toast (Le) • 50; 296n
Tour de Percemont (La) • 295; 301n

U

Un Hiver à Majorque • 23; 65 et n; 66n;
234n; 238; 285

Uscoque (L') • 48n; 223; 300
Asseim Zuzuf • 48n

V

Vacances de Pandolphe (Les) • 373
Valentine • 39 et n; 40 et n; 41 et n; 42; 44;
83; 84n; 94n; 176 et n; 183n; 216; 297;
298n; 322; 337n
Bénédict • 42; 337
Lansac • 42n; 322 (un mari cupide))
Valentine • 42 et n
Valvèdre • 257 et n; 288; 401n; 404; 405
Veillées du Chanvreur (Les) • 154; 160; 164
Victor Hugo et « L'Année terrible » • 441
Ville Noire (La) • 19; 65n; 302; 401
Voyage en Auvergne • 9n; 33 et n

INDEX DES OUVRAGES CONTEMPORAINS ET ANTÉRIEURS

A

- Actes et paroles* • 442
Andromaque • 193
Année terrible (L') • 435; 441; 442
Antony • 56; 333
Art poétique (L') de N. Boileau • 326
Astrée (L') • 145 et n
Au lecteur de Ch. Baudelaire • 97n
Augusta (L') de Maurice Sand • 126n; 270n; 438; 440; 441
Avant-propos de la Comédie Humaine de H. de Balzac • 3; 4n; 345

B

- Bas-de-Cuir* de F. Cooper • 396
Bible (La) • 253
Bouquets de marguerites (Les) de Ch. Poncy • 375
Bourgeois de Molinchart (Les) de Champfleury • 246n
Bug-Jargal • 50

C

- Cabinet des Antiques (Le)* • 202n
Capitaine Fracasse (Le) • 439
Case de l'oncle Tom (La) • 172n; 376
Causeries du Lundi • 121n
Chanson de chaque métier (La) de Ch. Poncy • 367
Chansons des rues et des bois (Les) • 409n
Chantier (Le) de Ch. Poncy • 60n; 347
Château de Rackrent (Le) de Maria Edgeworth • 249n
Châtiments • 442
Chatterton • 108 et n; 333
Chevalier Harold (Le) • 311
Chien de Brisquet (Le) de Ch. Nodier • 148 et n

- Comédie Humaine (La)* • 3; 169 et n; 306n; 382
Comme il vous plaira • 366; 390; 393; 402
Compagnonnage et l'Indépendance (Le) de Fidèle Laugier, dit Toulonnais-le Génie • 63n
Comtesse Hortensia (La) de Joseph Méry • 358n
Condamné par manque de foi (Le) de Tirso de Molina • 414
Confessions (Les) de J.-J. Rousseau • 137 et n; 138n; 139; 222
Confessions (Les) de saint Augustin • 136
Contes (Les) de E. Th. A. Hoffmann • 215; 407
Contes drolatiques • 439
Contes moraux de J.-F. Marmontel • 36
Contes pour les jours de pluie d'Édouard Plouvier • 125n; 377
Contrat social (Le) • 434
Corinne • 49n
Corsaire (Le) de Byron • 211n
Corsaire rouge (Le) de F. Cooper • 211n
Croyances et légendes du centre de la France de Laisnel de La Salle • 242n; 445

D

- Daphnis et Chloé* • 193n
De l'humanité de P. Leroux • 342n
Delphine • 80; 83n
Dialogues et fragments philosophiques d'E. Renan • 453
Dominique • 291n
Don Juan • 51; 55n; 108n; 378; 412
Don Quichotte de la Manche • 14n; 387
Dziady d'A. Mickiewicz • 57; 330; 331 (Konrad)

E

- Egmont* • 329
Essais de Montaigne • 356n

É

Éclaireur (L') de F. Cooper • 396
Éducation sentimentale (L') • 18n; 398n;
 417; 418; 447; 450

F

Fables de J. de La Fontaine
Le geai paré des plumes du paon • 76n
Le Lièvre et les Grenouilles • 184n
Facino Cane • 202n
Faiseur (Le) de H. de Balzac • 189n
Fantasio • 108
Faust • 108n; 133; 152; 193; 311; 326;
 327; 328; 329; 330; 331
Fiancée de Lammermoor (La) • 193 et n
Fille du Cid (La) de C. Delavigne • 333
Fragments inédits de J.-J. Rousseau • 222
 et n
Fusées de Ch. Baudelaire • 266n

G

Géorgiques (Les) • 119n
Giaour (Le) de Byron • 193 et n
Gil Blas • 358
Goetz de Berlichingen • 329
Guide (Le) de F. Cooper • 396

H

Hamlet • 108n; 133; 287n; 311; 391
Harmonies poétiques et religieuses • 376
Hélène de Maria Edgeworth • 249n
Histoire de France de J. Michelet • 6
Histoire de la Révolution française de J.
 Michelet • 6
Histoire de Sibylle (L') d'O. Feuillet • 260
 et n; 261 et n
Histoire du Berry (L') de Raynal • 243n
*Histoire du roi de Bohême et de ses sept
 châteaux (L')* de Ch. Nodier • 148n

I

Iambes d'Auguste Barbier • 56n

J

Jacques le Fataliste • 125n
Jean Sbogard de Ch. Nodier • 6n
Jérusalem délivrée (La) • 49n; 193n
Jocelyn • 382
Juif errant (Le) d'E. Sue • 170n; 350n
Julie ou la Nouvelle Héloïse • 193 et n;
 252; 311; 358

L

*La Havane, Lettres et voyages de Mme
 Merlin* • 320n
Lara • 311; 378
Légende, histoire et tableau de Saint-Marin
 d'A. de Bougy • 222n
Léonce et Léna • 108
Liaisons dangereuses (Les) • 117
Livre du Compagnonnage (Le) d'Agricol
 Perdiguier • 64; 168; 335
Livre des Rois (Le) de Firdousi • 102n
Loisirs d'une femme du monde de Mme
 Merlin • 320n
Lui de Louise Colet • 245n
Lui et elle de Paul de Musset • 245n; 252n

M

Madame Bovary • 398 et n; 450
Madame Gervaisais • 413
Maître Floh de E. Th. A. Hoffmann • 407
Manfred • 57; 59; 108n; 133; 311; 329;
 330; 331
Manon Lescaut • 199; 357; 382
Marie de Prosper Vialon • 383
Marion Delorme • 333
Masques et bouffons de Maurice Sand • 440
Médailillon (Le) de Prosper Vialon • 383
Méditations d'un solitaire inconnu • 281n
Méditations poétiques • 376
Mémoires et souvenirs de Mme Merlin •
 320n
Mémoires d'Outre-tombe • 49n; 222n
Mémoires d'un bourgeois de Paris (Les) de
 Louis Véron • 350n
Mémoires d'un seigneur russe • Voir *Récits
 d'un chasseur*

Mémoires de deux jeunes mariées • 169n;

341 et n

Mercadet • 189 et n

Misanthrope (Le) • 370

Mon coeur mis à nu • 266n

Monde des papillons de Maurice Sand • 257n; 385

Mystères de Londres (Les) de Paul Féval • 117n

Mystères de Paris (Les) • 116n; 117n; 344; 345n

N

Napoléon Bonaparte d'A. Dumas père • 371

Normandie rustique et merveilleuse (La) d'Amélie Bosquet • 243n

Notre-Dame de Paris • 56n; 186n

O

Oberman • 43n; 59 et n; 217n; 309-315

Odes et Ballades • 376

Orientales (Les) • 201

Othello • 51; 370; 391

P

Paroles d'un croyant (Les) • 55n

Paul et Virginie • 181; 193

Paysan perversi (Le) de Restif de La Bretonne • 117

Père Goriot (Le) • 97n

Philosophe sans le savoir (Le) de M.-J. Sedaine • 145n; 372; 373

Progrès (Le) d'Edmond About • 302n

R

Raoul de la Chastre de Maurice Sand • 440

Récits d'un chasseur (Les) d'I. Tourgueniev • 273 et n

René • 59; 217n; 310; 311; 314; 315; 377; 378

Rimes neuves et vieilles d'Armand Silvestre • 299n

Robinson Crusoé • 325

Roman comique (Le) de P. Scarron • 160

Roman expérimental (Le) • 4n

S

Salammbô • 406; 417

Satires (Les) de N. Boileau • 124n

Science idéale et la science positive (La) de M. Berthelot • 454n

Sorcière (La) de J. Michelet • 260n

Stello • 108n

T

Tartuffe • 247n; 261; 370

U

Un été dans le Sahara d'E. Fromentin • 291n

Une année dans le Sahel d'E. Fromentin • 291n

V

Vallée aux Loups (La) de H. de Latouche • 35n

Vicaire de Wakefield (Le) d'Olivier Goldsmith • 117

Vie de Jésus (La) • 266n

Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme • 56 et n

Volupté • 43n; 316 et n; 317; 318; 319

Voyage au centre de la terre (Le) • 291n

W

Werther • 48n; 59; 125n; 133; 310 et n; 311; 314; 315; 329; 352; 353; 354

INDEX DES NOMS CITES

Cet index ne se rapporte pas à la bibliographie. Le nom de George Sand n'est recueilli que lorsqu'il est mentionné en toutes lettres dans un texte cité.

A

ABBADIE, Christian • 51n
 ABELES, Luce • 397
 ABOUT, Edmond • 302 et n
 AGOULT, Marie d' • 58n; 282n; 283n; 335n
 ALBERT BIGNON, Mme, *Voir*: VERNET
 ALLART, Hortense • 41n; 125n; 177n; 205n; 222n
 ALQUIER, Aline • 176
 AMIC, Henri • 173n; 275n; 295n; 296n; 301 et n
 AMIC, Blanche • 295
 ANTOINE, *saint* 80
 ARAGO, Emmanuel • 58n; 124n; 128n; 229n; 286 et n
 ARAGO, François • 286n
 ARIOSTE, Ludovico ARIOSTO, dit l' • 103
 ASPASIE • 43
 AUCANTE, Émile • 93n; 155n; 195n; 206n; 225n; 229n; 239n; 245n; 247n; 251n; 252n; 254n; 255n; 260n
 AUGIER, Émile • 378n
 AUGUSTIN, *saint* • 136; 137n; 318

B

BACHELARD, Gaston • 14
 BACON, Francis • 98n
 BAILBE, Joseph-Marc • 203; 204n; 206
 BAKHTINE, Mikhaïl • 22
 BALAYE, Simone • 52; 260
 BALZAC, Honoré de • 3 et n; 4 et n; 6; 14n; 27n; 35n; 38n; 58n; 97n; 169 et n; 184; 189 et n; 202n; 220n; 229n; 239n; 250 et n; 268n; 269n; 281n; 286n; 296; 297n; 341; 342n; 345; 376; 378n; 379; 380; 381; 382; 397; 401; 418; 420; 439
 BANCQUART, Marie-Claire • 206
 BARBERIS, Pierre • 14n

BARBES, Armand • 154n; 155n; 301; 434
 BARBIER, Auguste • 56 et n
 BARRY, Joseph • 245n
 BAUDELAIRE, Charles • 97n; 266n
 BEDFORD, duc de • 108
 BEECHER-STOWE, Harriet • 376
 BEETHOVEN, Ludwig van • 48n; 290; 366; 443
 BENICHOU, Paul • 5 et n; 7n
 BERENGERE, Adèle BUNEAU, dite • 252n
 BERNARDIN de SAINT-PIERRE, Jacques-Henri • 193; 306; 358
 BERTHELOT, Marcelin • 454 et n
 BERTHIER, Philippe • 7n; 292n; 295n
 BERTON, Francis, Charles-Françisque MOUTON, dit • 292 et n
 BESSIS, Henriette • 29
 BIGNON, Louis-Thomas • 213n
 BLANC, Louis • 174n; 189n; 302
 BOCAGE, Pierre TOUZE, dit • 365 et n
 BODIN, Thierry • 69; 194; 245n
 BOILEAU, Nicolas • 124 et n; 326
 BONNET, Henri • 95 et n
 BONNIN, Pierre • 273 et n
 BORIE, Victor • 236n; 288; 289n
 BOSQUET, Amélie • 243n
 BOSSIS, Mireille • 210n; 267
 BOUCHARDEAU, Huguette • 213
 BOUCOIRAN, Jules • 199n; 301 et n; 305
 BOUGY, Alfred de • 222n
 BOURGEOIS, René • 17; 19 et n; 34; 60 et n; 90; 128 et n; 168 et n; 182; 210; 225
 BOURGOING, Rose • 298n
 BOUTET, Elisa • 302 et n
 BRAHIMI, Denise • 132
 BÜCHNER, Georg • 108
 BUFFON, Georges-Louis LECLERC, *comte de* • 121n
 BULOZ, Charles • 295n
 BULOZ, Christine • 58n

BULOZ, François • 10n; 46n; 47n; 53n; 58n;
69n; 91n; 95n; 166n; 167n; 199n; 213n;
229n; 245n; 257n; 258n; 260n; 261n;
264n; 265n; 268n; 270n; 282n; 283n;
284n; 336 et n; 337; 401; 404 et n
BURINE, Huguette • 165
BYRON, George, dit *lord* • 14n; 55; 57; 124;
144; 210; 211 et n; 193n; 311; 313; 326;
327; 329; 330; 395; 412

C

CAGLIOSTRO, Giuseppe BALSAMO, dit
Alexandre • 227
CALAMATTA, Luigi • 49n; 181n; 209n; 323
et n; 332; 335n
CALDERON de la Barca, Pedro • 125
CALLOT, Jacques • 117
CAORS, Marielle • 27n; 189 et n; 190n
CAVAIGNAC, Louis Eugène • 150n
CAZAMAJOU, Oscar • 292 et n
CELLIER, Léon • 97n; 225; 226n
CELLIER DU FAYEL, Narcisse-Honoré
CELLIER, dit • 43n
CERVANTES, Miguel de • 212; 366
CHALON, Jean • 271
CHAMPFLEURY, Jules HUSSON-FLEURY, dit •
246n; 397
CHARLES VI • 107; 108
CHARLES X • 218n
CHARTON, Edouard • 295 et n; 301 et n
CHATAUVILLARD, Louis-Alfred LE BLANC,
comte de • 54n; 324 et n
CHATEAUBRIAND, René de • 14n; 55; 222n;
223n; 377; 434
CHATIRON, Hyppolite • 173n; 274n; 294n;
299n; 300n
CHERBULIEZ, Victor • 408 et n
CHEVEREAU, Anne • 266n
CHODZKO, Alexandre • 101; 102; 103; 212
CHOPIN, Frédéric • 55n; 125n; 202n; 285n;
286; 300n; 359
CLAYE, Jules • 164n; 210n
COLET, Louise • 245n
COLIN, Georges • 191n; 213n; 233n
COLLIER, Philippe • 229n; 233n
COOPER, James Fenimore • 210; 211n; 249;
250n; 394; 395; 396; 397
CORNEILLE, Pierre • 371

COULET, Henri • 438
COURRIER, Jean 173
COURRIER, Nicole • 69; 70n; 194
CREMIEUX, Adolphe • 302 et n

D

DAGOBERT 1^{er}, roi des Francs • 85
DANTE • 172; 253; 443
DARCHY, Paul • 301 et n
DECAMPS, Alexandre • 332
DECERFZ, Laure (devenue Mme A.
FLEURY) • 34n; 217n; 281n; 282n; 287n;
382 et n
DELACROIX, Eugène • 48n; 55n; 116n;
125n; 206n; 325; 332; 358
DERRIDA, Jacques • 22
DESCARTES, René • 328
DESCHARTRES, Jean-François-Louis • 434
DESSAUER, Joseph • 300 et n
DESSOLIAIRE, Jean • 152n
DEVOISIN, Anna • 218n
DIDEROT, Denis • 125n; 162
DIDIER, Béatrice • 14n; 15n; 19 et n; 27n;
34; 53 et n; 54n; 55n; 57n; 59n; 65; 66n;
90; 91n; 101n; 132n; 169n; 182 et n; 189;
216 et n; 217n; 225n; 238; 268n; 270n;
281n; 309n
DIDIER, Charles • 68n; 409n
DONNARD, Jean-Hervé • 173
DU CAMP, Maxime • 302 et n
DUCHET, Claude • 9n; 23n
DUCOURNEAU, Jean A. • 3n
DUFRAISSE, Marc • 269n
DUMAS, Alexandre, *fils* • 15; 78n; 268n;
270n; 290n; 299; 301n; 378n; 405
DUMAS, Alexandre, *père* • 56 et n; 184;
302n; 358; 368; 371; 391
DUPIN DE FRANCUEIL, Louis-Claude • 138n
DUPLESSIS, Marie • 205n
DUPUY, Ernest • 216n
DÜRER • 117
DUTACQ, Armand • 208n
DUTEIL, Alexis • 305n
DUVERNET, Charles • 55n; 69 et n; 285;
300n

E

EDGEWORTH, Maria • 249 et n
EDMOND, Charles • 145n; 169n; 220n; 419
et n; 420n; 428; 435
ENFANTIN, Prosper • 80 et n; 295n; 361
EUGENIE, l'impératrice • 271n

F

FALAMPIN, Gabriel • 139n
FAVRE, Henri • 206n; 284n; 288n; 299 et n
FEUILLET, Octave • 260n; 261; 262
FEVAL, Paul • 116n; 117n
FIRDOUSI • 102 et n
FISCHER, Sophie • 173n; 176n; 236n
FLAUBERT, Gustave • 5; 7; 15n; 18n; 22; 27;
78n; 79n; 158n; 220n; 258n; 267n; 268n;
270n; 271n; 272n; 275n; 278n; 280n;
291; 301n; 302n; 398; 410; 411; 412;
413; 414; 417 et n; 418; 423n; 433;
443; 444n; 447; 448; 449; 450
FLEURY, Alphonse • 111n; 281n; 282 et n;
287n; 349
FLEURY, Laure, *Voir*: DECERFZ, Laure
FLEURY, Valentine • 287 et n
FLORIAN, Jean-Pierre Claris de • 145 et n
FORTOUL, Hippolyte • 115n
FOURIER, Charles • 75
FRANÇOIS, Ferdinand • 104n; 205n; 226
FRANKLIN, Benjamin • 396
FRAPPIER-MAZUR, Lucienne • 268n
FREDERIC II • 227
FROMENTIN, Eugène • 291 et n

G

GABILLAUD, Ludre • 301 et n
GARCIA, Manuel • 50 et n; 51 et n
GARCIA, Pauline, *Voir*: VIARDOT, Pauline
GAUTIER, Théophile • 161; 358; 439
GENETTE, Gérard • 9n; 11; 23; 25; 90n; 91n
GEOFFROY SAINT-HILAIRE, Étienne • 109n
GERSHMAN, Herber S. • 4n
GERSON, Jean • 105 et n
GILOT, Michel • 165
GIRARDIN, Émile de • 187n; 271n; 441
GIROUX, Louis Victor Julien • 127; 151

GLASGOW, Janis • 29; 228; 229n
GLEIZE, J.-M. • 5n
GOETHE, Johann Wolfgang von • 14n; 55;
144; 193; 253; 311; 326; 327; 328; 329;
330; 356
GOLDIN, Jeanne • 235n
GOLDSMITH, Olivier • 117n
GONCOURT, Edmond et Jules de • 4n; 413;
447
GONZALO SANTOS, Tomás • 145n
GORILOVICS, Tivadar • 11n
GOYA, Francisco de • 117
GRACCHUS, Tibérius • 60
GRIMM, Reinhold R. • 185n
GRZYMALA, Albert • 285 et n; 300n
GUEPIN, Ange • 64n; 335 et n
GUEROULT, Adolphe • 93n; 319 et n
GUICHARD, Léon • 225; 226n
GUILLON, Ferdinand • 227n
GUYON, Bernard • 3n

H

HACHETTE, Louis • 117n
HARRISSE, Henry • 268 et n; 291
HECQUET, Michèle • 14; 27n; 114n; 115n;
215 et n; 217n
HENRI VI • 108
HETZEL, Pierre-Jules • 8n; 9; 18; 20; 24;
34n; 82n; 93n; 100n; 128n; 131n; 132n;
149n; 151n; 152n; 155n; 156n; 161n;
164n; 168n; 171n; 173n; 174n; 176n;
177n; 183n; 186n; 189n; 195n; 196n;
204n; 215n; 216n; 223n; 224n; 236n;
254n; 257n; 291n; 351 et n
HOFFMANN, Ernst Théodor • 125; 215 et n;
216n; 308; 407; 408
HOLBEIN, Hans, dit le Jeune • 114n; 115 et
n; 116; 117; 118; 119; 120; 121n; 122;
165; 185
HOMERE • 101; 102n; 186; 212; 253
HORACE • 409
HUGO, Victor • 4; 5; 15n; 50n; 55; 102n;
158; 186n; 201; 237n; 296n; 297; 298n;
302n; 354; 355; 409; 435; 441
HUSS, Jan • 105

I

IDT, Geneviève • 13n
IKELAAR-DESCAMPS, Bea • 5n; 16n; 18n;
125n
INGRES, Jean Auguste Dominique • 49n;
323 et n; 332

J

JAMES, Henry • 3
JANIN, Jules • 53n; 161; 387 et n
JANSENIUS • 416
JEANNE D'ARC • 106n; 147; 185 et n
JEROME DE PRAGUE • 105
JOHANNOT, Tony • 156n
JOINVILLE, Albert de • 152n
JOLY, Anténor • 10; 114n; 128n; 158n;
173n; 356 et n; 357; 359
JOURDAN, Louis • 150n
JULLIEN, Dominique • 6n

K

KARENINE, Wladimir • 51n; 205n
KOCK, Paul de • 345
KOTZEBUE, August von • 216n

L

LA BIGOTTIERE, Henriette de • 84n; 342 et
n; 343n
LA FONTAINE, Jean de • 76n; 100n; 184n
LACASSAGNE, Jean-Pierre • 167; 284n
LACASSIN, Francis • 290n
LACLOS, Pierre Choderlos de • 117n
LAISNEL DE LA SALLE, Germain, dit Alfred •
242n; 244; 445 et n; 445
LAMARTINE, Alphonse de • 102n; 329 et n
LAMBERT, Eugène • 206 et n; 288; 302n
LAMENNAIS, Félicité de • 14n; 55n; 78n;
83n; 92n; 109n; 110n; 111n; 284n; 319;
349
LATOUCHE, Hyacinthe Joseph Alexandre
Thabaud de LATOUCHE, dit Henri de •
35n; 216n; 281 et n; 350; 351
LAUGIER, Fidèle • 63n
LAUR, Francis • 280n; 300 et n

LAVAGNE, Henri • 32; 33; 34; 133
LAVAGNE, Henri • 47; 49n; 181 et n
LAVERGNE, Léonce de • 209n; 335n
LEDRU-ROLLIN, Alexandre • 174n
LEIBNITZ, Wilhelm Gottfried • 328
LEMOINE-MONTIGNY, Adolphe • 378 et n
LENFANT, Jacques • 104n
LEON X • 117n
LEROUX, Pierre • 14n; 55n; 69n; 78n; 83n;
92n; 95n; 114n; 170; 175n; 226; 227n;
284 et n; 335 et n; 342 et n; 351; 352;
359; 361
LEVY, Michel • 149n; 205n; 275 et n; 276
et n; 279n; 301n; 446
LEVY, Calmann • 296n
LEWES, George Henry • 55n
LEWIS, Matthew Gregory • 125
LIMAYRAC, Paulin • 229n; 232n; 233n
LISZT, Franz • 51 et n; 99n; 125n; 181; 413
LITTRE, Maximilien • 445
LONGUS • 145; 193n
LOUIS XV • 145
LOUIS XVI • 175
LOUIS-PHILIPPE • 117n; 174; 337; 365; 420;
421
LOUVET, Arthur • 252n
LOVENJOUL • *Voir* : SPOELBERCH DE
LOVENJOUL
LUBIN, Georges • 12; 25; 29; 30; 33 et n;
34; 51n; 52 et n; 53n; 63n; 64n; 66n; 67n;
69n; 70n; 80n; 90; 95n; 96n; 98n; 99n;
111n; 117n; 120n; 124; 125n; 132n;
150n; 155n; 164n; 166n; 173 et n; 183n;
191n; 195n; 199n; 200; 206; 209n; 216n;
219 et n; 229n; 241 et n; 251n; 257n; 260
et n; 268 et n; 271n; 272n; 273; 281n;
282n; 284n; 287n; 289n; 295n; 298n;
299n; 300n; 301n; 302n; 303n; 316n;
342n; 347n; 352n; 358n; 359n; 375n; 419
et n; 423 et n; 428; 430; 432; 433; 435;
436; 437; 438
LUTHER, Martin • 112

M

MACREADY, William-Charles • 287 et n
MAGU, Marie-Éléonore • 100n
MALIBRAN, Maria de la Felicidad Garcia,
dite LA • 50 et n; 51

MALLION, Jean • 65; 66n; 68n; 114 et n;
117n; 121n; 140; 144n; 145n; 150; 154n;
164; 171; 179; 206 et n; 207n; 238
MANCEAU, Alexandre • 191n; 195n; 205n;
206n; 213n; 225n; 228n; 237 et n; 238n;
252n; 260n; 288; 398n; 409n
MANZONI, Alessandro • 250n
MARIE-ANTOINETTE • 175; 253
MARIE-CHRISTINE de Bourbon-Sicile, reine
d'Espagne • 67n
MARIE-THERESE • 227
MARLIANI, Charlotte • 138n; 174n; 228n;
229n; 284 et n; 296n; 342n
MARMONTEL, Jean-François • 36
MARTIN V • 112n
MARTIN, Henri • 106n
MARTINEAU DESCHENEZ, Gaston • 298
MATHILDE Bonaparte, dite la princesse •
302n
MAULMOND, Sgismond • 301 et n
MAUROIS, André • 271
MAZZINI, Guiseppe • 21n; 44n; 343
MEILLANT, Françoise • 285
MERCURI • 332
MERIMEE, Prosper • 269n
MERLIN, Mercédès JANUCO, comtesse, Mme
• 93n; 320 et n
MERY, Joseph • 358 et n
MEURE, Charles • 305 et n
MEURICE, Paul • 302 et n; 391
MICHEL DE BOURGES • 215n
MICHEL-ANGE • 117; 130; 250
MICHELET, Jules • 6; 260n
MICKIEWICZ, Adam • 14n; 55; 57; 326; 327;
330; 331; 348
MITTERAND, Henri • 10
MOLIERE • 70; 253; 365; 368; 369; 370;
371; 374; 443
MOLINA, Luis • 416
MOLINA, Tirso de • 414; 415; 416
MONCKTON-MILNES, Richard • 155n
MONNIER, Henri • 147
MONNOYER, Jean-Maurice • 309n
MONTAIGNE, Michel de • 148; 356n
MOULIN, Charles • 302 et n; 240n
MOZART, Wolfgang Amadeus • 143; 290;
443
MOZET, Nicole • 178n; 268n; 270n

MUSSET, Alfred de • 55n; 108; 165n; 199n;
209n; 247n; 251n
MUSSET, Paul de • 245n; 252n

N

NAGINSKI, Isabelle • 27n
NAPOLEON • 218n; 232; 270n; 371
NAPOLEON III • 384
NAPOLEON JEROME, Napoléon Joseph
Charles Paul BONAPARTE, dit le prince •
263n; 302 et n
NEEFS, Jacques • 225n
NEFFTZER, Auguste • 131n; 187n
NERAUD, Jules • 46n; 66n; 70n; 96n; 297n;
300n; 319n
NEWTON, Isaac • 190
NODIER, Charles • 6n; 148 et n; 405

ORSAY, Alfred de GRIMAUD, comte de •
191n

P

PAGELLO, Luigi • 209n
PAPET, Gustave • 213n; 283 et n
PAQUIN, Éric • 110n
PARFAIT, Noël • 301 et n
PASCAL, Blaise • 280 et n; 415; 416
PAUL-ALBERT, Maurice • 299 et n
PAULTRE, Émile • 218n
PERDIGUIER, Agricol • 63n; 64n; 65n; 168;
169 et n; 170n; 229n; 335; 336; 401
PERDIGUIER, Louise • 152n
PERIGOIS, Ernest • 300 et n
PERNET, Louis • 226
PERROTIN, Charles Aristide • 9; 72; 82n
PETIT, Jean • 105
PETRARQUE, Francesco PETRARCA • 143
PICTET, Adolphe • 58n
PILON, Germain • 186 et n
PIRON, Alexis • 67n
PIROT, Christian • 132
PLANCHE, Gustave • 372
PLATON • 43; 233n; 253; 411
PLAUCHUT, Edmond • 271 et n; 272n; 292

PLOUVIER, Édouard • 125n; 377 et n
 POMMIER, Jean • 235n
 PONCY, Charles • 48n; 60n; 92n; 100n;
 119n; 138n; 139n; 152n; 153n; 170n;
 175n; 204n; 285n; 295 et n; 340n; 346;
 347; 348; 359; 360; 365; 367; 368; 375
 PREVOST, Antoine François, dit l'abbé •
 357; 358
 PROUST, Marcel • 5; 6

Q

QUINET, Edgar • 441

R

RABELAIS, François • 439
 RABOU, Charles • 34n
 RACHEL, Élisabeth Rachel FELIX, dite M^{lle} •
 362
 RACINE, Jean • 193n; 371
 RADCLIFFE, Ann • 125
 RAPHAEL • 74
 RAYNAL, Louis Hector CHAUDRU de • 243n;
 244
 REBOUL, Pierre • 40n; 53 et n; 57n; 216 et
 n; 217n; 281n
 REGNAULT, Émile • 35n; 182n; 306 et n
 REGNIER DE LA BRIERE, Philoclès • 390
 RENAN, Ernest • 266n; 267; 268n; 302; 445;
 453 et n; 454
 RESTIF DE LA BRETONNE, Nicolas Restif dit
 • 117n
 RHEAULT, Raymond • 239; 240n
 RICHARD, David • 218n
 ROBESPIERRE, Maximilien • 190; 270n
 ROCHET, Georges • 64n
 RODRIGUES, Edouard • 264n; 290 et n
 RODRIGUES, Olinde • 290n
 ROLLINAT, Charles • 298 et n
 ROLLINAT, François • 65n; 66n; 96n; 140n;
 150n; 220n; 238; 285 et n; 298n; 303
 ROLLINAT, Maurice • 292n
 ROSSUM-GUYON, Françoise VAN • 5n; 11n;
 26n; 27n; 34n; 35n; 37n; 40n; 91n
 ROURE, Antoine-Scipion du • 299 et n
 ROUSSEAU, Jean-Jacques • 14n; 45n; 78;
 106; 121n; 137 et n; 138 et n; 139; 144;

193n; 222 et n; 252; 253; 254; 306; 366;
 400; 422; 434
 ROUVIERE, Philibert • 386 et n
 ROYER, Alphonse • 415
 ROYER, Jean-Michel • 241
 RUBENS • 74
 RUYSDAEL • 143

S

SABORDE, Marie-Hélène • 52
 SAINT-ALBIN, Alex de • 158n; 183n
 SAINTE-BEUVE, Charles Augustin • 11n;
 39n; 43n; 55n; 83n; 102n; 121n; 153n;
 158n; 161 et n; 215n; 216n; 268n; 278n;
 307; 308; 316; 317; 319n; 354; 355
 SAINT-JEAN, Alexandre • 27n; 158n; 443
 et n
 SAINT-JUST, Louis Antoine de • 270n
 SAINT-VICTOR, Paul • 301 et n
 SALOMON, Pierre • 34; 35n; 37n; 65; 66n;
 68n; 86 et n; 87n; 88n; 90; 93n; 114 et n;
 117n; 121n; 140; 144n; 145n; 150; 154n;
 164; 171; 179; 182 et n; 206 et n; 207n
 SALOMON, roi d'Israël • 63
 SAND, Aurore • 52n; 292; 293; 294; 295
 SAND, Gabrielle • 293; 294; 295
 SAND, George • 58n; 72; 82n; 95n; 149n;
 227n; 266n; 296n; 322; 323; 379; 387;
 398n; 409; 419n
 SAND, Lina • 70n; 266n; 290 et n; 291n;
 303; 323n
 SAND, Maurice • 44n; 47 et n; 52n; 126n;
 156n; 181n; 191n; 206n; 213n; 238n; 241
 et n; 252n; 257n; 266n; 268n; 270n;
 283n; 288; 291n; 296n; 299n; 301n;
 323n; 385; 438n; 440 et n; 441
 SAND, Solange • 286 et n; 287n
 SAXE, maréchal de • 347
 SCARRON, Paul • 160
 SCHAEFFER, Gérard • 290n
 SCHOR, Naomi • 27n; 111n
 SCHWARTZ, Lucy M. • 39; 40n; 215; 216n
 SCOTT, Walter • 14n; 193n; 249 et n; 308;
 356; 357; 358; 376; 382; 394; 395; 396;
 397
 SCUDERY, Madeleine de • 79
 SEDAINE, Michel Jean • 145; 366; 372; 373

SENANCOUR, Étienne PIVERT de • 59n;
 218n; 309n
 SGARD, Jean • 6n
 SHAKESPEARE, William • 124; 143; 153;
 237n; 287n; 366; 391; 392; 393; 394;
 395; 447
 SICARD, Claude • 167
 SILVESTRE, Armand • 299 et n
 SIMONNET, Edmé • 274 et n; 295
 SIMONNET, Léontine • 299 et n
 SIMONNET, René • 300 et n
 SOCRATE • 43
 SÖDERGARD, Östen • 57n; 180n
 SOULIE, Frédéric • 58n; 358
 SOURIAN, Eve • 113; 178n; 205 et n; 255
 SOUVERAIN, Hippolyte • 66n; 108n; 173n;
 205n; 322n
 SPINOSA, Baruch • 328; 329; 331
 SPOELBERCH DE LOVENJOUL, Charles,
 vicomte de • 3n; 29; 69n; 73n; 178n;
 240n; 275; 276 et n; 277 et n; 296 et n;
 297 et n; 301n; 322n
 STAEL, Germaine de • 49n; 80; 83n; 249
 STENDHAL, • 35n; 45n
 SUE, Eugène • 27n; 71n; 116n; 117n; 170
 et n; 174; 184; 344; 345n; 350n; 358
 SWEDENBORG, Emmanuel • 230n
 SZABO, Anna • 257n; 268n; 270n

T

TAINE, Hippolyte • 6 et n; 14n; 268n; 278n;
 280n; 301
 TALON, Marie • 45n; 57n; 177n
 TASSE, le • 49n; 193n; 366
 TASTÜ, Amable • 65n
 THERESE, *saint* 80; 83 et n
 THORE, Théophile • 154n
 TINTORET • 49
 TITIEN • 49; 74; 250; 323
 TOESCA, Maurice • 213
 TOLSTOI, Léon • 274n
 TOULMOUCHE, Auguste • 302 et n
 TOURANGIN, Élisabeth • 100n; 211n; 300 et n
 TOURGUENIEV • 273 et n; 274n; 303
 TOURNIER, Marie • 297 et n
 TRICOTEL, Claude • 245; 271 et n; 272n
 TRIPET, Armand • 108

U

URFE, Honoré d' • 145n

V

VALLET DE VILLENEUVE, René • 45n; 80n;
 132n; 135n; 137n; 138n; 361 et n
 VAN DYCK, Antoine • 250
 VAREILLE, Jean-Claude • 180n
 VASSON, Pauline de • 302 et n
 VERGNE, Jean-Hippolyte • 289 et n
 VERNE, Jules • 291n
 VERNET, Marie-Charlotte, Mme L.-T.
 BIGNON, dite Mme ALBERT • 213 et n;
 288
 VERON, Louis • 174n; 184n; 189n; 286n;
 350 et n; 357
 VIALAT, Jean-Baptiste • 173n; 205n
 VIALON, Posper • 27n; 246n; 383 et n
 VIARDOT, Louis • 69n; 226
 VIARDOT, Pauline • 50n; 112n; 225n; 226n;
 300; 332
 VIERNE, Simone • 98n; 184; 185n; 186n;
 225; 289n
 VIGNY, Alfred de • 4; 108; 391
 VINCENT, Louise • 206n
 VIRGILE • 119; 122; 366
 VOLTAIRE, François Marie AROUET, dit •
 75; 81; 84; 97 et n; 98; 106; 227; 327;
 328; 358; 422

W

WALLING, J.-J. • 257n
 WARENS, Mme de • 139; 222
 WASHINGTON, George • 396
 WHITWORTH JR, Kernan B. • 4n

Z

ZISKA, Jan • 104 et n; 105; 106; 112 et n;
 224; 225 et n; 300; 345
 ZOLA, Émile • 4n; 7; 14n; 24

TABLE DES MATIÈRES

Introduction.....	3
Sur le choix des textes	23
Abréviations et sigles.....	29
Préfaces	
<i>Mémoires inédits</i> (1829).....	33
<i>Indiana</i> (1832)	34
<i>A propos de Lélia et de Valentine</i> (1834).....	39
<i>Lettres d'un voyageur</i> (1836)	46
<i>Les Maîtres mosaïstes</i> (1837)	47
<i>Le Contrebandier</i> (1837)	50
<i>Entretiens journaliers</i> (1837)	52
<i>Lélia</i> (1839).....	53
<i>Le Compagnon du Tour de France</i> (1840)	60
<i>Lettre d'un ex-voyageur à un ami sédentaire</i> (1841)	65
<i>Horace</i> (1841).....	69
<i>Consuelo</i> (1842 ?).....	70
<i>Version (I) de la préface générale</i> (1842)	72
<i>Version (II) de la préface générale</i> (1842).....	73
<i>Version (III) de la préface générale</i> (1842).....	79
<i>Préface générale</i> (1842)	82
<i>Indiana</i> (Version de la préface, 1842)	86
<i>Indiana</i> (1842)	90
<i>Lettres d'un voyageur</i> (1842)	95
<i>Kourroglou</i> (1843).....	100
<i>Jean Ziska</i> (1843).....	104

<i>Aldo le Rimeur</i> (1843).....	108
<i>Lettres à Marcie</i> (1843).....	109
<i>Procope le Grand</i> (1844).....	112
<i>Isidora</i> (1845).....	113
<i>La Mare au Diable</i> (1845).....	114
<i>Lucrezia Floriani</i> (1846).....	124
<i>Le Piccinino</i> (1846).....	128
<i>Histoire de ma vie. Pourquoi ce livre ?</i> (1847).....	132
<i>François le Champi</i> (1847).....	140
<i>A propos de La Petite Fadette</i> (1848).....	149
<i>Préface générale</i> (1851).....	155
<i>La Mare au Diable</i> (Version de la notice, 1851).....	160
<i>La Mare au Diable</i> (1851).....	164
<i>André</i> (1851).....	165
<i>Mauprat</i> (1851).....	167
<i>Le Compagnon du Tour de France</i> (1851).....	168
<i>La Petite Fadette</i> (1851).....	171
<i>Le Pêché de Monsieur Antoine</i> (1851).....	173
<i>Valentine</i> (1852).....	176
<i>Pauline</i> (1852).....	178
<i>François le Champi</i> (1852).....	179
<i>Les Maîtres mosaïstes</i> (1852).....	181
<i>Indiana</i> (1852).....	182
<i>Jeanne</i> (1852).....	184
<i>Teverino</i> (1852).....	186
<i>Les Mississipiens</i> (1852).....	188
<i>Le Meunier d'Angibault</i> (1852).....	189
<i>Mont-Revêche</i> (1852).....	191
<i>Horace</i> (1852).....	194
<i>Le Diable aux champs</i> (Version, 1852 ?).....	195
<i>Leone Leoni</i> (1853).....	199
<i>Lucrezia Floriani</i> (1853).....	200
<i>Le Château des Désertes</i> (1853).....	203
<i>Isidora</i> (1853).....	205
<i>Les Maîtres sonneurs</i> (1853).....	206
<i>Jacques</i> (1853).....	209
<i>Le Piccinino</i> (1853).....	210
<i>Kourroglou</i> (1853).....	211
<i>La Dernière Aldini</i> (1853).....	212
<i>Adriani</i> (1853).....	213

<i>Simon</i> (1853).....	215
<i>Le Secrétaire intime</i> (1853).....	215
<i>Lélia</i> (1854).....	216
<i>Histoire de ma vie. Manière de préface à une nouvelle phase</i> <i>de mon récit</i> (1854).....	219
<i>L'Uscoque</i> (1854).....	223
<i>Jean Ziska</i> (1854).....	224
<i>Consuelo</i> (1854).....	225
<i>Gabriel</i> (1854).....	228
<i>Les Amants illustres</i> (1854).....	229
<i>Evenor et Leucippe</i> (1855).....	233
<i>Spiridion</i> (1855).....	234
<i>Le Diable aux champs</i> (1855).....	235
<i>Un Hiver à Majorque</i> (1855).....	238
<i>Narcisse</i> (1858).....	239
<i>Légendes rustiques</i> (1858).....	241
<i>Jean de la Roche</i> (1859).....	245
<i>Constance Verrier</i> (1860).....	252
<i>Nouvelles</i> (1861).....	255
<i>Valvèdre</i> (1861).....	257
<i>Le Pavé</i> (1861).....	258
<i>Mademoiselle La Quintinie</i> (1863).....	260
<i>Le Dernier Amour</i> (1866).....	267
<i>Cadio</i> (1867).....	268
<i>Malgrétout</i> (1869).....	271
<i>Pierre Bonnin</i> (1872).....	273
<i>Flamarande</i> (1875).....	274
<i>Préface générale</i> (1875).....	275

Appendice I

Dédicaces.....	281
Projets de dédicaces.....	296

Appendice II

1831	
<i>A Jules Boucoiran</i> , 4 mars.....	305
1832	
<i>A Charles Meure</i> , 27 janvier.....	305

<i>A Émile Regnault, 27 février</i>	306
1833	
<i>A Sainte-Beuve, 10 mars</i>	307
<i>Au même, 13 novembre</i>	307
<i>Au même, 26 novembre</i>	308
<i>Obermann</i>	309
1834	
<i>A Sainte-Beuve, 24 septembre</i>	316
1835	
<i>A Adolphe Guérault, 6 mai</i>	319
<i>A Lamennais, 27 décembre</i>	319
1836	
<i>Souvenirs de Madame Merlin</i>	320
<i>Prospectus des Oeuvres complètes (éd. Bonnaire)</i>	322
1837	
<i>Ingres et Calamatta</i>	323
1838	
<i>Au comte de Chatauvillard, janvier</i>	324
<i>A Eugène Delacroix, 7 (?) septembre</i>	325
1839	
<i>Essai sur le drame fantastique</i>	326
1840	
<i>Le Théâtre Italien et Mlle Pauline Garcia</i>	332
<i>Cosima ou la haine dans l'amour</i>	333
<i>Au docteur Ange Guépin, vers le 20 septembre</i>	335
1841	
<i>A François Buloz, 15 septembre</i>	336
1842	
<i>Dialogues familiers sur la poésie des prolétaires I</i>	338
<i>A Honoré de Balzac, février</i>	341

<i>A Henriette de la Bigottière, fin décembre</i>	342
1843	
<i>A Giuseppe Mazzini, 10 février</i>	343
<i>A Eugène Sue, 20 avril</i>	344
<i>Jean Ziska (chap. I, extraits)</i>	345
<i>A Charles Poncy, 23 décembre</i>	346
1844	
<i>Le Chantier de Charles Poncy</i>	347
<i>A Alphonse Fleury, 20 (?) mars</i>	349
<i>Au docteur Louis Véron, 28 août</i>	350
<i>Au même, 6 septembre</i>	350
<i>A Jules Hetzel, 24 octobre (?)</i>	351
<i>Werther</i>	352
1845	
<i>Réception de M. Sainte-Beuve à l'Académie française</i>	354
<i>A Anténor Joly, vers le 13 août</i>	356
<i>Au même, 23 août</i>	357
<i>A Eugène Delacroix, 28 septembre</i>	358
<i>A Anténor Joly, 21 octobre</i>	359
<i>A Charles Poncy, 24 novembre</i>	359
<i>Au même, 25 novembre</i>	360
1846	
<i>A René Vallet de Villeneuve, 29 janvier</i>	361
1848	
<i>Arts. I. Théâtre de la République</i>	362
<i>II. Théâtre de l'Opéra</i>	362
<i>Aux membres du Comité central (mi-avril 1848)</i>	363
<i>A Charles Poncy, 24 mai</i>	365
1849	
<i>François le Champi</i>	365
1850	
<i>La Chanson de chaque métier par Charles Poncy</i>	367

1851	
<i>Molière (dédicace)</i>	368
<i>Molière (préface)</i>	370
<i>Le Mariage de Victorine</i>	372
1852	
<i>Les Vacances de Pandolphe</i>	373
<i>Bouquets de marguerites</i> par Charles Poncy	375
<i>La Case de l'oncle Tom</i> d'Harriet Beecher-Stowe	376
<i>Contes pour les jours de pluie</i> par Édouard Plouvier	377
1853	
<i>Le Pressoir</i>	378
<i>Honoré de Balzac</i>	379
<i>Mauprat</i>	382
1854	
<i>A Prosper Vialon, 9 juillet</i>	383
<i>Flaminio</i>	384
<i>Le Monde des papillons</i> par Maurice Sand.....	385
1855	
<i>Maître Favilla</i>	386
<i>A Jules Janin, 1^{er} octobre</i>	387
1856	
<i>Françoise</i>	389
<i>Comme il vous plaira</i>	390
<i>Fenimore Cooper</i>	394
1857	
<i>Le Réalisme</i>	397
1858	
<i>Le Théâtre et l'acteur</i>	399
1859	
<i>La Bibliothèque utile</i>	400

1860	
<i>A Agricool Perdiguier, 11 février</i>	401
<i>A François Buloz, 30 juillet</i>	401
<i>Mon théâtre</i>	402
1861	
<i>A François Buloz, 8 avril</i>	404
<i>Le Drac</i>	405
1863	
<i>Lettre sur Salammbô</i>	406
<i>La Nuit de Noël</i>	407
1865	
<i>A Victor Cherbuliez, 3 mai</i>	408
<i>Les Chansons des bois et des rues. A Victor Hugo</i>	409
1866	
<i>A Gustave Flaubert, 1^{er} octobre</i>	410
<i>Au même, 29 novembre</i>	411
<i>Au même, 30 novembre</i>	412
1867	
<i>A Gustave Flaubert, 14 juin</i>	413
1869	
<i>A Jules et Edmond de Goncourt, 6 mars</i>	413
<i>A Gustave Flaubert, 2 avril</i>	414
<i>Lupo Liverani</i>	414
<i>L'Éducation sentimentale par Gustave Flaubert</i>	417
1870	
<i>La République !</i>	418
1871	
<i>A Charles Edmond</i>	419
I.	419
II.	420
III.	423
<i>Réponse à un ami</i>	423

<i>VI. A Charles Edmond</i>	428
<i>VIII.</i>	430
<i>IX. En 1861 – Lettre à Rollinat</i>	432
<i>X. A Rollinat. Journal</i>	433
<i>A Gustave Flaubert, 25 octobre</i>	433
1872	
<i>XIV. A Charles Edmond</i>	435
<i>XVI. L'Homme et la femme. Lettre à un ami</i>	436
<i>XX. La Forêt de Fontainebleau</i>	437
<i>L'Augusta</i>	438
<i>Victor Hugo et « L'Année terrible »</i>	441
<i>A Alexandre Saint-Jean, 19 avril</i>	443
<i>A Gustave Flaubert, 8 décembre</i>	443
1874	
<i>Croyances et légendes du centre de la France</i> par Laisnel de La Salle	445
1875	
<i>Michel Lévy</i>	446
<i>A Gustave Flaubert, 18–19 décembre</i>	447
1876	
<i>A Gustave Flaubert, 12–15 janvier</i>	448
<i>Le Théâtre des marionnettes de Nohant</i>	452
<i>Dialogues et fragments philosophiques</i> par Ernest Renan	453
Bibliographie	457
Index des ouvrages et des personnages de George Sand	465
Index des ouvrages contemporains et antérieurs	471
Index des noms cités	474

Titres parus

Series Litteraria (sous la direction de T. Gorilovics)

- 1 T. Gorilovics, *Recherches sur les origines et les sources de la pensée de Roger Martin du Gard*, 1962.
2. P. Lakits, *La Châtelaine de Vergi et l'évolution de la nouvelle courtoise*, 1966.
3. T. Kardos, *Studi e ricerche umanistiche italo-ungheresi*, 1967.
4. P. Egri, *Survie et réinterprétation de la forme proustienne: Proust – Déry – Semprun*, 1969.
5. A. Szabó, *L'accueil critique de Paul Valéry en Hongrie*, 1978.
6. T. Gorilovics, *La Légende de Victor Hugo de Paul Lafargue*, 1979.
7. K. Halász, *Structures narratives chez Chrétien de Troyes*, 1980.
8. F. Skutta, *Aspects de la narration dans les romans de Marguerite Duras*, 1981.
9. *Roger Martin du Gard*, 1983.
10. *Jean-Richard Bloch*, 1984.
11. *Analyses de romans*, 1985.
12. *Figures et images de la condition humaine dans la littérature française du dix-neuvième siècle*, 1986.
13. G. Tegye, *Analyse structurale du récit chez Colette*, 1988.
14. T. Gorilovics, *Correspondance (1921–1939) de Jean-Richard Bloch et André Monglond*, 1989.
15. L. Szakács, *Le sens de l'espace dans La Fortune des Rougon d'Émile Zola*, 1990.
16. A. Szabó, *Le personnage sandien. Constantes et variations*, 1991.
17. K. Halász, *Images d'auteur dans le roman médiéval (XII^e–XIII^e siècles)*, 1992.
18. *Retrouver Jean-Richard Bloch*, 1994.
19. G. Tegye, *L'inscription du personnage dans les romans de Rachilde et de Marguerite Audoux*, 1995.

Bibliothèque Française N° 1

Le chantier de George Sand – George Sand et l'étranger. Actes du X^e Colloque International George Sand, 1993.

Series **Linguistica** (sous la direction de S. Kiss)

1. L. Gáldi, *Esquisse d'une histoire de la versification roumaine*, 1964.
2. S. Kiss, *Les transformations de la structure syllabique en latin tardif*, 1972.
3. *Études contrastives sur le français et le hongrois*, 1974.
4. S. Kiss, *Tendances évolutives de la syntaxe verbale en latin tardif*, 1987.
5. S. Kiss – F. Skutta, *Analyse grammaticale – analyse narrative*, 1987.

DEBRECENI EGYETEM
EGYETEMI ÉS NEMZETI KÖNYVTÁR

5643 - 2000



